L'ABBÉ EMMANUEL BARBIER

Les Démocrates Chrétiens et le Modernisme

HISTOIRE DOCUMENTAIRE

EN VENTE :

NANCY
E. DRIOTON, LIBRAIRE
12, RUE DU FAUBOURG STANISLAS

PARIS
LIBRAIRIE P. LETHIELLEUX
10, RUE CASSETTE, 10

LES
DÉMOCRATES CHRÉTIENS
ET LE
MODERNISME

OUVRAGES DE L'ABBÉ EMMANUEL BARBIER

ÉTUDES POLITICO-RELIGIEUSES

Cas de Conscience. — *Les Catholiques français et la République.* Fort vol. in-12. *Quatrième édition* (Librairie P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris).. **3.50**

Rome et l'Action libérale populaire. — *Histoire et documents.* In-12 (J. Victorion, 4, rue Dupuytren, Paris)........................ **2.50**

Le Progrès du Libéralisme catholique en France sous le Pape Léon XIII. Deux forts volumes in-12. *Deuxième édition* (P. Lethielleux, Paris).. **7 fr.**

Les Démocrates chrétiens et le Modernisme. — In-12 (P. Lethielleux, Paris).. **3.50**

Lès Idées du Sillon. — *Examen critique.* In-12. *Quatrième édition.* (P. Lethielleux, Paris).. **1 fr.**

Les Erreurs du Sillon. — *Erreurs de doctrine, Erreurs sociales, Erreurs de polémique et de conduite.* Fort volume in-12. *Deuxième édition* (P. Lethielleux, Paris).. **3.50**

La Décadence du Sillon. — *Histoire documentaire.* In-12 (P. Lethielleux, Paris).. **2.50**

APOLOGÉTIQUE

Les Origines du Christianisme. — *Apologie méthodique,* extraite des œuvres de Mgr Freppel, 2 forts vol. in-8. Retaux, 82, rue Bonaparte. Prix.. **12 fr.**

ÉDUCATION

Mon Crime. — *Allocutions de Collège* (1896-1901). 1 vol. in-12. (Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris). Prix........................ **3.50**

La Discipline dans les Ecoles libres. — *Manuel d'éducation.* 1 vol. in-12 (Poussielgue).. **3.50**

PIÉTÉ

Les Récits de l'Evangile divisés et coordonnés, pour apprendre, méditer, prêcher (Texte latin). 1 vol. in-32 cartonné (Oudin, Poitiers). Prix. **1 fr.**

Permis d'imprimer

Nancy, le 26 Décembre 1907

† CHARLES FRANÇOIS
Evêque de Nancy

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en Janvier 1908.

LES DÉMOCRATES CHRÉTIENS

ET LE MODERNISME

CHAPITRE PREMIER

Trop d'aplomb.

L'encyclique sur le modernisme atteint en pleine poitrine les membres les plus agissants du parti démocrate chrétien en France.

S'ils avaient reçu le coup avec quelque dignité, en silence, s'ils n'avaient pas eu l'impudeur et l'audace de se proclamer hautement indemnes, et même de faire tourner à leur glorification l'acte dont ils devraient se sentir accablés, on eût respecté leur situation pénible et gardé tous les ménagements que la charité chrétienne commande envers ceux sur qui pèse l'humiliation.

Mais, du moment qu'après avoir favorisé et répandu l'erreur, après lui avoir fourni autant de véhicules qu'ils avaient de journaux, de revues et d'autres moyens d'action, ils osent protester aujourd'hui qu'on ne la trouverait point chez eux,

et continuent, par conséquent, de la servir, d'égarer l'opinion, cela devient une nécessité, un devoir de prémunir celle-ci, et d'apporter à tous ceux qui ont influence ou autorité sur elle les preuves péremptoires de cette complicité.

Ce sera l'objet de ce travail. Le lecteur, comprenant qu'en pareil cas la démonstration doit être irréfutable et complète, en excusera certaines longueurs inévitables.

D'ailleurs, nous n'entreprenons rien moins qu'une vraie histoire de ce mouvement d'idées. Le détail en serait infini et lasserait la patience du public. Notre but sera atteint, si nous produisons un ensemble de preuves suffisant pour défier toute dénégation.

On connaît déjà le travail très concluant de M. l'abbé Dalbin sur *les Erreurs des démocrates de la Justice sociale*. Les documents réunis dans le présent volume sont plus récents et nouveaux. Ils concernent plus spécialement le modernisme. Le cadre de cet écrit est aussi plus large, puisqu'il embrasse toute l'école des démocrates chrétiens (1).

Inutile d'ajouter que nous nous en tenons au simple fait de leur complicité avec le mouvement moderniste. C'est le fait que nous prétendons prouver avec évidence. Les intentions sont affaire entre leur conscience et Dieu. Personne n'a le droit d'en juger. Mais quand on aura invoqué tout ce que l'on peut dire en faveur de leur sincérité, il restera toujours que le fait est déplorable, gravement pré-

(1) On en trouvera, pour les années antérieures, une esquisse déjà frappante dans la troisième partie du *Progrès du libéralisme catholique en France sous le Pape Léon XIII*, par l'abbé Emm. Barbier (2 vol. in-12, Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris).

judiciable aux âmes et à l'Eglise, et que la responsabilité en pèse sur ses auteurs.

Voici, d'abord, ce qui m'a fait prendre la plume.

Le 29 septembre 1907, *la Justice sociale*, dirigée par M. l'abbé Naudet, et *la Vie catholique*, journal de M. l'abbé Dabry, publiaient simultanément, en le faisant leur, un article qui venait de paraître dans le *Journal de Roubaix*, organe des démocrates chrétiens du Nord, sous le titre : *les Démocrates chrétiens et l'acte de Pie X:*

L'erreur dénoncée publiquement par le Saint-Siège, porte dans l'histoire le nom de modernisme. Le mot n'est pas nouveau ; il désigne tout un ensemble de théories philosophiques, historiques et critiques qui, partant d'un même principe trop personnel, s'exagèrent la valeur des acquisitions contemporaines et cherchent à ruiner les fondements traditionnels si solidement construits cependant. Des règles pratiques sont données par Pie X pour enrayer le cours de ces graves erreurs.

On verra prochainement que la publication de cette encyclique était absolument nécessaire. *Ce que nous voudrions souligner ici, c'est le service rendu à plusieurs de nos amis, par ces éclatantes précisions. Que de fois n'avons-nous pas entendu, depuis quelques années surtout, cette épithète de moderniste jetée à tort et à travers à la tête de braves gens fort peu préoccupés de nouveautés théologiques d'aucune sorte, mais résolument amis de leur temps et des formes actuelles de la société.*

Nourris de la moelle antique de la science sacrée, ils n'ont jamais songé à modifier quoi que ce soit dans une Église où ils se sentent à l'aise et dont ils proclament le rôle immortel dans le développement de la civilisation. Catholiques, sans penser seulement qu'on pût l'être d'une façon différente aux divers âges de l'humanité, ils

sont sociaux par logique et par tradition. Sans doute, ils méritent d'être appelés modernes, car ils ne comprennent pas bien en quoi ils pourraient s'évader du temps où ils vivent, des institutions souvent généreuses que possèdent leurs contemporains.

C'était un coupable abus de langage de les appeler modernistes et de faire ainsi peser sur leur orthodoxie un fâcheux soupçon. Nous espérons que l'Encyclique va nous libérer de cette équivoque. NOUS N'AVONS RIEN A CHANGER A NOTRE MANIÈRE DE FAIRE, NOUS N'AVONS RIEN A RÉTRACTER, NOUS N'AVONS PAS D'AUTRE CHEMIN A PRENDRE. Quand nous nous sommes proclamés démocrates très résolument, nous savions ce que nous disions et nous n'avons pas cru diminuer en nous le pouvoir de nos croyances religieuses. C'était un tout autre ordre de choses et nous ne prétendions pas introduire dans l'Eglise une nouvelle conception de l'autorité qui y préside. Certains, parmi nos adversaires politiques, condamnaient le régime populaire par l'exemple de ce qui se passait dans la société religieuse dont ils affirmaient la constitution monarchique. Nous ne les avons jamais suivis sur ce terrain, trouvant inutile d'embrouiller les questions et de multiplier les confusions.

Ce que nous avons toujours affirmé, ce que nous redisons aujourd'hui, c'est qu'en politique et en matière sociale, soutenir des thèses de réaction, c'est se vouer à l'impopularité et à la plus parfaite impuissance. Nous avons eu mille occasions de prouver que notre point de vue était à tout prendre le point de vue traditionnel, et que la conduite de l'Eglise catholique tout le long de l'histoire nous montrait notre route.

Quand nous nous efforcerons de réaliser dans notre patrie le régime républicain, de le rendre habitable et de le faire aimer, quand nous continuerons notre rude besogne d'éducation sociale et que nous ferons connaître, pour les aider à grandir, les œuvres de progrès, de bien-

être et de haute moralité ; quand nous soutiendrons les travailleurs dans leur laborieuse ascension vers l'indépendance et l'entente professionnelle, s'il plaît de nous appeler modernes, le mot n'ajoutera rien à nos mérites, mais il sera juste, car nous serons de bons ouvriers de l'époque moderne. *Désormais, nous ne voulons plus qu'on nous affuble de l'épithète de modernistes, nous ne l'avons jamais été et nous ne savons même exactement que d'hier ce à quoi elle répond.*

Il y a une chose certaine, c'est que Pie X travaille à rendre plus cohérente et plus compacte son armée de fidèles ; en signalant le danger, il en montre le remède pratique ; en dénonçant la science orgueilleuse et fausse, il annonce la création d'un merveilleux organisme mis au service de la science véritable et prudente. C'est avoir une foi robuste dans l'existence assurée de son Eglise que d'en retrancher d'une main si ferme de puissants rameaux. Il est permis de présager un lendemain de vigueur et d'action féconde à cette société qui sait ainsi s'affirmer et se dégager des éléments de dissolution. Nous savons, nous, que la cause de l'Eglise est toujours la cause de la civilisation et du mieux social, nous nous réjouissons que l'encyclique condamnant les modernistes serve, en somme, le progrès moderne.

Huit jours avant, M. l'abbé Naudet écrivait déjà dans *la Justice sociale* cet hymne d'actions de grâces et cette belle profession :

Le Saint-Père vient de publier une lettre encyclique où de multiples erreurs sont signalées et de nouveau condamnées, car la plupart l'avaient été déjà.

Ce document, annoncé et attendu depuis quelques semaines, rappelle, en la précisant encore, la doctrine de l'Eglise sur un certain nombre de thèses, que de récentes discussions ont plus ou moins agitées, et il rend, de

ce chef, à ceux qui travaillent, l'immense service d'éclairer et de jalonner leur chemin. Aussi sera-t-il reçu non seulement avec un absolu respect et une adhésion complète, mais encore avec une joie toute particulière par tous les catholiques vraiment dignes de ce nom (1). Pie X y rappelle *ce que tout le monde aurait dû savoir* — qu'il est impossible, si on veut être catholique, d'admettre, encore moins de soutenir, soit les propositions, soit les tendances que stigmatise justement son encyclique. *Il dépeint en outre si nettement la physionomie du « modernisme » et des « modernistes », qu'il paraîtra désormais impossible de s'y tromper. Beaucoup, et nous sommes de ceux-là, seront très reconnaissants envers le Saint-Père qui leur fournit cette solennelle occasion de déclarer publiquement que leur foi est bien celle de l'Eglise et qu'il n'y a, sur ce point, de défaillance ni dans leur esprit, ni dans leur cœur. Quant à ceux qui jouent le double jeu dont parle la lettre pontificale, nous croyons que l'occasion sera bonne pour eux de prendre un parti.* S'ils ne sont plus des nôtres, le moment est venu de le dire et de sortir de nos rangs.

Dieu veuille que cet acte du Pontife suprême porte ses fruits, que la foi reste sauve, et que la charité règne toujours parmi nous.

Et puisque, maintenant, nous savons ce que c'est que le « modernisme », *nous sommes fiers de constater et heureux de déclarer que ce que nous croyons, professons, enseignons, n'a point de rapport avec ces doctrines-là.*

Et le même jour 21 septembre, M. l'abbé Dabry, directeur de *la Vie catholique*, écrivait avec cette

(1) La joie que M. l'abbé Naudet en éprouva personnellement n'alla point jusqu'à publier le décret *Lamentabili sane* dans son journal, qui fait une si large part aux questions de philosophie religieuse et d'exégèse.

faconde coutumière, qui ne sait retenir, comme on le voit encore par ses dernières phrases, ni les impertinences ni les aveux :

Il n'y a rien de plus majestueux comme allure et de plus vigoureux comme ton que l'Encyclique publiée au commencement de cette semaine. Tout prêtre, tout laïque qui veut être au courant des grandes questions contemporaines doit la lire dans son intégralité. Elle est très longue, étant donnée la multiplicité des questions qui y sont traitées, mais l'ordre y est lumineux et l'intérêt s'y soutient très vif jusqu'à la fin.

En effet, ce qui s'en dégage d'abord (et des adversaires comme *le Temps* en conviennent), c'est une impression de véritable jouissance intellectuelle. Tous ces termes d'agnosticisme, d'immanentisme, de pragmatisme, qui flottaient un peu partout, toutes ces doctrines qu'on sentait parentes sans voir le lien qui les rattachait les unes aux autres, toutes ces questions soulevées un peu partout sous l'empire des mêmes influences et l'impulsion des mêmes désirs sans qu'on pût bien en voir le point de départ, sont ici tirées au clair, rattachées à leur principe, exposées dans leur enchaînement et placées dans une lumière qui fait éprouver à l'esprit une profonde satisfaction.

Ce qui se dégage ensuite de l'Encyclique, c'est une impression de satisfaction morale.

Nous le disions dans notre numéro du 27 juillet, quand furent condamnées par la Congrégation du Saint-Office soixante-cinq propositions se rapportant aux mêmes doctrines. Certains philosophes, critiques et historiens catholiques se sont laissé entraîner depuis quelque temps en dehors de leur domaine propre et, empiétant sur des questions d'un genre excessivement délicat et qui relèvent d'autres sciences ou d'autres méthodes que les leurs, sont tombés dans des abus absolument intolérables. Sur ces abus, la lumière devait être faite :

elle est faite; nous devons en remercier le Saint-Père.

Peut-être ici sommes-nous plus à l'aise que d'autres pour porter cette appréciation, car la Vie catholique *s'est toujours montrée étrangère aux polémiques relatives à la philosophie, l'histoire et l'exégèse. Tout au plus, avons-nous donné de loin en loin quelques renseignements, à titre d'information, sur ce qui se passait, ne cachant pas d'ailleurs qu'en cela comme en tout le reste, si notre premier souci est la vérité, nous ne faisons pas fi des personnes et notre sympathie va à ceux qui pensent et qui travaillent et non à ceux qui jouissent du travail des autres et qui ne font rien.* Mais enfin ce n'est pas dans ces questions qu'est spécialement le programme de *la Vie Catholique*, qui ne les a jamais traitées ex-professo et qui aura d'autant moins de peine à se conformer aux prescriptions que le Saint-Père vient de donner.

Nous voulons espérer que la sévérité apparente du Père commun des fidèles ne découragera personne de travailler. Ce que nous désirons tous, c'est le bien et celui qui le désire plus que tout le monde, c'est le Pape. Il y a donc convergence vers le même but de ses efforts et des nôtres. Celui qui retirerait son concours parce qu'on veut le diriger abdiquerait son devoir. Ce n'est pas quand le devoir est difficile qu'on peut s'y soustraire. C'est, au contraire, dans ces circonstances qu'on voit ceux qui sont sincères et qu'on reconnaît les grandes âmes.

Mais voici qu'au moment où nous corrigeons les épreuves de ce livre paraissent de nouvelles protestations plus vives encore. A la suite de l'interdiction, faite par Mgr l'archevêque de Rennes aux prêtres et aux fidèles de son diocèse, de lire *la Vie catholique* et *la Justice sociale*, M. l'abbé

Naudet écrit, à la date du 30 novembre, dans son journal :

Si vous aviez des droits sur moi, Monseigneur, pourquoi ne pas me les rappeler au lieu de prendre un détour qui n'est digne ni de vous, ni de moi, et que mes amis sont tentés de comparer à un coup de poignard dans le dos ?

Pourquoi me traiter en paria, Monseigneur? Vous avez, paraît-il, donné la raison que je suis «moderniste». Mais en êtes-vous bien sûr ? J'ai lu l'Encyclique avec l'attention profonde que mérite ce grave document. J'y ai vu la définition du « moderniste » et l'analyse de ses doctrines. En mon âme et conscience, je vous affirme, Monseigneur, que je ne me suis pas reconnu. Ni cette définition ne me convient, ni ces doctrines ne sont les miennes ; et au lendemain de la publication de l'Encyclique, je l'avais publiquement et spontanément affirmé. Comment donc, sur quelles preuves, portez-vous contre moi une accusation si grave, et qui n'irait à rien moins qu'à me mettre en dehors de l'Eglise ? Et cela sans m'entendre, sans consulter mon Ordinaire, jetant ainsi un blâme indirect, mais réel néanmoins, sur les évêques qui me gardent leur amitié ou leur estime et m'invitent à prêcher.

Et, le même jour, M. l'abbé Dabry, dont l'article dépasse en violence et en outrages celui de son confrère et ami, écrit de son côté :

Pour la partie théologique, Mgr Dubourg ne s'est pas risqué à une démonstration. Il se borne à alléguer, pour interdire la lecture de *la Vie catholique*, « des raisons graves d'ordre doctrinal ». Jusqu'à ce qu'une explication quelconque, une preuve soit apportée de cette allégation, nous n'y voulons voir qu'une abominable calomnie et une assertion que nous mettons Mgr Dubourg, archevêque de Rennes, au défi de justifier.

Le lecteur s'attend bien à ce que le *Sillon*, toujours insaisissable, où jamais l'on ne se sent engagé par ce qu'on a dit ou écrit, où jamais l'on ne répond ni ne s'explique sur les faits les plus patents, ne serait pas moins prompt que les autres groupes à repousser avec horreur le soupçon de modernisme, et à en justifier tout le parti démocrate.

Comment expliquer que M. l'abbé de Lestang, directeur de *Au large*, organe des Sillons du Centre et de l'Ouest, et du *Labeur démocratique*, ait pu, de bonne foi, s'il a lu *les Erreurs des démocrates de la Justice sociale*, par M. l'abbé Dalbin, et,dans *le Progrès du Libéralisme catholique en France sous le Pape Léon XIII*, la troisième partie intitulée *le Catholicisme progressiste*, écrire l'article suivant, paru dans *le Petit démocrate* de Limoges, avec lequel son journal venait de fusionner? Je laisse à d'autres le soin de résoudre cette question, et me borne à citer :

Le *Syllabus* (1) a aussi déblayé le terrain des équivoques semées à profusion par les réactionnaires. Chaque jour, on les entendait répéter que les idées démocratiques étaient périlleuses, qu'elles étaient contraires aux dogmes de l'Eglise, qu'elles seraient bientôt condamnées. Et, non contents de cette affirmation générale, ils précisaient en disant que la démocratie, c'était l'américanisme, le modernisme; le loisysme. *Ils savaient bien qu'il n'y a pas le plus léger rapport entre la démocratie et les théories aventureuses des exégètes modernistes*. N'importe, la tactique leur était avantageuse, ils espéraient ainsi reporter sur la démocratie et sur les démocrates les défiances et les suspicions légitimes causées par les erreurs religieuses des novateurs contemporains.

(1) Le décret *Lamentabili sane*.

M. Oscar Havard surpassait tous les autres dans cette campagne d'une loyauté douteuse. Ses chroniques, ses lettres de Paris, pieusement insérées par les organes royalistes, ne manquaient jamais d'accoler la démocratie au loisysme, et les abbés ou les laïques démocrates aux théologiens condamnés par les congrégations romaines pour leurs erreurs religieuses. Parfois, on corsait l'histoire en mettant de nombreuses doctrines religieuses sur le compte de démocrates anonymes qui les auraient professées et soutenues à des dates également anonymes dans des localités non moins anonymes.

Tout de même, après le *Syllabus* contre le modernisme qui ne condamne pas la plus légère tendance de caractère social, et qui se limite si clairement aux erreurs d'exégétique et de théologie, il sera difficile aux réactionnaires de continuer leur perfide campagne, et nous voulons espérer, pour l'honneur de M. Oscar Havard, que nous ne retrouverons plus sous sa plume les odieuses fantaisies qu'on y a trop souvent rencontrées.

Nous voulons croire, en tout cas, que les journaux royalistes auront désormais assez de droiture et de pudeur pour ne plus consentir à les publier.

M. l'abbé Desgranges, directeur du même journal, dit aussi dans des interviews : « Lisez mon discours qui va paraître. Vous verrez que les idées démocratiques n'ont rien à voir avec le modernisme. Seul, M. Oscar Havard répète ces facéties aux lecteurs de la *Gazette*. » Et encore : « J'espère bien que, vous, journaliste informé, vous savez que l'Encyclique n'a rien à voir avec les idées républicaines, ni avec les idées démocratiques (1), ni avec le *Sillon* (2). »

(1) On verra, au contraire, dans le chapitre suivant, que l'Encyclique traite expressément du rapport entre le modernisme et les idées démocratiques.

(2) *Le Sillon*, 10 novembre 1907, pages 347 et 354.

Notre crime, voilà le titre d'un leader article de *l'Eveil démocratique*, en date du 9 juin 1907, sous la signature de M. Desgrées du Lou, directeur de *l'Ouest-Eclair*, grand organe démocrate, dévoué à l'école de Marc Sangnier. Si l'on suspecte les tendances du *Sillon*, si l'on relève ses propositions téméraires, erronées, il n'y a là qu'un faux prétexte (dont les évêques devraient rougir) : c'est tout simplement *la République* qu'on vise, quand on blâme le *Sillon*. Nous apprendrons bientôt sans doute que l'Encyclique elle-même n'est qu'une machine de guerre contre le régime actuel (1). Le morceau mérite d'être cité :

Dans la guerre acharnée et parfois féroce que quelques professionnels de la dénonciation ont entreprise contre le *Sillon*, il s'en faut de beaucoup que la franchise et la loyauté soient toujours comprises et pratiquées comme il conviendrait. Ces brochuriers, ces journalistes, ces colporteurs de fausses nouvelles sont passés maîtres dans l'art de solliciter les textes et, quand les textes sont rebelles, de les dénaturer en les tronquant. Avec un procédé pareil, il est facile de faire pendre un homme, fût-il le plus innocent du monde, et si nous appliquions le même traitement à nos détracteurs et à leurs amis, ils ne manqueraient certes pas de s'écrier que nous sommes de malhonnêtes gens.

Leur adresserons-nous donc cette injure, si méritée qu'elle paraisse?... Non, ne nous montrons pas trop sévères. Plaignons-les plutôt, et disons-nous qu'ils ont pour excuse l'empêchement qui leur est fait d'être loyaux dans le combat, après avoir si complètement manqué de loyauté dans la déclaration de guerre.

Car c'est là qu'il faut en venir si nous ne voulons pas

(1) Voir la même défense dans *la Décadence du Sillon*, p. 124. (1 volume in-12, Lethielleux, Paris, 1907).

être dupes de l'équivoque à la fois grossière et perfide au moyen de laquelle on s'efforce, depuis quelque temps. de contrecarrer notre action dans les milieux catholiques; et c'est ce trompe-l'œil qu'il faut signaler, *si nous avons souci de faire voir, par delà les prétendus griefs d'ordre philosophique ou théologique que l'on nous oppose avec une si remarquable insistance, le grief réel et fondamental, celui-là précisément dont il n'est presque jamais question au cours de ces polémiques confuses, et qui, cependant, pour quiconque sait observer et possède quelque expérience politique, éclaire, d'un jour si éclatant, le fond de l'âme et les intentions de nos adversaires.*

Quoi qu'on en dise et quelque pluie d'encre que l'on répande dans les imprimeries « bien pensantes » pour le faire accroire, *le crime du Sillon n'est, en aucune manière, de propager des idées et des formules dangereuses pour l'orthodoxie catholique.* Et quand, sous la plume de certains écrivains, dans les prédications de certains orateurs, dans les chuchotements de certains personnages qui affectent de pieuses inquiétudes et de saints effarouchements, je note, en ce qui nous concerne, l'accusation de libéralisme, ou celle de protestantisme, ou, encore, celle de « *modernisme* » — néologisme commode dont l'élasticité merveilleuse se prête à tous les usages — je ne puis m'empêcher de sourire et je pense qu'il serait beaucoup plus simple de parler une bonne fois notre vieille langue française, langue de clarté et de probité, et de dire :

—Nous savons bien que le *Sillon* ne mérite aucun de ces reproches et qu'il est tout à fait ridicule de vouloir le coucher sur la table de dissection où l'on déchiquette le criticisme, le kantisme, l'immanentisme, le loisysme et une foule d'autres *ismes* plus ou moins suspects : oui, nous savons cela, et nous savons aussi que le *Sillon* n'est pas un mouvement d'intellectuels et de mandarins, mais un mouvement populaire, un courant de vie so-

ciale et d'action pratique, et que, d'ailleurs, sur le terrain de la doctrine religieuse, il est trop délibérément et trop cordialement soumis au magistère de l'Eglise pour jamais s'engluer dans une hérésie quelconque; *mais il est une chose que nous ne lui pardonnerons jamais, il est une tare d'infamie, d'abomination et de malédiction qui nous dispense de toute justice à son égard, et cette tare, c'est son républicanisme.*

Voilà le vrai, voilà l'unique motif de la guerre qui nous est faite.

Tartufe disait à Dorine:

Couvrez ce sein que je ne saurais voir;
Par de pareils objets les âmes sont blessées
Et cela fait venir de coupables pensées.

Nos censeurs réactionnaires nous tiennent à peu près le même langage. Mais entendons-nous bien: quand, d'un doigt scandalisé, ils font le geste de désigner les systèmes ou les tendances auxquels je viens de faire allusion, ce n'est pas dans cette direction-là qu'il faut que nous regardions. Non! non! ne nous laissons pas duper: ce n'est pas le sein du kantisme, si j'ose risquer cette métaphore insolente, ni le sein du libéralisme, ni celui du « loisysme », qui les offusque en cette occurrence; c'est tout bêtement le buste de la République qui les met en colère.

Par de pareils objets leurs âmes sont blessées,

blessées si cruellement qu'elles en perdent toute équité et toute mesure et que, s'il existait chez nous un Saint-Office à leur dévotion, il ne faudrait pas s'étonner qu'elles y fissent conduire Marc Sangnier par une escouade de bedeaux en grande tenue. Quand il y défendrait notre conception de la République démocratique, ses juges seraient dressés à lui répondre en citant l'abbé Loisy; et s'il leur parlait de l'évolution syndicale, on aurait tôt fait de le convaincre d'hérésie en lui opposant un texte

du Père Tyrrel. Finalement, ce qui pourrait lui arriver de moins ennuyeux, ce serait d'être condamné comme ayant douté de l'authenticité du Pentateuque parce qu'on ne l'a pas encore entendu traiter de « pachyderme gâteux » le Président de la République...

Cessons ces suppositions égayantes. Aussi bien, convient-il, sans prendre tout cela au tragique, d'y réfléchir sérieusement...

Dans la revue protestante *Foi et vie*, qu'on n'accusera sans doute pas de pactiser avec les réactionnaires royalistes, je lis, sous la signature de M. Paul Doumergue (1er octobre 1907) :

Je n'ai pas trouvé dans *l'Eveil démocratique*, organe du *Sillon*, mention de l'Encyclique : si elle y est, elle doit être courte. Un passage de l'Encyclique atteint en plein cœur le *Sillon* sur le terrain où il évolue. Elle condamne ceux qui disent : « Séparation de l'Eglise et de l'Etat, du catholique et du citoyen. Tout catholique, car il est en même temps citoyen, a le droit et le devoir, sans se préoccuper de l'autorité de l'Eglise, sans tenir compte de ses désirs, de ses conseils, de ses commandements, au mépris même de ses réprimandes, de poursuivre le bien public en la manière qu'il estime la meilleure. Tracer et prescrire au citoyen une ligne de conduite, sous un prétexte quelconque, est un abus de la puissance ecclésiastique, contre lequel c'est un devoir de réagir de toutes ses forces. »

Ni *l'Eveil démocratique*, en effet, ni *la Justice sociale*, ni *la Vie catholique* n'ont donné le texte de l'Encyclique. Le *Bulletin de la semaine* l'a débitée par tranches. M. Doumergue est encore à citer sur cette revue :

Voici enfin le *Bulletin de la Semaine*, *un des prin-*

cipaux organes du modernisme à Paris. Après un résumé de l'Encyclique (25 septembre), il écrit :

« Tels sont les principaux articles de l'Encyclique contre le « modernisme ». Il ne nous appartient pas d'en indiquer les conséquences lointaines ou proches, encore moins d'en affaiblir le sens, par un commentaire que l'autorité ecclésiastique seule est compétente pour rédiger. Il n'est pas un catholique qui ne condamne les erreurs philosophiques qu'elle condamne. Ce dont nous ne doutons pas, c'est que pas plus qu'après la lettre *Gravissimo* le faisceau des forces catholiques ne sera rompu.

Cela est clair : les « modernistes », comme autrefois les « américanistes », ne sont pas atteints par l'Encyclique : elle frappe à côté ; ils peuvent rester ; ils resteront. Cela est clair — mais c'est étrange... étrangement triste.

Et le même écrivain protestant ajoute :

En fait d'étrangeté, je ne connais rien de comparable à la lettre où M. Fonsegrive, *américaniste et moderniste*, fait passer par une série sans fin de trous d'aiguilles le fil ténu d'une dissertation qui justifie et le pape et les modernistes : cela est encore plus triste qu'étrange.

Nous reviendrons plus tard sur ce manifeste de M. Fonsegrive ; mais en voici assez pour faire voir que les démocrates chrétiens ont vraiment montré trop d'aplomb (1).

(1) De son côté, M. l'abbé Laberthonnière, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, a écrit dans sa revue, après l'apparition de l'Encyclique *Pascendi dominici gregis*, un article qui tend à démontrer que ni lui ni ses collaborateurs ne sont atteints. Ils n'ont rien soutenu de ce que le Pape condamne (octobre 1907).

CHAPITRE II

Modernisme et Démocratie.

Si nous cherchions dans la polémique un triomphe personnel, nous aurions vraiment trop beau jeu à montrer que les récents actes de Pie X justifient avec éclat ce que nous avons précédemment écrit des *Progrès du libéralisme catholique en France*, sous le triple rapport politique, social et religieux.

Le lecteur nous saura gré de ne pas y insister, et de compléter sereinement notre démonstration.

On peut considérer, dans les rapports du mouvement démocrate chrétien avec les erreurs modernistes, le fait ou ses causes.

Qu'en fait nos démocrates chrétiens aient suivi la pente du modernisme, qu'ils s'en soient faits les vulgarisateurs, travaillant à en répandre l'esprit dans tous les milieux où ils pénètrent, c'est à le prouver avec surabondance que nous nous appliquerons dans la suite de cet écrit.

C'est sur la question du fait que, dans *le Progrès du libéralisme*, nous avons déjà donné, à coups de documents, le plus écrasant démenti, à cette assertion de M. l'abbé Gayraud (*la Démocratie chrétienne*, avril 1902) :

La Démocratie chrétienne n'a rien de commun avec l'américanisme, l'affaire de Madame Marie du Sacré-Cœur, les congrès sacerdotaux, la néo-apologétique, le criticisme biblique, les nouveautés théologiques, etc...

Voilà, disions-nous, qui appelle un de ces distinguo par lesquels nous sommes habitués, entre gens de l'Ecole, à vider les gros sophismes qu'une expression à double sens permet de présenter avec la plus complète apparence d'honnêteté. Si M. l'abbé Gayraud a voulu dire que l'action populaire chrétienne, dénommée aussi démocratie chrétienne, mais enfermée par le Pape dans les règles les plus précises de prudence et d'orthodoxie, n'a rien à voir avec toutes ces « histoires », il a cent fois raison. L'autorité pontificale ne s'est fait entendre que pour l'en préserver. Mais il en est tout autrement de l'école, du parti de la démocratie chrétienne, que nous avons vu et que nous allons voir encore à l'œuvre. Quels ont été les vulgarisateurs de ces innovations périlleuses, les défenseurs de ceux qui les inventaient, leurs soutiens déclarés ou discrets? Quels ont été les initiateurs du mouvement? Ce sont nos démocrates chrétiens. Ils sont là. Le moment est passé de se faire humble et de disparaître. *Cuique suum.*

Voilà pour le fait. Mais ici se pose une question première, particulièrement grave :

Laissant hors de cause la démocratie chrétienne, au sens approuvé par les Souverains Pontifes, lequel n'est autre que celui de l'action *sociale catholique*, existe-t-il un lien réel, un principe commun de solidarité entre la démocratie sociale et politique

servie par nos démocrates chrétiens, et le modernisme?

C'est l'Encyclique elle-même qui répondra pour nous. Disons d'abord brièvement :

Le modernisme est la systématisation scientifique du libéralisme.

Le modernisme tend pratiquement à la Démocratisation de l'Eglise.

Voilà le double rapport entre ce mouvement et celui des démocrates chrétiens, la double cause pour laquelle la condamnation de l'un ruine la position de l'autre.

M. le colonel de Parseval le dit judicieusement dans *le Réveil français* :

Lors de la Révolution, la *Déclaration des Droits de l'Homme*, qui contenait en germe toutes les erreurs du libéralisme moderne, fut condamnée par Pie VI. Napoléon, par ses armes, inocula cette détestable doctrine à l'Europe où elle fut acceptée finalement de la plupart des Princes souverains. Grégoire XVI, prévoyant le grand danger de son développement, l'avait frappée dans son Encyclique *Mirari vos*. Après lui, Pie IX, par l'Encyclique *Quanta cura*, suivie du *Syllabus* des erreurs modernes, par ses brefs et ses nombreux discours, devint le fléau du libéralisme régnant. Répondant, en 1871, à une députation de catholiques français, ce Grand Pape avait dit :

« L'athéisme dans les lois, l'indifférence en matière de religion et les maximes pernicieuses appelées catholiques libérales sont, oui, elles sont véritablement la cause de la ruine des Etats ; elles l'ont été de la perte de la France. Croyez-moi, le mal que je vous dénonce est plus terrible que la Révolution, plus terrible même que la *Commune*. J'ai toujours condamné le Catholicisme libéral et je le

condamnerai encore quarante fois si c'est nécessaire. »

Le libéralisme ressentit longtemps en France l'effet des coups qui lui avaient été portés du Vatican. Cependant, sous Léon XIII, il releva peu à peu la tête, sans oser s'affirmer comme thèse, mais en invoquant l'hypothèse. Sous le prétexte de faire face à la difficulté des temps, cette doctrine s'accentuait en se transformant par un mode réputé scientifique. C'était le *modernisme*. En le démasquant, par le sublime enseignement qu'il vient de donner au monde catholique, Pie X a atteint dans sa racine le mal profond qui ronge, à notre époque, la société civile.

Il ne saurait appartenir à d'humbles catholiques de juger l'Encyclique que le chef de l'Eglise a adressée le 8 septembre aux Evêques du monde entier, comme commentaire du récent décret *Lamentabili;* mais il peut être permis de chercher à pénétrer les conséquences de ce grand acte et de montrer comment, dans notre pays surtout, les erreurs politiques et sociales se répercutent en erreurs religieuses, et réciproquement.

Le point de jonction de ces erreurs est la prétendue obligation de céder, sur tous les terrains, au courant des idées reçues et reconnues comme *populaires*, afin d'activer ce qu'on appelle le progrès, et de ne pas s'aliéner les esprits par une résistance téméraire aux préjugés admis.

Tel a été le prétexte, pour beaucoup de catholiques, du réveil du libéralisme. Il ne s'agissait plus de maintenir des règles de salut pour la conservation de la loi, mais simplement de ne pas risquer de déplaire à l'opinion régnante, et, pour cela, de lui faire sur les principes les sacrifices nécessaires. C'est ainsi que s'est formée l'école *moderniste* et qu'elle a prétendu démocratiser l'Eglise.

L'Encyclique du 8 septembre décrit et juge cette tentative avec une autorité, une force qui nous interdiraient plutôt de rien ajouter.

Dans la partie qui expose l'idée que les modernistes se font de l'Eglise et de sa Constitution, Pie X dit :

Nous voici à l'Eglise, où leurs fantaisies vont nous offrir plus ample matière, L'Eglise est née d'un double besoin : du besoin qu'éprouve tout fidèle, surtout s'il a eu quelque expérience originale, de communiquer sa foi ; ensuite, quand la foi est devenue commune, ou, comme on dit, *collective*, du besoin de s'organiser en société, pour conserver, accroître, propager le trésor commun. Alors, qu'est-ce donc que l'Eglise? Le fruit de la *conscience collective*, autrement dit de la collection des consciences individuelles : consciences qui, en vertu de la permanence vitale, dérivent d'un premier croyant — pour les catholiques, de Jésus-Christ — Or, toute société a besoin d'une autorité dirigeante, qui guide ses membres à la fin commune, qui, en même temps, par une action prudemment conservatrice, sauvegarde ses éléments essentiels, c'est-à-dire, dans la société religieuse, le dogme et le culte. De là, dans l'Eglise catholique, le triple pouvoir, *disciplinaire*, *doctrinal*, *liturgique*.

De l'origine de cette autorité se déduit sa nature ; comme de sa nature, ensuite, ses droits et ses devoirs. Aux temps passés, c'était une erreur commune que l'autorité fût venue à l'Eglise du dehors, savoir de Dieu immédiatement ; en ce temps-là, on pouvait, à bon droit, la regarder comme *autocratique*. Mais on en est bien revenue aujourd'hui. De même que l'Eglise est une émanation vitale de la conscience collective, de même, à son tour, l'autorité est un produit vital de l'Eglise. La conscience religieuse, tel est donc le principe d'où l'autorité procède tout comme l'Eglise ; et s'il en est ainsi, elle en dépend. Vient-elle à oublier ou méconnaître cette dépendance, elle tourne en tyrannie.

Nous sommes à une époque, où le sentiment de la liberté est en plein épanouissement : dans l'ordre civil,

la conscience publique a créé le régime populaire. Or, il n'y a pas deux consciences dans l'homme, non plus que deux vies. *Si l'autorité ecclésiastique ne veut pas, au plus intime des consciences, provoquer et fomenter un conflit, à elle de se plier aux formes démocratiques. Au surplus, à ne le point faire, c'est la ruine. Car, il y aurait folie à s'imaginer que le sentiment de la liberté, au point où il en est, puisse reculer.* Enchaîné de force et contraint, terrible serait son explosion ; elle emporterait tout, Eglise et religion. — Telles sont, en cette matière, les idées des modernistes, dont c'est, par suite, le grand souci de chercher une voie de conciliation entre l'autorité de l'Eglise et la liberté des croyants.

Plus loin, le Saint-Père revient sur cette folle prétention des modernistes de démocratiser l'Eglise.

Ce qu'ils demandent, dit-il, c'est qu'elle veuille, sans trop se faire prier, suivre leurs directions, et qu'*elle en vienne enfin à s'harmoniser avec les formes civiles.*

Comme (au sentiment des modernistes) le magistère de l'Eglise a sa première origine dans les consciences individuelles, et qu'il remplit un service public, il est de toute évidence qu'il s'y doit subordonner. *Par là même, se plier aux formes populaires.*

Que le gouvernement ecclésiastique soit réformé, *que son esprit, que ses procédés extérieurs soient mis en harmonie avec la conscience qui tourne à la démocratie.* Qu'une part soit donc faite dans le *gouvernement* (de l'Eglise) *au clergé inférieur et même aux laïques; que l'autorité soit décentralisée.*

Mgr Delassus explique excellemment quelle filiation d'idée et de sentiments conduit modernistes et démocrates, par des voies différentes, à la nécessité de démocratiser l'Eglise.

Pour ce qui est des modernistes, Notre Saint-Père le Pape le dit dans les textes rapportés ci-dessus.

Les modernistes raisonnent ainsi : La religion ne résulte pas d'une révélation extérieure, venant du dehors, venant de Dieu. Elle a son principe et sa source dans la conscience de chaque individu. C'est le dire des « immanentistes vitaux ». Les consciences individuelles ont communiqué entre elles ; de là l'existence d'une « conscience collective ». Cette conscience collective, par cela même qu'elle est collective, crée une société, la société religieuse. Comment cette société doit-elle être gouvernée ? Par une autorité qui soit le produit vital des consciences individuelles, par une autorité émanée d'une sorte de suffrage universel, et dépendante des consciences individuelles qui l'ont créée. L'autorité religieuse qui vient à oublier cette origine et cette dépendance se tourne en tyrannie. C'est ce qui est malheureusement de nos jours. Aussi, si l'autorité ecclésiastique ne veut pas fomenter ce conflit, « elle doit se plier aux formes démocratiques », « elle doit s'harmoniser avec les formes civiles », « elle doit se plier aux formes populaires ». Il faut que « son esprit et ses procédés extérieurs soient mis en harmonie avec la conscience qui tourne à la démocratie ». Il faut qu' « une part soit faite dans le gouvernement au clergé inférieur et même aux laïques ». Il faut que « l'autorité soit décentralisée ». Que, si elle s'y refuse, c'est la ruine « pour elle ; car il y aurait folie à s'imaginer que le sentiment de la liberté, au point où il en est, puisse reculer ».

Les démocrates chrétiens ne concluent pas autrement. Mais leur point de départ est à l'opposé. Imbus des faux dogmes de Jean-Jacques Rousseau, ils croient que l'état social est, non pas l'œuvre de Dieu, mais l'œuvre de l'homme, le résultat du contrat social que les hommes, fatigués de vivre en sauvages, ont, un beau jour, conclu entre eux. Si la société est née d'un contrat entre tous, si tous ont convenu de créer une autorité pour

les gouverner, cette autorité dépend de tous. De là, la souveraineté du peuple qui donne et qui reprend le pouvoir, qui en étend ou en restreint les limites. En d'autres termes, de là le suffrage universel, de là le régime démocratique, que nos « démocrates chrétiens ou non chrétiens, conséquents avec le faux dogme qui leur sert de principe, déclarent être le régime par excellence, le seul fondé en raison, le seul légitime ».

Mais si le gouvernement démocratique est le gouvernement par excellence, il doit être celui de l'Eglise aussi bien que celui de l'Etat. Les démocrates qui veulent être chrétiens ne tirent point cette conséquence ouvertement. Ils ne le pourraient sans se faire déclarer hérétiques. Mais c'est bien le fond de leur pensée. Ils se récrient quand on l'affirme. Il suffit, pour leur répondre, de leur rappeler leurs paroles, de leur remettre leurs écrits sous les yeux. Nous ne pouvons évidemment faire ici, de cela, une démonstration complète. Il suffira sans doute de rappeler les paroles d'un de leurs chefs, prononcées dans une circonstance bien solennelle du haut de la tribune la plus retentissante qui soit.

Le 15 janvier de cette année, M. l'abbé Lemire monta à la tribune de la Chambre des députés pour y faire entendre ces paroles :

« Je ne reconnais à personne le droit de faire de nous, catholiques, les serfs d'un régime centralisateur, d'un régime à la Louis XIV. La constitution de l'Eglise n'est modelée sur aucune des formes éphémères des gouvernements humains. ELLE N'EST PAS UNE MONARCHIE. Elle est à proprement parler une hiérarchie. C'est tout différent (! ?). L'Eglise est gouvernée par une série d'autorités locales dépendantes les unes des autres, et contrôlées (seulement cela ?) par une autorité centrale et supérieure. » (*Journal officiel*. Chambre des députés, séance du mardi 15 janvier 1907, pp. 41 et suiv.)

L'Eglise est une monarchie. Sa constitution, a fort bien dit Dom Besse, détermine chez ses fidèles un état

d'esprit correspondant qu'on peut appeler monarchique.

A cela rien qui doive surprendre. C'est un phénomène qui se produit dans toutes les sociétés, qu'elles soient religieuses ou non. Les citoyens d'une nation, soumise à une constitution démocratique ou républicaine, auront une mentalité républicaine ou démocratique. Leur mentalité sera monarchique, s'ils vivent en monarchie. Cet état d'esprit exercera une influence sur leurs sentiments et leurs pensées.

Réciproquement, lorsque les sentiments démocratiques se sont emparés d'un cœur, lorsque le faux dogme de Jean-Jacques Rousseau a fait invasion dans un esprit, ce cœur, cet esprit désirent voir, dans la société à laquelle ils appartiennent, l'application de leurs idées, la réalisation de ce que leurs sentiments leur présentent comme étant le mieux, le gouvernement idéal...

Voilà comment les disciples de l'école démocratique chrétienne arrivent, sans qu'ils s'en doutent toujours, à une disposition d'esprit qui leur rend pénible la situation faite à l'Eglise et à ses fidèles par la constitution que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui a faite. Chez la plupart, ce n'est qu'une disposition latente qui les rend moins soumis à l'Autorité. Chez les maîtres, c'est une idée bien claire, bien nette, qui se manifeste lorsque l'occasion s'en présente, comme il est arrivé à M. l'abbé Lemire au cours de la discussion sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, dont la loi, par ses associations cultuelles, avait précisément pour but de DÉMOCRATISER l'Eglise.

N. S. P. le Pape ne s'est point contenté, dans son Encyclique, de dire comment et pourquoi les modernistes voulaient démocratiser l'Eglise, il s'est aussi fait l'écho des prophéties que ces Messieurs formulent, et par lesquelles ils préviennent l'Eglise que si elle ne se rend point aux invitations qu'ils lui font de réformer au plus tôt sa constitution, elle ne peut plus compter que sur quelques jours de vie.

« Si l'autorité ecclésiastique ne veut pas, au plus intime des consciences, provoquer et fomenter un conflit, à elle de se plier aux formes démocratiques. Au surplus, à ne le point faire, c'est la ruine, car il y aurait folie à s'imaginer que le sentiment de la liberté, au point où il en est, puisse reculer. »

Ces menaces, les démocrates chrétiens les chantent à l'unisson avec les modernistes. Ils ne font d'ailleurs que continuer l'antienne entonnée, il y a trois quarts de siècle, par leur père et maître, Lamennais.

Père et maître de la démocratie chrétienne, il l'est assurément. Ils le reconnaissent d'ailleurs et ils lui ont voué le culte de piété filiale qui lui est dû.

C'est lui qui, le premier, a dit ce qu'ils ne cessent de répéter : à savoir, que la Révolution française est sortie de l'Evangile et que l'Eglise n'a qu'à s'y adapter, si elle veut pouvoir poursuivre sa carrière. C'est lui qui, après avoir exagéré l'ultramontanisme, a mis la souveraineté dans le peuple, même au point de vue religieux. C'est lui qui, le premier, a proféré les menaces que nous venons d'entendre contre l'Eglise, si elle ne se décidait point à prendre l'habit démocratique.

Il écrivait à M. de Coux en 1833, alors que, revenant de Rome, il publiait *les Paroles d'un croyant* :

« Sur ce qui regarde celle-ci, il est impossible de ne pas admettre qu'elle subira de grandes réformes, une transformation nécessaire (1). L'humanité n'a pas certainement accompli sa tâche, ni le christianisme non plus, et le christianisme et l'humanité ne sont qu'une même chose. Le genre humain ne saurait désormais vivre en dehors de la raison, de la science et du droit qu'ont développés les siècles... J'ai une foi immense, infinie dans la vérité et la justice... (2). Parce que je crois à une régé-

(1) C'est ce que ne cessent de dire ses disciples, modernistes ou démocrates, s'appuyant toujours sur les motifs qui vont être invoqués par leur maître.

(2) Reconnaissez encore ici la leçon du maître sur les lèvres des disciples.

nération plus ou moins prochaine, je me sens prêt à tout souffrir, à tout sacrifier, pour y concourir (1). Voilà l'explication de mon livre.

« Je suis dans la persuasion très profonde que les grands changements qui se préparent dans le monde, loin d'être opérés par l'Eglise, le seront malgré elle, parce qu'ils doivent amener dans son sein la réforme qui sauvera le christianisme, réforme que la hiérarchie, non seulement ne saurait vouloir, mais à laquelle elle résistera jusqu'au bout de ses forces. Toujours est-il certain, en ce qui touche les questions pratiques, que quiconque veut agir, agir dans un sens qu'avouent la raison et la conscience, doit se séparer du clergé. Le moindre contact avec lui engourdirait comme la torpille, si même il ne tuait soudainement. C'est dans notre temps qu'il faut chercher désormais les conditions de ce qui nous reste à faire. La première de toutes est l'indépendance. »

Fogazzaro, Riffaux, Naudet, Sangnier et autres ne sont vraiment que des échos, de fidèles échos (2).

***

L'identité de point de vue et la solidarité de tactique entre les démocrates chrétiens et les modernistes est telle que les premiers pressentaient par-

(1) A tout souffrir de la part de Rome. Il avait dit plus haut : « Je crois mon ouvrage inattaquable ; il ne contient que les principes les plus purs du christianisme. (Entendez encore ici les démocrates chrétiens). Cependant, il y aura certainement contre moi un acte quelconque (venant de Rome). »

Pie X, parlant de nos modernistes, dit : « Que l'autorité les réprimande tant qu'il lui plaira ; ils ont pour eux leur conscience et une expérience intime qui leur dit, avec certitude, que ce qu'on leur doit, ce sont des louanges, non des reproches. Puis, ils réfléchissent qu'après tout les progrès ne vont pas sans crises, sans victimes. Victimes, soit ! ils le seront après les Prophètes, après Jésus-Christ.»

Victime après les Prophètes, après Jésus-Christ, c'est ce dont M. Marc Sangnier s'est glorifié, lorsque lui furent adressées les remontrances des évêques.

(2) *La Semaine religieuse de Cambrai*, 9 novembre 1907.

faitement le contre-coup que la condamnation de ceux-ci leur ferait éprouver. Aussi déployèrent-ils toute leur habileté, leur diplomatie rouée, pour le prévenir.

Il en est un, parmi eux, qui, sous ce rapport, a toujours joué le premier rôle. M. l'abbé Bœglin, par ses fonctions de Directeur du *Nouveau Moniteur de Rome*, par son empressement officieux près de Léon XIII, et par ses intrigues, était parvenu à se donner une si grande importance qu'il ne craignait pas de parler dans l'Eglise, comme Louis XIV dans l'Etat : « Les directions pontificales, c'est moi. » J'ai eu l'occasion de donner ailleurs son portrait tracé de main de maître (1). Les lignes que j'en extrais ici vont avoir amplement leur justification dans ce qui les suivra.

Un trait essentiel pour la compréhension de certaines gens, c'est qu'ils écrivent toujours pour le Pape, et comme si le Pape devait lire et peser chaque ligne de leurs productions. Ils ont fait leur étude de Léon XIII, de l'homme encore plus que du pontife ; ce à quoi les conjectures les ont aidés. Ils se vantent de connaître tout de la personne du Saint-Père : ses habitudes, ses inclinations, ses répugnances, sa manière de voir, particulière, sur une infinité de sujets. Et dans ce qu'ils écrivent, tout est calculé en vue d'une impression à produire sur l'esprit du Souverain Pontife, non par religion, mais par intérêt.

Voici, par exemple, ce que M. l'abbé Bœglin écrit dans *la Vie catholique*, journal de M. l'abbé Dabry, à la date du 20 juillet 1907, à la veille de l'Encyclique, sous le titre : *le Pape, la France*

(1) *Le Progrès du libéralisme catholique en France sous le Pape Léon XIII*, tome II, 2e partie, ch. VII, pages 223 et suiv.

et le mouvement intellectuel. Les noms, les faits y sont dosés selon sa méthode, avec un calcul mêlé de hardiesse. La leçon faite à Pie X n'a peut-être pas porté ses fruits ; elle est cependant claire, et tirée des enseignements du précédent pontificat, avec une audace inconnue à ceux qu'on avait accusés d'en user avec trop peu de respect à l'égard de celui-ci :

Je voudrais, avant les faits prochains (1), expliquer aux lecteurs un des épisodes les plus curieux de l'esprit humain : il s'agit de la renaissance de l'Eglise.

Du jour où Léon XIII fit son geste de rajeunissement intérieur, l'Eglise populaire de France, la jeune génération, éprise de renouveau et de travail, se fit semeuse d'idées et d'espoirs. Sur tous les sillons, elle mit l'or des moissons. Exégèse, critique, histoire, archéologie, philosophie, théologie, hagiographie, liturgie, patrologie et patristique : tous les domaines de l'intelligence, les branches diverses du savoir, furent remués, cultivés, ornés de gerbes et de frondaisons. Dans la philosophie, Maurice Blondel et Fonsegrive ; dans la théologie, Dom Cabrol, les dictionnaires et les collections immenses, Battifol ; en exégèse, un bon nombre de professeurs ; pour l'amélioration des Séminaires, Mgr Latty, Mgr Touchet, Mgr Le Camus, l'abbé Guibert, l'abbé Portal ; en économie politique et histoire, Allard, Henri Lorin, Goyau, les collections des Saints, mirent la France à la tête de ce renouveau chrétien.

Ces essais marquent, comme tout effort, surtout s'il embrasse l'universalité, des exagérations, des inexactitudes, çà et là, des erreurs. Ces ombres, d'autant plus inévitables que cette œuvre fut une improvisation, provoquèrent naturellement les réserves en haut lieu, l'effroi

(1) Les faits préparant la renaissance de l'Eglise furent plus prochains et autres que M. l'abbé Bœglin ne le donnait à prévoir.

parmi les propriétaires des anciennes méthodes, la surprise dans le clergé et le peuple.

Léon XIII, ce stratège incomparable, laissait patiemment les idées s'épanouir. Quand le torrent coulera dans la plaine, pensait-il, l'eau sera de cristal. Le tassement s'opérera, lorsque les échafaudages s'enlèveront ; et certes Léon XIII avait raison ! Cette attitude d'expectative patiente constitue la moitié du génie et les deux tiers du succès. Prenez un cas caractérisé : si les gens pressés, les partis, n'avaient déchaîné la séparation, la rupture se serait-elle produite ?

Mais, bientôt, des Français, trop impatients, poussèrent la liberté de l'esprit à la licence, et Pie X s'inquiéta.

L'autorité, gardienne de la doctrine, est dans son rôle quand elle signale les dangers. Malheureusement l'esprit de parti compromet l'œuvre de sagesse *et ceux que l'on désigne à tort ou à raison comme suspects ont beau jeu de répéter que tels et tels groupes qui ont jusqu'ici dirigé l'éducation cléricale inventent périodiquement le « complot » du « modernisme »* ; que, *voulant sauver leurs méthodes, ces groupes font effort pour conserver la direction du mouvement intellectuel bien qu'ils aient perdu toute autorité;* que, depuis trois siècles, certaines Congrégations, attachées à leurs doctrines d'école, ne veulent ni ne peuvent coopérer à la renaissance de l'établissement ecclésiastique ; *qu'en un mot, puissantes à Rome, hostiles au pontificat de Léon XIII, elles essaient d'arrêter le courant de reconstitution et de convaincre le Saint-Siège que toute méthode nouvelle mérite l'excommunication, et qu'il faut sauver l'Eglise du schisme et de l'hérésie.* Et ainsi s'accentue le conflit entre ces groupes ou congrégations et les promoteurs de la marche en avant. *Ces excès de dénonciation entraînent aussi un inconvénient : il semble que l'obédience romaine souffre une éclipse et que certains accueillent plutôt froidement les actes de la cour de Rome.* Quoi qu'il en soit, *il n'est pas*

vraisemblable que Pie X se laisse conduire par les pourvoyeurs de l'inquisition, et s'il condamne des erreurs, il les condamnera sans arrêter la merveilleuse ascension de l'esprit français catholique. On ferme un atelier de systèmes ; on ne réprime pas un travail d'ensemencement. *Les hommes de prévoyance assurent même que ces corps-à-corps des deux esprits hiératique et progressif aboutira, après les luttes domestiques, au triomphe plénier des œuvres et des ouvriers de la régénération*. Adapter, proportionner à la foi ce qu'il y a de vrai ou de bon dans la science contemporaine ; sertir les documents nouveaux ; polir les moellons meilleurs de l'édifice ; faire servir au prestige et à la parure de la religion les progrès, les découvertes, les résultats heureux de la pensée moderne, est l'œuvre de la Papauté ; et, lorsque les tumultes cesseront, la réforme de notre établissement ecclésiastique, préparée de loin par le concile de Trente, s'accomplira.

Du même, encore, dans la même *Vie Catholique*, au cours d'une série d'articles sur *la Rénovation religieuse*, M. Bœglin vaticinait :

Ce renouvellement (1) du matériel ecclésiastique est, en effet, le besoin immédiat. Les conciles ne maximent les mouvements intellectuels qu'après les longues enquêtes et les fixations scientifiques. La Papauté et l'Eglise ne codifient la doctrine qu'avec infiniment de tact, de longanimité et de circonspection. Considérez toutes les définitions dogmatiques : quelle délicatesse ! quelles touches légères ! Ainsi, au Concile du Vatican, *le décret sur l'existence de Dieu laisse presque toutes les portes ouvertes (!!!)*.

Or, à notre heure, la renaissance intellectuelle n'a pas atteint sa maturité. Questions d'exégèse, critique d'histoire, développement du dogme, méthodes apologétiques,

(1) Voir *la Vie catholique* du 27 octobre.

philosophie, toutes les terres nouvelles n'ont pas encore donné toutes leurs moissons. *C'est l'ensemencement, la floraison.* Les germes montent ; les plantes s'élèvent ; mais les frondaisons plénières se font attendre. *Les apologistes, qui confondent trop aisément le dogme avec les théories d'école, se plaisent à se signer devant cet universel effort.* Le travail, cet essor vers la conquête, ce remuement plénier, cette recherche d'instruments mis au service de la cause épouvantent, s'ils ne scandalisent les jouisseurs et les mainteneurs systématiques des procédés anciens. Ce sont eux qui appellent les anathèmes et les excommunications. *Arrêter, tout arrêter ; conserver, tout conserver ; devant chaque initiative, invoquer la pureté de la doctrine, comme si leurs pratiques d'Académie s'identifiaient avec l'Evangile et le dépôt surnaturel ;* mettre au même niveau le principe et le manuel, la tradition doctrinale et les résultats d'une méthode particulière : voilà leur conduite. *Vous les verrez périodiquement solliciter la cour de Rome si courtoise et si patiente.* Une pensée nouvelle s'élève : c'est un schisme ; un écrivain propose un outil moderne : quel péril ! *Les résultats progressifs de la critique font conclure à la nécessité d'un changement de défense : l'orthodoxie périclite. Longanime et sûre d'elle-même, la Papauté garde la sérénité ; elle attend ; elle ajourne ; elle tempère et elle pacifie ; aux excès de zèle elle préfère l'exercice de la circonspection. Voilà son tempérament.* Toutes les fois qu'elle intervient dans nos querelles, les « étrangers », rois, gouvernements, écoles, partis, ont battu l'oracle pour le faire parler. Le quiétisme, intervention de Louis XIV et de Bossuet : sans eux, Fénelon serait moins touchant ; affaires de *l'Avenir*, intervention des puissances et de quelques timides : si Lamennais, d'ailleurs, avait su sa théologie, il aurait embrassé l'encyclique « *Mirari Vos* » comme son trophée, car elle ne condamnait que les excès de liberté illimitée. Je m'arrête à ces deux cas si caractérisés. *Et il se fait, il arrive qu'après un laps*

de temps, — mettons une génération — ces condamnés, ces prophètes assistent à la codification de leurs « nouveautés »...

***

Ces derniers mots m'amènent à faire une constatation, en passant : réhabiliter le libéralisme au point de vue de l'orthodoxie, et, contrairement aux intentions, à la défense formelle des papes, identifier la démocratie politique avec la démocratie chrétienne, c'est-à-dire avec l'action populaire catholique, conforme aux traditions séculaires de l'Eglise, telle est visiblement la présomption constante de cet oracle qu'est M. l'abbé Bœglin, et de ses amis.

Et nous, qu'on a accusés d'impiété envers un pape pour avoir écrit qu'il n'avait pas toujours vu juste dans les affaires humaines, auxquelles il aimait à se mêler, mais qui avons toujours soigneusement défendu et fait ressortir l'impeccabilité de sa doctrine, nous nous sentons autorisés à protester ici contre l'impardonnable injure qu'on lui fait, en essayant de couvrir de son nom une erreur condamnée par l'Eglise, en mettant cette erreur sous le couvert de ses encycliques. M. l'abbé Bœglin n'a pas craint d'écrire récemment :

L'Encyclique *Immortale Dei*, la plus littéraire et la plus pathétique, *constitue le triomphe du vrai catholicisme libéral.*

Voici d'ailleurs comment il prépare cauteleusement ce baptême d'une hérésie (*la Vie Catholique*, 11 mai 1907 :

L'intervention sociale et démocratique demeurera le

fleuron de la couronne de Léon XIII. La Papauté reprenait son patrimoine, la direction du principal mouvement contemporain. Ainsi agissaient les grands Papes. Si irrésistible s'offrait cette orientation que, pour la fixer, Léon XIII improvisait sa nouvelle carrière.

Dans le vrai, le bon sens du mot, il était né à la grande vie avec le catholicisme libéral. Son stage diplomatique à Bruxelles mûrit cette vocation. Entre 1830 et 1870, tous les grands catholiques s'intitulaient libéraux, Ketteler en Allemagne; Windthorst en Hanovre; Segesser en Suisse; en France, vous les connaissez; à Bruxelles, M. Malou. Des deux catholicismes libéraux : le doctrinal et le politique, Mgr Pecci ne revendiquait que le second. Affirmer les grands caractères sympathiques de l'Eglise, sa vertu publique, son culte du savoir, ses sources d'indépendance et de liberté; marquer la correspondance entre les principes éternels et le fait politique; puis, ces prémisses établies, en son nom, revendiquer les idées de droit, de justice, de progrès, de *souveraineté populaire;* et, par ces portes sonores et royales, rentrer dans la « partie forte du temps » : voilà la portion saine, bienfaisante, immortelle du catholicisme libéral, sorti de l'enveloppe philosophique, où quelques esprits, d'ailleurs hauts et fiers, voulaient ensevelir l'esprit nouveau.

L'Encyclique sur le modernisme rappelle, dès ses premières lignes, que la mission de paître le troupeau du Seigneur fait un devoir au chef de l'Eglise de garder le dépôt traditionnel de la foi, *à l'encontre des nouveautés de langage.* Y a-t-il rien de plus moderniste que de prétendre trouver un vrai et bon sens à l'expression sous laquelle Pie IX a condamné si solennellement, si fréquemment, la pire des erreurs contemporaines?

***

Mais M. l'abbé Bœglin n'en a pas fini avec le modernisme de Léon XIII; et c'est toujours à propos de ce qu'il a fait pour la démocratie:

L'esprit de charité intellectuelle, les égards pour l'indépendance des recherches provenaient, chez Léon XIII, d'une source haute : sa conception de l'autorité. Il la considérait la sanction suprême, le principe du gouvernement; mais il la croyait, il la voulait aussi mère et fille à la fois de la conviction. Persuader, conquérir, ces deux grands essors de la pensée dictaient ses Encycliques et ordonnaient son règne. Simplement imposer l'obéissance, n'est-ce pas régler le cadran au dehors? Convertir à l'obéissance, régler son mécanisme?...

Maîtresse de la vérité, l'Eglise ne connaît ni ces épouvantes de l'ignorance, ni ces surprises de la routine, ni ces timidités que tels hommes voudraient faire régner au milieu de nous. *Patiens quia æterna*. On pourrait dire au même titre : tolérante, accueillante et bienveillante parce qu'elle possède l'infaillibilité immortelle et l'immarcescible sécurité.

De ces hauteurs, presque jamais Léon XIII ne descendra. N'avez-vous point remarqué son universelle sollicitude pour l'exhaussement des études aux séminaires? En tout pays, il fera la « visite pastorale » du vicaire apostolique; dans toutes les Encycliques à toutes les nations, il relève le niveau de l'éducation : instruction spéciale; pastorat apostolique; surélévation de l'esprit; formation adéquate aux besoins : l'idéal unique demeure.

Cet universel effort marque le caractère de la réforme qu'il poursuivra en tous lieux. Sans critiquer systèmes et méthode, il tourne, retourne le sujet, le quitte, le reprend, précise, ajoute, insiste : ici, en un paragraphe, là avec plénitude; tantôt c'est une prescription; tantôt un simple conseil; jamais un acte d'autorité disciplinaire. Avant d'ordonner le progrès, d'abord ne faut-il pas créer le milieu où il fleurira? *Le prêtre de son rêve, ce n'est*

plus le clerc de saint Charles Borromée, ni du P. Olier, ni de saint Vincent de Paul. A un gardien du culte, et au procédé de préservation, il préfère l'apôtre et le génie de la conquête. L'oint du Seigneur sera son Dieu, sa foi, sa mystique ; demeurant l'ambassadeur éternel d'en haut, il sera l'homme de son siècle ; de solitaire, il deviendra le centre de sa commune...

Et encore, dans une série d'articles sur le *Mouvement démocratique*, et à propos de l'influence de M. Harmel à Rome :

Aussi bien, le Saint-Père aimait tendrement le « Bon Père ». « Bon Père » et Saint-Père fraternisaient. Jamais l'un ne refusait rien à l'autre. Avec quelle douceur, quel don d'accueillance Léon XIII recevait M. Léon Harmel ! Lorsque le bon Père arrivait au Vatican, les paresses se secouaient, les froideurs s'échauffaient, et cette animation gagnait la ville. Le bon Père ! Cette cordialité récompensait ce désintéressement. *Léon XIII le disait un père de l'Eglise;* les Romains le croyaient le Pape laïque. Calculateur exact, *Léon XIII évaluait à plus haut prix l'apport de cet industriel que le travail de plusieurs évêques. Léon Harmel méritait ces honneurs...* (1).

C'est Léon XIII qui sacra Léon Harmel chevalier du quatrième état. En une pièce authentique, irrévocable, le Pape acceptait de la Démocratie « le mot et la chose ». Le mot est peut-être nouveau, sa valeur historique, l'usage divers que les partis en ont fait ne sauraient troubler le chrétien. Civilisation, progrès, liberté, justice, fraternité, amour, humanité, paix : ces vocables imprécis ont reçu le baptême anticlérical, le Pape les a exorcisés en bannissant l'esprit païen que les voleurs y introduisaient. C'est même le seul but, le contenu unique du *Syllabus. De portée négative et protestataire,* le *Syl-*

(1) *La Vie Catholique*, 9 février 1907.

labus, sous le geste de Léon XIII, a pris son caractère positif, car les Encycliques remettront en ces formules le génie primitif. Entre les deux papes, ce qui diffère, ce n'est ni la doctrine, ni l'esprit de gouvernement, c'est la méthode...

L'Eglise est foncièrement démocratique : son enseignement démocratique ; son organisation démocratique. Aujourd'hui féodale, conservatrice demain; royaliste, longtemps, libérale à ses heures, républicaine au Moyen Age, l'Eglise, sous tous les régimes, enseigne l'Eden de la démocratie, le *Servus Servorum*, l'exercice de l'autorité en faveur des plus pauvres.

Où que vivent les catholiques, sous l'Empire, comme en Allemagne et au pays du tzar; avec la monarchie en Espagne, en Italie et en Angleterre; aux Etats-Unis et ailleurs, de naissance et d'office *ils seront des démocrates*. La démocratie chrétienne forme la substance sociale et économique du christianisme. Quant au jour, au mode et au degré de réalisations, le temps, les revenus, les possibilités, les races décideront. Nous voilà loin des combats, où des esprits excellents allaient jusqu'à discuter l'orthodoxie de la formule et de la doctrine. Quelle maladresse!

Pourquoi avons-nous désappris à ce point les règles de la stratégie dont la première consiste à emprunter au milieu, les circonstances sympathiques, particulièrement lorsque ces circonstances, même polluées, profanées à l'excès, ne forment qu'une transcription de notre idéal ! Sur les places publiques, lisez ces lettres d'or où les hommes ont mis leur conscience, ou leur ambition; *ce sont des paroles évangéliques, chrétiennes, catholiques*. A leur restituer le sens et l'esprit, doit servir notre effort, et l'avoir tenté dans tous les domaines demeurera l'incomparable noblesse de Léon XIII. Il a marqué la route. De son encyclique *Rerum Novarum*, point d'arrivée doctrinal des premiers efforts, est partie cette renaissance sociale, universelle, qui rendra à l'Eglise ses

biens et son prestige, à la cité l'équilibre, la sécurité et la paix. *Les concepts théologiques de nos manuels sur le Pouvoir, la forme de gouvernement, la souveraineté, calqués sur une parenthèse politique, sont définitivement caducs et seront demain remplacés...* (1).

L'Eglise, essentiellement démocratique, est un thème sur lequel modernistes et démocrates chrétiens brodent des variations. Pour bannir la monarchie des régimes contemporains, il importe que le gouvernement de l'Eglise, tout d'abord, n'en présente plus la forme. On a entendu plus haut M. l'abbé Lemire.

M. l'abbé Morien, que nous retrouverons comme théologien moderniste de *la Justice sociale* et de *la Vie catholique*, écrivait dans celle-ci, le 24 octobre 1906, sur *l'Eglise et la Démocratie*, un article dont chaque ligne tend à identifier l'une avec l'autre.

L'Eglise est essentiellement démocratique. Elle a enfanté la vraie démocratie, et, à son tour, la démocratie a germé dans le sein de l'Eglise. *Ces deux formes des aspirations divines et humaines ont entre elles d'étroites relations.* L'une découle rigoureusement de l'autre, comme une création humaine du souffle divin. Le ruisseau séparé de la source se dessèche ; la branche séparée du tronc meurt ; la démocratie séparée de l'Eglise se dégrade et se déforme, parce qu'elle manque de l'idéal qui l'enflamme et l'entraîne aux plus hautes destinées.

On s'effraie quelquefois de l'expression « démocratie chrétienne ». Nouvelle par la forme, mais très vieille par le fond, cette formule n'est pas plus déplacée que cette autre « République Chrétienne ». *Le Christianisme ne*

(1) 23 mars 1907.

peut être que démocratique, et la démocratie ne peut être que chrétienne. Il est étrange que l'on ne puisse pas encore, dans certains milieux, saisir l'évidence de cette vérité. Lorsque Léon XIII disait « Allez au peuple », il n'était que l'écho de l'enseignement de Jésus ; et lorsqu'une fraction des catholiques contemporains, rompant avec de vieux errements et secouant le joug d'illusions trompeuses, tend loyalement la main aux masses populaires, elle ne fait que mettre en pratique le cri qui s'échappa un jour du cœur du divin Maître : « J'ai pitié de la foule ». Esquissons néanmoins le cadre de la démonstration.

L'Eglise est démocratique dans son origine, dans son berceau. Ne sait-on pas qu'elle a été fondée par le Fils d'un pauvre charpentier, par Celui qui « n'aura pas où reposer sa tête (1) »? Elle est l'œuvre, non d'un puissant de la terre, d'un noble, d'un riche. mais d'un Dieu anéanti, qui, par amour pour nous et pour mieux nous servir, est descendu dans les abîmes des humiliations, de la pauvreté et de la misère. Jésus ne possédait rien ; il n'était ni capitaliste, ni amateur de luxe. Une de ses plus grandes préoccupations était de s'en remettre à la providence de son Père céleste pour ses besoins matériels. Il naquit dans un pauvre réduit, il vécut dans le détachement de tous les biens de ce monde, il mourut sur un gibet.

Quels furent ses premiers disciples, les brebis de son petit troupeau? Des paysans de la Galilée, pauvres, incultes et illettrés. Il n'alla pas prendre le germe de son Eglise naissante dans les hautes couches sociales, dans les académies, dans les écoles. Il choisit des éléments faibles pour construire son édifice. *Le prolétariat fut le fondement même de son édifice.*

(1) Mais oublie-t-on que le Fils du pauvre charpentier était le Fils de Dieu, et que la fondation de l'Eglise est une merveille de sa toute-puissance ? L'Eglise, *dans son origine*, est *divine*.

L'Eglise est démocratique dans sa première formation, dans sa plus ancienne expansion. L'histoire atteste que le premier flot humain, qui se précipita dans le sein de l'Eglise, partit des couches prolétariennes. L'Evangile ne fit que de rares conquêtes dans les classes élevées. Les pauvres, les esclaves et les déshérités envahirent le bercail du Père de famille, la vigne du Seigneur. Ils la fécondèrent par la sueur de leur front, et y déposèrent le germe des futures moissons. *La noblesse ne prit qu'une part très restreinte à la propagation de l'Evangile? Le peuple fut le grand instrument de la Providence divine.* Les foules ouvrirent leurs oreilles, entendirent la voix douce et persuasive de Jésus et des apôtres, rompirent leurs chaînes et les suivirent sans calcul, sans arrière-pensée.

Il est doux de se rappeler, au temps où nous sommes, que *la démocratie a tenu de ses mains robustes et sans défaillance l'Eglise sur les fonts baptismaux.* L'Eglise est sans doute divine; mais elle n'exclut pas de son développement les facteurs sociaux et historiques. On peut présumer que si l'Evangile n'avait rencontré devant lui que les privilégiés de toute sorte, il eût vécu longtemps enfermé dans son noyau et n'aurait eu, au point de vue humain, que des destinées éphémères.

Enfin l'Eglise est démocratique dans sa mission. « Allez, avait dit Jésus, enseignez toutes les nations. » N'a-t-elle pas été établie pour opérer la régénération, la libération de l'universalité des hommes? N'a-t-elle pas octroyé à tous les hommes l'égalité dont elle dispose, l'égalité religieuse? *N'a-t-elle pas aboli la distinction des peuples, des races, des classes et des individus* et n'a-t-elle pas pressé sur son cœur, avec la même tendresse et la même sollicitude, tous les descendants d'Adam? On n'a jamais su qu'elle ait fait une place réservée à l'aristocratie; et s'il est arrivé, dans le cours des siècles, que quelques-uns de ses ministres, victimes de préjugés

mondains, aient sacrifié à la mode du jour et marqué quelque préférence pour l'aristocratie, ce n'est qu'en s'écartant de l'esprit de l'Evangile, qu'en sortant du courant de la tradition et en causant à l'Eglise des dommages considérables. La justice éternelle trouve toujours son application ici-bas. Nous expions aujourd'hui ces fautes. Le prolétariat est sorti de l'Eglise, parce que un certain nombre de prêtres se sont détournés de lui : toute faute contre le peuple est une faute contre l'Eglise, et l'on ne peut servir efficacement la seconde qu'en servant loyalement la première.

***

Ce serait bien le cas de répéter : des mots, des mots, des mots. Y a-t-il encore autre chose que des mots, dans cette tirade de M. l'abbé Naudet sur *le Christianisme social*?

« Nous avons, dans ce qui se passa à la fin du XIe siècle, au moment de la prédication de la première croisade, un exemple d'effort vigoureux fait par l'Eglise pour s'appuyer directement sur le peuple et avec lui susciter un mouvement.

Il y a entre cette époque et la nôtre d'étranges analogies.

Alors l'Eglise entra en communication intime avec des masses populaires ; elle laissa de côté les puissants et les rois qui semblaient avoir seuls entre les mains les moyens de commencer et de mener à terme les grandes entreprises ; elle parla directement au peuple, elle fit une force de cette faiblesse, et, de concert avec lui, durant deux siècles, elle écrivit l'histoire du monde, en des pages si belles et où éclatent tant de saints héroïsmes, de mâles courages et de fières vertus, que, dans la suite, rien de plus beau ne fut écrit.

Urbain II était debout sur son trône ; au loin, couvrant

la plaine immense, le peuple frémissant écoutait sa parole, et, certes, tout homme aurait pu jurer à cette heure qu'il n'y avait ici-bas aucune grandeur ni aucune puissance, en dehors de cette grandeur et de cette puissance de Dieu qui commandait par la voix de son vicaire, en dehors de cette grandeur et de cette puissance du peuple qui, pour obéir à Dieu, allait recommencer une œuvre de géants.

L'histoire d'ailleurs l'a constaté depuis, tellement durant cette époque tout ce qui n'est pas l'Eglise, tout ce qui n'est pas le peuple, l'Eglise et le peuple marchant à la croisade, se trouve relégué au second plan. Il y avait bien en Allemagne un empereur qui s'appelait Henri IV; mais cet empereur était excommunié, et il s'enfonçait chaque jour dans les excès de la débauche impie et de la cruauté. Il y avait bien en Angleterre un roi qui se nommait Guillaume le Roux; mais ce roi, lui aussi, se trouvait réduit à l'impuissance, et avait dû être rappelé au devoir par l'Eglise de Dieu. Il y avait bien en France un roi qui se nommait Philippe Ier; mais, comme les autres, ce roi sacrilège avait été frappé au nom du droit méconnu; et il essayait en vain d'échapper aux redoutables conséquences de ses fautes.

C'était, il faut le dire, une très triste chose que la royauté de ce temps. Aussi l'Eglise ne songea point à regarder vers elle et, passant par-dessus la tête des princes indignes de travailler à l'œuvre divine qu'ils n'étaient pas mêmes capables de comprendre, elle alla droit au peuple. Au nom de la foi, secondé d'ailleurs par l'impérieux besoin de bataille qui possédait les hommes de cet âge, elle fit directement alliance avec lui. Marquant la route à suivre et leur donnant pour but la guerre sainte, elle jeta aux masses frémissantes le cri de la régénération; et, on peut le dire, malgré l'anachronisme de l'expression, Urbain II fut la voix de l'Eglise *indiquant le remède pour résoudre la question sociale de cette époque*. Il faisait ce qu'a fait sous

une autre forme son successeur Léon XIII en notre temps.

Car, même au XIe siècle, il y avait une question sociale. Comme aujourd'hui, les petits étaient écrasés par les gros, comme aujourd'hui les forts tuaient les faibles, et la guerre fratricide, sauvage parfois, régnait à l'état permanent.

Il y avait avec notre siècle cette différence que la victoire était remportée par la force du fer, tandis qu'aujourd'hui elle est due à la force de l'or ; mais c'était toujours la même bataille et toujours les humbles et les faibles qui étaient opprimés ; la croisade, en poussant les hommes de guerre du côté de l'Asie, diminua le mal dans une proportion énorme et fut la plus efficace des trêves de Dieu.

Puis il y avait le péril de l'Islam, puissance formidable qui avait débordé une première fois par-dessus les montagnes, prenant l'Europe à revers. Repoussée à grand'peine, elle n'avait rien perdu de sa vigueur, rien abandonné de ses desseins ; le danger n'était plus au sud, il était à l'est, mais c'était toujours le danger. Et ce danger n'était ni plus ni moins que la mise en question de l'existence de la société chrétienne, ni plus ni moins que le retour à l'esclavage le plus odieux ; et n'est-ce pas là aussi la question sociale au premier chef?

Car la question sociale n'est pas autre aujourd'hui, avec, d'un côté, les abus de notre ordre économique païen qui, selon les termes de l'Encyclique *Rerum novarum*, fait peser « un joug presque servile sur la multitude » ; avec, de l'autre, le péril d'une révolution sanglante qui gronde, et qui, demain peut-être, Dieu nous garde! va tout emporter.

Sans doute, entre les heures troublées de la fin du onzième siècle et les heures troublées de la fin de notre dix-neuvième, il y a des différences ; mais que de ressemblances aussi! C'est pourquoi, à notre époque, comme à l'époque des croisades, l'Eglise remplira sa mission. Elle

est allée au peuple, sous une forme nouvelle, aux dernières années du XIXe siècle, comme elle y était allée sur les dernières années du IXe siècle. Alors, pour sauver la société du double péril qui la menaçait, le Pape, se dressant devant les foules, fit le discours de Clermont ; il y a quinze ans, pour sauver la société du double péril aussi qui la menace, le Pape se dressant encore devant les foules, a fait l'encyclique *Rerum novarum*.

Et c'est notre honneur à nous, chrétiens démocrates et catholiques sociaux, d'avoir compris la parole du Pape et d'être aujourd'hui soldats de la croisade sainte comme le furent nos aïeux (1).

C'est là de la plus haute fantaisie historique. Ces affirmations si assurées ne reposent sur rien ; et le moins qu'on puisse dire, pour sauver la bonne foi, est qu'elles accusent une singulière ignorance. Des mots, des mots, des mots. Ceux que M. Naudet emploie pour décrire l'état de choses au XIe siècle n'ont même aucun sens précis ; on se trouve ici aux prises avec le rien. Où sont donc les analogies entre cette époque et la nôtre? En montre-t-il une seule ? L'Eglise, au lieu de négliger les rois et les puissants, s'adressait justement à eux. Est-ce avec les masses populaires que l'Eglise a fait les croisades ? Non, mais avec les souverains, les seigneurs féodaux et les chevaliers. Ces « hommes de guerre », qu'elle dirigeait sur l'Orient, n'appartenaient point à la masse populaire ; c'était la féodalité avec son personnel militaire. Les papes se sont adressés aux hommes armés, et non à ce qu'on appellerait le peuple. M. Naudet ne souffle pas mot des souverains qui se sont intéressés au grand dessein des Papes.

(1) *La Justice sociale*, 9 mars 1907.

Louis VII, par exemple, et Louis IX mériteraient peut-être qu'on les nomme, quand on parle des croisades.

Les Souverains Pontifes n'eurent qu'un souci : délivrer le tombeau du Christ. Ils ne mirent en avant qu'un mobile : gagner le ciel par le pardon de leurs péchés. Les préoccupations sociales n'existent que dans le cerveau de M. l'abbé Naudet. Les croisades, remède pour résoudre la question sociale, c'est une pure invention. M. l'abbé Naudet ne citerait pas un seul texte contemporain témoignant d'une préoccupation semblable.

Quoi qu'en disent M. l'abbé Naudet et nos démocrates chrétiens, l'Eglise n'a jamais oublié sa mission sociale, mais elle ne la concevait pas selon leur idée, voilà tout. Les Papes et les théologiens n'ont pas attendu l'Encyclique *Rerum novarum* pour enseigner aux hommes leurs devoirs, les uns envers les autres.

***

La confession des démocrates chrétiens a été faite récemment par M. Bazire, ancien président de la Jeunesse Catholique, dans un article destiné à dégager tardivement l'école catholique sociale de compagnons de plus en plus compromettants :

Ce fut le malheur de catholiques bien intentionnés de s'en laisser imposer par une école d'intellectuels surfaits, et d'associer leurs revendications aux affirmations doctrinales les plus risquées. Qu'avaient de commun la thèse de l'immanence et la réforme du contrat de travail, le juste salaire et l'authenticité de tel livre mosaïque ? Pourtant il est impossible de nier que, dans l'esprit public, une certaine confusion se soit établie, provenant de ce que, trop souvent, c'étaient les mêmes

hommes, les mêmes publications qui, avec la même conviction, défendaient ces causes d'une inégale valeur. Qui dira le tort fait au mouvement catholique social par cette confusion ? Il faut remonter de dix ans en arrière pour s'en rendre compte.

Depuis l'américanisme jusqu'au modernisme, en passant *par la réforme de l'éducation féminine*, on a tout embarqué sur le pauvre vaisseau du catholicisme social ou de la démocratie chrétienne, au risque de le faire couler bas. Rien ne pèse comme les poids morts.

Avec une précipitation et une naïveté qui déconcertent un peu chez des catholiques, on s'est rué vers toute apparence de nouveauté : tout ce qui fut nouveau est beau ; et l'on prit un évident plaisir à rompre avec quelque tradition que ce fût, comme s'il était nécessaire de méconnaître le passé pour inaugurer l'avenir.

Les grands mots de science, de démocratie, de progrès, dont les primaires font un si étrange abus, sans en comprendre le sens ni la portée, des catholiques confusionnistes s'en servirent aussi comme d'un accompagnement pour célébrer la réconciliation de l'Eglise avec le siècle; et, dans ce vaste ensemble, la réforme sociale chrétienne n'apparut plus que comme une partie de ce mouvement d'idées qu'on est convenu d'appeler le réformisme catholique.

Aucune erreur ne fut plus funeste, et si le catholicisme social n'a pas obtenu en France plus de résultats, la faute en est non seulement aux égoïsmes bourgeois, aux partis pris conservateurs, mais encore aux témérités doctrinales de certains de ses partisans qui, sous un pavillon, abritèrent les thèses du plus pur libéralisme au point de vue religieux, du plus inconscient individualisme dans l'ordre social.

Rome a parlé, et l'on ne saurait trop marquer l'abîme qui sépare l'école catholique sociale du modernisme ou progressisme (1).

(1) *L'Univers*, 29 août 1907.

C'est bien dit, et très juste. Et cependant ces lignes ont causé à beaucoup de gens une surprise : celle de les lire dans un journal à qui elles s'appliquent en premier lieu, et qui, plus que tout autre, à raison même de son influence, a favorisé ces regrettables confusions, en embarquant sur le vaisseau du catholicisme social une partie du bagage du modernisme.

Loin de nous l'intention de revenir ici, avec détail, sur le rôle de *l'Univers* sous le dernier pontificat. C'est une histoire que nous avons retracée ailleurs, avec une documentation qui a découragé tout essai de défense.

Néanmoins, il importe tellement aujourd'hui de ne plus laisser l'opinion catholique s'égarer et prendre pour la vraie doctrine ce qui en est la déformation, que c'est un devoir de prévenir les méprises dont est sortie la plus grande partie du mal. Des premiers, et de grand cœur, nous donnerons acte à *l'Univers* du changement récemment opéré dans sa ligne de conduite; mais nous croyons indispensable de noter cette évolution et de faire cette différence. Sans cela on risquerait de se méprendre sur le sens d'approbations comme celle que ce journal a récemment reçue de Mgr Ricard, archevêque d'Auch, disant, dans une lettre-circulaire à son clergé, à la suite des dernières retraites pastorales :

Ayons d'abord un journal pour nous-mêmes, choisir non pas parmi ceux qui captivent un instant notre curiosité sans nous laisser aucun souvenir utile, mais un de ces journaux vraiment ecclésiastiques, que de longs et précieux services ou une notoriété noblement acquise imposent à tout esprit sérieux. En même temps qu'ils

nous donneront comme les autres, et souvent mieux que les autres, des nouvelles dont nous ne pouvons nous passer, ils sèmeront en nos âmes chaque jour quelque idée féconde, et nous nous sentirons meilleurs au contact des nobles esprits dont ils nous racontent les industries du zèle.

Vous savez qu'au premier rang il faut placer l'Univers, *que ses doctrines pures font comme un complément obligé de notre formation ecclésiastique* (1)...

Car, si l'on se reportait à la phase antérieure, encore bien récente, il y aurait lieu, plutôt, de rapporter les termes énergiques dans lesquels Mgr Turinaz rappelait à Eugène Veuillot, en prenant les questions point par point, que son alliance avec les démocrates chrétiens l'avait porté à couvrir de son indulgence, et même de sa faveur, toutes les tentatives du catholicisme progressiste (2).

Mais, heureux de rendre hommage à ce que *l'Univers* fut, à d'autres époques, et aux brillants services qu'il rendait alors à la pure doctrine, nous citerons, en finissant ce chapitre, une page, tout actuelle, écrite par Louis Veuillot, le 14 février 1843. Elle mérite d'être relue :

Certains catholiques très orthodoxes paraissent disposés à prêter l'oreille aux requêtes de ce qu'on appelle tantôt l'esprit humain, tantôt l'*esprit moderne*.

Mais où est l'esprit humain ? Est-il à Paris, ou à Rome ? Est-il moins à Rome qu'à Paris ? Qu'est-ce que l'esprit moderne? Point de réponse nette.

Que veut-il, cet esprit moderne ? Considérablement

(1) *La Croix*, 26 octobre 1907.
(2) *Le Progrès du libéralisme catholique en France*, tome II, pp. 456 et suiv.

de choses, si l'on en croit ceux qui se disent ses organes d'ailleurs sans jamais présenter leur mandat. Et que veulent lui concéder les catholiques qui se font ses complaisants et ses introducteurs? Rien qui le contente.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'esprit moderne réclame, et la prétention de le faire entrer dans la foi en lui donnant des satisfactions innocentes est à peu près contemporaine de ses réclamations. Dans le christianisme, c'est le commencement de toutes les hérésies.

L'esprit moderne nous montre d'abord des savants, d'aspect honnête et bénin, derrière lesquels se range une multitude d'ignorants qui semblent ne jurer que par eux et se disposer à les suivre partout. Voilà, dit-il, un peuple de catéchumènes; abaissez seulement quelques barrières devenues odieuses, abrogez quelques articles insignifiants; faites ces concessions, et ils sont à vous.

A ce langage, il y a toujours parmi les catholiques des têtes qui partent, des cœurs qui cèdent; les têtes que l'esprit moderne a entamées, les cœurs où l'aspect de sa force et le bruit de ses menaces ont glissé l'épouvante.

Ce serait si beau et si glorieux, dit-on, de conquérir enfin l'esprit moderne, et il est si disposé à se laisser prendre!

Cependant une autorité dans l'Eglise de Jésus-Christ, sans laquelle on ne peut rien conclure; c'est le Pape, ou plutôt c'est Jésus-Christ lui-même. Plusieurs pensent que l'on ferait bien d'interroger le Pape. Ils sont traités d'abord d'importuns, bientôt de cerveaux étroits et fanatiques, qui empêchent la réconciliation de l'esprit moderne, qui l'irritent, qui l'exaspèrent, qui allumeront ses fureurs. Comment d'ailleurs douter de l'assentiment du Pape à des désirs si saints, à des plans si sûrs?

On continue d'aller, comme si l'on avait les pleins pouvoirs du Souverain Pontife, ou qu'il ne pût les refuser. On s'imagine à la moindre contradiction. On crie que le salut de l'Eglise est dans la voie où l'on entre, n'est que là; que tout est perdu si l'on ne parvient à l'y

engager. L'esprit moderne démasque tous les jours de nouvelles exigences; on ne se décourage pas. On répond par les concessions les plus amples, ou par les silences les plus obstinés et les plus pénitents.

On prend parti avec zèle contre ceux qui se tiennent aux vieilles lois de l'Église, contre ces retardataires qui n'ont pas marché avec l'esprit humain, contre ces rétrogrades qui prétendent le faire reculer, contre ces furieux qui font de la religion d'amour une religion de colère, contre ces imprudents qui ne se contentent pas de croire les miracles et qui osent dire que Dieu en fait encore à la face des académies et des journaux.

Mais tout à coup, au milieu de ces savantes tactiques, une voix se fait entendre. Pierre veillait en silence patient et prudent. Il aperçoit que la vérité va être compromise. et que les âmes sont sur le penchant de l'erreur. Il intervient, il juge, il condamne; ces vérités que l'on diminuait, il les relève; ces systèmes que l'on préconisait, il les foudroie; et après avoir d'un coup de gouvernail remis la barque dans sa route, il laisse hurler la tempête. L'écueil est évité.

Heureux, alors, ceux qui savent obéir, soumettre leur raison et attendre avec une confiante docilité ce jour prochain où la réflexion et l'expérience leur feront admirer l'infaillible sagesse qui les a repris.

Mais tous n'ont pas cette humilité, ce bonheur. La présomption est l'ordinaire des esprits faux, l'entêtement est la suite commune de la présomption. Il y a des hommes qui ne veulent pas s'être trompés, les uns par orgueil, les autres par une sorte d'incapacité à se déprendre de l'idée qu'ils ont une fois conçue. C'est là le grand élément de succès de l'hérésie.

Louis Veuillot.

CHAPITRE III

M. l'abbé Naudet et « la Justice sociale ».

I. — Confitentem reum.

On a vu plus haut la protestation véhémente de M. l'abbé Naudet contre le seul soupçon de modernisme. « *Nous n'avons rien à changer à notre manière de faire ; nous n'avons rien à rétracter, nous n'avons pas d'autre chemin à prendre... Nous n'avons jamais été modernistes, et nous ne savons même exactement que d'hier à quoi répond cette épithète.* »

Vraiment ! Cependant rien ne semblerait plus aisé, même avant d'entrer dans un examen de détail, que de recueillir de la bouche même de M. l'abbé Naudet un démenti explicite de ces belles protestations.

Je prends, par exemple, son article du 13 avril 1907, éloge de la vie de l'abbé Jules Morel par M. Calvet. D'abord, et, pour prélude, ce tableau d'un état d'âme intérieur :

Elevé par des hommes dont la vertu était grande, mais dont la culture scientifique n'avait pas trouvé de suffisantes possibilités de développement, l'abbé Morel était sorti du séminaire avec des idées qu'il croyait bien arrêtées. La valeur réelle de l'enseignement qu'il y avait

reçu était pour lui hors de doute; il ne croyait pas la possibilité de suivre un autre chemin. Pouvait-il y avoir quelque chose à ajouter aux explications de la théologie scolastique complétée par quelques modernes professeurs du Collège romain ?

Puis il se mit à travailler. Or, à mesure qu'il avançait dans son travail, si sa foi catholique, sa foi en Dieu, en Jésus, en l'Eglise, sa foi aux dogmes révélés, devenait et plus haute et plus profonde, l'inanité de certaines explications, de beaucoup d'explications, la fragilité de certaines constructions, de beaucoup de constructions lui apparaissaient, et sa foi en l'infaillibilité des théologiens baissait dans les mêmes proportions.

Un instant il s'était demandé, troublé, anxieux, si ceci ne tuerait pas cela, et si les conceptions théologiques dont il sentait l'insuffisance n'entraîneraient pas dans leur ruine l'idée même de la foi. Mais bientôt son âme s'était rassérénée, la foi restait vivante, plus vivante même que jamais.

Ce drame intérieur constitue, pour moi, le suprême intérêt de cette vie. L'auteur a dû regretter de ne pouvoir y insister davantage, faute de documents, encore qu'il l'ait vigoureusement esquissé; mais l'intérêt n'en a point diminué, et cette histoire offre, comme tout ce qui se joue dans la profondeur des âmes, un attrait passionnant.

C'est qu'il y a là aussi quelque chose de notre propre histoire et comme une révélation de choses vécues dans notre intime sanctuaire, et sur lesquelles peut-être a saigné notre cœur.

Nous sommes plus nombreux qu'on ne croit dans l'Eglise, qui appartenons à cette race. Nous avons passé par ces crises qui, Dieu merci, ont tout assuré de ce qui devait rester inébranlable; mais qui, forcément aussi, ont fait un départ entre ce qui est de Dieu et ce qui est des hommes. Notre foi est sortie de là incontestablement plus catholique et plus vivante, parce que plus libre,

moins enchaînée à certaines affirmations des hommes nées avec le temps et que le temps doit voir mourir, plus saisie par la splendeur incomparable et le puissant rayonnement de la vérité de Dieu.

Mais suis-je bien exact en parlant de notre crise ? Non. Cette crise n'est pas la nôtre, c'est la crise du monde moderne ; nous avons été touchés les premiers, les autres y passeront à leur tour ; elle est nécessaire, elle est fatale, elle sera bénie. Ceux qui nous jettent l'anathème à la face, ceux qui, à notre usage, ont inventé le « *néo-modernisme* », les gabelous de l'orthodoxie qui dénoncent sans relâche, qui craignent trop de vérité et croient que l'on mène les consciences comme on mène un régiment, tous ceux-là ont beau dire et beau faire, leur heure viendra ; et ils n'en seront pas moins fidèles à la foi de l'Eglise, tout en comprenant alors ce qu'ils ne comprennent pas aujourd'hui.

Et ce que je dis là paraît d'une évidence absolue à ceux qui veulent réfléchir sur l'histoire de ce temps.

Mais voici maintenant le plan de bataille en règle, et la charge qui sonne :

Nous assistons à une bataille, ou, plutôt, consciemment ou inconsciemment, nous menons une campagne qui semble se résumer en trois batailles ou épisodes qui se sont affirmées et s'affirment nettement.

C'est sur le terrain de l'histoire que la campagne a commencé. Vous souvient-il de ce qui se passait il y a vingt ans et quelle levée de boucliers contre Duchesne et ceux qui, avec lui, émettaient la prétention de substituer à l'histoire « édifiante » malgré tout, l'histoire « vraie » en tout et pour tout. On ne les nommait pas encore les *modernistes*, l'esprit humain n'arrive à ces découvertes que par étapes ; mais, déjà, on les nommait protestants, et les « gabelous » ne les désignaient que sous le nom de « dénicheurs de saints ». Duchesne et ses amis ont continué leur route et fait leur œuvre ;

l'erreur enchaîne et la vérité délivre : ils sont restés fidèles à la vérité. Aujourd'hui Duchesne est à Rome, il est prélat, il préside de fait la commission nommée par le Pape pour la réforme du bréviaire ; la bataille est gagnée. Et si vous voulez vous en convaincre, songez sous quelles réprobations auraient sombré, il y a vingt ans, ceux qui se seraient avisés de toucher publiquement à la legende de Lorette ; et s'il eût été possible de songer seulement que bientôt on publierait le livre d'Ulysse Chevalier.

C'est sur le terrain de l'exégèse que la campagne a continué. Elle continue ; et si elle n'est pas encore gagnée, on peut avoir l'assurance qu'elle le sera. *Depuis bientôt dix ans on a cassé bien des carreaux de vitre aux fenêtres de la vieille maison, qui ne seront pas remplacés,* et personne, d'ailleurs, n'en manifeste le dessein. Il y a plus d'air, plus de lumière, on respire plus à son aise. Le grand public sait maintenant des choses qui, jadis, se disaient seulement entre unités, tout bas, dans le mystère ; on ne se croit plus obligé de croire que Josué a arrêté le soleil et que le monde n'a que six mille ans ; beaucoup de savants catholiques acceptent, tout en restant très orthodoxes, la doctrine de l'évolution, et le P. Janvier a eu l'autre jour un succès plutôt négatif lorsqu'il lui a plu d'affirmer dans la chaire de N.-D. que notre mère Eve avait effectivement tenu conversation avec le serpent. Ce serait trop dire que d'affirmer que la bataille est déjà gagnée, mais que de positions déjà conquises et qu'un retour offensif désespéré essaie vainement de reprendre. *L'œuvre se fait lentement, mais elle se fait sûrement ; l'avenir le montrera.*

Le troisième épisode commence à peine : *c'est la bataille sur le terrain de la théologie.* Nous ne sommes qu'au début, mais la fermentation d'hier, réelle quoique cachée, est aujourd'hui très apparente. Les questions se posent sous une autre forme ; bon gré, mal gré, elles

demandent des réponses différentes de celles qu'on a faites jusqu'à ce jour. L'argument d'autorité dont on a tant abusé ne joue plus de même manière et on réclame ses titres ; il faut des raisons, et il n'est plus possible d'écraser les cerveaux qui pensent sous le nombre des lourds in-folios. Condamner un livre, c'est lui faire une fortune, dénoncer une revue c'est augmenter le nombre de ses lecteurs. L'apologétique se transforme, et il paraît — juste Ciel ! — que l'on pourrait arriver à s'entendre même avec Laberthonnière et Blondel ; où sont les intransigeances d'antan ?

C'est là, en cette troisième bataille, que va se concentrer le plus puissant effort de la campagne. Notre foi, j'en ai la conviction absolue, sortira de là plus éclatante, plus ferme et plus aimée. Quant à ses constructions artificielles et à ce parasitisme théologique qui, sous prétexte de l'expliquer et de le défendre, l'avaient altérée, les constructions tomberont d'elles-mêmes, et nous dirons du parasitisme *abeat quo libuerit.*

Autre exemple : le 23 février 1907, M. l'abbé Naudet écrivait un article dont le titre : *Deux esprits*, marque parfaitement le sujet. Il débute ainsi :

Si l'on veut réfléchir un instant à l'idée de progrès, on trouvera que cette idée renferme un double élément : un élément de réforme et un élément de conservation. L'homme qui vise uniquement à conserver intact l'héritage du passé piétine sur place et n'avance pas ; imité d'ailleurs par celui qui, reniant cet héritage, tient pour mauvais tout ce qui s'est fait avant lui, et s'obstine sans cesse à revenir au point de départ.

Et c'est là un autre aspect de la distinction entre les deux esprits que nous avons déjà signalés. Celui-ci, préoccupé surtout de défendre le commun patrimoine contre les dilapidations et les aventures qui pourraient

en compromettre l'existence, interdit plus ou moins rigoureusement d'y toucher; celui-là, sans méconnaître la valeur du même commun patrimoine, pense surtout à l'utiliser pour essayer de faire mieux. Trouvant que le patrimoine a des charges trop lourdes qui le grèvent et des non-valeurs trop nombreuses qui lui pèsent, il pense qu'on pourrait en tirer meilleur parti et le juge susceptible d'accroissement.

Ceux qui pensent ainsi savent qu'une société ne peut exister que si on met à sa base des vérités absolues, affirmées de telle façon qu'on ne puisse jamais les ébranler ; ils savent aussi l'importance qu'a l'esprit de tradition dans l'Eglise; mais ils refusent énergiquement de confondre les vérités contingentes avec les vérités nécessaires et l'esprit de routine avec la tradition.

Quand on leur dit : « Nos idées et nos méthodes n'ont-elles pas fait leurs preuves ? » ils répondent : « Sans doute, mais n'oubliez pas que ces idées et ces méthodes furent nouvelles jadis, que l'on peut établir historiquement la date de leur naissance et qu'elles ont dû leur succès à de hardis initiateurs. » Et ils ajoutent : « Puisque, à l'heure actuelle, ces méthodes n'empêchent pas la lente et progressive décomposition de notre société, ne croyez-vous pas qu'elles pourraient subir une transformation ; et si Dieu, sur notre route, a mis de nouveaux labeurs, n'est-il pas temps d'aller à eux ? »

Malheureusement, les autres continuent de protester. Alors la passion s'en mêle, ce n'est plus l'idée que l'on étudie ; on épilogue sur les termes, on dissèque les expressions, et, toujours et partout, on dresse comme un épouvantail cette dame « Expérience », bonne, scientifique et discrète personne quand elle reste simple, mais qui devient odieuse et par trop encombrante, quand elle se revêt d'une majuscule.

Que ne pourrions-nous pas dire pour documenter le sujet ?...

J'arrête ici le lecteur, pour comparer ce texte avec

le passage suivant de l'Encyclique *Pascendi dominici gregis*.

Disons, pour rendre pleinement la pensée des modernistes, que l'évolution résulte du conflit de deux forces, dont l'une pousse au progrès, tandis que l'autre tend à la conservation. — La force conservatrice, dans l'Eglise, c'est la tradition, et la tradition y est représentée par l'autorité. Ceci, et en droit et en fait : en droit, parce que la défense de la tradition est comme un instinct naturel de l'autorité ; en fait, parce que, planant au-dessus des contingences de la vie, l'autorité ne sent pas, ou que très peu, les stimulants du progrès. La force progressive, au contraire, qui est celle qui répond aux besoins, couve et fermente dans les consciences individuelles, et dans celles-là surtout qui sont en contact plus intime avec la vie.

Revenons à l'article de M. l'abbé Naudet. Il veut conclure à l'injustice des obstacles que l'opposition des deux esprits met à la propagation d'un journal comme le sien :

Ce déplorable état d'esprit a déjà découragé certains jeunes catholiques remplis de talent. Lassés de faire toujours des monologues et de dire *Sanctus*, *sanctus*, découragés d'écrire pour des lecteurs qui ne veulent pas comprendre, plus d'un a pensé : Esclavage pour esclavage, je préfère aller dans la maison d'en face où, si je suis en servitude, au moins, j'aurai des chaînes d'or, où si je suis arrêté sur un point, je me rattraperai sur d'autres, et où, du moins, si le domaine religieux m'est fermé, dans le domaine historique, politique, littéraire, artistique et scientifique, je trouverai un public qui me comprendra.

Et voici le nouvel aveu :

Un exemple : En parcourant la collection de notre

chère *Justice Sociale*, j'ai souvent été dans l'admiration en constatant tout ce qu'il y a eu de puissants efforts intellectuels dépensés à cette œuvre durant près de quinze ans. *La plupart des idées que l'on dit nouvelles aujourd'hui y ont été depuis le commencement étudiées discutées, professées, et ce n'eût pas été une petite joie de pouvoir constater que beaucoup de ces idées sont aujourd'hui dans la circulation.* Nous avons apporté à ce labeur plus ou moins de vivacité dans la forme, selon que nous étions plus ou moins las de la bataille sous le poids du jour et de la chaleur ; mais on trouverait difficilement une question « actuelle », où nos collaborateurs, quelles qu'aient été leurs préférences d'ailleurs, et encore qu'ils ne pensent pas toujours comme moi, n'aient montré combien ils avaient l'esprit large et le cœur généreux.

Je citerai encore une autre confession, non moins ingénue, non moins significative, et précieuse par le rapprochement en quoi elle consiste. Car, en général, les démocrates chrétiens français sont très chatouilleux sur la comparaison avec Romolo Murri et les démocrates chrétiens d'Italie. On lit dans *la Justice sociale* du 30 juin 1906 :

Un événement important dans la vie catholique en Italie et qui a eu un retentissement profond dans les esprits est la disparition de la *Cultura sociale* de M. l'abbé Romolo Murri.

Cette revue, issue, il y a plus de huit ans, de l'énergie audacieuse et indomptable de ce prêtre vaillant qu'est M. Murri, et soutenue, au milieu d'obstacles de toute nature, par la vision claire des nécessités actuelles, avait pris nettement position dans toutes les questions qui agitaient le champ catholique, en déterminant rapidement un mouvement concret et vivace, *correspondant à ses tendances démocratiques.*

Jouissant, sous Léon XIII, d'une liberté relativement large, elle avait, en peu de temps, remué tout le terrain pénétrant les masses des « jeunes », des étudiants, des ouvriers, suscitant tour à tour sous sa marche ascendante de tenaces oppositions, l'amour et la haine, l'enthousiasme comme les conjurations secrètes, mais acquérant une très grande diffusion. L'affluence des lutteurs, la bienveillance des amis lui ont permis, au commencement de cette année de grâce 1906, de paraître trois fois par mois au lieu de deux, avec un abondant bulletin bibliographique, et sans augmenter beaucoup le prix d'abonnement. *La* Cultura sociale *servait en Italie, comme* la Justice Sociale *en France, de lieu de rendez-vous intellectuel à un nombre considérable de prêtres et de laïques qui rêvent un renouveau dans les méthodes apostoliques et qui travaillent à la conquête de la démocratie par le christianisme.*

II. — Démocrates italiens et français.

Est-ce que don R. Murri, lui aussi, et ses partisans ignoraient ce qu'est le modernisme et en étaient aussi exempts que *la Justice sociale?*

Nous ne nous occupons dans cet ouvrage que des démocrates chrétiens de France. Cependant, la similitude de situation entre eux et ceux d'Italie, et les appréciations émises par les uns sur les autres, rendront utiles ici quelques brèves explications.

Dès les premières années de Léon XIII, don Murri dessinait le mouvement qui l'amena depuis à formuler en doctrine l'indépendance à l'égard du Saint-Siège, et qui l'entraîna jusqu'à ce point précis où l'homme doit choisir entre une rétractation formelle ou la rébellion ouverte.

Le point de départ de cette déviation se découvre avec

netteté dans la position qu'il prit en face de l'Encyclique sur la démocratie chrétienne.

Léon XIII avait précisé que, par démocratie chrétienne il fallait entendre le dévouement chrétien aux classes laborieuses, dont l'Encyclique *Rerum novarum* avait précisément tracé le programme.

M. l'abbé Murri ne l'entendit pas ainsi. Il s'entêta à couvrir du mot de démocratie chrétienne le système qu'il allait se construisant à lui-même.

Le caractère qui domine en ses écrits, c'est une admiration superstitieuse des idées « modernes », de la société « moderne », joints à un incommensurable dédain des hommes et des choses du passé. C'est cette déformation intellectuelle et doctrinale choisissant pour critérium des idées à admettre, des réformes à adopter, des progrès à soutenir, leur degré de « modernité » et non leur vérité, leur justesse, ou leur opportunité effective, que la *Civilta cattolica*, dans un article très remarqué, désigna par le terme général de *modernisme*.

La question s'était d'ailleurs posée pour Romolo Murri avec une grande précision. Sous Léon XIII, le directeur de la *Cultura sociale* prononçait à Saint-Martin un discours où il englobait dans la démocratie chrétienne les poussées doctrinales les plus diverses, en philosophie, en théologie, en exégèse, en sociologie... Un blâme formel lui fut infligé à cette occasion par le cardinal vicaire et publié dans l'*Osservatore Romano*.

M. l'abbé Murri ne se rendit pas. Il s'enfonça dans sa voie, sans s'émouvoir des divergences qui se multipliaient entre les directions du Saint-Siège et sa conduite personnelle. Après la dissolution de l'œuvre des Congrès, il fonda avec quelques jeunes laïques une *Ligue démocratique* italienne qui groupait les démocrates autonomes, comme ils s'appelaient. Ce fut un échec lamentable, le véritable mouvement démocratique chrétien possédant déjà son organisation dans le « Second Groupe » de l'œuvre des Congrès, devenu l'Union économique. La

Cultura sociale s'en dédommagea en multipliant les âpres critiques soit contre le « Second Groupe », soit contre les triumvirs que le Pape avait chargés d'organiser, à côté de l'*Union économique*, l'*Union électorale* et l'*Union populaire*.

C'était la seconde étape : la désobéissance et l'insubordination pratique succédaient à l'indocilité doctrinale, qui avait refusé de donner à la « démocratie chrétienne » son sens véritable et sa portée précise. Il restait à ériger cette insubordination en doctrine, — troisième étape que M. l'abbé Murri franchit dans l'article réfuté par la *Civilta cattolica*. Cet article fut tout de suite très sévèrement jugé par le Souverain Pontife. M. l'abbé Murri se rendit compte qu'il serait difficile de prolonger la vie de sa *Cultura sociale* sans provoquer des interventions décisives ; il la supprima donc, mais en déclarant « qu'il regrettait de ne pouvoir rien désapprouver de son passé, ni changer la direction de la revue », et en annonçant la publication prochaine d'un autre périodique, lequel, sauf le titre, continuerait effectivement la *Cultura sociale*.

On fera valoir, sans pouvoir donner d'explication satisfaisante, que, depuis lors, don R. Murri a bruyamment applaudi à la condamnation de la philosophie moderniste. Voici cependant ce que nous lisons dans *Demain* (22 juin 1906), à la suite des incidents rappelés plus haut :

Un rédacteur du *Spettatore*, — la revue hebdomadaire que dirige à Rome le prince Scipion Borghèse, député, — a interviewé, à propos de la suppression de la *Cultura sociale*, son ancien directeur, don Romolo Murri, qui s'est exprimé ainsi :

J'ai voulu rester fidèle à ma conscience et à mon devoir. D'ailleurs permettez-moi de ne pas parler de moi. Je ne crois pas que le public italien soit à même de s'in-

téresser utilement à ces crises qui se font jour dans l'intérieur du catholicisme ; lorsqu'il voit quelqu'un en opposition d'idées et de conduite, au point de vue politique et social, avec le Vatican, *il pense immédiatement que pour lui la conclusion logique devrait être de quitter l'Eglise*, et, s'il le voit, au contraire, chercher à éviter les conflits ouverts avec l'autorité, il conclut : voilà un homme mou qui veut et ne veut pas, et n'a pas le courage d'aller jusqu'au fond. Comme si aller jusqu'au fond n'était pas précisément, dans ce cas-là, faire fausse route. *Ce public n'est excusable que parce qu'il applique au présent les catégories du passé.*

Les novateurs qu'il connaît, ou bien sont sortis du vrai christianisme, ou bien ont opposé au christianisme faux et corrompu qu'ils disaient être celui de l'Eglise romaine celui qu'ils avaient conçu et disaient être le vrai christianisme. Aujourd'hui, la distinction ne se fait plus sur des bases aussi exclusives et arbitraires. *Ce qui nous garantit du subjectivisme religieux est précisément la recherche du christianisme vrai dans l'unité des croyances, la* SOCIALITÉ *de la foi et de la vie religieuse qui est preuve et effet de la présence de l'Esprit dans la Société chrétienne. Vous voyez donc pourquoi les critiques les plus avancés et les plus radicaux veulent rester dans l'unité de l'Eglise, à tout prix excepté au prix d'un mensonge à leur propre conscience de chercheurs impartiaux du fait.*

D'autre part, la critique montre à ces catholiques la relativité de tout ce qui, dans le catholicisme tel que beaucoup se le représentent aujourd'hui par habitude, ne répond pas à une idée religieuse élevée et pure. Faire la critique de cette façon vieillie et fausse de se représenter le catholicisme et de le pratiquer, ce n'est donc pas le combattre, mais combattre ce qu'il n'est pas, et ce qui, comme une végétation parasite, en usurpe et appauvrit la vie. Il est facile de comprendre que cette application de la critique se résout

en une série de crises spirituelles, plus ou moins importantes et aiguës, semblables à celles d'un organisme auquel on arrache violemment des excroissances parasites. Mais cette série d'opérations de la chirurgie de l'esprit qu'est la critique ne peut être arrêtée arbitrairement, car des hommes de culture et d'aspirations modernes ne peuvent penser et vivre le christianisme avec les catégories et les états d'âme du passé. Le catholicisme ne peut pas non plus devenir ce que beaucoup voudraient qu'il fût : une serre destinée à empêcher ou à retarder artificiellement la végétation des âmes.

Voici, d'autre part, dans *la Vie Catholique* de M. l'abbé Dabry (19 janvier 1907), la reproduction, avec grands éloges, d'un article de M. l'abbé Vercesi, rédacteur à la feuille démocratique *l'Osservatore cattolico*, de Milan, et adressé à la revue protestante *Foi et vie*. L'auteur, après un court historique de la démocratie chrétienne en Italie, s'efforce doucement, comme *l'Univers* par la plume de M. Bazire, de la dégager des solidarités compromettantes qui ont le plus contribué à son succès, et de la soustraire aux responsabilités qui pèsent sur elle dans la question du modernisme :

De ce qui précède, les lecteurs de *Foi et Vie* ont dû facilement comprendre qu'à l'aube du nouveau pontificat le courant national s'est accentué parmi les catholiques d'Italie, tandis que la démocratie chrétienne est entrée dans une période d'indéniable décadence.

Dans ces dernières années, le nom de l'abbé Murri a été trop souvent prononcé comme celui du *leader* de la démocratie chrétienne. Qu'il me soit permis pour un instant de présenter son programme et son œuvre. Don Romolo Murri est très jeune encore, il ne compte que trente-cinq ans environ. Doué d'une intelligence péné-

trante et d'une large culture, à peine sorti de l'*Université Grégorienne* et de l'*Université de l'Etat*, il *alla vers la modernité sans idée préconçue*. D'un caractère inquiet, il combattit au Congrès de Padoue à côté des représentants des conservateurs le programme des catholiques sociaux. Cela avait lieu en 1896. En 1898, il passait déjà comme un des *leaders* les plus en vue de la démocratie chrétienne. Au Congrès de Boulogne, il était à la tête des jeunes gens les plus franchement démocrates.

Quand l'*Œuvre des Congrès* fut dissoute, sous le nouveau pontificat, il se mit à conduire le mouvement des *autonomes*, c'est-à-dire des jeunes qui sur le terrain politique et social ne veulent pas dépendre du Vatican. Il invoqua pour lui et ses amis l'exemple de l'Allemagne, où le centre jouit d'une véritable autonomie sur le terrain politique et social ; mais il n'a jamais eu le temps d'approfondir la théorie du programme social et à cet égard il n'est certainement pas parmi les plus avancés. Il y a peu de temps encore, il demandait à aller bras dessus, bras dessous avec les radicaux ; or, les radicaux sont, au fond, des individualistes. Plus récemment il s'est tourné vers Turati, socialiste, lui offrant de marcher ensemble sur le terrain social, comme pour faire pendant aux autres catholiques fraternisant avec les conservateurs libéraux.

L'offre fut assez rudement repoussée par le *leader* du socialisme réformiste. Don Romolo Murri s'est joint alors à la *Ligue démocratique nationale*, qui compte un groupe très restreint de démocrates chrétiens.

Le Congrès que la Ligue a tenu en septembre dernier à Milan a été présidé par le jeune comte Gallorate Scotti. Ce nom indique toute une situation. Il n'est pas un démocrate chrétien dans le vrai sens du mot ; son programme sur le terrain économique social n'est pas connu ; mais toutes ses sympathies sont acquises à don Murri et à la *Ligue démocratique nationale* pour l'affirma-

tion de l'autonomie vis-à-vis de la Curie Romaine — je me sers du langage courant parmi les autonomes.

Le *Rassegna nationale*, qui se publie à Florence, organe des catholiques libéraux, entra dans le même ordre d'idées et fit le plus chaleureux accueil à la *Ligue démocratique nationale*. A titre de prêtre, don Murri dut cesser d'en faire partie, après l'Encyclique d'août dernier, aux évêques d'Italie.

Les choses en sont là. Le vieux programme de Ketteler, de Decurtins, de l'école de l'Association catholique de France est laissé de côté. Le conflit que la presse libérale décrit souvent en termes tragiques advint ailleurs. — Don Romolo a perdu du terrain, et beaucoup, au milieu des catholiques ; il en a beaucoup gagné, au contraire, près des libéraux et des socialistes, par suite de cette auréole de persécuté qui lui a été créée ; et tandis qu'il suit hardiment sa route et que croît son audacieuse rébellion, de l'autre côté l'éminent professeur Toniolo, de Pise, cherche par tous les moyens *in spem contra spem* à sauver l'ancien programme et à maintenir vivante la foi sociale parmi les jeunes. Sa tâche est des plus ardues !

Comme si les difficultés sur le terrain politico-social ne suffisaient pas, il en est survenu d'autres, bien plus compliquées, sur le terrain scientifico-religieux. Les nouveaux courants ont eu, chez nous, une large répercussion.

Les écrits de Loisy, de Tyrell, Laberthonnière, Blondel, Le Roy, Fonsegrive ont eu un vif écho en Italie. On dira que la démocratie chrétienne n'est pas la critique biblique, ni la philosophie de l'action, je l'accorde ; mais la démocratie chrétienne a été le Cyrénéen qui a dû porter la croix, et, avec la peine de ses propres fautes, la peine de celles des autres. Les adversaires de la démocratie lui ont attribué toutes les erreurs et d'autres encore qui passent en Italie sous le nom étrange de modernisme.

Don Romolo Murri, de son côté, depuis le discours qu'il a prononcé à San Marino, a contribué à faire une sorte de bloc entre la démocratie et les autres manifestations qui se produisent sur le terrain scientifico-religieux. Il ne faut pas oublier que Murri n'est nullement tacticien et que bien souvent il fournit des armes à ses adversaires. Toute cette complexité de choses constitue la crise profonde de la démocratie chrétienne en Italie; mais je crois que, dans un avenir plus ou moins éloigné, nous sortirons de l'état actuel.

Quand on passe du vieux au nouveau, les crises sont inévitables; ce qui importe, c'est de savoir affronter et surmonter la crise que nous traversons. Pour le moment, on ne voit pas quand et comment nous sortirons des difficultés présentes; mais je ne suis pas pessimiste pour l'avenir. Oui, rude sera le labeur du catholicisme mondial en face de la crise biblique et des nouveaux courants philosophiques; mais en me restreignant à l'Italie et à la démocratie, il n'est pas possible que la démocratie chrétienne reste en souffrance. D'une part, les temps d'aujourd'hui travaillent pour la démocratie, de l'autre la persuasion que la démocratie sera socialiste, matérialiste, athée, sans le baptême du Christianisme, a fait son chemin dans un grand nombre d'esprits chez nous.

Il faut se rappeler que nos traditions italiennes sont éminemment démocratiques et ne pas oublier que le peuple, dans les campagnes surtout, est encore catholique en son immense majorité, et que d'avoir pris en main la cause de la démocratie et du réformisme social, est un des coups les plus puissants que nous ayons pu porter au socialisme athée.

⁂

Entre les démocrates modernistes d'Italie et ceux de France, la conférence faite à Paris, l'hiver

dernier, par M. Fogazzaro nous offre une transition naturelle.

La Justice sociale, et, avec elle, *la Vie catholique*, le *Bulletin de la Semaine*, *Demain*, etc..., ne pouvaient manquer d'en reproduire au moins les passages les plus saillants. C'était d'autant plus à propos, et d'autant plus inoffensif, que M. Fogazzaro, tout comme M. Naudet et les autres, se défend d'être moderniste. Voici un fragment de ce que *la Justice sociale* reproduit, comme « très intéressant pour ses lecteurs ». C'est le passage où le conférencier esquisse la physionomie, l'attitude et les espérances de ce qu'il appelle *les catholiques progressistes*.

Giovanni Selva appartient au monde de la réalité aussi bien que vous et moi. *Je lui ai forgé un faux nom et je vais le démasquer, pour la première fois, devant vous.*

Son nom véritable est « Légion ». Il vit, pense et travaille en France, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique comme en Italie. Il porte la soutane et l'uniforme comme la redingote. Il se montre aux Universités, il se cache aux séminaires. Il lutte dans la presse, il prie au fond des cloîtres. Il ne tient presque plus de sermons, mais il tient toujours des conférences. Il est exégète et historien, théologien et savant, journaliste et poète. Il n'écrit pas toujours, il n'est parfois qu'un lecteur passionné, qu'un croyant doublé d'un penseur. Il est républicain, il est royaliste, il est démocrate chrétien, il est simplement libéral. Il est enfin tout ce qu'un catholique honnête ne peut être, à une exception près : *il n'est pas « moderniste »*. Il hait le mot et la chose. Il lui suffit largement d'être moderne. Moderne, il l'est mieux que personne, car il vieillit rarement et, j'en plains ses adversaires, il ne meurt jamais, ce qui lui permet

d'être le catholique d'aujourd'hui et de demain tout en trempant ses racines dans le passé. Il se croit une force, ce qui revient à l'être; et c'est à ce titre que je demande votre intérêt pour lui, quelles que soient vos croyances et vos opinions. Il se croit une énergie vitale au sein de l'Eglise romaine, d'un organisme colossal dont on dit, de par le monde, qu'il a les artères durcies par l'âge, que toute faculté d'adaptation à son milieu l'a quitté et qu'il est frappé d'ataxie. Giovanni Selva n'est pas de cet avis. Il admet volontiers que son Eglise a bien l'air de vieillir de temps en temps, mais il lui croit un fonds inépuisable de jeunesse renaissante...

Les catholiques progressistes sont convaincus que le christianisme fera la conquête de la terre, mais qu'il ne pourra la faire par d'autres moyens que ceux dont son divin Fondateur s'est servi pour l'établir. La supériorité de ses croyances ne peut être démontrée par la supériorité évidente de son action morale. Si ces catholiques ne se bornent pas à indiquer au gouvernement de l'Eglise des abus à supprimer, s'il leur arrive d'exprimer aussi leur opinion sur l'attitude à prendre vis-à-vis de la science, ce qu'ils font avec le plus grand respect, le but qu'ils visent est toujours la beauté morale extérieure de l'Eglise leur mère, une beauté morale qui parvienne à s'imposer à l'admiration du monde, une beauté morale surnaturelle, dont les lignes maîtresses seraient la justice et la douceur en action, le plus sincère et loyal respect pour la vérité humaine alliée à la plus inébranlable confiance en la vérité divine. Ils ne doutent pas, un seul instant, que l'Eglise n'approche un jour de cet idéal de perfection morale extérieure, autant que son élément humain le permet, qu'elle ne triomphe des justes et des doux. Ils travaillent à faire partager par les fidèles leur idéal et leur foi, mais jamais ils ne consentiraient à usurper le rôle de l'autorité légitime. On les appelle réformistes. S'ils le sont, c'est dans le sens des catholiques du seizième siècle, qui ont entrepris une action purificatrice

de l'Eglise pour relever le prestige et l'autorité morale de Rome... (1).

III. — « La Justice sociale » et l'exégèse moderniste.

Sous la rubrique *Nos livres saints*, on lit, en forme de préambule, dans *la Justice sociale* du 8 décembre 1906 :

Un certain nombre de nos amis ont regretté que *la Justice sociale* n'ait pas continué la série d'articles sur la Bible que nous avons entreprise il y a bientôt trois ans. On ne peut faire tout à la fois; et, depuis, bien d'autres problèmes ont réclamé notre attention. Toutefois, en ces temps où la séparation impose des réductions au budget de beaucoup, on nous a fait remarquer que ceux qui ont dû abandonner les revues spéciales seraient bien aises de savoir au moins de temps en temps où en est le mouvement biblique en particulier. C'est pour déférer à ce désir et pour montrer à nos amis que nous leur sommes reconnaissants de nous rester ainsi fidèles que nous avons demandé à un théologien, professeur d'exégèse, de vouloir bien tenir nos lecteurs au courant. M. l'Abbé Morien, dont le nom recouvre une personnalité éminente, a bien voulu accepter et nous donnons aujourd'hui un premier article, d'autres suivront.

La série d'articles sur la Bible et la foi, dont les lecteurs de M. l'abbé Naudet regrettent, paraît-il, l'interruption, a déjà fait l'objet d'études critiques sur lesquelles il n'y a pas à revenir. M. l'abbé Dalbin a écrit sur *les Erreurs des démocrates de la Justice sociale* une brochure très documentée à

(1) 3 mars 1907.

laquelle on n'a rien répondu, que des injures (1).

On trouvera aussi de nombreux renseignements dans le *Progrès du libéralisme catholique en France sous le Pape Léon XIII*, principalement dans la troisième partie de l'ouvrage, *le Catholicisme progressiste.*

Nous n'apportons ici que des documents récents. Le choix en devra être limité. Mais il suffira, pour convaincre les plus aveugles des vraies tendances de *la Justice sociale*, et du mal immense que la lecture d'un tel journal peut faire dans le jeune clergé, où on s'efforce surtout de le propager, aux jeunes prêtres récemment ordonnés, auxquels on le propose gratuitement comme une amorce.

M. l'abbé Naudet se plaint en termes violents, outrageants, que M. l'abbé Dalbin l'ait diffamé. Il est certain que plusieurs citations de son journal sont de nature à lui nuire considérablement auprès de ceux qui n'ont pas le modernisme en odeur de sainteté ; mais si c'est diffamer M. l'abbé Naudet que de reproduire ses textes, nous en réclamons le droit, et nous en userons dans toute la mesure nécessaire.

(1) Un seul trait, pour donner une idée de ces articles. On lisait sous la signature de M. l'abbe Naudet, le 20 août 1904, huit mois après la condamnation de l'abbé Loisy et de l'abbé Houtin :

« Ne perdons jamais de vue que les Évangiles sont beaucoup plus un guide de prédicateur qu'un travail d'historien... Nous n'avons de la naissance de Jésus-Christ que quelques faits isolés et *regardés par plus d'un comme discutables*. Quand ils rapportent les *discours du Sauveur*, les synoptiques paraissent avoir moins en vue *l'exactitude historique* que l'édification religieuse ; et lorsque l'on voit, par exemple, chez Matthieu et chez Luc, la même parabole rapportée de deux façons différentes, n'est-on pas autorisé à conclure que la parole du Maître a été l'objet d'une *certaine idéalisation*, soit que cette idéalisation provienne des écrivains eux-mêmes, soit qu'elle provienne de la tradition dans laquelle ils ont puisé ?...

« On découvre dans les Evangiles des *accommodations* ou des *paraphrases* de discours, que le Sauveur n'a pas prononcés tels qu'on nous les rapporte. »

M. l'abbé Morien, le même que nous avons vu dogmatiser sur l'Eglise essentiellement démocratique, commence par donner à ses lecteurs quelques notions sur la critique biblique. Et aussitôt nous voici en pleine eau du modernisme. C'est la critique interne, la critique psychologique de M. Loisy déterminant seule l'objectivité en matière biblique :

Après avoir déblayé le terrain, on s'efforce de fixer l'auteur et la date de l'écrit. Cette troisième opération porte proprement le nom de haute « critique ». Elle est la plus difficile et la plus délicate, parce qu'elle s'attaque à la question d'authenticité qui se complique bien souvent d'éléments d'un autre ordre. La théologie se montre presque toujours à l'horizon et prétend conditionner les mouvements de la haute critique au nom d'un droit de possession plus ou moins légitime et recevable.

Le grand débat qui s'agite présentement porte sur l'autonomie de la critique biblique. Les échos en sont parvenus même aux oreilles des plus distraits. Ce débat est passionnant parce qu'il met les deux camps opposés en face l'un de l'autre. L'exégèse doit-elle être autonome, maîtresse de ses mouvements, doit-elle avoir ses propres méthodes, ou bien doit-elle subir la direction de la théologie et être tenue, pour ainsi dire, en tutelle?

Les critiques réclament l'autonomie de leur discipline et leurs raisons s'imposent à l'attention. Toute science jouit dans sa sphère d'une autonomie parfaite. Ce postulat préside aujourd'hui au fonctionnement de toutes les disciplines. Dès lors le dilemme se pose inévitablement : ou l'exégèse sera autonome, et alors elle aura le caractère d'une science proprement dite ; ou elle ne sera pas autonome, et, dans ce cas, elle cessera d'être même une science. L'autonomie est la condition nécessaire de son caractère scientifique. Et puis le progrès exige la liberté. Accorder l'autonomie à la critique, c'est la mettre en état

de progresser ; la subordonner à la théologie, c'est frapper ses efforts de stérilité.

Les théologiens, se voyant menacés dans leurs positions, poussent les hauts cris. L'exégèse, disent-ils, doit subir la maîtrise de la théologie. Si elle marche toute seule, elle est exposée à faire fausse route et à aboutir peut-être à des conclusions erronées au point de vue de la foi. Elle devra donc prendre l'enseignement théologique comme principe directeur.

Ce conflit est à l'état aigu, et il semble que de part et d'autre on ne soit guère disposé à reculer. C'est une nouvelle forme de la lutte pour la vie.

On s'est aussi battu autour d'une autre position : à quelle méthode exégétique faut-il accorder la prééminence? On n'ignore pas que l'exégèse emploie deux méthodes : la critique *interne* (*internal evidence* des Anglais) et la critique *externe*. La première s'appuie sur un diligent examen du texte du livre ou du document dont on cherche à connaître l'auteur, le lieu et la date de composition. La seconde interroge les témoignages historiques. Certains indices, qu'on relève dans l'Hexateuque, semblent montrer que Moïse n'en est pas l'auteur (critique interne). Des Pères et des écrivains ecclésiastiques déclarent que Moïse est l'auteur de l'Hexateuque (critique externe).

Les théologiens sont en général partisans de la critique externe, et en cela ils obéissent à plusieurs raisons. D'abord ils regardent ces témoignages historiques comme un des organes de la tradition; d'autre part, la tradition est un lieu théologique. En second lieu, par instinct de caste et par éducation, ils préconisent, avec un peu trop d'exagération, la méthode d'autorité; disons le mot: ils sont autoritaires. Et la tradition est l'écho de l'autorité. Enfin ce procédé est le plus expéditif pour résoudre les controverses et mettre fin aux discussions. Ajoutons aussi qu'il dispense d'un travail long et pénible, d'une étude personnelle.

Les érudits, les hommes d'étude préfèrent au contraire la critique interne. Elle est une lumière qui frappe un œil perspicace bien plus clairement que toutes les ambiances extérieures. Elle est aussi plus désirée pour celui qui sait l'interroger et la comprendre. Sans rejeter de parti pris la tradition, ils estiment qu'elle repose bien souvent sur des légendes, qu'elle s'est contentée de méthodes de contrôle trop vulgaires et que, n'ayant reçu aucune formation technique, elle a enregistré, les yeux fermés, certaines données qu'elle a rencontrées sur sa marche. D'ailleurs, est-on si sûr de cette tradition? Elle n'existe presque jamais dans les conditions qui en garantissaient l'autorité. Il faudrait dès lors instituer une critique de la tradition, et l'étudier dans ses moindres modalités. On arrive à se convaincre que l'étude scientifique de la tradition est bien plus longue et aussi difficile que celle que postule la critique interne. L'expérience, enfin, donne raison à cette école; les pays où les études bibliques font le plus de progrès, l'Allemagne, par exemple, sont ceux qui cultivent la critique interne avec intensité. La méthode d'autorité, au contraire, a tué l'exégèse biblique dans d'autres pays.

Tout le monde est d'accord qu'il faut être objectif. Dans les recherches scientifiques, l'objectivité n'est, en somme, que la sérénité et le calme de l'esprit. Mais quelles sont les limites de l'objectivité en matière biblique? L'entente cesse d'exister ici.

Pour les uns, l'objectivité consiste à ne pas sortir des textes. Le critique doit se borner à enregistrer, à contrôler les textes et à en dégager la signification grammaticale, conforme au langage ordinaire. Il ne doit ni deviner, ni s'abandonner à l'intuition. Son rôle est, pour ainsi dire, passif et expectatif. Une chose surtout lui est interdite: l'accès du domaine psychologique. Il ne saurait tenter de pénétrer dans l'âme de l'écrivain, sans mettre le pied dans le subjectivisme. Qu'il se confine

donc dans l'étude de la grammaire, du lexique et des formes littéraires.

M. Loisy estime que, pour être objective, la critique doit être psychologique. Les textes ne sont que l'extérieur ; que l'expression toujours imparfaite et inadéquate de la pensée. On a bien plus de chances de saisir intégralement et de traduire fidèlement la pensée d'un auteur, en essayant de pénétrer dans son âme qu'en s'enfermant dans l'aride analyse des textes. Comment voudrait-on savoir ce que l'auteur a dit, si l'on renonce à connaître ce qu'il a pensé? On n'a qu'un moyen d'interpréter la pensée d'un auteur : c'est d'être un miroir de son âme. L'objectivité, qui consiste essentiellement à ne jamais substituer une pensée étrangère à celle de l'auteur, à ne jamais déformer son enseignement, à refléter fidèlement ses idées, demande qu'on remonte jusqu'à la source de la vie intérieure, et cette source, c'est l'âge. *Ainsi donc, seul le critique psychologique peut être objectif* (*fin*).

Un autre jour, à propos de l'ouvrage de M. l'abbé Lepin sur l'origine du quatrième évangile, M. l'abbé Morien, grâce à la supériorité de la critique interne, disserte contre l'authenticité du quatrième évangile par saint Jean :

Les travaux sur le quatrième Evangile se succèdent depuis quelques années avec une rapidité étonnante. On tient toujours l'opinion en éveil, sans qu'on puisse cependant donner satisfaction à ses légitimes exigences. On déploie dans tous les rangs beaucoup de bonne volonté, mais on semble être encore loin de la solution de l'éternel problème. L'énigme reste toujours là pour défier les efforts de l'érudition et de la critique.

La thèse négative avait gagné du terrain dans ces derniers temps. Les remarquables travaux publiés en Allemagne et même en Angleterre et en France avaient im-

primé une nouvelle orientation à la critique et fortement ébranlé les idées traditionnelles. Peut-être avaient-ils même suggéré, par une sorte de preuve cumulative, que Jean l'apôtre n'est pas l'auteur du quatrième Evangile. On a voulu évidemment réagir contre ce mouvement dangereux et M. Lepin, professeur au grand séminaire de Lyon, nous apporte tout à la fois et le manifeste et la conclusion de l'école conservatrice. Je me garderai bien de lui contester ce mérite. J'eusse cependant désiré un meilleur sort à la cause dont il se fait l'apôtre. Car je me hâte de le dire, pour fixer le lecteur, la thèse de l'authenticité johannique reste au point où elle était avant la publication de cette intéressante monographie. Certes, on fait de beaux mouvements tournants, mais on n'avance pas, et avancer c'eût été l'important.

Est-il besoin de dire que j'ai lu avec la plus vive attention le livre de M. Lepin? Et si l'ingéniosité des aperçus pouvait tenir lieu de preuves, la cause serait certes jugée et l'école conservatrice sortirait triomphante de la lutte qu'elle soutient depuis longtemps. Mais la critique est plus exigeante et l'on ne voit pas qu'elle puisse se contenter des arguments de M. Lepin, ni ratifier le résultat de son enquête.

On avait pensé jusqu'ici, et à bon droit, que la question du caractère du quatrième Evangile est bien plus importante que celle de son authenticité. Comme le quatrième Evangile diffère totalement des synoptiques, on s'est cru en droit de demander : avons-nous à faire au même genre littéraire? Le quatrième Evangile est-il une relation historique ou une spéculation théologique? M. Lepin estime, au contraire, que la question d'authenticité est encore au premier plan, et il consacre tout son volume à établir que le quatrième Evangile est bien l'œuvre de Jean. Peut-être ne s'aperçoit-il pas qu'il s'embarque dans une aventure bien dangereuse et en tout cas hasardeuse pour sa thèse; car enfin, personne ne conteste plus à l'heure présente que le quatrième Evangile,

et dans le style et dans la trame du récit, ne soit tout à fait différent des Synoptiques. Et alors on se trouve en présence d'un redoutable problème. Si le quatrième Evangile, en tant qu'œuvre d'un apôtre, est historique au même titre que les Synoptiques, il en faut conclure que la vie de Jésus a eu deux éditions ou deux recensions. Et qui le croira? Car de dire, comme le plus grand nombre des représentants de l'école conservatrice, que Jean s'est proposé de compléter la Synopse, ou d'écrire un évangile spirituel, par contraste avec l'évangile corporel ou matériel des trois autres auteurs, c'est une explication que la critique n'acceptera jamais. N'est-ce pas plutôt à proprement parler une échappatoire?...

Le professeur de Lyon aura, sans doute, fouillé avec soin et perspicacité la tradition des premiers siècles, mais n'en aura pas tiré la preuve en faveur de l'authenticité johannique du quatrième Evangile. La chose n'était d'ailleurs pas possible. La tradition fournit certaines présomptions; elle ne constitue par une preuve décisive *ni même suffisamment solide.*

La critique interne est une tâche plus difficile et si elle ne parvient pas toujours à faire la lumière complète, elle ne manque jamais de donner des indications significatives. Dans un débat de cette sorte, M. Lepin ne pouvait évidemment pas, après avoir utilisé les témoignages historiques, se dispenser d'interroger la critique interne. Il a bien mené son enquête, naturellement comme examen et rapprochement de textes. L'auteur de la monographie veut à tout prix montrer que le quatrième Evangile s'harmonise fort bien avec les Synoptiques. Il passe en revue, avec une très grande exactitude, les principales difficultés soulevées par la critique et s'efforce d'établir qu'elles ne sont pas insolubles. Son argumentation ne m'a pas convaincu parce qu'elle est trop spécieuse, trop torturée et aussi un peu trop tendancieuse. Et il serait difficile de procéder autrement lorsqu'on s'acharne à tirer des textes ce qu'ils sont inca-

pables de donner et qu'on semble ne pas entrevoir la gravité des difficultés.

M. Lepin a laissé une lacune, et cette lacune constitue, à mon avis, la partie la plus faible de son livre. Tous les critiques qui ont étudié avec le plus d'attention et de persévérance le quatrième Evangile sont d'accord pour reconnaître que ce document accuse, chez son auteur, une forte culture grecque et qu'il est, au point de vue littéraire, un vrai chef-d'œuvre. Or, mettons-nous pour un instant dans l'hypothèse conservatrice, à savoir : que Jean en est l'auteur, et nous sommes aussitôt dans une impasse sans issue. Jean, le fils de Zébédée, n'avait reçu aucune culture; il était, comme les autres apôtres, un pauvre paysan de Galilée, un pêcheur, qui demandait au lac de Génésareth des moyens de subsistance. Comment un homme destitué de toute culture a-t-il pu écrire un ouvrage si pénétré d'une métaphysique si intense, d'une si profonde spéculation ? Et, puis, s'il en est l'auteur, il l'a sûrement composé à un âge très avancé, en pleine vieillesse, lorsqu'il avait déjà un pied dans la tombe. Comment un vieillard décrépit, sans aucun exercice antérieur, peut-il écrire avec tant de charme, avec cette exquise délicatesse de sentiments, avec cette vivacité d'imagination, et produire, pour un coup d'essai, un ouvrage accompli sous le rapport de l'art ? Cette réflexion se présente irrésistiblement à l'esprit et il est impossible de l'écarter. M. Lepin l'a cependant négligée ou omise par prétention. Nous sera-t-il permis d'espérer qu'il voudra bien en tenir compte dans la prochaine édition de son ouvrage et qu'il voudra aussi donner satisfaction à notre curiosité, qui n'est, après tout, ni déplacée ni exigeante.

M. l'abbé Lepin ayant adressé quelques observations à l'auteur de cet article, celui-ci conclut sa réponse en disant :

La critique historique atteste que si saint Jean est

l'auteur du quatrième Evangile, il l'a composé à un âge très avancé. L'analyse a montré à toutes les critiques que le quatrième Evangile est un chef-d'œuvre littéraire. L'objection reste tout entière : comment un vieillard, qui n'avait reçu dans sa jeunesse aucune culture littéraire, a-t-il pu écrire un pareil chef-d'œuvre ?

***

Mais voici beaucoup mieux, sur le fond même du quatrième Evangile. Cette fois, l'article est signé des initiales J.-B. T., que nous retrouvons ailleurs. La fantaisie impie d'un rêveur qui nie simplement la réalité historique des faits évangéliques ne paraît pas inacceptable aux rédacteurs de *la Justice sociale*, guides de notre jeune clergé et des catholiques « d'élite ». On lit, le 4 mai 1907, sous le titre : *le Quatrième Evangile* :

L'année 1907 aura été féconde en ouvrages sur le quatrième Evangile. Il semble que les méditations provoquées par le grand ouvrage de M. Loisy sont arrivées à produire leurs fruits en même temps. Naturellement ils ne sont pas tous de même goût. L'ouvrage que publie la librairie Nourry sous le titre de : *la Controverse du quatrième Evangile*, par Jean d'Alma, tout en respectant la théorie de l'allégorisation des Synoptiques, prétend découvrir dans le quatrième Evangile autre chose qu'une pure allégorisation d'idées et y ajouter *l'allégorisation des faits de l'histoire judéo-chrétienne, depuis la mort du Christ jusqu'à la ruine de Jérusalem.*

On expliquerait ainsi la vie des récits, la pentecôte d'années qui embrasse la durée biographique du Christ johannique et le changement du cadre local. *Les échecs successifs du Verbe auprès de son peuple, échec judéen, samaritain, galiléen, ne seraient pas seule-*

ment personnels au Sauveur dans sa vie terrestre, mais encore aux apôtres dans sa vie ressuscitée. Il serait plus vraisemblable d'attribuer à ceux-ci les discussions polémiques sur l'opposition de la loi ancienne et de la nouvelle, du baptême de Jean et du baptême chrétien, de l'Eucharistie et de la manne. Les allées et venues du Christ, de Jérusalem en Galilée, de Galilée à Jérusalem, ses fuites soudaines vers Ephraïm, ou bien au delà du Jourdain, les lapidations, les expulsions de la synagogue regarderaient beaucoup plus les disciples judéo-chrétiens que le Christ lui-même et leur vie serait devenue sa vie, leur histoire, son histoire, dans le quatrième Evangile. Jean d'Alma prétend que c'est l'histoire entière du Verbe, principe de vie et de lumière immanent au monde, mais dont le point d'insertion spécial était le peuple juif, qu'on doit lire dans cet ouvrage sacré. Le prologue résumerait, comme le dit M. J. Réville, l'histoire de la descente du Verbe dans le monde, le corps de l'évangile en exposerait l'union ultime avec les éléments matériels et l'on entreverrait le christianisme qui naît après la mort de Jésus, ou qui se répand définitivement dans le monde après la ruine de l'Ancien Testament, comme l'ascension indéfinie du Verbe : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum. Exivi a Patre et veni in mundum; iterum relinquo mundo et vado ad Patrem.* Envisagé ainsi, le quatrième Evangile se présente en effet comme une histoire et une apologétique. L'auteur sacré montre comment la religion du Verbe s'est déplacée, comment le principe de vie et de lumière a divorcé avec son peuple pour se répandre hors du temple, sous les nouveaux signes du sang et de l'eau : le Baptême et l'Eucharistie.

Cette conception est séduisante et, en somme, elle paraît fondée. Mais était-il nécessaire de placer au premier plan dans cette lutte des ténèbres et de la lumière qui se termine par un divorce et une naissance au Cal-

vaire, l'histoire de l'Eglise judéo-chrétienne plutôt que la vie terrestre du Christ ? Il est fort probable que M. Loisy n'en croit rien.

Pour lui, le quatrième Evangile recueille tous les éléments des synoptiques et se borne à leur donner un sens théologique, sans souci de l'ordre historique ou de la matérialité des faits. On rappelle au lecteur que Jean-Baptiste fut interpellé par les Pharisiens, sur sa vocation, et l'on développe sa réponse en l'expliquant ; on interprète son message des deux disciples au Christ comme une reconnaissance authentique de celui qui devait venir, c'est-à-dire du Messie chargé de sauver le monde en effaçant les péchés, de l'agneau victime par conséquent. On rappelle sa parole sur le temple pour en donner le sens. On rappelle que Marie était celle qui avait versé du parfum sur la tête de Jésus et on la prend comme type de l'Eglise intercédant auprès du Verbe pour obtenir la résurrection de l'homme figuré par Lazare, etc. Le quatrième Evangile suppose donc les Synoptiques connues et il n'en est que la paraphrase théologique. C'est une ostension de la gloire intime du Verbe, c'est-à dire de l'élément spirituel et par conséquent vraiment divin qui se cachait dans sa personnalité humaine et ses discours paraboliques. C'est une théologie et il ne constitue une apologétique qu'en fonction même de sa théologie. Jean d'Alma aurait mieux fait de s'en tenir là. Il se serait épargné des rapprochements plus laborieux que certains et même qu'ingénieux entre Paul et l'aveugle-né, entre Lazare et Eléazar, le héros de l'indépendance juive, entre le *crurifagium* et la ruine de Jérusalem.

Chose étonnante ! L'exégèse liturgique, dont les critiques font si peu de cas actuellement, semble un témoin de premier ordre dans la tradition de ce symbolisme. Qui ne sait que l'Eglise elle-même fait ces rapprochements de la sagesse mère du Logos, d'après Philon, et de Marie, mère de Jésus, dans ses offices des fêtes de la

Vierge, que les lamentations de Jérémie sur la ruine de Jérusalem remplissent les nocturnes du Vendredi-Saint, que l'évangile, chanté le jour de l'institution de l'Eucharistie, est celui du lavement des pieds et que le jour de Pâques, le premier chant de la liturgie à la grand' messe est celui de la prophétie d'Ezéchiel : *Vidi aquam egredientem de templo*, comme si l'eau qui jaillit du corps du Christ ou du temple entrevu par le prophète était vraiment le baptême conféré le Samedi-Saint aux catéchumènes ? Ce seraient donc les nouveaux exégètes qui auraient trouvé la vraie tradition du symbolisme. On commençait d'ailleurs à leur donner raison sur ces points et *la discussion ne porte que sur l'objet matériel de la narration de saint Jean. Mais les objets matériels sont-ils objet de foi ?...*

Quant à la question d'auteur, Jean d'Alma paraît se ranger à l'hypothèse de Harnack. Ce serait Jean le presbyte, ou du moins un judéo-chrétien venu de Jérusalem et affilié à l'Eglise d'Ephèse, qui aurait écrit cet ouvrage sacré et il aurait représenté chez les Gentils les souvenirs de Jean l'apôtre son maître, peut-être martyrisé par les Juifs. Cette hypothèse s'appuie sur celle de l'histoire de l'Eglise judéo-chrétienne insérée dans la trame du récit évangélique; mais elle ne manque pas d'un fondement traditionnel.

Enfin la division du texte évangélique en six idées maîtresses, le Verbe générateur, le Verbe médecin ou réparateur, le Verbe nourricier, le Verbe sanctificateur, le Verbe illuminateur, le Verbe vainqueur de la mort, auxquelles s'ajoutent, dans la dernière partie de l'Evangile, celles du Verbe-pontife et Verbe-roi, paraît s'accorder suffisamment avec l'architecture de l'ouvrage sacré, qui se présente ainsi, comme le disait naguère ici-même, à propos du livre de M. Lepin, notre collaborateur M. l'abbé Morien, sous la forme d'un véritable chef-d'œuvre littéraire.

***

Après cela, on imagine sans peine quel accueil *la Justice sociale* et M. l'abbé J.-B. T. feront aux défenseurs de la théologie et de la tradition. Mais ce qu'on souçonnerait difficilement, c'est la légèreté et l'inconvenance de leur persiflage, qui atteint même les écrivains et les récits sacrés.

Le R.P. Fontaine s'est particulièrement attiré les attaques, les railleries, les colères des innovateurs, par les courageux et solides écrits où il découvre leurs tentatives, réfute leurs erreurs, pousse le cri d'alarme contre le péril grandissant et multiforme du modernisme.

Son dernier ouvrage (1) a été pour M. J.-B. T. l'occasion d'écrire, sous le titre *Un état d'esprit*, une série d'articles qui, à eux seuls, assureraient à *la Justice sociale* un rang distingué parmi ceux sur qui retombe le poids des récentes condamnations. Cet *état d'esprit* de ceux qui luttent contre les tendances modernistes « semble triompher en ce moment dans l'Eglise, sans qu'il en résulte pour elle et pour eux plus de gloire ».

Après avoir raillé, avec plus ou moins de bonheur, le P. Fontaine sur les *infiltrations* signalées par lui et sur les mesures préventives dont il avait exprimé le vœu, *la Justice sociale* rapporte, d'après lui, un tableau raccourci du mouvement moderniste, qu'il ne sera pas sans intérêt de citer :

Ne classez pas et vous ne serez pas classés ; mais quand on parle au nom de la hiérarchie, n'a-t-on pas une quasi infaillibilité? N'a-t-on pas le droit de se substituer, avant l'heure, au juge suprême ? Voici donc l'épuration à faire et qui, si le R. Père Fontaine était secrétaire d'Etat

(1) *La Théologie du Nouveau Testament et l'évolution des dogmes* (1 vol. in-12, Lethielleux, Paris, 1907).

seulement vingt-quatre heures, serait l'ouvrage d'un moment. Il y a d'abord les « corrupteurs du dogme », parmi lesquels M. Blondel, « métaphysicien du loysisme » (1), M. Le Roy, un sceptique Kantien, philosophe perfide qui prend des chemins détournés pour out détruire (2), M. Laberthonnière, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, dont les livres viennent d'être réduits en poudre par *l'Index*, mais dont la Revue, selon les bons esprits, devrait aussi subir « la répression des tribunaux romains (3) », il y a ensuite les exégètes ; M. Loisy, dont la plume du R. Père Fontaine se refuse à reproduire les blasphèmes, car elle tremble quand il les reproduit (4) ; le R. Père Lagrange, dont le système légendaire est aussi inacceptable (5) que l'immanentisme : Mgr Batiffol, qui a renversé les preuves scripturaires du dogme eucharistique dans un ouvrage récent (6), mais qui s'est rendu sage, quand on lui a démontré qu'il était en contradiction avec l'exégèse du *Catéchisme du concile de Trente*; M. l'abbé Naudet, « qui est allé plus avant que tous les autres » dans le mélange que font les abbés démocrates de leurs doctrines sociales à toutes les extravagances exégétiques, philosophiques et théologiques qui se débitent autour d'eux. Qu'on se rappelle ses *Lettres sur la Bible, la Science et la foi*, ou plutôt qu'on lise l'excellent opuscule de M. Dalbin : *les Erreurs des Démocrates de la Justice sociale*. Le *Sillon* ne s'est pas toujours assez garanti non plus contre ses erreurs. Ces groupements ont été, de fait, « comme des terrains tout préparés pour ces mauvaises semences ». (Semences, ivraie, germes de la corruption du dogme dont le R. Père Fontaine est le sel le plus pur.) Il y a aussi M. Fonsegrive, Fogazzaro, l'abbé

(1) P. 81. (Références indiquées dans l'article).
(2) P. 560.
(3) P. 509.
(4) P. 149.
(5) P. 409, note.
(6) P. 482, note.

Klein, un ironiste (1), « M. le vicaire général Birot », qui a « le triste courage d'écrire » dans les *Annales de philosophie chrétienne* que tout va bien (2), qui attaque des dévotions dont le R. Père, « dans le vaste enclos » (toujours des enclos) de l'esplanade de Lourdes, a été « ému jusqu'aux larmes » (3). Il y a l'abbé Hemmer, un transfuge, en contact avec les mécréants (car, hélas ! « le contact est pris ») (4) il y a Tyrrel, Turmel, Brémond, Dimnet, Cartier, le Docteur Rifaux, Viollet, Pierre Jay, Auguste Chollat, Mgr Mignot lui-même, « qui a essayé de couvrir » quelques idées de Loisy et a témoigné de la sympathie pour sa personne (5) ». Comment relever les noms de tous les suspects qui sont décrétés d'accusation par le bon Père ? Le bon Père les place dans différents sacs, mais très voisins de ceux où se débattent les ex-abbés, et le tout forme un grand sac étiqueté : *Théologie du Nouveau Testament*. Car enfin il faut bien réparer le mal que font tous ces « spécialistes orgueilleux », ces « érudits prétentieux » doués de mémoire, mais qui manquent du bon sens « qui est la moitié du génie » (le R. Père est bourré de cette moitié de génie) ; ces « ignorants présomptueux », ces « corrupteurs du dogme », ces « abbés extravagants », cette « prodigieuse ignorance de la théologie » ; tous ces savants naturalistes dont « les études élémentaires ont été manquées ».

Ce terrain une fois déblayé, il faut réparer les ruines ou plutôt boucher les fissures des infiltrations Il y en a de deux sortes, mais qui tiennent aux mêmes causes : celles de la nouvelle exégèse et celles de l'immanentisme.

Nous ne citerons que la première partie de l'ar-

(1) P. 515, note.
(2) P. 516.
(3) P. 431.
(4) P. 463.
(5) P. 504.

ticle, déjà très longue, mais combien instructive et édifiante ! Les séminaristes et les jeunes prêtres y apprendront, à travers ces railleries de mauvais goût et cette légèreté de ton, à prendre en riant beaucoup de choses, même la priorité de la foi :

Voici l'exégèse « seule rationnelle et vraiment catholique (1) » et qui doit rester immuable jusqu'à la fin du monde :

1° *Les dates des évangiles* : « Les trois premiers évangiles ont été écrits et publiés, au plus tard de 55 à 66 ou 68 (2) ; » le quatrième « vers l'an 95 ». Les preuves?... eh ! ne suffit-il pas que le R. Père Fontaine le dise? N'est-il pas autorisé par le magistère de l'Eglise ? « Je n'admets point, pour la publication de Synoptiques, la date 70 ni une date postérieure à laquelle s'est arrêté M. Loisy. » Le R. Père ne l'admet point; vous ne devez donc pas l'admettre.

2° *Caractère des Evangiles* : « Saint Mathieu veut démontrer la messianité du Sauveur et ramène à cette démonstration tout ce qu'il raconte... Saint Marc peint plus directement le thaumaturge et le docteur, sans toutes ces références à l'Ancien Testament que les latins pour lesquels il écrivait (*en grec*) n'auraient pas comprises. Saint Luc y met plus de méthode, des détails plus circonstanciés et *un certain ordre chronologique* ; lui aussi se propose de fortifier la foi de tous ceux qui le liront, et tout d'abord de ce *Théophile*, auquel il dédie son livre (3). » (Ah ! qu'est devenu ce Théophile ?) Quant au quatrième Evangile, c'est « une thèse *fort bien conduite* (ma foi), dans le but évident de prouver la divinité de Jésus-Christ » où « les moindres détails prennent, sous la plume du narrateur, une saisissante signification et une valeur démonstrative inattendue »

(1) P. 180, note.
(2) P. 95.
(3) P. 385.

et qui n'a que des attaches purement verbales avec le Néo-platonisme (1) ; les « versicules du prologue » sont d'une théologie inouïe (2) ; ils mettent le R. Père dans des transports indescriptibles ; d'ailleurs, tout son travail lui a procuré des « enivrements intellectuels » qu'il voudrait faire partager à ses lecteurs si ses lecteurs ne se méfiaient un peu (3).

3° *Date et caractères des autres écrits du Nouveau Testament.* « Saint Paul, converti l'an 33, c'est-à-dire « au lendemain de la mort » du Christ (4) (puisqu'il persécutait une Eglise déjà fondée à Damas), n'a eu qu'à méditer les textes des paroles du Sauveur, tels que les évangélistes les ont consignés vers l'an 65 ou 68 ; il n'invente rien, il n'a qu'à encadrer dans sa puissante théologie ce que Pierre, Jacques et Jean avaient vu et entendu (5) ». Cependant « enlevé sur les sommets des cieux » il a entendu « des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de traduire » ; et il les a traduites tout de même et, « depuis vingt siècles bientôt, l'Eglise estime *qu'il a fort bien réussi* (6) ». Mais alors il n'avait pas besoin de méditer les textes qu'il a encadrés de sa théologie puissante ?... Si fait ; sur les sommets des cieux, il a trouvé le cadre et, sur la terre, la doctrine avec les faits théologiques. Son chef-d'œuvre, c'est l'*Epître aux Hébreux.* Qu'elle ne soit pas de l'Apôtre, le R. Père ne saurait le croire, « car il y aurait eu en ces temps apostoliques une intelligence égale à la sienne, un génie de même taille (7). Voilà ce qu'on ne me persuadera point ». Mais, R. Père, n'avez-vous pas dit que saint Jean était une des plus grandes âmes, « sinon la plus grande, que Dieu eût créée (8) » (à moins que les âmes de Jésus, de

(1) P. 242, 244.
(2) P. 151.
(3) P. XXIX.
(4) P. 117.
(5) P. 100.
(6) P. 138.
(7) P. 114.
(8) P. 162.

la Vierge et de saint Joseph ne soient pas des âmes créées).

En quatre versicules du premier chapitre de la grande *Epître aux Hébreux*, toute la christiologie de saint Paul est résumée (1). C'est la même prodigieuse condensation que celle des versicules de saint Jean où rentrent toutes les théologies du R. Père Fontaine à travers les siècles, toutes les décisions des conciles et des papes (2). *Prodigious! prodigious!*

Il va sans dire que saint Pierre a écrit avant saint Paul, quoiqu'il recommande de le lire. « Ce n'est point que je nie ou que je veuille affaiblir le magnifique épanouissement de la dogmatique de la rédemption sous la plume de saint Paul; tout au contraire, et on le verra bientôt. Mais *ce que je nie*, c'est qu'il soit l'inventeur de cette dogmatique; elle existait tout entière résumée dans les textes que j'ai cités (3). » Et les textes que le R. Père a cités sont ceux des Epîtres de saint Pierre où l'on trouve presque déjà « l'ampleur et l'élévation de pensée qui sont habituelles à Paul » ! Il faut avouer cependant que ce pauvre saint Pierre n'était pas très fort; moins « perspicace » que Jean, « qui lui signale le Maître sur le rivage de Génézareth, » il met du temps à s'apercevoir que le Christ avait dit *Docete omnes gentes*. « Après avoir reçu l'Esprit au jour de la Pentecôte, en dépit de la suggestion surnaturelle s'exerçant sur son intelligence, il était, à Joppé, *hésitant au dedans de lui-même* sur la vision, pourtant assez significative, dont il venait d'être le témoin (4) ». Enfin, « Jacques, le Judéen, le premier évêque de Jérusalem, attaché par le cœur aux prescriptions légales, *vous paraîtra* tout désigné pour formuler la théorie nouvelle des œuvres de la grâce, se substituant dans l'esprit même et le cœur de

(1) P. 114,
(2) P. 151, 154, 155.
(3) P. 107.
(4) P. 141.

cet apôtre aux œuvres légales du Mosaïsme (1) ». Et quand ces hommes eurent cessé de parler « la plume de saint Jean traça les derniers mots de l'Apocalypse, et la révélation fut achevée. . ». Ce qui domine tout évidemment, c'est la doctrine de saint Paul, « celle qui encadre » ce que les autres ont vu et entendu. Ce saint Paul, qui « chante en termes enthousiastes » dans l'Epître aux Hébreux : *innocens*, *impollutus*, *segregatus*, etc., n'est pas tendre pour la nature humaine en général. Des critiques ont prétendu découvrir qu'il distingue la chair et l'esprit et qu'il attribue beaucoup de mal à celle-là, un peu de bien à celui-ci. Point de tout ; « c'est tout l'être humain qui est envahi par le mal, foyer de concupiscence, désirs mauvais et désordonnés (2) ». Et cela n'autorise-t-il pas les déclamations du R. Père contre l'esprit du siècle, contre la pensée moderne, contre le naturalisme, contre tout ce que Dieu a créé du premier coup, mais qu'il a oublié ensuite et abandonné à Satan, pour ne se soucier que de l'ordre de la grâce créé à cause du péché? C'est ce qui explique également qu'il ne faut point faire « d'églises multitudinistes où les païens abonderaient pour corrompre les vrais fidèles ». « Ce ne serait plus le troupeau du Christ, peu nombreux, peut-être, mais fort de ses vertus... (3). » Surtout de la vertu de la foi. C'est la doctrine de saint Paul... la foi d'abord, la charité ensuite : *pecca fortiter et crede fortius*? Ah ! qu'il ne reste qu'un seul fidèle, un seul prêtre, un seul évêque, un seul Pape et beaucoup de religieux ; mais que la foi soit intégrale dans tous ces cerveaux et l'idéal du Christ sera réalisé. Avec cette foi appuyée d'une forte haine du monde, on procurera le salut des hommes.

N'est-ce pas la doctrine de Paul ?

Oui, Paul, voilà le modèle ; « ce grand et vieux (?)

(1) P. 144, page admirable où est résumée toute la doctrine des épitres néo-testamentaires : « à Jean, à Paul, à Jacques, etc. »
(2) P. 107.
(3) P. 360.

lutteur », « après avoir abattu et comme terrassé de ses bras puissants » tous les Judéens de la Palestine, « les relève, les soutient, les encourage, les presse sur son cœur...(1) ».Et telle est l'attitude du R. P. Fontaine, « ce grand et vieux lutteur » en face de l'esprit du siècle.

A l'égard des faits évangéliques même des plus augustes, comme l'institution de l'Eucharistie, la Résurrection, l'Ascension, l'écrivain de *la Justice sociale* ne conserve pas un ton moins déplacé, ni un moindre talent d'ébranler, très involontairement, je n'en doute pas, l'esprit de ses lecteurs.

4° *Les faits évangéliques.* — Ceci est le triomphe du R. Père. Tout ce qui s'est produit depuis la Pentecôte jusqu'à la rédaction du quatrième Evangile, vers l'an 95, « n'est que la manifestation progressive des faits posés et des doctrines émises de l'an 25 ou 26 à l'an 28 ou 29 » (2). En vain, objecterait-on que la conception du Sauveur dans le sein de la Vierge Marie « qui l'a porté neuf mois et l'a mis au jour dans le pauvre réduit de Bethléem (3) » est un fait posé avant l'an 25 ou 26, c'est à prendre ou à laisser. Toute la théologie néo-testamentaire est là et le R. Père Fontaine raconte avec sa précision ordinaire : « Vers l'an 25 de notre ère (25 ou 26), Jésus se rencontrait avec Jean le Précurseur et se faisait baptiser par lui. A peine était-il dans les eaux du fleuve qu'une colombe apparaissait, *planant au-dessus de sa tête*, et qu'une voix céleste faisait entendre ces paroles : « Celui-ci est mon fils bien-aimé : écoutez-le » (4). Oh ! mon R. Père, ceci n'est pas digne d'un adorateur de la lettre, vous confondez ces paroles avec celles de la Transfiguration ; les disciples de Jean-Bap-

(1) P. 192.
(2) P. 3-4.
(3) P. 3.
(4) P. 5.

tiste n'ont pas reçu l'ordre céleste d'écouter Jésus qui ne prêchait pas encore. Mais pourquoi n'ajoutez-vous pas que les cieux se fendirent pour laisser passer la colombe? Cela aussi est de foi puisque saint Luc le dit (1.)

Et notre exégète continue, montrant le développement des deux enseignements du Christ, l'un pour les foules, peu clair, l'autre pour un public spécial, tel que les disciples du Baptiste et des particuliers Nicodème et la Samaritaine(?) très net(2). « Il choisit parmi ses disciples douze hommes. » Il « tance vertement » Pierre qui veut l'empêcher de mourir... Vers la fin cependant « il dut se montrer réservé et discret pour échapper à des violences prématurées (3) ». Mais, au début, il n'était sans doute ni réservé, ni discret. Cette réserve et cette discrétion consistèrent à faire entendre à Jérusalem de suprêmes leçons « qui eussent retenti moins efficacement sur les rives du lac de Génézareth (4) ».

Enfin, « après trois ans et quelques mois » passés « à cette difficile besogne » (5), en dépit de M. Loisy, le Sauveur institue la Sainte Eucharistie. Quelle était son intention ? Les critiques ont beaucoup disserté là-dessus ; le bon Père va les mettre d'accord : « Son intention était de mettre, dans cette coupe qu'il présentait à ses disciples, son sang *tout chaud et en quelque sorte fumant, comme il devait être au lendemain en sortant de ses veines* (6). » Mais alors cette intention ne s'est pas réalisée ? Car nous n'avons pas dans le calice un sang tout chaud et tout fumant. Il l'eût fallu pour satisfaire cette orthodoxie d'antropophage! Ah! nous sommes loin du Kantisme, le disciple de l'Ecole sait que rien ne vient dans l'intelligence que par les sens...

(1) Luc, III, 21.
(2) P. 6.
(3) P. 6.
(4) P. 92.
(5) P. 164.
(6) P. 202.

Passons à la Résurrection. Ici encore les sens jouent le principal rôle. Quoique l'ordre de la grâce se manifeste carrément en dehors de toutes les lois que Dieu a établies et qu'il ne soit constatable que dans un beau désordre de la nature, au lieu de contribuer, comme à Lourdes, aux réparations de ces mêmes désordres, il n'en a pas moins, comme cette affreuse nature, sa partie charnelle. L'objet de notre foi est ou a été sensible et le vrai croyant doit être sensuel. Nous avons vu le sang eucharistique tout chaud et fumant. Le corps ressuscité du Christ possédait des qualités analogues. Mais les Evangiles ne satisfont pas notre curiosité sur ce point. Le R. Père donne le coup de pouce. C'est gracieux au possible. Jésus ressuscité préparait à ses disciples de « modestes déjeuners » (1) sur la grève; il ne se mettait pas en frais. En revanche, il passait la nuit avec eux; puis à l'aurore il les invitait à l'accompagner sur le chemin de Béthanie. « Je ne puis m'empêcher de croire que le bon Maître avait passé toute la nuit dans le Cénacle et que c'était à l'aurore seulement qu'eut lieu *cette sortie ;* je serais tenté de dire: *cette promenade de famille* (2). » « J'aime à me représenter les rapports du Ressuscité avec ses apôtres tout empreints d'une simple et douce cordialité, comme avant la Passion. Non, pendant ces quarante jours, Jésus ne fut pas pour eux, je ne sais quel revenant fugitif et insaisissable « qu'on s'imagine parfois ». D'ailleurs « ce n'était point l'état glorieux proprement dit (3) ». « L'exégèse, la seule rationnelle et vraiment catholique, me semble exiger que nous additionnions tous les détails mentionnés par les différents narrateurs, pour avoir un récit intégral des *faits quelconques dont il s'agit.* » Et alors nous avons une salade de faits quelconques. Vous croyez qu'à Béthanie Jésus bénissant ses apôtres montait au ciel ? C'était un simulacre d'as-

(1) P. 180.
(2) P. 184, note.
(3) P. 183, note.

cension, il s'exerçait. « Ce n'était point là son ascension définitive, mais la fin de cette première entrevue, qui devait être suivie de plusieurs autres, qui ne nous sont point racontées (1). » Quel dommage que ces évangélistes aient été de si mauvais chroniqueurs!...

***

La Justice sociale devait renchérir beaucoup encore sur la pièce qu'on vient de lire. Quelques jours après, le 27 juillet 1907, dans le même numéro où le journal de M. Naudet, habitué à traiter ex-professo les questions d'exégèse et de philosophie religieuse, accordait une mention de dix lignes au récent décret du Saint-Office *Lamentabili sane* et l'enterrait avec cette goutte d'eau bénite, sans en rien reproduire, paraissait un article dont l'audace contre la foi et l'Eglise égale ce que les initiateurs de la Réforme ont écrit de plus détestable.

L'auteur de cet article, qui signe Alta, docteur en Sorbonne, est, si nous sommes bien informé, un prêtre ayant charge d'âmes; il est curé d'une paroisse dans un diocèse limitrophe de Paris:

Voici comment il débute:

Les articles que je viens de lire dans votre très courageux journal, signé J.-B. T. et intitulés « Un état d'esprit », me font espérer que vous voudrez bien publier, sans en prendre nullement la responsabilité, bien entendu, quelques pages auxquelles je donnerais volontiers le même titre, et qui ne plairont pas davantage aux tenants de telle école politico-théologique, mais que les saint Bernard, les saint Vincent Ferrier et autres réformateurs catholiques trouveraient, je crois, très ortho-

(1) P. 184, note.

doxes, si peu flatteuses soient-elles pour certains Don Quichottes de l'orthodoxie. Ce n'est pas du reste que je prétende insuffler à ces pourfendeurs de moulins à vent le moindre souffle de raison ; mais à nous tous, y compris moi, simples prêtres indépendants de toute ambition comme de tout parti-pris, je voudrais suggérer un sujet de méditation.

C'est un lieu commun, n'est-ce pas? répété par tous nos journaux, toutes nos Revues, toutes les lettres épiscopales et même papales, que le Catholicisme, partout, jusqu'à Rome dans les dernières élections municipales, est devenu un objet de suspicion et d'élimination. Eh bien, il me semble, si nous n'étions pas de ceux, comme dit Jésus, qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre, que la vue de tout ce peuple, autrefois estimé chrétien et qui ouvertement abandonne les églises, que la voix de tous ces intellectuels qui hautement se proclament anticléricaux, devraient nous faire réfléchir et supposer que peut-être la cause des désertions, des hostilités, n'est pas uniquement dans les vices et la mauvaise foi de tous ces baptisés devenus nos ennemis ou nos contempteurs ; mais que nos défauts, à nous prêtres, à nous théologiens, pourraient bien y être pour quelque chose. Si la particulière humilité d'un père Fontaine ou d'un chanoine Delassus et semblables ne leur permet pas de voir uniquement les défauts d'autrui, qu'ils lisent, comme je viens de le relire, *De Consideratione* de saint Bernard, et ils y comprendront, ils y liront en toutes lettres : que notre suffisance orgueilleuse et notre insuffisance ignorante sont deux facteurs très sérieux dans les mauvais succès de notre prosélytisme.

Notre docteur s'en prend d'abord à la « suffisance orgueilleuse » des représentants de l'Eglise, et la signale comme un premier facteur des progrès de l'incroyance. Il relève l'outrecuidance du clergé

« d'imposer aux laïques une telle humilité qu'on leur interdise de penser pour eux-mêmes ». L'Index et le Saint-Office reçoivent, à ce propos, leur compte (1).

I. Je dis premièrement : *notre suffisance orgueilleuse.*

Quel est, en effet, le rôle que nous, prêtres, nous attribuons dans l'Eglise aux laïques? Non seulement aux ignorants et aux incapables, mais à des philosophes, à des savants, à des génies! Leur rôle ? nous écouter, accepter sans examen notre théologie et notre direction. L'archevêque de Milan, dans une lettre partout reproduite, le rappelait récemment à Fogazzaro et autres directeurs ou écrivains du *Rinovamento;* et, depuis les cardinaux jusqu'au plus modeste évêque ou simple curé, nul ne manque une occasion de rappeler aux fidèles qu'en tout ce qui est de la science religieuse comme de l'administration ecclésiastique, ils doivent se soumettre à l'Eglise, et donc au clergé : car en plus des fidèles il n'y a évidemment que le clergé ; et « l'Eglise » aujourd'hui en langage orthodoxe, cela veut dire « la Hiérarchie ecclésiastique » : quiconque sait lire et comprendre lira cela et le comprendra à travers toutes les réticences et les atténuations, aussi positivement que cela ressort nettement des dires et faits du cardinal Manning rappelés récemment dans *l'Ami du Clergé.* Nous, clergé, nous sommes « l'Eglise enseignante » ; eux, laïques, ils sont « l'Eglise enseignée » ; ceci est élémentaire en théologie. Et dans notre droit d'enseigner, dans leur devoir de croire, Mgr Ferrari et Mgr Baudrillart le leur disent comme l'Index et le Saint-Office, les fidèles doivent comprendre « non seulement les décrets de foi, mais les dé-

(1) Le lecteur se référera de lui-même aux nombreux passages de l'Encyclique *Pascendi dominici gregis* qui mentionnent avec détail et précision toutes ces idées comme constituant le modernisme qu'elle réprouve.

cisions émanées des Congrégations Pontificales » — par exemple, le décret du 22 juin 1633 condamnant comme hérésie la prétention de Galilée que la terre n'est pas le centre du monde et n'est pas immobile — « et ils sont tenus de soumettre à la préalable censure ecclésiastique les écrits qui traitent de la religion ou de la philosophie ou de l'histoire de l'Eglise ».

Eh bien, quoi qu'en dise Mgr Baudrillart, un homme intelligent, si catholique soit-il, estime que son devoir, *quand il s'agit d'intelligence et de science*, ce n'est pas simplement « l'obéissance et la discipline », mais encore l'intelligence et la science.

Qu'on ne vienne pas nous alléguer, pour nous persuader l'obéissance aveugle, les attaques que subit actuellement l'Eglise. L'Eglise, ici-bas, est toujours « l'Eglise militante » : par conséquent, l'état de guerre est pour elle l'état perpétuel. La bataille indéfiniment perdue, l'hostilité chaque jour aggravée depuis que les Antonelli, les Louis Veuillot et leurs successeurs commandent pour le compte de l'absolutisme, à l'encontre de la liberté et de la science, témoignent que cette tactique à contrebonsens n'est pas pour nous donner la victoire. En s'obstinant dans cette fausse manœuvre, on obtient aujourd'hui de la majorité des intellectuels le dédain sinon le mépris ; et de cette minorité mélancolique qui s'obstine à rester chrétienne, uniquement le silence respectueux, avec un profond découragement du cœur et une cruelle souffrance de l'esprit.

Et vraiment, avouons-le, — j'allais dire : l'outrecuidance ; disons l'irréflexion — l'irréflexion est excessive, d'imposer aux laïques une telle humilité qu'on leur interdit de penser par eux-mêmes, et de s'attribuer, à soi, Clergé, la fonction de penser pour eux. C'est tout simplement, sous le couvert de la foi, le système philosophique du *Magister dixit*, qui ne permet de raisonner qu'à partir d'une majeure imposée par le maître. Mais quelque effort que fassent les Instituts Catholiques ou

les maîtres du Sacré Palais pour nous ramener à cette scolastique de servitude, c'en est fait d'elle pour toujours: « *nos liberæ filii sumus, non ancillæ*, nous ne sommes pas des fils de servante », nous dit saint Paul. « Je pense, donc je suis », disons-nous avec Descartes, « c'est par la pensée qu'un homme est homme » ; et nul parmi les intelligents n'abdiquera cette dignité première.

Une autre cause plus grave encore de la défaveur du catholicisme, c'est « l'insuffisance théologique de *l'immense majorité des prêtres* ».

L'éminent docteur en Sorbonne va les convaincre « d'ignorer, pour la plupart, *la constitution originelle de l'Eglise de Jésus* ». Quelle est, en effet, la foi que Jésus-Christ enseignait? « *Exactement ce que nous condamnons aujourd'hui sous le nom de subjectivisme.* »

Le docteur Alta, identifiant, par une confusion grossière, l'objet de la foi et les sources de la foi, tire d'abord son argument de ce que cette vertu « se rapporte *immédiatement* à Dieu ». Il part de là pour ne reconnaître de vraie foi que celle qui se forme dans les communications directes de l'âme avec Dieu.

Pervertissant tout l'Evangile, il oppose au magistère de l'Eglise la révélation faite aux apôtres, et nous présente ce mode spécial de pénétrer les secrets divins comme le moyen normal institué par le Christ pour établir la foi dans l'âme.

« Oubliez-vous donc, nous dit-il, que saint Paul n'a pas reçu son Evangile des hommes, mais par une révélation de Jésus-Christ, et que l'apôtre recommande aux fidèles de ne point mépriser les prophètes, etc... ? »

Répondrez-vous que vous vous en tenez à la foi

de saint Pierre ? Mais que dit le Christ lui-même de la première profession de foi de ce Chef de l'Eglise ? « Tu es heureux, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père, qui est dans les cieux. »

A grand renfort de textes, M. Alta explique que les prêtres d'aujourd'hui méritent le reproche du Messie à ses apôtres : « Vous êtes donc toujours sans intelligence ; vous ne comprenez donc pas ? »

II. Nul non plus parmi les simples qui sache vraiment ce que c'est que la foi : « une vérité se rapportant IMMÉDIATEMENT A DIEU », dit le catéchisme.

Et cette seconde affirmation m'amène à l'insuffisance théologique de l'immense majorité des prêtres, non seulement des fidèles.

Dans une réunion ecclésiastique où nous étions bien une vingtaine, je ne sais qui demanda si nous avions lu les lettres de Mgr Darboy publiées par *la Justice sociale* et le *Bulletin de la Semaine*. J'ajoutais que la *Revue d'Histoire et de Littérature religieuses* les donnait au complet dans le numéro de mai-juin, avec une remarquable préface de Hemmer au livre de la DIDAKÈ. Un jeune vicaire, tout frais émoulu de son séminaire, répondit noblement qu'il se garderait bien de lire des Revues « officiellement notées comme hérétiques » ; et les anciens, qui n'avaient pas oublié leur *Univers* des temps de l'Empire, affirmèrent qu'ils n'avaient rien à apprendre sur ce « triste gallican, visiteur des Jésuites »... Toujours, parmi les « orthodoxes », le *Magister dixit* comme preuve suffisante. Ces bons messieurs, qui veulent que la foi de leurs fidèles se borne à les croire sur parole, ne croiraient pas eux-mêmes avoir la foi s'ils doutaient en quoi que ce soit de l'enseignement de leurs manuels, du jugement de leurs professeurs, ou de l'infaillibilité de leur journal. Et c'est plaisir de les voir, perchés sur cette documentation transcendante, avec

quelle compassion ils parlent de l'érudition des Harnack, des Loisy, des Duchesne, de la philosophie des Blondel et des Laberthonnière, de « l'hétérodoxie » des Le Roy ou du baron de Hugel. Ils n'ont garde de lire que de ces auteurs suspects : d'autres ont lu pour eux, et le jugement de l'Index est infaillible, sur tout comme sur Galilée...

J'objectai que tel n'était pas le critérium indiqué par saint Paul, qui, lui, *n'a pas reçu son Évangile des hommes*, dit-il aux Galates, *mais par une révélation de Jésus-Christ* — I, 12 — et qui recommande aux Thessaloniciens — 1re Epître, ch. V, v. 19, 20, 21 — *de ne point éteindre l'esprit, de ne point mépriser les prophètes, de toujours examiner et de retenir ce qui est bon.* Ces messieurs ne sont ni Thessaloniciens ni Galates ; ils sont « Romains ». Si vous leur citez de l'Epître aux Romains des textes tout aussi indépendants, ils vous répondront qu'ils s'en tiennent à *la foi de saint Pierre* et qu'ils n'ont nul besoin de consulter saint Paul. Ce serait peine perdue de leur faire remarquer la conduite différente du seul vrai Maître, Jésus-Christ, qui, après avoir confié, dit l'orthodoxie catholique, le gouvernement absolu à saint Pierre, descend du ciel tout exprès pour lui adjoindre saint Paul, qui parfois résistera et fera opposition à saint Pierre — Epître aux Galates, II, 11. — L'exégèse de ces messieurs n'est pas pour la discussion, même respectueuse, mais pour une soumission absolue qui est une abdication.

Revenant à la foi de saint Pierre, je demandai à ces messieurs s'ils avaient lu la page évangélique où nous est rapportée la profession de foi de ce premier chrétien. Oui vraiment, ils ont lu ; mais ils n'ont ni compris, ni conclu ; et Jésus ferait encore à ces fidèles de l'orthodoxie apostolique le reproche, presque impatienté, qu'il faisait aux apôtres eux-mêmes : « *Vous êtes donc toujours sans intelligence ; vous ne comprenez donc pas !* » — Matthieu, XV, 16, 17 ; XVI, 9, 11 ; Marc, VIII, 17,

21 ; Luc, XVIII, 34, etc. — Non ! ils ne comprennent pas ; éternels écoliers, incapables d'autre chose que de répéter machinalement l'enseignement de l'Ecole.

Lisons donc, nous, et tâchons de comprendre, selon l'ordre de Jésus — Matthieu, XV, 10 ; Marc, VII, 14, etc.

« *Et vous*, dit Jésus à ses disciples, *qui dites-vous que je suis? — Tu es le Christ, fils du Dieu vivant!* répondit Simon Pierre — *Tu es bien heureux, Simon, fils de Jonas*, repartit Jésus, *parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux.* » — Matthieu, XVI, 15, 16, 17.

« Et nous sommes toujours sans intelligence ; et nous ne comprenons pas » que Jésus manifestement entend la foi et l'enseignement de la foi d'une autre façon que nous ?

Pour nous c'est simplement l'Eglise, c'est-à-dire le Clergé, qui révèle et impose la foi aux fidèles. Or l'Eglise enseignante, le Pape infaillible, c'était bien Jésus, probablement, à ce moment-là. Et Jésus, en effet, instruisait ses disciples depuis des mois et des mois. Et que leur apprenait-il? à redire de mémoire la leçon qu'il leur faisait?

Lisez, je vous prie. « Ce n'est pas lui, Jésus, qui a appris cela à Simon Pierre ; c'est le Père céleste. » Voilà à quoi Jésus forme ses disciples : à entendre ce que leur révèle le Père Céleste : exactement ce que nous condamnons aujourd'hui sous le nom de « subjectivisme ».

La leçon d'humilité dans leur conduite que Jésus donnait à ses apôtres devient, pour le docteur Alta, la condamnation du magistère exercé par l'Eglise :

Lorsque, déjà depuis des mois, il a constitué saint Pierre, selon ce que nous enseigne « l'Eglise enseignante », chef absolu et maître infaillible de « l'Eglise enseignée » : *Pas de maîtres, pas de rabbi parmi vous,*

dit Jésus à ses disciples, *vous êtes tous des frères, et vous n'avez qu'un maître, le Christ!* — Matthieu, XXIII, 8, 10. — C'était, très clairement, établir l'unité de l'Eglise dans la fraternité de tous ses membres, non pas seulement dans le magistère infaillible de saint Pierre et de ses successeurs. Professez, comme Simon Pierre, que Jésus est Christ, fils du Dieu vivant, mais ne méconnaissez pas non plus ce que vous révèle le Père Céleste : avec cela vous êtes de l'Eglise de Jésus : voilà ce que dit clairement le texte évangélique.

Avouons que réellement nous avons changé tout cela, *et que nous ignorons*, pour la plupart, *cette constitution originelle de l'Eglise de Jésus*. Il n'y avait là matière ni à domination, ni à disputes : les hommes ont besoin de disputer; les hommes ont besoin de dominer; aussi bien vite cette *Didakè* du deuxième siècle, si admirablement simple, si peu tyrannique, qui met encore la science comme préface de la foi fut-elle remplacée par une théologie qui remplirait de grandes bibliothèques. La foi que demandait Jésus pour transporter les montagnes était grosse comme un grain de moutarde : la foi que l'on nous prêche aujourd'hui est grosse comme cent volumes in-folio, et tout le succès qu'elle obtient, c'est que les montagnes nous tombent dessus.

Mais le besoin de domination naturel aux hommes a remplacé la croyance simple des premiers siècles par une théologie dont le poids nous écrase. C'est elle qui est la cause de tout le mal:

En vain voudrons-nous l'ignorer ou le contester : le fait est ce qu'il est. Et l'unique explication, c'est que cette foi est une foi humaine à la parole des hommes ; au lieu d'être la foi divine aux révélations du Père Céleste : c'est que notre prétendue science religieuse est du *psittacisme*, non pas de la science.

Il ne reste plus qu'à conclure directement contre l'enseignement de la foi :

Pouquoi, en effet, croyait-il, ou du moins *était-il censé croire*, cet enfant que nous avons admis à l'honneur de la première communion? Parce qu'il nous récitait fidèlement ce qu'il avait appris de nous et de notre catéchisme. Il donnera bientôt la preuve que nous n'avons pas fait là une construction solide. Nous lui avons appris, en réalité, à nous croire sur parole, nous et nos livres d'instruction. Il trouvera vite à côté de nous d'autres hommes et d'autres livres d'instruction obligatoire ou libre, qui lui enseigneront une autre doctrine; et l'*esprit disciplaire* que nous avons formé en lui en fera un disciple de ces autres hommes et de cette autre doctrine; et quand nos enfants du catéchisme, à leur tour, seront devenus des hommes, nous n'en verrons pas un sur mille revenir à nos instructions et à nos cérémonies religieuses.

« *Et vous ne comprenez pas encore ?* » dit Jésus, — Matthieu XVI, 9; Marc, VII, 17.

Le fait juge la théorie : notre théorie est mauvaise, puisque le fait est lamentable. Ce qu'il fallait développer dans l'enfant, c'était la réflexion, c'était le jugement. A quoi il fallait travailler — travail trop savant peut-être et pour lui-même et pour nous; aussi la catéchèse ne s'adressait-elle primitivement qu'aux hommes faits — c'était à mettre son esprit, son cœur graduellement en communication directe avec le Père Céleste, qui graduellement, dans la lumière même de Dieu, lui aurait révélé la vérité divine. Et c'est cette révélation, c'est cette vision de la vérité divine dans la lumière de Dieu, qui, aujourd'hui comme aux premiers siècles, aurait fait des chrétiens solides et une Eglise solide victorieuse des puissances mêmes de l'enfer. — Matthieu, XVI, 18.

Les puissances de l'enfer existaient au temps de Jésus et des apôtres plus encore qu'aujourd'hui, et l'Eglise était tout entière à construire : et c'est cette Eglise non

encore existante qui a vaincu les puissances de l'enfer. Si les puissances de l'enfer, depuis la Franc-Maçonnerie et la Révolution, ont prévalu et prévalent toujours plus contre notre Eglise, non seulement existante, mais organisée, et imposée officiellement par des siècles de Papautés, d'Inquisitions, de Concordats et d'alliance avec l'Etat, c'est manifestement que notre Eglise, notre foi, ou tout au moins notre méthode n'est pas exactement la même que celle de Jésus et des apôtres.

Peut-être vaudrait-il mieux, en nous frappant la poitrine, nous dire à nous-mêmes cette unique injure que d'en jeter par milliers à nos ennemis qui s'en moquent et prévalent toujours plus.

Alta, Docteur en Sorbonne.

Vainement, M. l'abbé Naudet prétend laisser au compte de son confrère cette attaque impie et criminelle en faisant remarquer par un court préambule qu'elle passe, dans son journal, sous la rubrique de *Tribune libre*: et, vainement, il s'abrite derrière cette réserve qui n'en est pas une : « Si nous croyons qu'il y a beaucoup à prendre, nous croyons aussi qu'il y a plus d'une chose à laisser. » Il garde tout entière la responsabilité d'un tel scandale, quand il ajoute : *Mais comme ces pages font penser, il nous a paru bon de ne pas en refuser l'insertion, laissant à chacun la possibilité d'établir son jugement.*

Et voilà comment, à *la Justice sociale*, « on ne soupçonnait pas, avant l'Encyclique, ce qu'est le modernisme ; comment on n'a rien à regretter, rien à rétracter, rien à changer dans la ligne de conduite » !

IV. — La bibliographie moderniste de « la Justice Sociale »

La faveur de *la Justice sociale* pour le modernisme, sa complicité, inconsciente, je le veux bien, mais très efficace et très funeste, se trahit encore dans ses articles bibliographiques, ses comptes rendus et ses réclames de librairie.

On en a déjà vu un exemple par le livre de Jean d'Alma sur le quatrième évangile. En voici de nouveaux aussi probants, si graves même qu'on est obligé de dire : pour apprécier avec une telle bienveillance et approuver aussi ouvertement les œuvres les plus clairement hostiles à la vérité catholique, il n'y avait eu jusqu'ici que les protestants.

La Justice sociale du 6 janvier 1906 consacre une grande colonne à la brochure de M. Paul Sabatier sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, dont Mgr Turinaz a éloquemment relevé la perfidie et les erreurs. *La Justice sociale*, qui prend sans peine son parti de la séparation, écrit sous ce titre plein d'à propos : *Divorçons*.

L'Église et l'État vont se séparer. C'est même déjà fait. On peut constater que l'Etat, contrairement aux maris courtois qui divorcent, ne rend pas la dot. *Peut-être se croit-il incapable de la fournir. — Passons. Les récriminations n'ont jamais arrangé les ménages désunis.*

Je constate seulement que, au point de vue de l'appli-

cation pratique, les meilleurs esprits ne sont pas d'accord.

Je laisse de côté les journaux et personnages incorrigibles *qui ont un intérêt de parti à noircir, à tout propos, les actes des gouvernants*, dans le but d'établir que religion et république en France sont incompatibles.

Pour l'instant, quelle conduite tenir? A quoi dois-je me préparer ?

Ecoutez les évêques, me dira-t-on, le vôtre d'abord. Je le veux bien, mais il y a dans leur avis une certaine gamme chromatique qui donne des sons divers.

Si je suis à Quimper ou à Nancy, on me pousse à la résistance, on me voudrait réfractaire à tout arrangement. Dans vingt autres diocèses, on laisse dire et écrire que les associations cultuelles ne seront, pas plus que les fabriques, en dehors de la ligne catholique. Pourquoi me ranger à un sentiment plutôt qu'à l'autre ?

On fait parler Rome et Paris dans tous les sens, d'après des conversations de *hauts* prélats ou diplomates dont on se dit obligé de taire les noms !

Heureusement, la confiance qu'on ne peut donner aux évêques, un homme plus impartial, M. Paul Sabatier, est là, pour l'inspirer aux catholiques de *la Justice sociale*.

Procédé commode. *Pourtant, une brochure fait exception. Un homme qui a ses entrées dans les deux séjours, le grand historien de saint François d'Assise*, Paul Sabatier, après avoir pesé le pour et le contre et pris ses renseignements dans les milieux officiels ici et là, conclut, ce qui a toujours été ma pensée, que la loi de séparation paraît être la suite d'une évolution inévitable, bien plus qu'un conflit entre deux puissances. *Personne en réalité n'est cause du divorce...*

La sincérité la plus évidente ajoute, du moins, un

fort attrait à ces pages où se révèle pour l'Eglise catholique une sympathie d'autant plus inattendue que l'auteur n'est pas un des nôtres.

Il y aurait profit pour beaucoup à lire cet essai d'un honnête homme sur un point si controversé.

M. Charles Guignebert, protestant libre-penseur, a fait paraître récemment un *Manuel d'histoire chrétienne*, où sont réunies et données pour acquises les conclusions les plus hasardées de la critique contemporaine, qui ne laissent rien subsister des fondements de la foi catholique, de la croyance en la divinité de Jésus-Christ et de son Eglise.

Et voilà un ouvrage sur lequel un prêtre catholique, M. l'abbé Morien, écrivant dans un journal dirigé par un autre prêtre, ose émettre ce jugement vraiment monstrueux dans sa bouche : « *Rien dans ces pages n'est de nature à choquer la conscience la plus délicate.* » (Numéro du 9 février 1907.) Voici le début de l'article :

Cet ouvrage est, dans le vrai sens du mot, un signe des temps. Tout se laïcise autour de nous. La science ecclésiastique elle-même entre dans le mouvement. Les ecclésiastiques pourraient peut-être faire leur « mea culpa ». Il ne s'est pas trouvé en France un prêtre pour écrire, sur les premiers temps du Christianisme, une Histoire « à point ». Un laïque n'a pas hésité à combler cette lacune. M. Charles Guignebert, chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, nous raconte les débuts de la religion chrétienne...

M. Guignebert s'adresse au grand public qui se passionne de plus en plus pour les questions religieuses. On peut prévoir que l'intention de l'auteur sera une cause de succès pour son travail, car cet ouvrage répond à une vive préoccupation. En toutes choses, le « moment psy-

chologique » est un facteur précieux; or, il n'est pas douteux que nos contemporains sont travaillés par l'inquiétude religieuse, et cherchent dès lors à s'instruire. Si l'auteur « ne prétend ni à l'érudition ni à l'originalité », *il n'en a pas moins réussi à vulgariser un ensemble de résultats dont l'opinion publique n'aura aucune peine à se contenter.* Ceux qui jettent dans le courant de la publicité certaines idées vitales exercent une influence bien plus profonde que ceux qui n'écrivent que pour un cénacle.

Le volume de M. Guignebert a bien des mérites. Il ne m'en coûte nullement de le reconnaître et de le déclarer à nos lecteurs. Il faut savoir louer le bien partout où il se trouve. *L'auteur est parfaitement au courant de toutes les positions de la critique. Il a soin de mettre en lumière des conclusions que la plupart des critiques regardent à l'heure actuelle comme certaines.* On ne saurait lui en vouloir de laisser dans le doute des questions douteuses, et si parfois il manifeste ses préférences, il laisse au lecteur le droit de contrôler ses affirmations et de suivre une direction opposée. L'exposition est toujours claire et méthodique, et elle trahit la main du professeur. Le ton est toujours grave et respectueux, *et rien, dans ces pages, n'est de nature à choquer n'importe quelle conscience.*

Qu'importe, maintenant, que M. l'abbé Morien fasse de discrètes réserves, et remarque que M. Guignebert « minimise » trop l'enseignement de Jésus, que son exposé de la christologie de saint Paul est un peu artificiel, ou qu'il attribue un rôle excessif à l'influence de la spéculation juive?

Il est à présumer que ce volume se répandra et qu'il sera, sous peu de temps, entre les mains de tous les esprits cultivés. Encore une fois les catholiques se seront laissé devancer *et beaucoup d'ecclésiastiques iront pro-*

blablement puiser dans ce Manuel les informations qu'ils ne trouvent pas et qu'ils étaient en droit de trouver ailleurs...

J'ai voulu simplement confier au public l'impression que m'a laissée la lecture de cet ouvrage. *Quiconque le lira ne perdra pas son temps.* Il s'en dégage même une leçon d'ordre général : c'est que des tâches urgentes s'imposent aux catholiques, s'ils ne veulent pas aller prendre chez autrui le bien qui leur appartient.

Il y a cependant quelque chose de plus inexcusable encore que d'approuver publiquement des ouvrages qui, malgré certaines qualités, doivent être réprouvés par tous les vrais catholiques. C'est de contribuer directement à leur diffusion. Je ne sache pas qu'on puisse rien imaginer de plus grave.

Cependant c'est cela que fait *la Justice sociale*, en offrant elle-même de tels livres à sa clientèle, et l'informant qu'elle peut se les procurer dans ses bureaux.

En vente à nos bureaux, le volume *Dogme et critique*, de M. E. Le Roy, qui est peut-être le bréviaire le plus complet, la somme la plus audacieuse des négations contemporaines :

L'origine de ce livre fut la publication, par M. Le Roy, dans *la Quinzaine*, d'un article intitulé : « Qu'est-ce qu'un dogme ? » qui souleva, en 1905-1906, une longue et violente polémique. Après avoir assez attendu, pour laisser aux esprits le temps de se calmer, *l'auteur de l'article a voulu expliquer sa pensée et préciser son attitude*, *afin de dissiper autant que possible les inquiétudes et les malentendus*, sans toutefois cesser de parler avec pleine franchise des graves problèmes en cause. De là le présent ouvrage. Il contient d'abord la reproduction telle quelle du premier article et des dé-

fenses que M. Le Roy en a déjà publiées dans diverses Revues. Il contient ensuite une réponse globale inédite aux objections qui furent faites de différents côtés, et un développement explicatif de ce qui tout d'abord n'avait été indiqué que sommairement. A dessein l'auteur a laissé le livre non composé, purement documentaire, simple recueil de mémoires où l'on trouvera un moment d'une pensée sous la forme même où il a été vécu, sans arrangement d'après coup. *C'était la meilleure manière de marquer qu'en effet il n'avait voulu que poser une question, non pas soutenir une thèse catégorique et définitive* (1).

Il n'y a même pas une réserve, un avertissement pour le lecteur. C'est sans doute que *Dogme et critique* ne contient, non plus, « rien qui soit de nature à choquer n'importe quelle conscience ».

En vente à nos bureaux, ces livres publiés par l'éditeur Emile Nourry, sous la rubrique: bibliothèque de critique religieuse, ou de critique sociale, où des auteurs qui, prudemment et perfidement, signent d'un nom d'emprunt, en s'attribuant le caractère sacerdotal, et, parfois, le titre de docteurs en théologie et en philosophie, recueillent avec soin, sans discernement, sans critique, les objections et les attaques qui courent partout, et les apportent avec des airs hypocrites déguisant mal leur esprit de révolte, ou, tout au moins, leur passion pour le modernisme.

En vente à nos bureaux la brochure signée : l'abbé Jehan de Bonnefoy, sur *les leçons de la défaite ou la fin d'un catholicisme* (2). Celle-là a le précieux avantage d'unir, comme il est naturel,

(1) Numéro du 28 mai 1907.
(2) Nourry, 1907. (N° du 15 décembre 1906.)

aux plus injustes violences contre les réactionnaires en politique, qui font tout son objet, une faveur sans réserve pour les novateurs en religion. Je n'en cite qu'une page :

Par contre, que des hommes de grand cœur et de haute intelligence se révèlent parmi nous comme les initiateurs de mouvements indépendants, qu'ils viennent en pionniers de la science, de la liberté et du progrès, inviter leurs coreligionnaires à recevoir à portes ouvertes le rayon de vie des âges nouveaux, *qu'ils s'efforcent d'amener l'Eglise à élargir son enseignement pour l'adapter aux institutions et aux idées du siècle, qu'ils osent enfin offrir au monde moderne un catholicisme dégagé de toutes les superfétations et que la raison puisse avouer*, c'est le scandale des scandales, la fin de la religion.

Tous les fanatiques et les pharisiens, tous les inquisiteurs de la pensée libre, retournent leurs colères et leurs malédictions contre les novateurs. Et parmi les défenseurs de l'intransigeante orthodoxie, dans ce monde clérical, refuge de toutes les étroitesses, qui croit détenir le monopole de la vérité et du bien, un jésuite est toujours disposé à porter sous le pilon du Saint-Office ou de l'Index *les livres émancipateurs des Loisy, des Houtin, des Laberthonnière et des Paul Violet.*

En vente à nos bureaux : le Miracle et la critique historique, par. P Saintyves (1), qu'on présente en ces termes :

L'ouvrage ne répond pas tout à fait à son titre, il y a beaucoup plus de règles de critique que d'application aux miracles. Brochure néanmoins intéressante, *sera difficilement acceptée par les théologiens, n'en donne pas moins d'excellentes idées sur la critique ; écrite avec un réel souci de la vérité.*

(1) Nourry, 1907. (N° du 16 mars 1907.)

Ce réel souci de la vérité amène l'auteur a formuler la conclusion que voici :

Ainsi donc, les neuf dixièmes des miracles bibliques, sans qu'on puisse nier leur réalité, ne peuvent être considérés comme vraiment historiques. Dans le groupe historique formé par l'autre dixième, il n'y en a guère de véritablement certains,si l'on s'en rapporte à la seule histoire (1).

Et, en effet, armé des règles de la critique textuelle, de la critique de provenance, de la critique d'interprétation, de la critique réelle dite de sincérité et d'exactitude, M. Saintyves n'hésite pas à nous dire :

Sauf le respect dû à la Commission pontificale des études bibliques, qui oserait soutenir aujourd'hui que les cinq livres dits de Moïse sont réellement de lui *ne serait pas moins ridicule que s'il défendait l'authenticité des écrits attribués à Orphée et à Musée*. Mais par suite comment défendre les merveilles de la *Genèse* et les miracles de l'*Exode* (2) ?

Le devoir de l'historien et celui des catholiques est de n'accorder d'autre créance aux récits de l'*Hexateuque* que celle dont on juge digne les légendes de l'histoire romaine, telle que celle de Curtius précipité avec son cheval dans un gouffre qui s'entr'ouvrit au milieu du Forum et se referma sur lui (3).

Pour le *Quatrième Evangile*, il présente un indéniable caractère théologique. C'est un livre de doctrine.

(1) Page 140.
(2) Page 56.
(3) Pages 75, 76.

L'auteur ne songe pas à nous raconter l'histoire du Christ : mais ayant conçu un Christ dont tous les actes et tous les discours démontreraient ou feraient éclater qu'il est le Verbe, il a ordonné l'histoire et la tradition populaire de façon à produire en nous cette conviction (1).

Quant aux légendes, elles sont monnaie courante chez les historiens des entours de l'ère chrétienne, et par suite il est fort à craindre que les auteurs des Synoptiques n'aient pas cru nécessaire de les rejeter de leurs pieux récits. *Lors de la naissance du Christ, la venue des mages, l'approche et le chant des anges, l'adoration des bergers paraissent bien relever de la légende* (2).

Les rédacteurs des Evangiles semblent avoir été sincères ; mais ils ont pu s'abuser et voir des miracles où il n'y avait que des manifestations rares, dues à l'influence d'une foi religieuse et d'un entraînement mystique qui, en dominant l'âme et l'esprit, les rendaient moins susceptibles de critique et les inclinaient trop à prendre leurs désirs pour des réalités. *Au reste, aucun des quatre Evangiles ne fut rédigé par un témoin immédiat* (3).

Le seul usage de la critique textuelle nous mène à rejeter l'historicité du miracle de l'Ascension, qui n'est point rapporté par les plus anciens manuscrits (4), etc., etc...

En vente à nos bureaux, le livre *Vérités d'hier* : par l'abbé Jean le Morin, docteur en philosophie et en théologie (Nourry, 1906). « Livre curieux et qui, fait dans une intention excellente, nous n'en doutons pas, forme comme une revue des objections contre l'enseignement de l'Eglise quelquefois, con-

(1) Page 67.
(2) Page 80.
(3) Page 105.
(4) Page 135.

tre l'enseignement des théologiens le plus souvent (1). »

C'est encore beaucoup trop peu dire. Comme on le verra dans le chapitre suivant, où nous l'analyserons, cet ouvrage n'est pas moins impie que le précédent.

Parmi les livres de la collection Nourry, *la Justice sociale* présente encore à ses lecteurs *les Conflits de la Science et de la Bible* par l'abbé E. Lefranc (2).

L'ouvrage de M. l'abbé Lefranc est une œuvre de vulgarisation. Beaucoup de catholiques ignorent encore l'état exact des questions qui se rattachent à ce sujet délicat et passionnant. *Les Conflits de la Science et de la Bible. Il était bon qu'un prêtre savant et orthodoxe nous renseignât à cet égard.*

Alors même qu'on n'adopte pas toutes ses conclusions *on ne peut être que reconnaissant à M. Lefranc d'avoir rendu ces divers problèmes accessibles aux profanes.*

Or, l'orthodoxie du dit abbé Lefranc est exactement celle de M. Loisy. L'introduction sur l'erreur scientifique dans la Bible nous indique par ces lignes l'esprit du travail :

Quand une tumeur maligne menace la vitalité d'un organe, il faut savoir se résoudre à une opération sanglante, et celui qui porte le scapel dans les chairs vives sans hésitation ni pitié, celui-là n'est ni un traître ni un bourreau, c'est un sauveur qui mérite éloge et reconnaissance.

(1) Numéro du 15 décembre 1906.
(2) Numéro du 13 janvier 1906.

Ce n'est certes pas pour moi que je revendique pareil titre, mais pour les maîtres de l'école large et progressiste dont j'ai tout juste, par cet essai, la prétention de vulgariser les principes et les méthodes (1).

La conclusion, qui résume tout, est empruntée à M. Loisy. C'est la complète négation de l'historicité de la Genèse, en vertu d'une philosophie religieuse subjectiviste, évolutionniste et relativiste, qui conduit à nier de même toute objectivité réelle et toute réelle certitude.

C'est encore à l'abbé Loisy que j'emprunterai la conclusion générale de cet ouvrage. Je ne saurais mieux exprimer ma pensée qu'en reproduisant la doctrine du célèbre exégète à *laquelle j'adhère pleinement.*

« De ce que les récits de la Genèse ne sont point historiques, relativement à leur objet apparent, il ne s'ensuit pas qu'ils n'aient aucune signification historique, et qu'ils perdent quoi que ce soit de leur valeur religieuse. Un scolasticisme étroit peut faire toutes ces confusions et s'imaginer qu'on détruit l'écriture en la prenant pour ce qu'elle est. Toute légende est un document historique touchant l'esprit de ceux qui l'ont conçue et adoptée. La Genèse ne nous raconte pas réellement l'origine du monde, mais elle nous représente la façon dont la tradition israélite s'est représenté cette origine ; elle demeure, en ce sens, le plus précieux des documents historiques, et la critique la plus audacieuse ne fera pas difficulté de le reconnaître. En réalité, les écrivains n'ont voulu donner qu'une explication du monde et de son existence au point de vue de leur foi monothéiste. Cette explication ne tire pas sa valeur d'une conformité plus ou moins grande avec l'évolution réelle des choses, mais de sa force comme principe religieux et définition intellectuelle de la foi. Qu'elle ait été un symbole perfectible,

(1) Page 12.

c'est la condition de tout symbole. Par comparaison, elle était infiniment supérieure, comme doctrine religieuse, à tout ce que l'antiquité a pu concevoir, et, prise en elle-même, nonobstant la forme rudimentaire de son cadre, elle contenait le principe qui donne à la foi toute son efficacité morale, l'idée du droit absolu que possède sur le monde et sur l'homme un Dieu juste et bon. Que pourrait-on demander davantage ? Et ceux qui y cherchent tant d'autres choses qui n'y sont pas ne feraient-ils pas mieux d'y prendre la chose qui y est, qui seule compte pour la religion, et qu'ils ont presque l'air d'oublier.

V. — Les miracles des saints

Le chapitre des *Erreurs des démocrates de la Justice sociale* sur la dévotion aux saints est un des plus tristement curieux qu'ait écrits M. l'abbé Dalbin. Nous n'avons pas la prétention de le compléter. Pour montrer seulement que l'esprit du journal n'a pas varié, même après les actes plus récents du Saint-Siège, citons l'article *Crédulité*, du 1er septembre 1907.

Assurément, tout ne mérite pas créance absolue dans les légendes des saints ; la critique peut même trouver à les épurer assez notablement. Les faits qu'elles contiennent ne se présentent pas, non plus, tous, avec une égale autorité.

Mais on va voir avec quel discernement, quel sens critique, quel tact, quel respect, un prêtre, écrivant pour le jeune clergé et des catholiques d'élite, traite ce sujet délicat. Le trait final couronne dignement le reste :

Votre correspondant Noël Dossemond (1) prétend que la collection des vies de saints éditées par une maison catholique de presse, à Paris, est, malgré quelques exceptions, un ramassis d'histoires inacceptables.

Il le dit, mais il ne le prouve pas.

Voulez-vous me permettre d'apporter ma petite contribution.

J'ai l'avantage d'avoir collectionné un certain nombre de ces feuilles et, dans une énumération aussi incomplète que rapide, je puis offrir à vos lecteurs quelques échantillons avec les numéros correspondants. Disons vite que depuis un an ou deux, il y a quelques progrès.

J'ouvre la série, et je prends au hasard.

Le n° 699 est consacré à sainte Christine *de Stumbelin*. Il est dit que Christine, chaque nuit, faisait deux cents génuflexions, était attaquée par le démon sous forme de coq, taureau, dragon, etc. Quand elle prenait ses repas, le diable mettait des hiboux, des serpents, des crapauds à la place des légumes. Effroi! Quand elle voulait boire, sa cruche prenait la parole : « Si tu bois, tu avaleras un diable. » Le démon déchirait la sainte fille à coups de griffes. Il lui enfonçait des clous dans les pieds. C'est si authentique que le confesseur de Christine en a conservé un comme relique à conviction (les confesseurs jouent un grand rôle, surtout à titre de secrétaire-compositeur, dans toutes les histoires de visions : tel Brentano pour Catherine, etc.). Le démon se plaisait encore à couvrir de... fumier le visage de la pauvrette, ou lui enfonçait une épée dans le corps, un fer rouge dans la gorge; il la traîna trois nuits à travers des ravins. Plusieurs diables se passèrent la fantaisie de la frapper à coups de marteau sur une enclume et de la « hacher en petits morceaux », puis la jetèrent dans un étang glacé. C'en était trop, les anges la réchauffèrent, et la raccommodèrent (Ovide et ses *Métamorphoses*, à

(1) C'est principalement Noël Dossemond qui est cité par M. l'abbé Dalbin.

côté, sont bien pâles!) et Christine eut la joie de voir défiler devant elle, tout honteux, quarante mille satans vaincus...

Saint Alban, désireux du martyre, détourne un fleuve pour aller plus vite et continue à parler après qu'on lui a coupé le cou. — Avec Marie Egyptienne, nous tombons dans les lions qui creusent des fosses pour nos défunts. — Saint Réginald, dominicain, reçoit la visite de la sainte Vierge qui lui fait des onctions aux yeux, aux oreilles et aux reins. — Saint Antoine de Padoue convoque et réunit des poissons, fait mettre à genoux un cheval, et reçoit l'enfant Jésus sur un livre (ceci a été vu à travers la serrure). — Saint Pierre Nolasque converse avec saint Pierre, crucifié la tête en bas, et traverse aussi la mer sur un manteau. — A sainte Julienne du Mont Coruillon, Jésus montre la lune échancrée, image de l'Eglise à qui il manque la fête du Saint-Sacrement. — Saint Furcy reçoit la visite d'un usurier qui revient de l'enfer pour lui brûler l'épaule et la mâchoire. — Saint Jacques de Tarentaise, avec une goutte d'eau bénite, allonge une poutre. — Saint Amédée, capucin, laisse brûler le dîner du couvent, un ange vient restituer les sauces, etc., etc.

Cette liste, que je pourrais centupler avec les numéros que j'ai sous les yeux, paraît fastidieuse. Je m'arrête, et je laisse dans l'ombre les quantités de saints qui marchent sur les eaux, prêchent, en l'air, sans appui, remplissent les tonneaux par un geste pieux, domptent des dragons fantastiques, ouvrent des rochers pour se livrer passage. Je laisse aussi les nombreuses saintes qui se marient avec Jésus-Christ et reçoivent du Sauveur en personne, leur anneau, leur robe de noce et de chastes baisers...

Bien entendu, l'éditeur à qui j'emprunte ces prodiges mirifiques n'en a pas le monopole. Dans un des derniers bulletins du *Messager Eucharistique* (1906) je lisais qu'un enfant de chœur déjeunait tous les matins en com-

pagnie d'une statue en pierre représentant l'enfant Jésus, laquelle s'animait et mangeait sans façons. Et en juin 1907, le *Bulletin du Rosaire* nous rappelle que, vers 1870, à Soriano (en Calabre, chers amis), en plein jour, *devant une foule*, la statue de saint Dominique se mit en mouvement et se tourna plusieurs fois du côté de la chapelle du Rosaire...

N'oublions pas saint Patrice, sainte Elisabeth et autres qui accrochaient leurs gants et habits à un rayon de soleil, saint Norbert, qui laissa sur un fleuve les traces de ses pas, et rejeta, par éternuement, une araignée qu'il avait absorbée en consommant le vin du calice.

Mais enfin, me crie-t-on, tout cela est possible.

Oui, à la rigueur, car Dieu est tout puissant. Mais avant de croire que Dieu s'est prêté à toutes ces très bizarres fantaisies il faudrait de colossales preuves et on nous fournit, très généralement, des témoignages de névrosés ou d'individus ayant fleuri aux heureux temps des falsifications pieuses ou de l'enthousiasme irréfléchi...

Ces choses élégantes et choisies, aussi bien fondées que Croquemitaine, sont le fécond domaine où folichonnent en paix les rédacteurs de nos *Pèlerins*, *Messagers*, *Bulletin marial* ou du *Saint Rosaire*.

Il manque à leur collection Barbe-Bleue, le Petit-Poucet et Cendrillon. Il faut espérer que, pour rendre leurs feuilles vraiment intéressantes, ils combleront bientôt cette inquiétante lacune.

L'abbé EMMANUEL DUPRET.

VI. — La Vie religieuse

Qui se souvient, à *la Justice sociale*, de la condamnation portée par Léon XIII, dans l'encyclique sur l'Américanisme, contre les détracteurs de la

vie religieuse et les réformateurs sans mandat? Mais qui ne sait, hormis elle, que les beaux plans qui consistent à la supprimer, sous prétexte de l'accommoder aux nécessités du temps, sont propres aux modernistes?

On lit dans le numéro du 6 janvier 1906, sous le titre : *les Religieux de l'Avenir* :

Les lignes suivantes sont adressées à un religieux régulièrement sécularisé qui a accepté un poste de vicaire dans une paroisse étendue, mais pauvre, et très négligée au point de vue spirituel.

Monsieur l'abbé,

La détermination que vous avez prise a toute mon approbation. Je suis loin de méconnaître les immenses services qu'ont rendus les ordres religieux à l'Eglise. Ils peuvent en rendre encore. Mais il me paraît nécessaire, pour qu'ils puissent en rendre encore d'excellents, qu'ils opèrent sur eux-mêmes des transformations plus ou moins profondes. La société n'a plus aujourd'hui la même physionomie extérieure ni la même mentalité qu'à l'époque de l'invasion des Barbares ou dans les premiers siècles du moyen âge. Sans doute l'humanité, toujours ignorante et fragile, aura toujours besoin d'hommes modèles, d'éducateurs et de guides. Mais les milieux et les dispositions ayant changé, l'éducation de l'humanité doit changer non de fond, mais de forme. Ce qui est éternel, c'est la nécessité des vertus chrétiennes ou, si vous voulez, monastiques : l'amour du travail, la pauvreté, la chasteté, la charité, l'humilité, la mansuétude, l'abnégation, en un mot le sens surnaturel qui nous porte à nous dévouer au bien des autres. Mais au point de civilisation où nous sommes arrivés, la nécessité de s'enfermer dans les murs spéciaux et de s'isoler du reste du monde pour pratiquer ces vertus, ne me semble démontrée qu'en faveur des natures très faibles, incapables de se tenir debout par

elles-mêmes, ou dont l'intelligence trop étroite a besoin d'un guide permanent, même dans les détails.

Je n'oublie pas la force que donne la discipline et la cohésion. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'en éloignant l'apôtre des populations à évangéliser, et en l'isolant de ceux sur lesquels il pourrait agir, il se produit une déperdition de forces qui devrait nous donner à réfléchir. Et puis cette discipline et cette cohésion, ne pourrait-on les obtenir par d'autres moyens que des claustrations et des séquestrations matérielles? Dans l'Evangile, il y a une chose qui m'a toujours frappé : c'est que l'esprit y est exalté sans cesse aux dépens de la matière. Eh bien, selon moi, chez les ordres religieux de l'avenir, la discipline et la cohésion des efforts s'obtiendront simplement par l'esprit. L'entente se fera par un simple mot d'ordre... comme chez les francs-maçons. Est-ce que cette discipline spirituelle, que pratiquent les francs-maçons, les religieux en seraient incapables ?

Les religieux de l'avenir seront des apôtres ayant passé quelques jours dans un cénacle, et qui, après un contact rapide mais énergique avec l'Esprit en sortiront enflammés de la grâce divine et prêts à communiquer au monde le feu divin, pour le purifier, sans avoir à en craindre pour eux-mêmes les souillures. On leur donnera une idée, un plan, une mission, une méthode, avec la recommandation de se conduire comme des saints. Et cela suffira pour que, durant de longues années, ils se conduisent comme des saints.

Aujourd'hui les soldats ne sont plus placés coude à coude sur les champs de bataille ; ils combattent en *ordre dispersé*. Ce sera dans l'avenir la manière de combattre des religieux, Jésus-Christ sera leur Général, l'Evangile leur règle, et le Saint-Esprit leur clôture.

PAUL LAPEYRE.

VII. — La formation cléricale.

Passons du cloître au séminaire. La réforme des études ecclésiastiques, la rénovation des méthodes de formation sacerdotale sont un des sujets préférés de M. l'abbé Naudet et de ses collaborateurs. On ne conteste, d ailleurs, ni la sincérité de leur zèle, ni la justesse de certaines critiques, que d'autres ont faites comme eux, mais en termes différents.

Le rôle de réformateur n'est pas, selon l'Encyclique, un des moins brillants côtés du moderniste. C'est dans ce rôle qu'on excelle à *la Justice sociale*. Rien que sur le catéchisme et la prédication, voici un aperçu de M. l'abbé Naudet, dans son article *Mauvaises méthodes*, du 24 novembre 1906.

Ouvrez nos catéchismes, on y parle avec une admirable précision des devoirs individuels ; en connaît-on beaucoup qui aient un seul chapitre sur les devoirs sociaux ? On y explique avec un luxe de détails vraiment admirable les diverses sortes de grâces, comment on distingue l'oraison mentale de la prière vocale, la différence qu'il y a entre un hérétique et un schismatique, entre un apostat ou un excommunié; tout cela est fort bien, et nous ne nous en plaignons pas. Mais, dans combien trouvera-t-on un chapitre quelque peu détaillé sur les devoirs du patron envers ses ouvriers, sur les responsabilités morales qu'un maître peut encourir en égard à l'âme de ses serviteurs? Dans combien trouve-t-on la notion chrétienne de la propriété et de l'usage des biens, notion qui, certes, comprend autre chose que le précepte de l'aumône et la vertu de charité.

Asseyons-nous devant nos chaires. Combien de fois

entendrons-nous traiter ces questions? Lisons le sermon de Bourdaloue sur le soin des domestiques, et demandons-nous combien de prédicateurs aujourd'hui sauraient ou oseraient parler pareillement, nous ne voulons pas dire avec la même éloquence, mais avec le même souci de ce que réclament la justice et la vérité ?

Pour donner un exemple, avons-nous souvent entendu dire cette chose : « Une maîtresse de maison qui accepte que sa femme de chambre et sa cuisinière couchent aux mansardes, dans une chambre voisine de celles où couchent le valet de chambre du rez-de-chaussée et le cocher du second étage, n'est pas en sûreté de conscience ? » Avons-nous souvent entendu expliquer la doctrine du salaire ? Non pas seulement sous cette forme banale : il faut payer le salaire aux ouvriers, mais telle qu'on la trouve déterminée et présentée dans l'Encyclique *Rerum novarum? Avons-nous jamais entendu prêcher sur le droit d'association ou sur les syndicats, sujets très dignes de la chaire, puisqu'ils se trouvent dans la même Encyclique ?...*

Le 19 janvier 1907, M. Paul Hélian, écrivant sur *les grands séminaires*, demandait que les jeunes gens y apprennent le journalisme et s'entraînent pour le service militaire :

Quand on veut reconstruire un monument mal bâti il faut recommencer par en bas, par les fondements. Dans l'espèce, les fondements ce sont les grands séminaires. Si, dédaignant la routine et délaissant les vieux moules, l'on voulait regarder bien en face la leçon des événements, il semble qu'on devrait modifier, puisque jamais l'occasion ne s'est montrée si bonne, l'organisation des grands et petits séminaires.

Ouvrir les fenêtres sur le monde moderne, initier les jeunes clercs aux questions brûlantes de la sociologie contemporaine, modifier les méthodes de prédication dans un sens plus populaire et à la fois plus scientifi-

que, diriger les esprits vers les connaissances pratiques, préparer surtout les jeunes gens aux initiatives sociales, former des organisateurs d'œuvres, des journalistes, développer même les facultés physiques de cette jeunesse destinée à passer deux années sous les drapeaux, favoriser enfin d'une manière générale toutes les aptitudes naturelles des clercs, pendant six années si quatre ne suffisent pas, en vue d'exercer toutes sortes d'influence dans la société qu'il s'agit de reconquérir, telle est, dans ses grandes lignes, et quelque osée qu'elle paraisse, la tâche urgente qui s'impose. Le prêtre est le sel de la terre, il doit tout vivifier (1).

Pie X, détaillant le plan de réformes, dont aucune partie n'échappe au génie du moderniste, signale l'histoire des dogmes donnée pour fondement à la théologie positive, et la primant comme importance. M. l'abbé Morien écrit, dans une série d'articles intitulés *Reconstructions* (30 mai 1907) :

Dans sa partie doctrinale le Christianisme n'est qu'une série de propositions que nous appelons *dogmes*. Or, les dogmes ne sont pas des fossiles. S'ils ont une généalo-

(1) On ne soupçonne pas la richesse de vues spéciale à ces réformateurs. L'un d'eux écrivait :

« Supposons, que, durant les cinq années de son séminaire, on ne mette entre les mains d'un clerc qu'un seul livre : l'Evangile ; qu'on le lui explique, tant au point de vue historique qu'au point de vue dogmatique et moral ; qu'on le lui donne à méditer le matin et le soir et à lire tout le long du jour ; que tous les jours, on l'habitue à parler sur ces pages inépuisables du Maître, tantôt pour discuter, tantôt pour enseigner, tantôt pour consoler, toujours pour pratiquer l'art divin dont l'objet est d'arracher l'âme aux ténèbres et au mal et de l'élever vers les hauteurs célestes ; que ce travail et cet exercice se poursuivent dans le calme et la solitude jusqu'au bout de l'initiation cléricale, et cela sans que maîtres ni élèves perdent jamais de vue l'esprit, les besoins et les misères du siècle : si un clerc, disions-nous, était soumis à cette formation simple et constante, nous affirmons qu'il en sortirait plus docte, plus saint, plus apte à prêcher Jésus-Christ et à le faire aimer que tous les clercs ensemble ordonnés par nos Evêques en l'an 1889. » (Cité par Mgr Latty. *Considérations sur l'état présent de l'Eglise de France.*)

gie comme les fossiles, ils ont aussi une vie, une histoire. Ce serait une erreur de considérer le dogme comme une donnée parfaite dès le début, incrustée dans la conscience du croyant. Cette conception peut encore séduire ceux qui n'observent aucune différence entre les Catacombes de Rome et l'Eglise de saint Pierre. L'étude attentive des idées doctrinales au sein du Christianisme prouve que le dogme a obéi, comme toute chose ici-bas, à la loi de l'évolution. En vertu de cette loi, les dogmes s'éclaircissent et se précisent de plus en plus. On ne peut donc en avoir une intelligence exacte et compréhensive qu'en les suivant à travers les âges. L'histoire des dogmes devient donc une branche explicative et systématique des sciences sacrées, et un renouvellement de méthode exige une orientation dans cette direction. *On accordera donc moins d'importance à la spéculation dogmatique et l'on fera une large place à l'histoire des dogmes.* Mais les Pères, échelonnés le long des siècles de l'Eglise, sont les témoins des étapes doctrinales ou des états successifs des dogmes aux diverses époques. C'est donc dans leurs écrits qu'on étudiera surtout l'histoire des dogmes, et de la sorte le procédé méthodique rejoindra la Patrologie. L'histoire des dogmes et la Patrologie sont inséparables l'une de l'autre, car la première est contenue dans la seconde et la seconde explique la première; elles se soutiennent et se supposent. Toute réforme vraiment efficace implique nécessairement une étude sérieuse et critique de l'histoire des dogmes et de la Patrologie et *cette étude aura l'avantage d'organiser la théologie réelle, c'est-à-dire la théologie que l'Eglise a vécue et qui représente le mouvement de la pensée chrétienne.*

Les modernistes veulent encore : « Que la théologie rationnelle ait pour base la philosophie moderne. » M. Morien poursuit en demandant que la théologie rationnelle cède un peu la place à la psychologie expérimentale :

La théologie n'est pas exclusivement positive et empirique ; elle est aussi explicative et rationnelle, car, outre un objet contingent et relatif, elle a un objet nécessaire et absolu. Les diverses disciplines, dont nous venons de dire un mot, s'attachent directement à constater et à reconstituer le fait théologique. La raison a pour mission de l'interpréter et de l'expliquer. La spéculation rationnelle qu'elle s'exerce dans l'ordre des vérités naturelles ou dans celui des vérités surnaturelles porte la dénomination de « Métaphysique ». Il y aura donc une métaphysique naturelle et une métaphysique surnaturelle.

Cette dernière, qui essaie d'interpréter le côté mystérieux des dogmes et de répondre, dans une certaine mesure, aux exigences de la raison, qui a tenu une place prépondérante dans les préoccupations de jadis, *n'a pour la plupart des théologiens modernes qu'une importance très secondaire. On la regarde en effet comme frappée d'impuissance ; et tout n'est peut-être pas exagéré dans cette manière de voir.* Le puissant génie de saint Thomas n'a pas réussi à nous expliquer la Trinité, l'Incarnation ou l'Eucharistie. *On pourrait donc se dispenser, sans trop d'inconvénients, de se livrer à d'incessantes spéculations sur les vérités dogmatiques.* La métaphysique naturelle n'a fait aucun pas depuis Aristote. *En revanche une autre partie de la philosophie : la psychologie expérimentale, a fait, dans ces dernières années, des progrès considérables.* Créée par Wundt, cultivée par des maîtres en Europe et en Amérique, la psychologie expérimentale ouvre chaque jour de nouveaux horizons. Une transposition de méthode doit suivre et utiliser ce genre de recherches, et en faire l'objet d'une constante application. Une raison toute particulière nous y invite. La psychologie expérimentale pose à la conscience humaine des problèmes moraux et sociaux d'une extrême gravité et met en question la responsabilité elle-même. Comment le futur directeur de consciences pourrait-il ignorer une science

qu'il sera exposé à appliquer à tout moment et dont il aura à mettre à profit les indications et les conclusions? Qu'on se préoccupe donc de l'initier fortement à cette science pour le mettre en état de mieux diagnostiquer et soigner les âmes.

⁂

Mais que parlons-nous de nouveautés et de modernisme ? *La Justice sociale* en est précisément l'antidote, comme on le voit par l'ingénieuse lettre *d'un jeune prêtre à son ancien maître expulsé du Séminaire*, écrite par M. Paul Hélian, dans le numéro du 21 juillet 1906, l'occasion lui paraissant bonne, de vanter cette propagande clandestine parmi les séminaristes, contre laquelle nombre d'évêques s'étaient élevés : (1)

Cher Monsieur le Directeur,

Je suis heureux que mon dernier article m'ait valu une lettre de votre part, ce qui m'amène à une réponse, et me va beaucoup.

Mais d'abord, comment vous traite la persécution? C'est ce que vous ne me dites pas. Je suis bien sûr, connaissant votre courage, que vous en avez pris vaillamment votre parti, et que là où vous êtes aujourd'hui, sans bouder, vous vous êtes mis à la tâche, comme chez nous.

Que de fois, notre souvenir va vers vous! Ah ! si ces coquines de lettres étaient aussi vite faites que parti notre souvenir! Mais vous savez bien que non! Et dire qu'alors on ne s'écrit pas !

Pourtant, à défaut de lettres, j'écris des articles. Oh! je n'ai pas l'air de croire que c'est arrivé, ni de penser que mon cerveau pense pour la France! Mais, à mon avis, c'est un utile et agréable passe-temps intellectuel, un sti-

(1) Voir *le Progrès du libéralisme catholique en France sous le Pape Léon XIII*, tome II, 3e partie, chapitre IV, *Nouveau clergé*.

mulant pour le travail, un but à réflexions, et — qui sait? — peut-être un mode d'apostolat et une occasion de faire du bien... Et, à ce propos, vous me permettrez bien un aveu que, je ne sais pourquoi, peut-être par délicatesse, j'ai tardé à vous faire.

Je connais trop votre bon cœur, pour m'en vouloir de cette confidence, qui aurait fait sûrement bondir d'affreuse horreur notre vieux Supérieur, mais voilà dix ans que j'écrivis mon premier article, la première année de mon séminaire, dans une feuille ultra-démocrate sur ce sujet précisément : « Le Pape et la Démocratie. » Et chaque trimestre, à peu près (vous voyez qu'il n'y a jamais eu abus), mon pseudonyme paraissait dans plusieurs journaux, principalement dans *la Justice sociale,* que j'ai lue, du reste, consciencieusement, je le confesse, au Séminaire (allons, ne faites pas l'étonné!), et qui a été, pour beaucoup, je dois le dire, dans ma formation sociale et même sacerdotale, au point de vue zèle et apostolat. Des amis recevaient le journal à domicile, et, chaque semaine au parloir, fidèlement me l'apportaient. Je ne le montrais pas, voilà tout.

Le prétendu danger des doctrines nouvelles dont des esprits farouches s'émouvaient parfois n'existait à vrai dire, ni pour mon groupe ni pour moi : car mon groupe, que vous aimiez tant, mon cher Directeur, et qui, sans contredit, tint toujours la tête des cours, a lu la Justice sociale, *pendant tout le séminaire.*

Or, nous placions le souci de notre documentation philosophique et théologique dans nos livres et dans nos notes soigneusement prises en classe; et par ailleurs, nous avions pour principe : respect absolu de l'autorité. Ce respect nous l'avions dans nos études théologiques sans doute, mais aussi dans la vie pratique du séminaire, car nous étions pleins d'une prévenante condescendance envers l'autorité que représentaient supérieur et directeurs de la maison. Dès lors, le journal, dont le

règlement ne parlait pas d'ailleurs, ne pouvait que nous faire du bien. Et Dieu sait s'il nous en fit beaucoup !

Aussi, cher monsieur le Directeur, je ne saurais assez trop vous féliciter, vous qui saviez ou soupçonniez ces pratiques qui étaient non pas *contre*, mais simplement *præter ordinem*, de nous avoir entourés quand même, moi et mes amis, de confiance et d'affection, de n'avoir pas brisé nos initiatives, mais de les avoir tacitement — et pouviez-vous faire davantage ? — encouragées. N'en ayez nul regret : nous n'étions pas en danger. En dehors et en plus de l'enseignement du Séminaire, *la Justice sociale* nous donnait trop sujet à des préoccupations d'ordre intellectuel ou d'apostolat, pour penser à des bêtises ou pour faire de nous des révoltés. Et le sacerdoce vers lequel nous marchions avec tant de sainte terreur ne pouvait être pour nous, comme vous nous le disiez, que la récompense et le couronnement de nos ardeurs, de nos élans, et de notre bonne volonté. N'était-ce pas là un grand avantage?

Aussi pour ma part, je reste convaincu qu'un séminariste intelligent et modeste, bien à son devoir et qui lirait pendant les cinq ans de séminaire la Justice sociale, *se tenant ainsi un peu au courant du mouvement des idées et des initiatives sociales doublerait par là sa formation, et, Dieu aidant, sentirait croître en lui le feu dévorant de l'apostolat.*

Et c'est, parce que, cher monsieur le Directeur, vous sentiez ces choses et pensiez comme nous, sans nous le dire ; c'est parce que, vous-mêmes vous lisiez ce journal en même temps que des revues de ce genre, *la Démocratie chrétienne*, *l'Association catholique*, *la Quinzaine* ; c'est, parce que nous vous trouvions, vous, dans nos idées et dans notre sillon, que nous avions en vous, moi tout le premier, une confiance que j'appellerai intellectuelle, qui vous permettait d'exercer sur nous une influence considérable que nous subissons du reste, volontiers encore : d'un mot, vous déteigniez sur nous.

Et voyez : la Providence nous a bénis ; après cinq ans de ministère, l'un de nous, et non le moins ardent, est au Ciel, mort victime de son zèle ; les autres, tous pleins d'ardeur, sont dans les plus grandes paroisses du diocèse et du chef-lieu, en train de faire tout ce qu'ils peuvent. Ils favorisent de tout leur zèle les œuvres existantes ou essayent d'en créer, et, ma foi, ne réussissent pas mal, ne boudant à rien, se tenant d'ailleurs de leur mieux au courant, et gardant cependant au fond de leur cœur, avec le respect nécessaire de l'autorité, l'intime persuasion qu'il faut rester modestes, même dans le succès, puisqu'aussi bien rien ne s'accomplit sans la grâce de Dieu, de durable et de bon...

Bien cordialement à vous, cher monsieur le Directeur, mon souvenir et mes prières.

Paul Helian.

Et voici encore, pour entretenir le bon esprit démocratique parmi les séminaristes, une fantaisie à leur intention, dans le numéro du 6 avril 1907. C'est intitulé : *les Vacances 1905 et les vacances 1906* :

— Entendu, monsieur le Supérieur ?
— Entendu !
— Au revoir, mon Père.
— A Dieu, mon enfant.

Et l'abbé Laus, léger, partit en vacances, le 1er juillet 1906.

Certes, en dépit des apparences, ce n'était pas sans tristesse qu'il s'en allait passer deux grands mois, comme précepteur, dans l'aristocratique famille des comtes de Saint-Badoir. Cet indépendant ne pouvait se plier à l'idée d'une domesticité quelconque si douce soit-elle ; il lui semblait aussi qu'il gâcherait son temps et sa vie à les employer, pour de l'argent, au service restreint

d'une seule famille. Qu'il aurait préféré, malgré l'étouffante chaleur, demeurer dans sa fiévreuse cité aux œuvres si captivantes, afin de s'essayer au ministère futur et déjà bien aimé.

Mais quoi ! son zèle avait déplu. On avait trouvé que ce jeune séminariste professait des idées subversives, qu'il s'occupait avec trop de succès d'entreprises aventureuses pour atteindre les âmes par des méthodes inaccoutumées, qu'il manquait, en pensées comme en paroles, de discrétion. Et son précédent bulletin de vacances portait, signées de la main de son curé, des notes peu rassurantes, tandis que deux lettres, anonymes, avaient attiré l'attention de l'Evêché sur ce précoce novateur.

Il avait fallu l'intelligente et efficace sympathie de son supérieur pour éviter une exclusion que le conseil des directeurs n'aurait pas été loin de prononcer d'après les indications alarmantes d'un vicaire général effrayé. L'abbé Laus n'avait pu suivre ses confrères au sous-diaconat, et Monseigneur lui-même avait tenu à lui dire, avec un sourire il est vrai, qu'on ne l'admettrait point à l'ordination qu'il n'ait donné des preuves sérieuses de conversion...

Mais le malheureux ne voulait pas se convertir, persuadé qu'il était dans le bon chemin, ce dont M. le Supérieur, qui le connaissait bien, ne disconvenait pas. Il accepta toutefois, suivant le désir de Monseigneur, l'épreuve de passer les vacances 1906 chez le comte de Saint-Badoir, grand ami du vicaire général inquiet à son sujet pour l'Eglise...

« Hé bien, l'abbé, êtes-vous aussi parmi ces affreux démocrates ? — Moi, monsieur le Comte ? J'estime qu'il faut être insensé, pour s'abandonner aux vents de révolution. — Bravo, l'abbé! Vous n'avez donc pas suivi les errements de Léon XIII ? — Je marche avec fermeté sur les pas du ferme Pie X. — Alors, vous n'êtes pas loysiste? On dit que les séminaristes d'aujourd'hui n'ont

plus la foi? — Mon Dieu, monsieur le Comte, la foi de saint Thomas et de Bossuet me suffit amplement. — Vous savez que *la Quinzaine* est mourante? Les « fils de l'Esprit » ne font pas de brillantes affaires! — Fonsegrive n'a pas gagné beaucoup à s'appeler Yves Le Querdec. »

Et c'est ainsi que répondait l'abbé Laus, un peu toujours à côté de la question sans doute, mais lançant ses affirmations d'un air décidé, et se gardant bien de contredire jamais ni monsieur le Comte, ni madame la Comtesse, ni les nobles invités du castel de Saint-Badoir, vivant avec tous dans la paix la plus profonde, tandis qu'il essayait de se faire aimer des deux enfants, ses élèves. Pas une fois il n'entra en discussion; et son sang bouillonnait cependant, à entendre sans cesse ces déclamations brutales et fausses, offensantes pour la Vérité qu'il aimait, blessantes pour les personnes qu'il admirait. Pas une fois, extérieurement du moins, il ne se révolta contre le ton protecteur, les manières autoritaires, les commandements inconvenants dont souffrait sa dignité sacerdotale. Pas une fois il ne témoigna à qui que ce soit la profonde tristesse qui envahissait sourdement son cœur. Quand il se trouvait seul, longuement, il méditait, l'Evangile à la main, et il songeait aux œuvres de vacances où il avait essayé l'année précédente de travailler de toutes ses forces pour la Vérité, pour le Bien, pour la Justice, pour Dieu et pour les âmes...

Chaque vendredi, le curé de la paroisse venait dire la Messe et déjeuner au château. « C'est ma manière d'observer le vendredi chair », disait-il en riant. « Le pauvre homme n'a personne à qui parler et n'a rien à faire, c'est une distraction pour lui », confiait la comtesse avec commisération. « Il faut bien soutenir l'Eglise », ajoutait le comte, spirituel. Ces jours-là, l'Ecriture sainte, les Pères et la théologie servaient d'arguments aux doctrines les moins chrétiennes et aux thèses les plus notoirement inexactes; au nom de la charité, on disait aigrement

leur fait aux faux frères qui se permettaient d'avoir, d'exprimer surtout, des opinions tant soit peu différentes des opinions reçues sur les sujets les plus libres cependant; et les anathèmes tombaient aussi nombreux que les coups de fourchette. Ces jours-là, régulièrement, la République était vertement conspuée, Mgr X et Mgr Y étaient traités de renégats, la méthode d'immanence baptisée hérétique et incompréhensible, le peuple condamné au foin et à l'aiguillon, le rien à faire érigé en principe.

Et l'abbé Laus, impassible, malgré la honte qui rougissait son visage et l'indignation qui étreignait douloureusement son cœur, se contentait de répondre que la persécution sévit sur l'Eglise, qu'un évêque doit accomplir son devoir, que les questions de philosophie sont ardues, l'autorité nécessaire et le bien difficile à réaliser.

— Hé bien, monsieur le Supérieur ? se hâta d'interroger, avec un triste sourire, l'abbé Laus aussitôt rentré au Séminaire.

— Hé bien, mon cher, mes félicitations ! le Château et la Cure ont d'un commun accord écrit au vicaire général que vous êtes un esprit sûr, extrêmement distingué, que vous savez vous garder également du sillonnisme, du kantisme et de l'anarchie, que vous serez un jour l'honneur de l'Eglise, et qu'on souhaite vous avoir plus tard à Saint-Badoir comme curé !

— Et qu'en dites-vous, monsieur le Supérieur?

— Moi, mon cher enfant? Quand vous serez prêtre, soyez-le comme vous fûtes séminariste aux vacances 1905. Et oubliez pour toujours vos vacances 1906.

G. de la Motte.

VIII. — Réforme de l'enseignement secondaire ecclésiastique.

La sollicitude de *la Justice sociale* pour la for-

mation des clercs ne pouvait manquer de s'étendre à l'enseignement secondaire. Et comme nos démocrates n'ont rien à regretter, rien à changer, M. J.-B. T. nous dresse le plan de cette réforme dans le numéro du 21 septembre 1907. Naturellement c'est selon un *état d'esprit* différent de celui qu'il a si lestement relevé chez le P. Fontaine.

D'abord, pourquoi des maisons d'éducation religieuse?

Le présent article n'a pas pour objet de discuter la question du monopole ou plutôt de la liberté d'enseignement. Cependant on nous permettra d'affirmer que l'Etat, quoique organisé pour atteindre une fin terrestre, a le devoir, et par conséquent le droit de s'intéresser au développement intellectuel et moral de ses membres. Plus que cela, il a le devoir, et par conséquent le droit, de contrôler les actions individuelles qui s'exercent sur ce développement, ce qui ne veut pas dire qu'il se rende service à lui-même en tuant les initiatives privées ou en répudiant les méthodes non officielles. Légitime ou non cependant le fait est là. La division du travail se produit; la société laïque se suffit de mieux en mieux sur bien des points où elle a usé longtemps du concours de l'Eglise. Il faudra se résigner, car l'Etat se fera un corps à lui d'enseignement tellement riche et tellement armé de science qu'il écrasera toutes les concurrences, et même celle du clergé. Si, comme on peut le prévoir, les nations s'entendent pour se dégrever en partie de l'écrasant budget de la guerre, ce sera celui de l'instruction publique qui en bénéficiera. *Dans ces conditions, l'Eglise peut se demander s'il lui importe essentiellement de continuer, au prix des sacrifices financiers les plus durs, à dresser école contre école, enseignement contre enseignement, ou s'il ne lui vaut pas mieux revenir à la méthode des premiers siècles où elle vivait comme aujourd'hui dans un monde sans christianis-*

me officiel, à la méthode des saints Grégoire de Nazianze et Basile qui connaissaient le chemin du gymnase païen autant que celui de l'Eglise, à celle de tous les premiers chrétiens qui prenaient leur part des services publics, ne laissant, selon le mot de Tertullien, aux empereurs que leurs dieux et leurs temples... (1).

Quant aux autres centres de corps professoral médiocre ou de vie matérielle difficile, pourquoi ne pas les convertir en externats de lycées? L'éducation serait religieuse et l'instruction universitaire ; elles ne se nuiraient pas tellement que le résultat fût inférieur à l'ancien. Les parents seraient satisfaits ; car ils sont de plus en plus convaincus, à tort ou à raison, que l'enseignement de l'Etat est plus complet que le nôtre, et, par ailleurs, ils tiennent à voir grandir leurs enfants dans une certaine crainte du Seigneur qui est le plus sûr garant du respect à leur égard. Dans un diocèse que je connais, les élèves du petit séminaire se sont vus, à la suite d'une expropriation due aux derniers événements religieux dans la nécessité de suivre les cours du lycée de leur ville. Ils ne s'en trouvent pas encore religieusement plus mal et les finances de l'établissement s'en trouvent mieux. Les intérêts mêmes du diocèse y ont gagné, car on a pu rendre un certain nombre de prêtres au ministère paroissial qui en avait bien besoin..

Les efforts généreux et considérables concentrés jusqu'ici sur l'enfant et l'adolescent que la famille garde de concert avec le prêtre, devraient porter sur ce jeune homme qu'elle n'atteint plus. L'avenir est aux externats de lycée, aux cercles d'études et à toutes les œuvres de jeunesse. Leur fecondité est jusqu'ici supérieure à celle des écoles secondaires. Ne détruisons rien cependant, mais, pour Dieu, ne craignons pas de changer, d'évo-

(1) Ici, comme toutes les fois que les droits de l'Eglise ou de la Société catholique sont en jeu, se révèle la caractéristique de ces grands émancipateurs : biffer d'un cœur allegre toute l'œuvre du passé, tous les droits acquis, et ramener l'Eglise à la servitude de son berceau.

luer ; c'est en vertu de la même préoccupation du même but à atteindre qu'il faut parfois se défaire d'une méthode traditionnelle...

Après tout, quelle peut être la valeur moralisatrice de l'enseignement des belles lettres ? Et, s'il en a une, le laïc n'a-t-il pas meilleure grâce d'état que le prêtre, pour la tirer de ses leçons ? — On croit rêver, devant de tels paradoxes :

Passons aux sciences littéraires. Leur vertu spéciale est d'habituer l'enfant au maniement des idées pures, à la logique, à l'ordre, à la clarté dans l'exposition, à l'élégance de l'expression, au goût. Un bon professeur catholique laïque ferait tout cela excellemment. *Je n'ai jamais compris pourquoi on immobilisait tant de forces sacerdotales dans ce travail*, dans l'explication des auteurs latins et grecs, dans l'analyse des états d'âme de Chimène, Pauline, Camille, Phèdre, Hermione, Roxane. Qu'on excepte Bossuet, Pascal et la plus grande partie de la Bruyère, je ne vois pas, dans la littérature prétendue chrétienne, un seul grand auteur dont la préoccupation essentielle n'ait été de peindre, d'exprimer et de chanter l'amour profane ; pas une biographie complète qui ne soit agrémentée de défaillances morales démonstratives de la fameuse thèse de Rousseau. Or, le professeur est obligé, sous peine de manquer à son métier, d'analyser consciencieusement tout cela. Je sais bien qu'on dira : mais s'il est prêtre il offre le contre-poison nécessaire. Je crains bien qu'il n'augmente, au contraire, les effets du poison. L'exposition de toutes ces faiblesses humaines par un homme qui est sensé les ignorer, du moins pratiquement, produit sur l'enfant une impression médiocrement morale. Il se sent autorisé à fixer son esprit sur tous les objets relatifs à ce genre d'études, à ne plus repousser les « mauvaises pensées », à se griser d'ouvrages traitant les même sujets, à s'enflammer soi-

disant pour l'art et pour l'analyse psychologique qui le sollicitent beaucoup moins à cet âge que sa curiosité d'adolescent. *Le professeur prêtre, je le répète, semble encourager ces dispositions et couvrir de sa soutane les belles leçons de vie données par Racine ou Molière*, au lieu que le professeur laïque paraît simplement faire son métier de préparateur de bachot et s'il explique en compagnie de tous les poètes et de tous les romanciers la naissance, le mécanisme, les résultats de l'amour-passion on ne se scandalise point ; *on songe qu'il est père de famille, qu'il a été jeune homme et qu'il sait ce qu'il dit.*

IX. — M. l'abbé Naudet et les protestants

L'Encyclique *Pascendi dominici gregis* résume la tendance du mouvement moderniste en celle d'une conversion à peine déguisée du catholicisme au protestantisme libéral.

Je ne ferai pas à M. l'abbé Naudet, dont la foi ne peut être suspectée, l'injure de lui reprocher formellement une telle tendance. Mais il y a bien des manières de la favoriser inconsciemment, en créant, par exemple, un rapprochement trop intime entre jeunesse catholique, cléricale surtout, et jeunesse protestante ; en faisant par désir d'accord sur un terrain commun de trop grandes concessions à ceux qui sont hors de l'Eglise ; en se rapprochant d'eux beaucoup plus qu'ils n'entendent se rapprocher de nous ; en manquant, ici comme ailleurs, selon l'invariable habitude, du tact, de la mesure, de la prudence, de la fermeté de conduite et de doctrine, dont un prêtre, plus qu'un autre, doit éviter de se

départir dans ses relations privées, et bien plus encore, s'il se donne un rôle public; enfin, ce qui est plus grave que tout le reste pour un ministre de l'Eglise, en donnant à entendre que la foi et la religion seraient un mauvais fondement pour la rénovation sociale à entreprendre.

L'Avant-Garde, « journal d'évangélisation, organe des chrétiens sociaux de Langue française », dirigé par le pasteur Roth, disait, dans son numéro du 15 août 1907 :

A tous les lecteurs de *l'Avant-Garde*, amis et compagnons de travail, salut et fraternité.

On trouvera plus loin, en nombre assez considérable, des communications fort intéressantes de personnalités catholiques. Présentons quelques signataires. Il y a Joseph Fabre, le pieux chantre de Jeanne d'Arc ; le père Hyacinthe, le vénérable apôtre de la Réforme catholique auquel M. Séailles, dans le discours que nous reproduisons dans ce numéro, rend un témoignage si noblement ému ; il y a l'abbé Naudet, le vaillant directeur de *la Justice sociale ;* il y a l'abbé Célestin Samuel, dont l'œuvre bienfaisante, ignorée du plus grand nombre, porte déjà, ici et là, des fruits si bénis. D'autres encore m'ont écrit dont je ne dois pas ou dont je ne puis pas, faute de place, publier les lettres. Au cours des deux derniers mois, le *chiffre des ecclésiastiques catholiques inscrits sur le registre de* l'Avant-Garde *s'est très sensiblement augmenté*, comme aussi le chiffre de nos lecteurs laïques de toutes catégories.

De quoi je me réjouis fort, car ce nous est un précieux encouragement. *Nous sommes certainement actuellement le journal religieux le plus répandu en France.* Nous n'en tirons vanité aucune. Il y a des succès redoutables à cause des responsabilités qu'ils entraînent. Le nôtre — auquel nous n'aurions jamais osé croire, dont

nous ne supposions pas même la possibilité au début, est de ceux-là. Et, un peu plus loin : On trouve encore — et combien c'est doux ! — des frères, qui cherchent eux aussi comme on cherche soi-même, et ce qu'on cherche soi-même. Cette communauté de recherches vous constitue avec eux en parenté spirituelle incontestable. On se rappelle avec pitié les jours passés où l'on s'ignorait de parti pris, où l'on se méprisait, où l'on se combattait parce qu'on s'ignorait, et l'on se dit l'un à l'autre, comme me l'écrivait dernièrement l'abbé Naudet, que je me fais une joie de rencontrer un de ces jours : « Depuis, j'ai fait bien du chemin. Vous aussi. Il me semble que c'est vers la lumière, la justice et la vérité. Et, s'il est des points sur lesquels nous sommes divisés, que d'autres où, en notre commun maître Jésus, nous pouvons avoir le *cor unum et anima una.* »

Il y a donc une lettre de M. l'abbé Naudet, avec celles de l'ex-père Hyacinthe et des autres abbés. Elle débute ainsi :

Cher Monsieur *et Frère en N.-S.*,

Vous avez bien voulu me demander ce que je pense de l'enquête ouverte dans *l'Avant-Garde* sur l'avenir religieux de notre pays, et j'ai lu avec le plus grand intérêt les réponses que vous avez eu la bonté de me communiquer. Certes, il y a là une grave question ; et puisque vous me faites l'honneur de m'interroger, je vous demande la permission de répondre en toute franchise et liberté.

Je suis de ceux qui croient qu'auprès des intelligences loyales, les intérêts supérieurs de la vérité n'ont qu'à gagner à ces échanges de vues où chacun apporte quelque chose de son âme ; *je crois aussi que nous avons beaucoup à apprendre les uns et les autres et les uns des autres*, et que c'est une très noble préoccupation de chercher à se rencontrer, pour diminuer les obstacles qui

empêchent la pauvre humanité parfois si faible, de travailler à son progrès moral et à cet avènement du royaume que nous demandons à Dieu dans notre prière de chaque jour. Que de préjugés disparaîtraient, peut-être, si nous nous rencontrions plus souvent, la main tendue et le cœur sur la main !

Voudriez-vous toutefois me permettre, cher Monsieur, avant d'exprimer ma pensée sur le débat lui-même, de faire ici timidement et respectueusement une petite observation ?

J'ai été étonné, je ne le cache pas, de trouver dans *l'Avant-Garde*, signées de noms différents, des appréciations sur notre Eglise qui me paraissent manquer un peu de... sérénité. *Je sais bien que des appréciations semblables se rencontrent pareillement dans certains journaux catholiques au sujet du protestantisme ; chez nous comme chez vous, il y a des... cléricaux. Mais je ne crois pas que jamais vous ayez à faire semblable reproche à des feuilles comme* la Justice sociale, la Vie catholique, Demain *et autres semblables qui, à certains égards, tiennent de notre côté la place que* l'Avant-Garde *tient du vôtre.* Je vous prie, d'ailleurs, de prendre ceci comme une simple remarque, et de croire qu'il n'est nullement dans ma pensée de juger les intentions ou les hommes, et encore moins de les condamner.

Ayant constaté que ni le protestantisme, ni le catholicisme n'ont aujourd'hui une vraie influence sur la masse populaire, M. l'abbé Naudet poursuit en ces termes :

Pour vous comme pour nous, le contact est perdu ; il faut le rechercher ailleurs que sur le terrain religieux, si nous voulons exercer quelque action sur nos contemporains.

Chercher ailleurs, c'est, vous paraît-il, chercher sur le terrain moral et social ; il ne me paraît pas autrement

qu'à vous. C'est par ce côté, le côté moral et social que nous pouvons, que nous devons entamer les masses ; plaise à chacun de faire son devoir. Or, pour nous rencontrer dans un commun effort et travailler au relèvement moral et social, il n'est nullement nécessaire que nous diminuions notre dogme ou que vous transformiez vos croyances ; il suffit, mais il faut, que nous ayons les uns et les autres le souci de ce qui est plus beau, plus noble, plus pur et meilleur ; et que, dans la mesure de nos forces ou de notre faiblesse, nous donnions aux masses le souci du mieux devenir.

Est-ce tout ? Non certes, au moins pour un catholique, car il ne m'appartient pas de parler pour les protestants. Mais si je crois que l'édifice ainsi construit serait inachevé, *et qu'il y a lieu de se préoccuper d'autres vérités supérieures qui ne doivent pas rester dans l'ombre. je crois aussi que ce n'est point par là qu'il faut commencer*, car malheureusement notre peuple a oublié la langue dans laquelle s'expriment ces vérités. Pour si regrettable que cela soit, c'est un fait, il ne faut pas l'oublier.

Voilà pourquoi la question n'est pas, à mon avis, de savoir qui, du Protestantisme ou du Catholicisme, ramènera le peuple à Jesus-Christ dans... vingt ans ou même dans un siècle ou deux ; mais de savoir ce que requièrent les nécessités présentes, et si protestants et catholiques peuvent quelque chose pour commencer à tracer et à jalonner le chemin par lequel passeront les âmes de bonne volonté.

Si je ne dis point comme M. l'abbé X. : Ne soyez ni protestants ni catholiques, c'est que je crois que les uns et les autres, nous pouvons trouver dans notre Eglise une force qu il ne faut point dédaigner et qui peut multiplier nos efforts. D'ailleurs, « être chrétien » tout court n'est qu'une expression théorique en fait, il faut toujours en revenir à une conception du christianisme qui penche d'un côté ou de l'autre, et on est tou-

jours le protestant ou le catholique de quelqu'un. Si je ne dis point, comme certains l'attendent peut-être : Soyez catholique, c'est que cela ne dépend pas uniquement de vous, cela dépend, avant tout, de la grâce de Dieu.

Mais je dis : Soyons bons, purs, justes, charitables, doux et humbles de cœur, forts, prudents, tempérants et dévoués ; ayons toujours devant les yeux le sublime idéal que nous offre le Maître Jésus ; qu'en Lui, par Lui et avec Lui, notre effort soit incessant pour répandre autour de nous plus de bonté, plus de justice, plus de charité, de douceur, d'humilité, de force, de prudence. de tempérance et de dévouement. N'oublions pas, en outre, que si l'homme ne vit pas seulement de pain, i vit aussi de pain, et même que le pain de sa vie matérielle est la condition nécessaire des possibilités de sa vie morale ; dans notre *misereor super turbam*, faisons une place très large à la question du pain.

Il ne convient pas de rechercher maintenant si les Protestants se sont éloignés de ce programme, *mais j'ai le droit de dire que les catholiques — je dis les catholiques, je ne dis pas l'Eglise, et quand il vous plaira j'expliquerai pourquoi — ne l'ont pas réalisé suffisamment*. Du moins, est-il nécessaire, cher Monsieur, que ce programme, vous et vos amis de *l'Avant-Garde* le rappeliez dans votre milieu, tandis que mes amis et moi nous le rappellerons dans le nôtre. Œuvre difficile, rôle ingrat, nous le savons, des deux côtés pour en avoir souffert : mais après tout qu'importe, si nous sommes les serviteurs de la cause sainte et si nous gardons confiance en notre Père qui est aux cieux ! Vivons bien notre présent, Dieu nous aidera à préparer l'avenir !

Il y aurait maintenant à traiter une autre question qui se pose d'elle-même : est-il opportun que les protestants et les catholiques recherchent et multiplient les occasions de travailler ensemble ?

Pour ma part, je le crois, mais pour cela il faudrait

auparavant faire disparaître de bien graves et nombreux préjugés, je ne sais pas si nous vous connaissons, mais la lecture de vos journaux et même la lecture de *l'Avant-Garde* me montre, à n'en pas douter, que vous ne nous connaissez pas. Si cette lettre n'était déjà bien longue, il y aurait peut-être intérêt à donner ici certaines explications ; si vous croyez la chose utile, je suis prêt à l'essayer quand il vous plaira.

En attendant, croyez bien que je ferai toujours, en ce qui me concerne, tous mes efforts pour bien vous comprendre et pour mieux vous aimer : je remercie la Providence qui m'a fourni une occasion nouvelle de le dire et de vous exprimer, cher Monsieur, en notre commun Maître Jésus, mes sentiments de religieux respect et fraternel dévouement.

L'abbé NAUDET.

X. — Après l'Encyclique « Pascendi dominici gregis »

Du moins, *la Justice sociale* se surveille-t-elle depuis la condamnation solennelle du modernisme?

Elle se tient sur ses gardes ; elle prend, comme elle le dit plus loin, ses précautions, en changeant le nom de son directeur, parce que, quelque tolérance dont ait joui jusqu'ici M. l'abbé Naudet, il lui serait difficile d'obtenir *l'imprimatur* qui lui deviendrait indispensable. A-t-elle changé d'esprit? Il n'en faudrait pas juger par ce qui nous reste à dire. Dans tous les cas, sciemment ou faute de comprendre, elle prêche encore le modernisme à l'heure présente.

Sans rappeler des faits déjà cités, sans parler de son attitude à l'égard de l'autorité épiscopale,

dont il sera question plus loin, je n'en veux ici pour preuve que les études publiées par M. Joseph Serre, dans les numéros des 2, 9, 16, 30 novembre et 7 décembre 1907, sous ce titre : *Pourquoi je suis croyant.*

M. Joseph Serre (1), animé d'un louable, et, je n'en doute pas, très sincère désir de conciliation, a imaginé une théorie ingénieuse, et quelque peu ingénue, pour sauvegarder à la fois l'honneur des modernistes et les exigences de la foi.

La maxime essentielle de cette théorie est celle-ci : les systèmes modernes sont généralement vrais en ce qu'ils affirment, faux et hétérodoxes en ce qu'ils nient ; vrais dans leur partie positive, faux et hétérodoxes dans leur partie négative. Leur tort est d'exclure. L'Eglise, elle, affirme mais n'exclut pas.

Laissons de côté, pour le moment, ce que fait l'Eglise, et ne considérons que la position des modernistes.

Le malheur est, pour M. Joseph Serre, que les modernistes ne se contentent pas d'affirmer une part de vérité, ils affirment aussi beaucoup de choses fausses, contraires à la doctrine catholique ; et, par conséquent, sont souvent hétérodoxes aussi bien par ce qu'ils affirment que par ce qu'ils excluent. En outre, l'affirmation de vérités qui ne sont pas directement l'objet de la foi ou de la doctrine théologique ne constitue qu'un accord négatif avec celles-ci ; le fait d'admettre quelque chose à quoi elle

(1) « M. Joseph Serre est un poète amateur de métaphysique, grand admirateur de Hello et qui concilie une ardente foi catholique avec un libéral et sincère amour de la démocratie. » (Houtin, *la Crise du Clergé*, p. 250.)

ne répugne pas ne constitue nulle conformité positive entre elle et cette vérité reconnue. D'autre part, la foi n'est pas fragmentaire, et on n'est vraiment d'accord avec elle qu'en adhérant à tout son objet.

Confiant dans sa théorie, M. Joseph Serre essaie de sauver la position des modernistes; il tente de baptiser la vérité du nom de l'erreur, et de passer à l'erreur la robe blanche de la vérité. Les divisions de son travail sont celles-ci : je suis croyant parce que je suis positiviste, parce que je suis pragmatiste, parce que le dogme est action et vie, parce que je suis anticlérical, parce que l'Eglise a condamné Galilée, parce que je suis immanentiste, parce que je suis agnostique.

Je ne nie pas que ce jeu de paradoxes ne puisse prêter à des efforts d'esprit assez ingénieux, ni ne conteste, encore une fois, la sincérité de l'intention dans laquelle on s'y livre, mais il faut constater qu'il est trop dangereux, car il conduit celui qui le cultive à des propositions, à des affirmations qu'un catholique sincère ne peut plus se permettre après l'Encyclique.

Il faut vraiment en faire trop bon marché, il faut même n'en tenir nul compte, pour mêler encore, à l'heure actuelle, à des arguments malheureux ou trop insuffisants, des propositions comme celles que je souligne dans ce passage :

Sans doute le catholicisme est un dogme comme l'athéisme, comme le matérialisme. Mais *qu'est-ce qu'un dogme ?* Telle fut la question posée, on s'en souvient, par un catholique très moderne, M. Edouard Le Roy, en un article, puis en un livre retentissant dont l'Eglise a condamné les erreurs, c'est-à-dire les néga-

tions, car le sytème de M. Le Roy, comme tous les systèmes, est faux par ce qu'il nie, vrai parce qu'il affirme. Sa thèse sur la preuve de l'existence de Dieu, par exemple : « On ne s'élève à cette mystérieuse existence que pour une action du dedans, par une expérience de la vie intérieure, par les démarches efficaces de l'amour », cette thèse est magnifiquement juste en sa partie positive comme *affirmation* d'une preuve — et la plus intime — de l'existence de Dieu. Elle est fausse et hétérodoxe, *comme exclusion* des autres preuves, et c'est dans cette exclusion, uniquement, dans ce *que* trop étroit qui ferme l'horizon que réside le point faible, l'erreur, du système. En nous gardant de cet esprit d'exclusion, et sans nier la valeur intellectuelle et philosophique du dogme nous pouvons bien dire avec l'école contemporaine et l'Eglise même, que le dogme catholique a un *pratique* (et telle est la forme sous laquelle sa notion est le plus facilement assimilable aux intelligences d'aujourd'hui). Il énonce (non pas uniquement, là serait l'erreur), mais essentiellement une *prescription d'ordre pratique. Il est, plus que tout, la formule d'une règle de conduite.*

Je crois au dogme parce qu'il est vie et action; parce que l'attitude morale qui lui correspondrait est la sainteté.

La thèse de M. Le Roy est, au contraire, complètement fausse, car ce qu'il donne comme une preuve est, comme preuve, de nulle valeur. On n'a jamais prouvé et on ne prouvera jamais l'existence de Dieu par la considération de l'action du dedans.

Et l'on se demande si M. Joseph Serre parle en ironiste, quand il ajoute : le « point faible et l'erreur sont uniquement dans ce *que* ». S'il le dit sérieusement, c'est confondre la forme de la proposition avec son objet. M. Serre n'a pas compris

que, pour parler comme lui, la partie positive est ici la partie négative. Le système de M. Le Roy consiste uniquement dans l'exclusion où M. Serre voit seulement un point faible.

C'est ainsi que, plus loin, à propos de l'immanence, M. Serre, citant cette autre proposition de M. Le Roy : « Nous ne connaissons la réalité surnaturelle que sous les espèces de l'action qu'elle exige de nous », ajoute : « Ce *que* est à retrancher » (30 novembre).

D'abord, il ne s'aperçoit pas que ce *que* retranché supprime et nie simplement la proposition de M. Le Roy, en lui substituant la proposition contradictoire : la réalité surnaturelle ne nous est pas seulement connue sous les espèces de l'action qu'elle exige de nous.

En outre, il ne suffit même pas de la contradictoire, c'est la proposition contraire qu'il faut prendre, car tout est faux et, pour rester dans la vérité, on doit nier que la réalité surnaturelle puisse être aucunement acquise par cette voie.

A quoi s'évertue donc M. Serre ?

C'est tout aussi malheureusement qu'il veut trouver un sens acceptable à cette proposition de M. Fonsegrive, qui est également l'affirmation d'une erreur : « En suivant l'expansion et le développement de l'action humaine, c'est-à-dire en regardant en soi, on doit voir apparaître et s'épanouir ce que notre action révèle en son fond, par conséquent Dieu et le surnaturel » (7 décembre).

On ne verra nullement cela, si on ne le tient premièrement d'ailleurs.

Revenons à l'article que nous citions :

Les deux Critiques de la Raison de Kant dominent la pensée contemporaine comme une cathédrale à deux tours, la cité dort à ses pieds géants. L'intelligence, l'objectivisme, l'absolutisme rationaliste ou dogmatique de l'esprit, qui sont un point de vue de la vérité, nous frappent moins que le point de vue contraire ; nous nous désintéressons trop peut-être de la valeur absolue et objective des essences, du monde, de Dieu, des idées, pour nous borner à nous-mêmes et à leurs effets sur nous ; le relativisme, le subjectivisme, le pragmatisme s'élèvent comme les colonnes du Temple de l'Intelligence et de la Sagesse moderne...

Je lis dans la *Revue de Philosophie* du 1er mai 1906 un remarquable discours du professeur américain Williams James à l'assemblée annuelle de *l'Union philosophique* (Université de Californie), qui me confirme en mes convictions *et semble ouvrir une voie merveilleusement sûre et moderne vers la conquête de la vérité religieuse.*

Toute la fonction de la philosophie, dit excellemment W. James, doit être de trouver la différence pratique pour vous et moi, à des instants déterminés de notre vie, entre une formule du monde et une autre formule...

Le pragmatisme nous montre que, si la croyance en Dieu est vraie, elle doit transformer notre expérience ; et que c'est là sa vraie signification... *La controverse sur Dieu, assez triviale si nous la considérons sous son aspect académique et théologique,* prend un sens tragique, si nous la jugeons à ses résultats dans la vie réelle.

... Vivons d'abord, et de notre mieux, la vie chrétienne, semble t-il dire, nous formulerons ensuite les principes dogmatiques qui la gouvernent ; récitons la prière du Christ, puis nous établirons la philosophie qui se dégage de cette prière, *La vie d'abord, la doctrine ensuite.*

...En religion comme en morale, comme en tout ordre pratique, l'action ne saurait attendre que les problèmes soient correctement résolus par les logiciens. La vie n'est pas assez longue pour une religion de syllogismes. *Et puis les preuves ont si peu de part ici dans la solution des problèmes !*

...En réalité, *les preuves sont des convictions personnelles desséchées;* il faut avoir celles-ci pour trouver celles-là.

...Si l'exemple d'une vie simple agit plus que tous les raisonnements métaphysiques pour la conviction des esprits, n'est-ce point que la vie réelle d'un saint est une démonstration positive et expérimentale de la vérité religieuse, *supérieure à toutes les preuves de la théologie* comme à toutes les objections de l'impiété ?

...Toute expérience est du positivisme ; *or, la religion vraie est une expérience de l'âme.*

Lisez le beau livre, scientifique comme un traité de chimie ou de biologie spirituelle, de *l'éminent libre-penseur américain William James, l'Expérience religieuse* (!), etc...

Et, sur l'Eglise, pour l'innocenter d'avoir condamné Galilée :

La question du point de vue est, en toute chose, capitale. L'erreur et la vérité des jugements en dépendent. Que d'objections scientifiques, intellectuelles, politiques, sociales ne fait-on pas tous les jours à l'Eglise catholique? *Or le point de vue de l'Eglise n'est ni intellectuel, ni scientifique, ni politique, ni même social...* *L'Eglise n'est l'initiatrice d'aucun progrès temporel.* Le point de vue de l'Eglise est le point de vue spirituel.

...Ce point de vue moral et spirituel est non seulement celui du dogme, mais de la Bible, mais de l'Index, etc... Du point de vue intellectualiste et scientifique, il est

aussi difficile de justifier la condamnation de Galilée que la création d'après Moïse, très juste cependant au point de vue de l'Ecriture. *Si l'Eglise au contraire a moins pour but, dans l'Index comme dans le dogme, de condamner une erreur ou de proclamer une vérité (ce qui, en définitive, étant d'ordre spéculatif semble moins sa raison d'être) que de donner une règle de conduite ou de prévenir un danger spirituel, alors tout s'explique.*

...Cette théorie du point de vue moral rend bien compte de deux faits qui peuvent étonner les intellectuels : que l'Eglise condamne en général toute nouveauté touchant *la foi* ou la conscience de la majorité des fidèles et ne fait nulle difficulté de retirer plus tard sa condamnation, quand *l'idée nouvelle est entrée dans la foi* ou la conscience, qu'elle ne saurait plus troubler. *L'Imitation de Jésus-Christ* fut à l'Index (???), *Lamennais est orthodoxe aujourd'hui*, et voici que récemment, en Allemagne, devant un auditoire de plusieurs milliers de personnes, à la suite de conférences qui avaient fait courir tout Berlin, un savant Jésuite, le P. Wasman, acclamait, en face du représentant d'Hœckel, la théorie de l'Evolution et sa conciliation avec la philosophie catholique. Tant que la doctrine évolutionniste, mal étudiée encore, fut pour le monde chrétien une nouveauté scandalisante, *l'Eglise, incarnation de la conscience chrétienne*, la tint pour suspecte et dangereuse (1).

Il n'y a pas non plus de correctifs, quoique M. Serre en annonce, pour légitimer ce qu'il écrit en expliquant qu'il est croyant, parce qu'agnosti-

(1) Le P. Monsabré et beaucoup d'autres apologistes en ont fait autant bien avant lui, ou, du moins, plus sagement, ont admis cette conciliation avec un évolutionnisme mitigé. Est-ce de la théorie absolue qu'on parle ici ? Est-ce de l'Imitation même, ou d'une traduction faussée ? Est-ce le Lamennais condamné qui est devenu orthodoxe ?...

que. Après avoir rappelé que les grands maîtres du positivisme moderne ont posé, au delà de la science, l'inconnaissable, il formule ces propositions dont le sens est très précis, très complet, et en opposition formelle avec la doctrine confirmée par l'Encyclique :

Et pourtant, cet au-delà existe, et il y a pour l'homme des questions plus urgentes que la chimie ou l'algèbre. Quel est le sens de la vie ? Que deviendrai-je après ma mort ? Quel est le mot de l'énigme humaine ? Que faut-il penser de Dieu ?

Ce n'est pas seulement la science qui se déclare ici, et à bon droit, impuissante, *c'est la philosophie elle-même et même la religion naturelle*. De là l'agnosticisme, qui est la grande tentation philosophique de notre temps, De l'au-delà, des grandes questions éternelles qui intéressent la destinée et orientent la vie, nous ne pouvons rien savoir, — ou peu de chose — par la raison ou la science.

Mais n'y a-t-il que la raison et la science ? N'avons-nous pas reconnu dans l'homme *l'existence d'une faculté plus haute*, qu'on la nomme *foi*, *intuition*, *cœur*, *mysticisme*, *sens divin*, et la religion positive, la religion chrétienne surtout, n'est-elle pas précisément *la réponse à cet appel intime et sacré qui est le fond même de l'âme ?* Ici, l'agnosticisme, excellent dans son domaine, comme la science, mais qui a ses limites comme elle, expire, pour faire place à la foi et à l'amour supérieur, *qui ont leurs raisons que la raison ne connaît pas, bien qu'elle puisse s'en éclairer et s'en accroître.*

XI. — « La Justice sociale » et la hiérarchie ecclésiastique

Lorsqu'au mois d'août 1902 fut révélée la pro-

pagande clandestine faite dans les séminaires français en faveur des journaux démocrates chrétiens et du mouvement moderniste, Mgr Dubillard, évêque de Quimper, fit paraître un communiqué dans la *Semaine religieuse* pour signaler la gravité, les conséquences de ces faits à ses collègues dans l'épiscopat. *La Justice sociale* de M. l'abbé Naudet et *la Voix du siècle*, qui était alors le journal de M. Dabry, y étaient mentionnés, comme des publications « dont la lecture ne peut qu'être funeste à la discipline ecclésiastique et à la formation du jeune clergé. »

M. l'abbé Naudet fit dans son journal cette réponse injurieuse et grossière :

Un évêque, un vrai, franc d'allure et conscient de son acte, nous aurait attaqué en face, sous sa signature, nettement. Il aurait dédaigné ce mode honteux de la note impersonnelle, qui semble avoir pour unique but de n'encourir aucune responsabilité ; il aurait laissé à d'autres la voie oblique, le chemin de traverse où l'on s'embusque à la nuitée, pour jeter aux passants des pierres dans le dos.

L'injonction faite à des prêtres bons, pieux, d'avoir à jouer le rôle abominable de ces êtres répugnants dont les honnêtes gens refusent de toucher la main et que l'on nomme « casseroles » dans les bureaux de la rue de Jérusalem, me semblait chose si lamentable, offrant à nos ennemis l'occasion de faire campagne contre nous, que le silence me paraissait préférable, dussé-je en souffrir... Le communiqué organise l'espionnage et oblige les séminaristes à voir dans leurs curés et leurs vicaires d'abominables délateurs. Voilà les presbytères devenus des boîtes à délations, et de vénérables prêtres élevés à la dignité de mouchards ?

M. l'abbé Dabry ne fut pas en retard sur son confrère et ami. De son côté, il écrivait :

> On nous demande ce que nous pensons de la fameuse note publiée par Mgr l'évêque de Quimper et reproduite avec une platitude niaise par tous les journaux et toutes les *Semaines religieuses à la solde du parti réfractaire.*
>
> Nous y sommes nommément représentés, nous et nos amis, comme faisant œuvre malsaine, œuvre de Satan (a dit un commentateur), de complicité avec les francs-maçons et les socialistes.
>
> Nous répondons que nous n'en pensons rien. Mgr Dubillard, évêque de Quimper, n'est pas notre évêque. Ce que nous faisons ne le regarde pas et ce qu'il dit peut difficilement nous atteindre.
>
> Nous avons voulu savoir quelle était la valeur de l'homme qui, étendant gratuitement sa juridiction épiscopale, a la prétention de nous mettre au ban de l'opinion catholique. Nous sommes allés exprès à Besançon où, il y a deux ans, il exerçait encore les fonctions de vicaire général. Nous avons fait une enquête que nous continuerons et qui nous permettra de constituer un dossier.

Des incidents plus récents, postérieurs aux derniers actes du Saint-Siège, viennent de révéler encore plus tristement les dispositions de nos démocrates chrétiens à l'égard de l'autorité épiscopale. Il n'est pas exagéré de dire que nous sommes en pleine anarchie spirituelle.

Une indiscrétion déloyale ayant fait passer aux mains de M. l'abbé Naudet une lettre privée où M. le chanoine Delmont, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, se reconnaissait l'auteur de la brochure sur *les Erreurs des démocrates de la Justice sociale*, parue sous le nom de l'abbé

Dalbin, M. Naudet lui adresse, dans son numéro du 7 septembre 1907, une lettre ouverte insultante, d'un ton qui, d'un prêtre à un autre prêtre, est vraiment un scandale (1), et dont nous extrayons seulement le passage, non moins scandaleux, concernant les évêques qui avaient donné leur approbation publique à cette brochure :

Enfin ce pauvre article se présente tout seul, tandis que cinq évêques et un dignitaire ont daigné présenter votre livre au public. Vous me permettrez, n'est-ce pas? de saluer ici ces éminents ecclésiastiques qui ont bien voulu étayer de leur nom respectable l'anonymat de vos diffamations. J'aime à croire, d'ailleurs, que vos vénérés patrons, non seulement ont cru que vous vous nommiez Dalbin, mais encore ont eu la conscience de contrôler soigneusement dans mes ouvrages chacune de vos citations. Ils ont pu se tromper en lisant mal, mais on ne saurait leur en vouloir. Ne point comprendre, n'est pas une faute, tandis qu'une signature donnée légèrement en pareil cas fait endosser la responsabilité de calomnies qui, elles, constituent un regrettable péché.

Je n'en veux donc point à ces estimés seigneurs et s'ils m'ont fait quelque mal, je vous assure que je leur pardonne comme notre Maître pardonnait à ses bourreaux.

Comment pourrais-je leur en vouloir?

L'un d'entre eux est si âgé qu'un secrétaire indélicat a peut-être abusé de son nom, cela s'est vu dans le diocèse qu'il habite ; renseignez-vous auprès de l'abbé Lemire, il vous documentera.

Si tel autre a écrit, c'est que nous eûmes jadis ensemble une petite histoire où Sa Grandeur n'a pas tenu pré-

(1) Cette lettre fut suivie d'une seconde, plus offensante encore. Mais l'une et l'autre, sans doute, n'ont point été étrangères à la détermination que le Saint-Père prit, sur ces entrefaites, d'honorer M. l'abbé Delmont de la prélature, en spécifiant dans le bref, que c'était aussi pour récompenser son courage, à défendre la saine doctrine dans ses écrits.

cisément le beau rôle et dont j'ai conservé le dossier. Pour avoir eu des torts à mon égard, Elle me devait quelque chose : sa lettre en réalité n'est pas une lettre, c'est le paiement.

Un troisième aussi était mon débiteur. Lorsqu'il fit jadis un appel en faveur de ses diocésains affamés, *la Justice sociale* qu'il avait traitée de journal maçonnique lui envoya cinq francs. Le charitable évêque les reçut, mais vraisemblablement de la main gauche ; et, pour observer le précepte évangélique, il laissa ignorer le fait à sa main droite, afin de permettre à celle-ci d'envoyer toutes ses félicitations à Dalbin... On ne dit pas que Sa Grandeur nous ait rendu l'argent.

Il en est un qui m'a étonné et je ne puis arriver à comprendre pourquoi il s'est embarqué dans cette galère. Je suis quasi son compatriote, il sait que l'évêque dont il fut le vicaire général pas toujours sympathique, m'honorait d'une certaine confiance ; j'ai pas mal d'amis dans son diocèse d'origine, un diocèse où on raconte beaucoup de choses... Etait-il bien utile et de prudente sagesse de donner un encouragement à ceux qui se plaisent à fabriquer des histoires contre mes amis et contre moi, et de nous inciter ainsi à raconter celles qu'on dit, là-bas sur... les autres ?

On compte aussi parmi vos patrons un certain « Durusselle, vicaire général ». Personne ne connaît Durusselle, et je n'insiste pas.

Il y a enfin, cela ne pouvait manquer, Mgr Turinaz. Celui-là est un ennemi, nul ne l'ignore, mais du moins c'est un ennemi brave et loyal et il attaque en face. Sans doute écrivant sa lettre, il a eu le tort de coopérer à une mauvaise action anonyme, et cela n'est pas beau ; mais de sa part, cela étonne, il ne nous a point habitué à ces procédés ; et comme une fois n'est pas coutume, je passe après m'être incliné respectueusement...

Quant au résultat, voyez donc, j'en suis navré, il est plutôt négatif.

Vous avez envoyé « par cinquantaines » des brochures à Oran en 1906 — et voilà que je reviens prêcher à la cathédrale d'Oran en 1909. — Vous avez envoyé « par cinquantaines » des brochures à Albi en 1907 et j'y reviens en 1908. — Vous avez fait la même opération à Bordeaux; j'y suis revenu en 1907 et j'y reviendrai en 1908. *Item* à Toulon. *Item* en d'autres lieux que vous ne nommez pas : à Paris notamment, etc. Quant à Clermont, tranquillisez-vous et reposez sans crainte; Clermont a été servi cette année 1907, lors de ma station du mois de juin, aussi y reviendrai-je en 1909 et en 1910.

Il est, en effet, très digne de remarque que le prêtre qui joignait au scandale de tant d'autres paroles scandaleuses, le scandale de sa réponse à Mgr Dubillard, et qui devait y ajouter celui, plus grand encore, de sa réponse à Mgr l'évêque de Périgueux, que nous allons citer, soit encore appelé par d'autres évêques pour prêcher la retraite ecclésiastique à leur clergé, l'instruire de ses devoirs, ou, même, pour des prédications de carême, grâce auxquelles il colporte son enseignement moderniste.

En octobre 1907, *la Semaine religieuse* de Périgueux publia le communiqué suivant, que l'évêque de ce diocèse, Mgr Bougoüin, marquait formellement du caractère d'un acte de sa fonction pastorale :

Un journal de Périgueux donne à ses lecteurs la nouvelle suivante : « Nous croyons savoir que M. Marc Sangnier, président du Sillon, fera dans notre ville, vers la fin de ce mois, une grande conférence publique et contradictoire. »

Pour répondre aux questions qui Nous sont adressées Nous déclarons vouloir Nous conformer à la conduite

de plusieurs de nos vénérés collègues. En conséquence, dans le sentiment d'un grave devoir à remplir, après avoir réfléchi et prié, Nous défendons à tous les prêtres de Notre diocèse, d'une manière absolue et en invoquant l'obéissance qui nous est due, d'assister, non seulement à la dite conférence, mais aussi aux autres conférences ou congrès du Sillon. Nous étendons cette défense, sous peine d'exclusion, aux élèves de Notre Petit et de Notre Grand Séminaire.

Nous réprouvons aussi l'achat et la lecture des journaux : *la Justice sociale* et *l'Éveil démocratique;* et Nous les défendons à tous les *ecclésiastiques* soumis à Notre juridiction (1).

Certes, après les spécimens que nous avons donnés des idées propagées par *la Justice sociale*, et si l'on considère que le jeune clergé, les séminaristes sont sollicités, par tous les moyens de propagande, d'en faire leur lecture, la seule chose dont on pourrait s'étonner, c'est que la mesure prise courageusement par Mgr l'Evêque de Périgueux soit isolée, qu'elle ne soit pas généralisée, et depuis plusieurs années déjà.

Quelques jours après cet acte, on lisait dans *la Justice sociale*, sous le titre *Pro Domo*, l'article extrêmement suggestif que voici :

On lit les trois lignes suivantes dans la *Semaine religieuse* du diocèse de *Périgueux* et *Sarlat :*

« Nous réprouvons aussi l'achat et la lecture des journaux *la Justice sociale* et *l'Eveil démocratique*, et nous les défendons à tous les *ecclésiastiques* soumis à notre juridiction. »

(1) Cet ouvrage était déjà à l'impression, quand ont paru successivement les mêmes defenses portées par NN. SS. de Nancy, de Rennes, de Laval, en ce qui concerne *la Justice sociale* et *la Vie catholique*.

Un point c'est tout !

Pas un motif, pas une raison. La guillotine sèche, quoi !

Ainsi parlaient les dieux, ainsi jadis parlait le tzar : *Sic volo sic jubeo, sit pro ratione voluntas.* Mais les dieux sont détrônés et le tsar est en train de perdre sa couronne : on ne joue pas toujours impunément à ce petit jeu-là.

La Justice sociale est reçue dans plus de quatre-vingts diocèses en France. Un seul évêque en interdit la lecture à son clergé.

Un seul c'est peu.

Et il paraît difficile de faire croire que ce peu est compensé par la haute situation et la notoriété prépondérante du prélat.

Mais alors même que quelques autres suivraient cet exemple, notre conscience n'en serait pas autrement alarmée. Le respect que nous professons pour l'épiscopat ne nous permet pas, en effet, de croire qu'un journal puisse être bien dangereux, encore que « réprouvé » par ceux-ci, s'il continue d'être jugé au moins comme inoffensif par ceux-là.

En attendant, nous rappellerons humblement à Mgr l'Evêque de Périgueux et de Sarlat que nous avons contracté à son égard une dette; nous ne manquerons pas d'acquitter cette dette lorsqu'en viendra le temps.

Il faut que nos amis le sachent. Cet acte de Mgr de Périgueux n'est qu'un épisode de la campagne sans merci déjà engagée contre nous. Depuis quelques semaines, cette campagne se poursuivait dans l'ombre ; nous préférons qu'elle continue au soleil. Et comme nous sommes de ceux qui ne craignent pas la bataille, le moment est venu ici de dire que nous avons pris nos précautions.

Depuis le 1er octobre, M. l'abbé Naudet, notre ami très cher, et notre maître toujours respecté, n'est plus directeur de *la Justice sociale*. Il fallait pour cela

laisser sa liberté complète au journal et lui permettre d'assurer plus solidement ses positions.

On veut notre peau, nous la défendrons énergiquement. Les abonnés et les lecteurs de *la Justice sociale* forment une famille, ils nous resteront fidèles ; nous espérons même qu'ils nous enverront des subsides pour la propagande et qu'ils nous recruteront de nouveaux adhérents.

Qu'ils se rassurent, d'ailleurs. M. l'abbé Naudet continuera, comme par le passé, à donner sa collaboration au journal.

A la veille de commencer une épreuve qui pourra être très dure, nous n'avons pas cru prudent d'affaiblir nos forces, et nous nous sommes assuré par traité le concours de notre ancien directeur.

Quant à la responsabilité effective de ce qui paraîtra désormais dans nos colonnes, nous l'assumons tout entière. Le docteur Lancry, qui est le plus ancien et le plus indépendant de nos rédacteurs, a bien voulu accepter la direction du journal ; le comité se solidarise avec lui.

Durant quinze années, *la Justice sociale* a vécu sous la direction d'un prêtre dont tout le monde connaît la haute valeur morale et le talent. Avec lui, durant quinze années, la plupart d'entre nous ont livré de superbes batailles pour le peuple, pour la France, pour Dieu. Et nous avons toujours eu confiance, ne nous croyant pas obligés d'être plus scrupuleux que tant de prêtres et tant d'évêques qui ont invité M. l'abbé Naudet à monter dans les plus illustres chaires du Pays.

Pour sauver l'œuvre que certains veulent mettre en péril, l'ancien directeur de *la Justice sociale* est obligé de rentrer dans le rang.

Il y rentre sans hésiter, et comme les autres il y occupera sa place de soldat. D'ailleurs, et sans même invoquer les contrats qui nous lient, il lui serait impossible de faire autrement. La gestion d'un journal est une

lourde charge financière. Les traités, les baux, les obligations diverses déjà engendrés par cette gestion étant au nom et à la responsabilité de M. l'abbé Naudet, nous n'avons pas cru devoir nous substituer à lui et prendre cette charge. De graves intérêts matériels sont engagés dans *la Justice sociale*, l'éloignement de M. l'abbé Naudet les aurait compromis. Empêcher cet éloignement était notre droit, c'était aussi notre devoir.

Ainsi le journal continuera de vivre, et sans crainte nous attendrons les événements.

Depuis l'Encyclique, certains ont voulu faire passer pour fous, idiots ou méchants tous ceux qui, au cours des dernières années,ont lutté, à leurs risques et périls, pour faire à l'Eglise sa place dans la cité moderne. Il est des hommes qui ne veulent à aucun prix que nous allions vers la cité moderne; ils estiment que c'est à la cité moderne de venir vers nous, ainsi traduisent-ils le « *euntes docete*, allez et enseignez,» de Jésus.

Pour nous qui comprenons les choses d'une autre manière, nous continuerons d'aller vers nos frères qui habitent la Cité moderne, inlassablement, la main ouverte et le cœur sur la main.

Laïcs, sans doute, mais laïcs catholiques et humblement soumis à l'autorité religieuse agissant en son domaine, nous continuerons à revendiquer, en dehors de ce domaine, les droits d'une légitime indépendance, pour l'honneur de notre dignité d'hommes et de notre liberté de penseurs.Suivant les usages de la maison, nous n'attaquerons jamais les premiers ; mais on peut être assuré, si on marche sur nous, que nous serons toujours prêts à nous défendre ; d'autant mieux que notre nouvelle organisation *nous permettra d'user plus librement de nos dossiers et de moins ménager nos coups*.

Nous ne chercherons pas la bataille, nous ne la redoutons pas non plus; comme nous le disions plus haut, les événements nous inspireront.

Et pour bien montrer notre désir d'être pacifiques,

nous renoncerons même à dire aujourd'hui quelle a été notre stupéfaction douloureuse en constatant, par la lecture de la *Semaine Religieuse de Périgueux*, avec quelle désinvolture on croit avoir le droit de mener des consciences de prêtres.

Pauvres curés, pauvres pasteurs de peuple traités ainsi en écoliers, et dont on estime si peu le jugement, la science, l'esprit sacerdotal et même l'esprit chrétien qu'on vous interdit de lire ce que peuvent lire non seulement tous les autres prêtres français et étrangers, mais encore tous les habitants de vos paroisses, jusqu'aux plus jeunes gamins.

On n'a pas osé « réprouver » et vous interdire d'autres journaux encore que leurs rédacteurs soient notoirement anti-chrétiens, ou, ce qui est pire, qu'ils prennent un manteau chrétien pour mieux dénoncer, diffamer, traîner dans la boue jusqu'aux prélats qui ne pensent pas comme eux.

On n'ose pas à cause des représailles.

Mais croyant que *la Justice sociale* était toujours dirigée par un prêtre, on a pensé en avoir plus aisément raison.

Eh bien, Messieurs, on s'est trompé, on s'est trompé complètement.

Mais tout cela est triste.

LE COMITÉ.

L'insolence et les menaces envers l'évêque de Périgueux, l'effort pour exploiter les divergences des évêques ne sont pas les seules choses qui frappent l'attention dans cet article. Nous y apprenons que M. l'abbé Naudet quitte les fonctions de Directeur de *la Justice sociale*, parce qu'on a cru nécessaire de prendre des précautions dont nous avons déjà indiqué le but. Mais il reste l'âme du journal, le grand rédacteur et l'administrateur. On

le soustrait seulement aux obligations spéciales que la fonction de directeur lui créerait à l'égard de l'autorité ecclésiastique.

Il est remplacé par un de ses collaborateurs, le docteur Lancry, qui, depuis longtemps, remplit à lui seul la moitié du journal de chroniques dont le ton lui fermerait toutes les portes de la presse qui a de la correction et de la tenue.

On en va juger tout à l'heure. Mais il faut d'abord faire place à M. l'abbé Gayraud. La communauté de foi démocratique lui fait un pieux devoir de consoler son confrère des injustes persécutions par lesquelles l'évêque de Périgueux, en condamnant *la Justice sociale*, s'oppose à l'établissement du règne de Jésus-Christ :

CHAMBRE DES DÉPUTÉS — 19 octobre 1907.

Mon bien cher vieil ami,

A l'heure où vous, le vaillant fondateur de *la Justice sociale* vous êtes dans la nécessité de laisser à un autre la charge de diriger ce journal, permettez à un frère d'armes des premières luttes de vous apporter un témoignage public de sa toute cordiale sympathie.

Un tenant fidèle et endurci des doctrines scolastiques, tel que je me fais gloire d'être toujours, se doit à lui-même d'affirmer hautement dans les conjonctures présentes, qu'il est de cœur avec ceux qui souffrent persécution à cause de leurs opinions démocratiques et sociales et de leurs efforts persévérants, pour faire régner sur notre société républicaine l'Evangile de Jésus-Christ.

Tel fut, en effet, notre unique objectif dès la première heure. Tel est aujourd'hui le motif réel des revanches que l'on se flatte de prendre sur nous.

Mais nous sommes de ceux qui tiennent tête à tous les orages.

Aussi, demain comme hier, nous mènerons la bataille pour la christianisation de notre démocratie, pour la liberté de l'Eglise et pour le salut de la France.

Je vous serre la main de tout cœur.

Abbé GAYRAUD.

La Justice sociale avait renoncé à dire, le premier jour, quelle stupéfaction douloureuse l'acte de Mgr Bougoüin lui avait causée. Elle dit tout de même pas mal de choses, comme on a pu voir. Cependant, il lui en restait encore sur le cœur. Huit jours plus tard, le nouveau directeur, le docteur Lancry, prend la parole sur son mode habituel, qu'il décore du nom de *causeries* (1).

(1) M. l'abbé Dalbin, dans *les Erreurs des démocrates de « la Justice sociale »*, en cite des échantillons remarquables, entre autres, celui-ci, qui brille par l'impertinence à l'égard des décrets de la sacrée Congrégation du Saint-Office et de celle de *l'Index* (*Justice sociale*, 30 janvier 1904) :

LOISY ET BOSSUET. — Joliment intéressants, hein! les articles du « patron » sur la Bible? Je m'étais toujours imaginé que la Bible était comme qui dirait la Bibliothèque historique de l'Ancien Testament, dont aucune ligne n'était de foi, mais dont l'ensemble contenait les vérités que le lecteur qualifié — l'Eglise — savait y trouver. C'est ainsi que j'agis avec ma bibliothèque médicale, dont aucune page n'est de *foi scientifique*, mais dont l'ensemble contient la *vérité médicale*, qu'un médecin instruit doit savoir y puiser. Il paraît que ce n'est pas tout à fait cela, et même que ce n'est pas cela du tout.

Quoi qu'il en soit, et grâce à tout le bruit fait autour des livres de M. l'abbé Loisy, il est bien établi et bien vulgarisé aujourd'hui que *Bossuet doit être, en tant qu'interprète de la Bible, relégué aux vieilles lunes !*

Dé-dé-dé-dé-démolissons
Démolissons son ermitage!

Il y a mieux encore, le 16 avril 1904, le brillant docteur prétend imagine ou rêve que :

La liberté d'écrire n'appartient dans le clergé qu'à l'évêque, surmené par les charges de son ministère épiscopal et celles de l'administration diocésaine Voilà, en réalité, à quoi certains voudraient réduire l'Eglise de France! Et on s'étonne après cela que cinquante mille prêtres, dont beaucoup sont des savants de premier ordre,

Mes amis, quand on a dépassé la cinquantaine, quand on a étudié et exercé la médecine pendant trente années, qu'on a roulé sa bosse un peu de tous les côtés depuis La Plata jusqu'à Jérusalem, en passant par Paris et Berlin, on ne s'étonne plus de rien. C'est vous dire que je n'ai pas attaché autrement d'importance à cet entrefilet de la

n'aient aucune influence sociale! Ce qui m'étonne, moi, c'est qu'ils trouvent moyen d'en avoir encore une si grande!

ENCORE L'ABBÉ LOISY. — Et si, par malheur, il s'en trouve un qui ait du sang, du tempérament, de l'initiative et de l'intelligence, qui ait conscience de la *momification intellectuelle et sociale* où certains voudraient réduire le clergé français, qui veuille travailler, faire avancer la science, fût-ce celle des Saintes Ecritures, on lui casse les reins sous prétexte qu'il s'est trompé!

Loin de moi la pensée de critiquer tous ceux qui se sont élevés contre les erreurs reprochées à tels et tels, attendu qu'ils ont fait leur très strict devoir et qu'il n'y a qu'à les en féliciter.

Mais je dis qu'il y a là *un défaut d'organisation*. Je dis qu'on devrait trouver *un système quelconque* de permettre à des savants catholiques, *fussent-ils prêtres*, de suivre et de poursuivre leurs adversaires sur le terrain du protestantisme, sur le terrain de la libre pensée, sur le terrain de la libre science, c'est-à-dire de l'*hypothèse* scientifique, sans être obligé de leur casser les reins, si par hasard ils sont malheureux, ou s'ils viennent à commettre quelques erreurs.

JEAN BART ET LOISY. — Que dirait-on de Louis XIV, s'il avait fait pendre Jean Bart à la plus haute vergue de son navire, sous prétexte qu'une fausse manœuvre l'avait rendu prisonnier des Anglais? — On aurait dit: c'est absurde, car plus un seul corsaire n'osera sortir du port de Dunkerque et courir sus aux Anglais.

Eh bien, *humainement parlant*, c'est ce que les mêmes bonshommes voudraient faire avec l'abbé Loisy.

Sa Grandeur Monseigneur Latty ne verra sûrement pas en ces lignes une critique de ses actes, sur lesquels je me suis suffisamment prononcé, je crois, et sur lesquels mon appréciation, loin de se modifier, se confirme tous les jours.

Mais je dis qu'on devrait trouver une organisation quelconque, — par exemple celle des sociétés de diffusion catholique, que je préconisais l'autre jour, — pour permettre à un savant catholique d'explorer toutes les questions controversées, sans risquer l'excommunication en cas d'une erreur involontaire.

ORA PRO NOBIS, PECCATORIBUS. — Je vous demande pardon à tous, et surtout à M. l'abbé Loisy, d'être encore revenu sur cette question; mais la faute en est au journal *la Croix*, qui a publié une note qui se terminait par ces mots: « En somme, il faut prier et prier beaucoup pour M. l'abbé Loisy. »

Pourquoi faut-il prier davantage pour l'abbé Loisy que pour le directeur et les rédacteurs du journal *la Croix*?

Je pense que la prière commune à tous les catholiques est ainsi formulée *ora pro nobis, peccatoribus*, et que l'évangile du pharisien

« Semaine religieuse de Périgueux et Sarlat », ainsi conçu :

« Nous réprouvons aussi l'achat et la lecture des journaux *la Justice Sociale* et *l'Eveil démocratique* et nous les défendons à tous les ecclésiastiques soumis à notre juridiction. »

Je n'ai pas l'honneur de connaître Monseigneur l'évêque de Périgueux, mais je m'imagine tout naturellement qu'il est plus qualifié que personne pour connaître la valeur intellectuelle et morale de son clergé. Et si celui-ci ne peut supporter la lecture de notre journal, rédigé, je le reconnais, par des gens dont l'instruction et le talent dépassent notablement la moyenne, je le regrette profondément.

Ceci posé, il n'est pas absolument impossible que quelques esprits mal tournés veuillent voir, dans cette défense de Mgr de Périgueux, un acte peu amical pour *la Justice sociale* et ses rédacteurs ?

C'est une hypothèse que nous ne voulons même pas envisager.

Encore une fois nous ne connaissons pas Monseigneur de Périgueux, mais nous savons qu'il est prêtre, et plus que prêtre, qu'il est évêque.

Or, plus que tout catholique, plus que tout prêtre et précisément parce qu'il est évêque, Monseigneur de Périgueux est tenu de stricte et impérieuse obligation à conformer ses actes à la justice.

Or, supposer un seul instant que Mgr de Périgueux ait pu condamner un journal qui n'a rien de contraire ni au dogme, ni à la morale, ni au catéchisme, tout

et du publicain pourrait fort bien trouver son application en la circonstance.

Que dirait *la Croix*, si je proposais une croisade de prières tout spécialement pour le bonhomme qui a rédigé cette note ?

D'autant plus que le susdit bonhomme ne connaît pas un traître mot de son métier de journaliste, qui est de renseigner ses lecteurs et de leur faire savoir *si le Pape Pie X, qui seul est infaillible, a oui ou non condamné l'abbé Loisy ?*

simplement parce que ce journal aurait des idées sociales ou politiques qui seraient dissemblables de celles de Monseigneur de Périgueux est, à mon sens, une injure gratuite qui lui serait adressée et contre laquelle nous protestons de toute notre énergie. Et si nous nous permettons d'envisager — pour la réfuter — cette hypothèse, c'est que nous connaissons, dans ces temps de persécution, à quels excès de langage se livrent les journaux antireligieux. A les en croire, et sous prétexte qu'il s'est trouvé au XIIIe siècle un Pape pour condamner la philosophie d'Aristote et des évêques pour condamner la théologie de saint Thomas, l'une et l'autre suivies aujourd'hui par ordre pontifical et épiscopal dans tous les grands séminaires ; qu'il s'est trouvé un évêque au XVe siècle pour faire condamner et brûler la sainte héroïne de Domrémy, les évêques seraient non plus les serviteurs de la justice, de la bonté et de la charité, mais des personnages usant et abusant de l'autorité divine qu'ils représentent pour couvrir du manteau divin tantôt leurs caprices, tantôt leurs rancunes, tantôt leur ambition personnelle, etc.

L'occasion nous paraît propice pour protester encore une fois et avec la dernière énergie contre une telle conception de l'épiscopat.

Le 9 novembre M. Lancry ajoute dans le même style, avec les mêmes menaces qu'on pourrait prendre pour une sorte de chantage :

J'hésite à aborder le grief du manque de respect : pour pouvoir y répondre il faudrait qu'il soit formulé au moins par un évêque, c'est-à-dire par quelqu'un de qualifié pour le formuler.

J'affirme que nous avons le plus grand respect pour nos évêques et, ce qui va étonner peut-être beaucoup de monde, c'est que je me plains pour ma part qu'il se soit rencontré des évêques qui n'aient eu aucun respect pour nous.

Nous ne demandons pas mieux que d'éviter d'être désagréable à qui que ce soit. Mais nous voulons que l'on sache bien que nous nous défendrons toujours. En attendant, et pour bien prouver notre bonne volonté, nous gardons en portefeuille la traite que nous avions promis de tirer sur Mgr de Périgueux et qui devait partir cette semaine. Nous reconnaissons parfaitement aux évêques le pouvoir de nous condamner; nous ne reconnaissons à personne le droit de nous condamner sans nous entendre. Et nous voulons absolument qu'à notre égard du moins on n'use plus de ces procédés; si les autres les acceptent, c'est leur affaire, le comité qui a remplacé l'abbé Naudet et qui a désormais la responsabilité du journal, n'entend pas de cette oreille-là.

Et comme il paraît que Mgr Delamaire a, de son côté, blâmé *la Justice sociale*, le docteur Lancry lui dit aussi son fait. Après des observations qui, pour le fond, peuvent être exactes, sur l'éloge trop exclusif et peut-être exagéré que Mgr Delamaire a fait de *la Croix* au récent congrès de la Bonne Presse, il en arrive à ceci :

Et pendant que le cours de cet entretien nous amène à la question de notre attitude vis-à-vis Monseigneur le coadjuteur de Cambrai, nous jouerons — comme toujours — cartes sur table.

Il nous est revenu que, pendant les retraites ecclésiastiques, non seulement *l'Eveil démocratique* — c'est M. l'archiprêtre Séalbert qui l'affirme dans son bulletin paroissial — mais aussi *la Justice sociale* par raccroc, avait reçu des reproches. J'ajoute que j'ignore si le fait est exact.

A ces reproches, s'ils ont été formulés, je répondrai très nettement ceci :

Notre attitude vis-à-vis de l'archevêché de Cambrai sera celle qu'il plaira à l'archevêque.

Nous estimons que le plus grand malheur des grands, qu'ils soient rois, princes, empereurs ou archevêques, est de ne pouvoir jamais savoir la vérité, de ne jamais connaître l'opinion publique, de ne voir que des hommes triés sur le volet et qui, neuf fois sur dix, s'ils disent ce qu'ils pensent, ne disent que la vingtième partie de ce qu'ils pensent.

Très sincèrement et très franchement nous avons cru rendre à l'archevêque l'immense service de le renseigner. Mais si ce rôle déplaît, et si l'archevêque désire que nous renoncions à nos idées personnelles, et que nous soyons esprit, corps et âme entre les mains de nos prêtres pour les choses qui ne sont pas inscrites dans le catéchisme, nous lui déclarerons très nettement que nous ne pouvons pas et que nous ne voulons pas le faire pour le moment. Et voici pourquoi :

Tout d'abord parce que nous n'y sommes pas tenus : les seules prescriptions auxquelles nous soyons obligés, nous laïcs, c'est l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise.

Ensuite, parce que, sur des tas de choses, il n'y a pas deux prêtres, pas même deux évêques qui pensent de la même manière et que nous ne pouvons pas être des girouettes obligées de modifier notre mentalité chaque fois que nous changeons de curé ou de paroisse.

En troisième lieu, parce que, depuis quinze ans que nous nous occupons des questions sociales, l'expérience nous a montré que chaque fois que nous avons voulu faire quelque chose, toujours ce quelque chose est combattu. Si, par exemple, nous nous étions arrêté à toutes les critiques adressées par des prêtres, jamais nous n'aurions fait un seul jardin ouvrier.

En quatrième lieu, parce que, en fait de questions sociales, les trois quarts et demi des prêtres n'y entendent rien de rien et n'ont même jamais pris la peine de les étudier.

Et la preuve qu'il en est ainsi, c'est qu'en Allemagne

trois ou quatre demi-douzaines de prêtres font marcher toute une organisation catholique assez forte pour avoir imposé au Gouvernement une législation sociale qui fait l'admiration du monde, tandis que, dans le Nord, avec un archevêque qui passe pour éminent parmi les plus éminents, avec un clergé le meilleur et le plus nombreux de toute la catholicité, nous ne sommes encore arrivés qu'à des résultats pas beaucoup supérieurs à zéro.

La Justice sociale ne s'était pas seulement chargée de renseigner Mgr Delamaire, mais encore de le diriger, avec quel tact et quelle délicatesse, on le sait maintenant du reste.

Le nouvel archevêque sera sacré grand Français, s'il fait passer avant tout le reste la réforme agraire que rêve le docteur Lancry. Aussi mérite-t-il ses encouragements pour avoir présidé le congrès des jardins ouvriers.

Depuis la mémorable journée de Tourcoing, tous nos amis se sont emballés pour Mgr Delamaire. J'ai reçu des lettres d'un lyrisme... vous n'avez pas idée de cela! — Voyons, les amis, tout doux, tout doux, et ne nous emballons pas. Sans doute je veux bien admettre que le fait de la journée de Tourcoing n'était pas banal...

Le gros désordre social actuel, la maîtresse racine de tous les désordres économiques, sociaux, moraux et même religieux dont souffre le temps présent est le désordre agraire...

Or, Mgr Delamaire, avec les jardins ouvriers, a « un magnifique levier » pour en arriver là. Si l'archevêque de Cambrai voit ce but et la nécessité de l'atteindre, s'il fait converger, sagement, lentement, mais méthodiquement, toutes les forces intellectuelles, morales, religieuses, dont il dispose vers ce but fondamental, l'archevêque de Cambrai aura rendu un immense service à la race, à la patrie et à la nation française. Si, au con-

traire, nous pataugeons dans mille œuvres diverses, assurément bonnes, mais sans méthode, au petit bonheur, en nous laissant conduire par les événements, évidemment le règne de Mgr Delamaire sera fructueux, mais ne vaudra pas pour le titulaire — tout au moins de ma part — le qualificatif reconnaissant du grand Français.

Je vous entends vous étonner de la liberté de mon langage, et vous tenir comme déjà satisfaits d'avoir un évêque qui ne soit pas une puissance stérilisante pour toutes vos ardeurs, tous vos enthousiasmes, tous vos dévouements.

Ce à quoi je vous répondrai que si j'étais évêque j'aimerais mieux le langage d'un homme debout que celui d'un homme agenouillé ; que le plus bel éloge, par le temps qui court, que je puisse faire d'un archevêque est de parler librement devant lui. Et qu'enfin, étant donné un archevêque qui a l'héroïsme de faire son devoir — (car il faut souvent plus de courage pour faire simplement son devoir que pour accomplir des actes extraordinaires) — je considère comme mon devoir, à moi, de faire tout mon possible pour que son règne soit aussi profitable à la patrie que fécond pour l'Eglise.

Mais que nous voilà loin de ces premiers jours, pourtant assez récents, où le docteur Lancry, énumérant avec complaisance, un, deux, trois, et jusqu'à six actes épiscopaux du nouveau coadjuteur de Cambrai, disait, le 26 novembre 1906 :

L'impression unanime de tous les congressistes est que nous avons un chef, un évêque plein de zèle apostolique et un homme intelligent et à la hauteur de la situation. Et il n'est plus personne, aujourd'hui, dans le diocèse, qui ose regretter le choix de monseigneur Delamaire comme coadjuteur de Cambrai.

Aussi quel soulagement pour nous, les catholiques sociaux ! Depuis la maladie de notre vénérable arche-

vêque, monseigneur Sonnois, nous vivons sous le régime d'un directoire sans fermeté et sans esprit de suite, directoire dont le comité de *la Dépêche* de Lille tenait les ficelles pour le plus grand profit de ses intérêts électoraux. On l'a bien vu lors des dernières élections législatives et de l'élection de M. l'abbé Lemire.

D'autre part, ce qui était bien dans une paroisse était mal dans une autre, et la *Semaine religieuse* de Cambrai tenait tout le clergé sous le régime de la terreur.

Désormais, nous allons savoir sur quel pied danser et nous aurons à Cambrai, où l'on dédaignait même de nous connaître, tout au moins le droit à la justice.

Le rôle du coadjuteur de Cambrai sera difficile chez nous entre les catholiques conservateurs, dispensateurs d'aumônes princières, sous réserve que la religion serve de plastron à leurs intérêts professionnels, et les masses populaires assoiffées de justice qui acclament en l'abbé Lemire le prêtre dévoué aux humbles et sans compromission capitaliste.

Depuis un mois qu'il est chez nous, monseigneur Delamaire a déjà presque rétabli l'union entre les catholiques.

C'est le coadjuteur suivant le cœur de notre vieil archevêque, qui a toujours travaillé à faire l'union et qui *a été littéralement usé* par la coalition des *je m'en f...ichistes*, qui n'ont jamais vu dans les intérêts religieux qu'un tremplin pour leurs intérêts politiques.

C'est l'archevêque qu'il nous fallait. Que le pape, et tous les évêques qui l'ont conseillé, soient bénis de nous l'avoir donné.

En juillet 1907, Mgr Delamaire vient, par une lettre à un supérieur de séminaire, d'interdire la lecture des publications du *Sillon* dans les collèges ecclésiastiques :

Ce que je pense de la lettre de Mgr Delamaire sur *le*

Sillon, parue dans *la Croix du Nord*, du 13 juillet?

Il est difficile d'apprécier la pensée de l'archevêque sans savoir si ce document ne sera pas suivi d'autres qui le compléteront.

Mon impression, c'est que sa Grandeur ne serait pas fâchée d'être débarrassée du *Sillon* et qu'elle va tâcher de créer autre chose pour le remplacer.

Reste à savoir si elle arrivera à créer cet autre chose.

En tout cas, si le *Sillon* n'est pas tué dans le diocèse de Cambrai, on a fait ce qu'il faut pour cela.

Autant que j'ai pu m'en rendre compte, l'impression générale c'est que Marc Sangnier, pour ne pas être parfait, ne méritait pas une sévérité si excessive qu'elle n'admet même pas les circonstances atténuantes.

Et que tous ceux qui ne sont pas parfaits se le disent in petto. Aujourd'hui c'est le tour de Sangnier, ce sera peut être le mien demain (27 juillet).

En présence de récriminations et de mauvais vouloir, Mgr le Coadjuteur de Cambrai écrit une longue et importante lettre publique où il expose et juge avec autorité les écarts du *Sillon*. M. Lancry reprend la plume :

Et puisque les circonstances semblent m'obliger à sortir de la réserve que je m'étais imposée sur le monitoire épiscopal, exécutons-nous de bonne grâce.

J'ai trouvé que ce monitoire était un réquisitoire, puisqu'il signalait le mal, et non pas le bien.

J'ai trouvé que ce réquisitoire, où il y avait, certes, de bonnes vérités, dépasserait sûrement le but; attendu qu'il était signé de l'archevêque.

J'ai trouvé que ce réquisitoire ne tenait pas suffisamment compte que si, dans le Nord, le *Sillon* se tenait souvent à l'écart du clergé, c'est parce que le clergé s'en était non seulement désintéressé, mais qu'il l'avait trop souvent anathématisé.

J'ai trouvé que ce réquisitoire ne tenait pas suffisamment compte que des jeunes gens doivent être des exhubérants, des emballés, des téméraires, sous peine d'être des monstres, mais que leur grand tort, trop peu signalé, était de vouloir faire prématurément passer dans la pratique des doctrines insuffisamment étudiées et non passées au crible de l'expérience.

J'ai trouvé que la réponse de Marc Sangnier avait été superbe et que, ce jour-là, le directeur du *Sillon* avait gagné ses éperons.

Mais j'avais résolu de n'en rien dire, parce que j'ai confiance dans notre archevêque.

Parce que j'ai pensé que c'était à dessein qu'il avait montré cette sévérité outrée ;

Parce que j'ai pensé que ce monitoire était le premier acte d'une pièce en deux ou trois actes.

Et que si le premier acte d'une pièce doit être de nouer fortement l'intrigue, il faut attendre le dénouement pour bien juger.

Bref, j'ai pensé que si notre archevêque « lavait la tête et passait le fer à friser dans les cheveux du *Sillon*, c'était dans l'intention de « pouvoir le produire et l'exhiber à la prochaine occasion favorable, devant cette assemblée de farouches réactionnaires du Nord, qui sont de bien braves gens, et qui, de plus, ont l'avantage d'avoir des coffres de très respectable dimension.

Vous voyez donc que le lapsus ou la coquille qui a substitué Mgr Delassus au nom de notre archevêque-coadjuteur n'était pas du tout dans ma pensée (17 août).

Quinze jours après, c'est à propos d'avis donnés par Mgr Delamaire, à la retraite ecclésiastique, toujours relativement au *Sillon* :

— Comment. et très sérieusement vous ne savez pas qu'on est là-bas très indisposé contre le *Sillon?*

— Je croyais l'affaire arrangée ?

Moi aussi, mais il paraît que, pendant les retraites ecclésiastiques, recommandation a été faite à tous les prêtres de se montrer d'une grande sévérité.

— Contre qui ?

Mais contre le *Sillon*, parbleu, contre qui voulez-vous que ce soit ?

— Dame, je n'en sais rien. Et pourquoi est-on si indisposé contre le *Sillon ?*

— Parce que..., parce que.., dame à vrai dire, je n'en sais rien.

— Est-ce que les Sillonnistes ont nié l'existence de Dieu ?

— Je ne pense pas.

— Est-ce qu'ils ont blasphémé ?

— Hein ?

— Est-ce qu'ils ne sanctifient pas le dimanche ?

— ? ?...

— Puisque vous me dites qu'on est indisposé contre eux, je m'imagine que ce n'est pas sans raison, et que ces jeunes gens ont dû manquer gravement contre l'un quelconque des commandements de Dieu ou de l'Eglise.

— Vous m'en demandez plus long que je n'en sais, et même... je me demande si vous parlez sérieusement ?

Comment, si je parle sérieusement ? Mais c'est vous décidément qui me stupéfiez. Vous me dites qu'à Cambrai on est fortement indisposé contre le *Sillon*, et vous avez l'air de supposer que ce puisse être pour un autre motif que d'avoir manqué gravement à l'un des commandements de Dieu et de l'Eglise...

Il y en a, comme cela, trois colonnes, car les causeries du docteur Lancry se prolongent comme les ragots de portières. Le lecteur m'en voudrait de l'obliger à les écouter plus longtemps. Je lui épargne à dessein les grossièretés lancées quotidiennement contre le très respectable Mgr Delassus,

directeur de la *Semaine religieuse* de Cambrai, contre Mgr Lobbedey, vicaire général, au moment de sa nomination au siège de Moulins, qui valurent à *la Justice sociale* une protestation publique du vénérable archevêque, Mgr Sonnois. On me pardonnera, pour dernier échantillon, cette sortie contre la Faculté catholique de Lille, qu'on croirait extraite de *la Lanterne* ou de *l'Humanité* :

Voyons, Messieurs les dirigeants responsables de la faculté catholique de Lille, ce n'est pas au moment où l'on conspire contre l'enseignement supérieur qu'il convient de vous blaguer. Mais vous pourriez peut-être bien prendre la précaution de ne pas vous couler vous-mêmes.

Que voulez-vous que les gens sérieux pensent d'une faculté qui laisse pondre dans *la Dépêche* des articles comme ceux du chanoine L...

Que voulez-vous que les gens sérieux pensent d'une faculté où le concours même réduit aux seuls anciens élèves n'est pas adopté ?

A une époque où la faculté de médecine de Paris elle-même subit un formidable assaut pour le favoritisme qui y règne, vous avez une belle occasion de prouver la nécessité de l'enseignement supérieur libre comme refuge de la rectitude et de la justice.

Ignorez-vous qu'on dit couramment, dans le public éclairé, qu'il suffit parfois d'avoir une particule à son nom, d'appartenir à une famille nettement réactionnaire, d'avoir une sœur à Esquermes ou au Sacré-Cœur, pour être bombardé aux plus hautes situations de votre Université ?

N'affichez-vous pas, dans certaines circonstances, un mépris par trop accentué des titres universitaires, voire même de ce malheureux baccalauréat ?

Si je suis bien renseigné, vous allez avoir à nommer prochainement et un professeur et un recteur.

Eh bien ! les paris sont ouverts.

Moi, je parie que vous allez faire deux gaffes, deux belles et bonnes et grosses gaffes.

Et j'appelle belle et bonne et grosse gaffe le fait de nommer à ces fonctions des hommes qui seront aux yeux de tous manifestement et notoirement inférieurs et insuffisants à leurs fonctions.

Vous vous doutez bien que si je fais ce pari c'est dans le désir de le perdre. Mais comme je vous connais... je me tiens certain de le gagner.

N'est-ce pas un problème, que la tolérance dont a pu jouir depuis si longtemps un journal où, sous la direction d'un prêtre, de telles inconvenances, de telles violences, de telles audaces, et tant d'idées funestes au respect, à la discipline ecclésiastique, et non moins à la foi elle-même, ont pu s'étaler, alors surtout que *la Justice sociale* s'offrait partout comme un instrument d'initiation, de formation pour le jeune clergé (1) ?

XII. — Encore l'appel aux idées de Léon XIII

Il est un aspect de la question traitée dans ce volume que nous laissons très délibérément dans l'ombre, parce que nous l'avons suffisamment élucidé dans un précédent ouvrage. Ce sont les rapports de cette diffusion des erreurs modernes avec

(1) Mgr Dubourg, archevêque de Rennes, ayant empêché que *la Justice sociale* fût imprimée dans son diocèse et interdit la lecture de ce journal, celui-ci déclare lui intenter un procès, et, dans ses numéros du 30 novembre et du 7 décembre, par la plume de M. Naudet, caché derrière le Comité, et par celle du docteur Lancry, renchérit sur son arrogance, ses insolences et sa grossièreté ordinaires. *Quos vult perdere...*

ce qu'on a très improprement appelé les directions pontificales du pape Léon XIII.

Nous n'y voulons pas revenir. Mais les amis et défenseurs de M. l'abbé Naudet n'auraient-ils pas des motifs spéciaux d'observer aussi cette réserve?

On n'a pas lu sans quelque surprise, dans *la Justice sociale* du 9 novembre 1907, la longue lettre que M. l'abbé Douvain, curé de Passy, à Paris, vient d'écrire à M. l'abbé Naudet, à l'occasion du changement de directeur de ce journal, pour exalter publiquement son ami, l'encourager contre ses contradicteurs et applaudir à son œuvre.

Après un tableau pathétique des vertus privées de M. l'abbé Naudet, de sa vie laborieuse, austère et mortifiée, devant lequel on n'a qu'à s'incliner, M. l'abbé Douvain rappelle et raconte complaisamment le pèlerinage qu'ils firent ensemble à Rome, et leur audience de Léon XIII, la dernière année de son pontificat :

Il faut nous rappeler ce voyage, pour nous redonner du courage et en redonner aux lecteurs de *la Justice sociale*. Nous étions huit, s'il vous en souvient, à l'audience, dont une illustre et éminente bienveillance m'avait confié la direction, et vous n'avez pas oublié l'inoubliable impression que fit sur moi la mémoire si précise de Léon XIII. Quand je prononçai votre nom, le pape m'arrêta court. Votre journal *le Monde* avait cessé de paraître, *la Justice sociale* continuait sa publication. Quels détails se présentaient à l'esprit du Pontife, il ne nous le dit pas, mais tournant de votre côté son auguste visage, ses yeux qui étincelaient comme des diamants se fixèrent sur votre visage, et sa main droite, si fine, presque diaphane, au bout de ce grand bras vêtu de blanc, se reposa sur vous. Alors, scandant ses syllabes, après une petite interjection romaine : Eh! Eh!! — je

l'entends encore — il articula très nettement ces mots en français : *Mon fils, vous êtes en butte à la contradiction.* — Puis, secouant lentement sa tête si expressive avec une douce mélancolie qui semblait dire : « Je sais ce que c'est moi aussi. » Il répéta plus lentement : *Vous êtes en butte à la contradiction* — Et vous, alors, relevant vos yeux presque aussi brillants que ceux du pape, vous lui dites : *Très saint Père, on m'attaque surtout parce que j'ai défendu vos idées;* mais si, avec un chef tel que vous, la lutte est toujours, tôt ou tard, une victoire, avec un père tel que vous, la souffrance pour notre cause, dût-elle aller jusqu'à la mort, serait un inestimable bonheur. »

Et ma chère vieille sœur, à genoux, baisant la main gauche du pape pendant que vous parliez, l'entendit vous répondre d'une voix qui se faisait maternelle : *C'est bien, mon fils, continuez, je suis content de vous.* — Ma sœur était allée à l'audience avec la pensée de recueillir les encouragements que recevrait son frère, et cependant c'est cette parole qui l'a surtout frappée. Que de fois elle me l'a répétée avec des larmes dans sa voix, cette phrase qui vous fit alors tant de bien et qui peut encore vous dédommager de tout le mal que veulent vous faire les anonymes et pseudonymes :

C'est bien mon fils, je suis content de vous.

Le souvenir de cette parole du pape m'est revenu quand j'ai lu la modification du titre de *la Justice sociale,* qui porte désormais : Fondateur : M. l'abbé Naudet. En plein triomphe, pour mieux assurer la victoire, vous organisez la retraite, c'est souverainement habile...

Eh bien ! vraiment non, quoi qu'il en soit de ces détails que le témoignage d'un prêtre très respectable ne permet pas de contester, ni M. l'abbé Naudet n'a été attaqué surtout parce qu'il défendait les idées de Léon XIII, ni M. l'abbé Douvain ne peut invoquer légitimement l'approbation du Saint-Père en faveur

du directeur de *la Justice sociale*, de ses idées, et de son rôle.

L'un et l'autre, s'ils en avaient la prétention, feraient à la mémoire de Léon XIII l'injure la plus imméritée.

M. l'abbé Douvain, qu'il veuille bien me pardonner de le dire aussi, se trompe encore, quand il conclut en ces termes :

> Je sais bien que vous sauveriez tout, si vous consentiez à crier vous-même ou si vous les engagiez à crier : Vive le Roi ! Vive l'Empereur ! ou simplement : A bas la République ! Mais vraiment ceci n'est pas dans l'Evangile ; et ce n'est pas non plus, que je sache, le moyen de ramener à Dieu et à l'Eglise notre cher peuple de France qui, hélas ! s'est éloigné de l'Eglise et de Dieu.

Non, vraiment non, le Roi, l'Empereur ni la République n'ont rien à voir ici. Laissez à des sophistes, à des illuminés comme Marc Sangnier, cette défense injurieuse de prétendre que, si les évêques le désapprouvent, c'est qu'ils n'aiment pas la démocratie. Ce qu'il serait beaucoup plus vrai de dire, ce dont il a été fait une ample démonstration à laquelle on n'a rien pu opposer que des récriminations également creuses et acerbes, c'est, au contraire, que la nouvelle politique sacrée, dont M. l'abbé Naudet et ses amis se réclamaient bruyamment, a trop longtemps couvert leurs pernicieuses tendances sociales et religieuses, et que la crainte de paraître s'opposer à l'évolution démocratique a paralysé la résistance à ce mouvement de réforme quasi-protestante (1). M. l'abbé Naudet peut crier

(1) *Le Progrès du libéralisme catholique en France sous le pape Léon XIII* (2 vol. in-12, Lethielleux, Paris) est entièrement consacré à cette démonstration.

tout ce qu'on voudra en politique; il n'aura rien sauvé pour cela, tant qu'il n'aura pas désavoué et cessé la propagande moderniste dont ce chapitre contient les témoignages aussi indiscutables qu'accablants (1).

(1) M. Desgrés du Lou, directeur de *l'Ouest-Eclair*, un des grands organes du parti démocrate chrétien, recourt, lui aussi, à la même explication pitoyable. Pressé de suivre l'exemple de M. l'abbé Gayraud, et de manifester à son tour son attachement et son admiration pour M. l'abbé Naudet, dans ses présentes disgrâces, comme il se multiplie en ce moment en faveur du *Sillon*, il adresse à l'ex-directeur de *la Justice sociale* une chaude lettre où on lit :

« Oui je sais que ce sont là choses intimes, je sais que votre modestie aura la tentation de ne pas livrer au public ces souvenirs qui nous lient si étroitement l'un à l'autre. Mais je veux qu'on les connaisse. Aux instants critiques, il est des gens qui prennent pour devise cette formule prudente : « C'est le moment de nous montrer, cachons-nous ». Je ne serai jamais de ceux-là. *Et puisqu'un malentendu, soigneusement entretenu par la mauvaise foi et la calomnie des éternels adversaires de la République et de la démocratie*, risque d'égarer à votre sujet l'opinion des âmes simples, il importe que ceux qui, comme moi, ont éprouvé, derrière le républicain démocrate, le prêtre et l'apôtre, se lèvent pour lui rendre témoignage. »

CHAPITRE IV

M. l'abbé Dabry et « la Vie catholique »

Il découle de l'Encyclique qu'il y a aussi un modernisme politique, dont l'erreur consiste à lier le sort de l'Eglise à celui de la démocratie.

M. l'abbé Dabry est le partisan, le logicien le plus audacieux de cette erreur. Les journaux qui ont servi de chevaux de bataille à ce fougueux démocrate sont tombés les uns après les autres, sans que son ardeur se ralentît. Il en a tué sept ou huit ; et c'est un prodige qu'il en ait encore remis un sur ses pieds.

Il y aurait bien des choses à dire sur l'origine à laquelle se rattachent cette erreur et les écarts de ses tenants. Nous renvoyons sur ce point à ce que nous avons écrit dans l'ouvrage : *Cas de conscience : les catholiques français et la République.*

Il est également superflu de revenir en détail sur les aberrations auxquelles les démocrates chrétiens, en particulier M. l'abbé Naudet et M. l'abbé Dabry, ont été conduits, par ce modernisme politique, jusqu'à demander l'alliance des catholiques avec les ennemis jurés de la foi de l'Eglise et de la société, afin de s'opposer à la formation d'un *parti catholique* et de conjurer le péril de la démocratie. M. l'abbé Dabry le fait en termes plus audacieux

que jamais, dans *la Vie catholique* du 2 novembre 1907. C'est la conclusion de son article *Faisons un parti* :

Notre devoir enfin, puisque l'effort de nos adversaires communs paraît devoir se concentrer sur le terrain politique et que précisément sur ce terrain tous les démocrates catholiques, à quelque groupe qu'ils appartiennent, s'accordent parfaitement, notre devoir serait peut-être de tenter entre nous un rapprochement politique. Nous fonderions enfin ce parti républicain démocrate qui, de concert avec les groupements républicains, *avec l'Union républicaine, avec l'Union démocratique, le Comité radical-socialiste et les socialistes*, aiderait la République à briser, aux élections prochaines, le nouvel effort de la réaction. L'athée Charles Maurras, le clérical Féron-Vrau, l'hybride Piou vont mener cet effort : il est de l'honneur des catholiques qu'il y en ait parmi eux qui combattent cette immorale et abjecte coalition. Nous sommes assez nombreux pour faire un groupe politique qui parle ferme. Faisons-le, puisque nous le pouvons et qu'aussi bien l'heure est venue où j'ose dire que nous le devons (1).

(1) Ce chapitre était déjà écrit quand a paru la lettre du cardinal secrétaire d'Etat, en réponse à la protestation adressée au Saint Père par Mgr Delamaire, pour faire réparation à Sa Sainteté des critiques que M. l'abbé Lemire, député du Nord, n'avait pas craint de lancer du haut de la tribune contre la conduite du Saint-Siège dans l'affaire de la Séparation. Cette lettre, en blâmant publiquement M. l'abbé Lemire, s'adresse à d'autres en même temps. Le passage ci-dessous est la confirmation de ce que nous venons de dire :

« Cette lettre, toute empreinte de docilité et de reconnaissance, adoucit, dans l'âme du Souverain Pontife, l'amertume du téméraire langage que vous savez et lui procure la consolation de constater qu'on a compris combien est lamentable *l'attitude de certains prêtres, de certains catholiques qui, comme vous le dites, tendent pratiquement la main, sur le terrain politique, aux ennemis de l'Eglise.*

La récente Encyclique sur le modernisme, là où elle signale les erreurs relatives aux rapports de l'Eglise et de l'Etat et aux déductions tirées de la fin différente de l'une et de l'autre, *montre clairement que Sa Sainteté a visé dans sa condamnation doctrinale le malentendu fondamental sur lequel certains prêtres et catholiques basent leur ligne de conduite* ». (Lettre du 14 novembre 1907.)

C'est la tâche à laquelle M. l'abbé Dabry s'est spécialement voué, avec une ardeur dépassant celle si grande, avec laquelle, à l'heure des égarements de la jeunesse, il bataillait pour les monarchistes.

Il a donc quelque raison de dire, comme on l'a vu plus haut, qu'il ne s'est pas occupé spécialement de la philosophie, de la critique et de l'exégèse qui sont le fond du modernisme doctrinal.

I. — Premiers états de service.

Mais cela ne l'a nullement empêché de prendre fait et cause pour les nouveautés dangereuses, avec une fougue égale à son incompétence, et de s'en faire l'apôtre.

Les pages les plus audacieuses que le *Sillon* ait écrites sur la réforme des études ecclésiastiques, ne sont-elles pas sorties de la plume de M. l'abbé Dabry ?

N'est-ce pas lui qui, dans son journal, se faisait le héraut de M. Loisy, et, par exemple, le saluait avec admiration, comme étant, « à l'heure actuelle, le plus grand exégète du catholicisme, le plus courageux et cependant le plus soumis à l'autorité de celui qui a écrit l'Encyclique *Providentissimus Deus* ? (*La Vie catholique*, 21 octobre 1900.) Ou encore, dans *l'Observateur français* :

Que M. Loisy ait toujours raison et qu'aucune de ses assertions ne soit discutable, ce n'est pas nous qui le prétendrons ; certes, la tâche était assez rude, le sujet assez épineux, l'adversaire assez redoutable, pour qu'il ait pu, ici ou là, abuser de tel argument, outrer telle

thèse ou un peu trop atténuer telle autre. Mais le monument est incomparable, mais le geste est superbe. *Les jeunes ont dans ces deux cents petites pages une mine inépuisable pour s'instruire.*

« L'Evangile, si obscur par endroits, apparaîtra lumineux à travers cette exposition d'un maître, auquel nous ne saurions être assez reconnaissants d'avoir défendu la foi au nom de la science, *d'avoir exalté le catholicisme et glorifié notre pays.* »

M. l'abbé Dabry n'a-t-il pas été la cheville ouvrière de ces *congrès sacerdotaux* à l'égard desquels l'Encyclique sur le modernisme ne déguise point sa suspicion ?

N'est-ce pas lui qui écrivait, pour expliquer l'opportunité de ces congrès, cette parole de démolisseur, plutôt même que de réformateur?

Je vois peu de choses dans l'esprit général, dans les habitudes, dans la méthode des catholiques et même dans toute l'organisation ecclésiastique française, qui ne soient marquées du signe de la ruine.

L'autel, construit dans le style du XVIIe siècle, est destiné à aller rejoindre le trône.

L'édifice tout entier est à rajeunir et à mettre en harmonie avec les goûts et les besoins des générations qui viennent.

L'américanisme, religion de la démocratie et du libéralisme, a-t-il eu partisan plus intrépide que M. l'abbé Dabry? N'écrivait-il pas ingénûment que l'américanisme et le mouvement démocrate chrétien en France s'étaient reconnus pour frères? Et ne se montrait-il pas audacieux et insidieux moderniste, en insérant ces lignes, qu'on rappro-

chera tout à l'heure des paroles du protestant Paul Sabatier, à propos de *Demain:*

On a compris, dans le camp des jeunes, des actifs et *des pontificaux* que *l'Américanisme n'était ni un système de philosophie, ni une théologie nouvelle, ni une théorie aventureuse.* Il est substantiellement une méthode de travail, d'action. *C'est le catholicisme dans la plénitude de sa liberté et de son épanouissement; c'est la conduite traditionnelle de la papauté et de l'Eglise, adaptant au siècle le dépôt divin.*

C'est le catholicisme sans alliage, pur, semblable au christianisme du IIe siècle, quand les constructeurs d'églises prêchaient le Christ, dans le langage d'alors. *C'est ainsi que l'Américanisme a été honni par les réactionnaires, salué et appuyé par les catholiques éclairés et les suivants du Pape...* L'Américanisme est partout... dans tous les pays; les meilleurs groupes catholiques, tout en gardant leur manière d'être propre, conforme aux conditions de leur milieu, sont « américanistes dans le sens supérieur du mot » (*la Vie catholique*, 24 février 1900).

Il est vrai que cet article est de M. l'abbé Bœglin, le modérateur de la papauté.

Mais nous avons déjà raconté ailleurs ces choses avec d'autres détails. Venons à des témoignages plus récents, relatifs aux formes actuelles du modernisme.

II. — Solidarité moderniste.

S'il est un périodique où les doctrines modernistes se soient librement affichées en France, c'est *Demain*, dont la seule apparition, le seul pro-

gramme suscita les plus graves observations de la *Civilta* (1). Le 19 octobre 1906, *la Vie catholique* de M. l'abbé Dabry, qui ne s'intéresse pas au modernisme, comme chacun peut le voir, reproduit un long éloge de cette revue écrit par le protestant Paul Sabatier pour *le Journal de Genève*, et le fait précéder de ces lignes, avec le titre : *A propos d'un périodique catholique* :

Nous reproduisons ici un article paru sous ce titre dans *le Journal de Genève* et qui certainement intéressera très vivement nos lecteurs.

On imagine aisément ce que peut être l'apologie de *Demain* par Paul Sabatier. Mais il sera intéressant de savoir quelle idée *la Vie catholique*, dirigée par un prêtre, en présente à ses lecteurs par la plume de cet adversaire de l'Eglise. Il semblerait que nombre de traits sous lesquels Pie X décrit avec tant de précision le modernisme sont empruntés à cette lettre ; et la formule que l'Encyclique donne de l'un est la même qui se dégage de l'autre : le catholicisme contemporain tournant au protestantisme libéral.

Qu'est-ce donc que Demain ? *Un journal catholique tout court, mais catholique pour tout de bon.*

Or, ce journal catholique, je le recommande de la façon la plus pressante aux protestants, parce qu'il serait très hygiénique pour eux de connaître d'autres catholiques que les catholiques fiévreux et factieux qui exploitent et souvent confisquent à leur profit une Eglise qu'ils terrorisent. *A* Demain *on sert l'Eglise, on ne s'en sert pas. Si les protestants qui confondent l'Eglise avec la secte formée par les bandes cléricales sont*

(1) *Le Progrès du libéralisme catholique en France,* tome II, 3e partie, chap. VI.

excusables, il serait pourtant bon qu'ils arrivassent à une vue plus haute et plus vraie de la réalité. Les folies sanguinaires de 93 n'ont pas voilé à l'Europe la beauté, la grandeur et l'orientation de l'effort révolutionnaire. Ne permettons pas aux folies cléricales actuelles de nous voiler la beauté, la grandeur, l'orientation profonde de l'Eglise.

En recommandant *Demain* aux protestants, je ne viens donc pas leur recommander des catholiques amoindris, opportunistes, disposés à faire des concessions. M. Pierre Jay et ses principaux collaborateurs sont tout le contraire. *Ce ne sont ni des modernistes* (1), *ni des libéraux, ni des néo-catholiques, ce sont des catholiques tout net et tout franc*, mais des catholiques qui prennent au sérieux, pour ne pas dire au tragique, leur qualité de catholiques, qui veulent que leur Eglise soit non seulement *une* grande école, mais *la* grande école apprenant à ses enfants le respect des hommes et des idées ; et ce respect, bien loin d'être une concession anticipée, est au contraire la conséquence et la suite d'une foi ardente, profonde, sereine, sûre d'elle-même, qui, devant une erreur, ne songe ni à s'enfuir, ni à se fâcher. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

Ce sont des catholiques qui ont pour l'auteur ecclésiastique des sentiments catholiques et non des sentiments païens. Ils la regardent avec simplicité, amour, confiance, soumission, et non pas en esclaves qui obéiraient brutalement à des ordres brutaux. *Sicut filii :* comme des enfants... comme des fils qui deviendront pères à leur tour.

Bien loin d'être moins catholiques que nos bruyants cléricaux, ils le sont plus et ils le sont mieux ; ils n'isolent pas trois ou quatre bulles des derniers papes, mais ils voient ces documents apostoliques à côté de tous ceux qui les ont précédés ; et se sentant les héritiers de tout

(1) Naturellement !

le passé, de ses gloires et de ses charges, ils vont vers l'avenir, dans un esprit de travail et de foi.

C'est par suite de la même tendance qu'ils veulent rester unis à la droite comme à la gauche et qu'on sent leur effort principal tendre à ne pas s'isoler, s'individualiser.

Je ne voudrais pas que ces dernières paroles fissent croire à un effort étudié, calculé, car il est parfaitement naturel et réflexe : c'est le résultat du tempérament catholique ; ce tempérament, qui est encore aujourd'hui la grande force de l'Eglise, est surtout caractérisé par le besoin de travail en commun. Etre catholique, c'est *sentire cum Ecclesia*, suivant la définition de saint Ignace, paroles qu'on pourrait traduire en français par : Marcher avec l'Eglise. Or, certains cléricaux, pour justifier leur terreur de tout mouvement et de tout progrès, certains anticléricaux, pour justifier leurs polémiques, traduisent ces paroles comme si être catholique consistait à abdiquer par avance et inconditionnellement toute espèce d'initiative et d'activité. Aux hymnes des uns exaltant l'obéissance passive, cadavérique, répondent les sarcasmes des autres dénonçant cette folie de suicide intellectuel, moral. Mais malgré l'application que prennent certains catholiques, et non des moindres, à ne parler que de discipline et de mot d'ordre, nous ne devons pas accepter une définition si simple, et dans ces trois mots *Sentire cum Ecclesia* supprimer le premier terme, le plus important. Oui, être catholique, c'est être *avec l'Eglise*, mais c'est aussi, c'est surtout *sentire*, avoir sa conscience, sa personnalité propre ; c'est avoir une voix qui n'est pas forcément celle du voisin, celle du curé ou celle du pape, qui même doit être différente ; mais c'est vouloir la mettre en harmonie avec les autres. Etre catholique n'est pas se laisser porter paresseusement sur les bras de l'Eglise, c'est marcher, accepter le pas de ceux qui nous entourent, *sans renoncer à les entraîner et à les soutenir à notre tour.*

Tel est le catholicisme intégral qu'on pratique à *Demain*, et voilà pourquoi je salue ces jeunes, venus de tous les coins de l'Europe, avec une joyeuse émotion. Je les aime non seulement parce qu'ils préserveront le protestantisme et la libre pensée des victoires trop faciles et ne permettront plus à toutes les constructions lépreuses qui se sont collées à la vieille cathédrale d'en dérober éternellement la vue.

Demain a des ennemis puissants, actifs, et très persuadés qu'ils rendent service à Dieu, mais sans être prophète on peut bien assurer qu'une fois de plus la victoire ne sera pas du côté des puissants. *Potentes deposuit de sede et exaltavit humiles !* « Le Seigneur a déposé les puissants de leur trône et il a élevé les petits.» Les persécutions sont une arme dangereuse : *si nous avions sous les yeux les lettres que reçoit le directeur, nous en trouverions sans doute qui rappelleraient les scènes de toutes les persécutions : l'exécuteur des colères officielles demandant pardon à la victime et se déclarant secrètement avec elle.*

Je voudrais m'étendre longuement sur la nouvelle Revue lyonnaise, en dire l'aspect extérieur, montrer qu'à son catholicisme intérieur en correspond un autre qui frappe au premier regard : je ne veux pas parler d'enseignes au vent telles qu'on les voit se balancer au-dessus de certaines boutiques. Non, mais constater simplement que chaque numéro, avec ses notes résumant les événements principaux du monde entier, donne un peu l'impression de catholicité qu'on éprouve à Saint-Pierre-de-Rome pendant la semaine de Pâques.

On n'y est pourtant pas à Rome. On y est en France : dans cette mystique cité de Lyon, qui fut la première à embrasser le christianisme. Profondément catholique, *Demain* est aussi une œuvre française jusque dans les moelles : je veux dire que tout à fait étrangère au nationalisme sectaire, frère jumeau du cléricalisme, elle nous ramène d'une façon d'autant plus sûre qu'elle n'est pas

cherchée, sur le terrain de la discussion des idées si conforme au génie de la France.

Aussi voudrais-je que ma voix portât loin, bien loin de nos frontières, pour dire à tous ceux qui croient que la France s'enlise dans le matérialisme, lisez *Demain*. Lisez-le non comme on lit un journal ordinaire, pour y trouver les nouvelles, mais lisez-le dans l'esprit où vous allez voir un ami pour recevoir quelque chose de son trésor de vie et pour lui donner un peu du meilleur de vous-même, pour vous harmoniser. Quand vous aurez passé de longs moments dans cette communion bienfaisante, vous vous éloignerez à regret. Puis, en vous rappelant la puissante vague de sympathie qui porte vers *Demain* l'élite de nos curés de campagne et des professeurs de nos Facultés catholiques, vous penserez qu'il y a là le résultat d'un travail déjà long, profond, mystérieux, que cet effet est peut-être l'humble éclosion d'une grande chose.

Voici maintenant qu'au lendemain du « nouveau Syllabus », *Demain* annonce sa disparition, on sait en quels termes :

Après les derniers événements, les intentions et les idées des catholiques les plus sincères ont été à tel point obscurcies et méconnues qu'il paraît nécessaire d'attendre que le calme se soit établi pour pouvoir continuer son labeur en dehors de toute préoccupation étrangère. Cherchant uniquement la vérité, *Demain* refuse de s'abaisser à des polémiques irritantes et vaines. Ce sacrifice fait à la paix des âmes aussi bien qu'à la probité intellectuelle, c'est uniquement pour obéir à sa conscience et en pleine liberté, sans qu'il ait été demandé, encore moins imposé par personne, que *Demain* l'accomplit. L'œuvre souveraine du temps est plus rapide que jamais. *Quand le moment tout prochain de se remettre au travail sera venu, c'est avec le concours de tous ceux qui croient que la religion du Christ n'a pas de pires*

ennemis que le mensonge et l'esprit de secte que Demain reprendra sa tâche. »

La Vie catholique ne peut se résigner à cette suppression, sans en manifester des regrets, sans y joindre des éloges qui semblent vraiment faire de ces lignes un post-scriptum de la lettre de Paul Sabatier :

Cette note est inspirée par un sentiment de tristesse qui se comprend. *Dès son apparition la vaillante revue a été en butte à des oppositions aussi mesquines qu'injustes. Elle a fait preuve, en les traitant par l'inattention, de modestie, de fermeté chrétienne et de beaucoup de vertu.* Cette attitude n'ayant pas désarmé ses adversaires, que leur situation trompe sur leurs droits, les rédacteurs de *Demain* préfèrent renoncer momentanément, non pas à la lutte, mais à leur œuvre.

Nous regrettons profondément cette décision que, malgré tout, nous préférerions qu'ils n'eussent pas prise. Nous faisons des vœux pour qu'au moins l'interruption ne soit pas de longue durée. *La revue* Demain *est une de celles qui, pour n'être pas sans défaut, comme toute chose en ce monde, font, par leur tenue, la précision de leurs informations, la sûreté de leur science, leur sens éminemment chrétien, le plus grand honneur au catholicisme français. Grâce à elle, une fenêtre est ouverte à l'esprit catholique sur notre temps. Il y a fort à craindre que si on ferme beaucoup de fenêtres dans ce genre-là, le public ne s'aperçoive même plus que nous existons* (3 août).

Le même jour, *la Justice sociale*, de M. l'abbé Naudet, prononçait la même oraison funèbre par la bouche de son directeur :

C'est avec un profond sentiment de douloureuse sympathie que nous envoyons notre fraternel salut à *Demain*

qui vient de suspendre sa publication. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en leur disant que cette revue était fort discutée ; *et d'ailleurs ni eux ni nous ne sommes gens à nous en effaroucher. Demain* avait soulevé des antipathies puissantes et nombreuses, elle avait aussi des amis. *Dans le premier camp se trouvaient des évêques et des prêtres éminents et respectés, il y en avait également dans le second, et ceux-ci n'étaient ni moins éminents, ni moins respectés.*

Pour nous, qui ne savons point dissimuler nos sentiments, nous tenons à dire ici que nous regrettons profondément la disparition de la jeune et déjà célèbre revue lyonnaise. Sans doute, nous n'aurions pas pris à notre compte toutes les opinions qui ont été exposées ou défendues dans ses colonnes, pas plus que M. Pierre Jay, son éminent directeur, n'eût signé tout ce qui paraît chez nous. Mais il y avait là une parole franche et loyale, pas cléricale, à la vérité, *mais profondément catholique*, car nous sommes de ceux qui ne confondent pas ces deux mots de très différente signification. Il est bon que, dans tous les partis, même dans la société catholique — encore que la société catholique ne soit pas un parti — il y ait ainsi des voix qui puissent s'élever et qui, *tout en restant dans les bornes de la plus scrupuleuse orthodoxie*, aient cependant le courage de juger en toute liberté les hommes et les choses... *Ainsi faisons-nous à la Justice Sociale, ainsi faisait Demain* (1). *Demain* disparaît, mais nous, nous restons, et nous espérons bien durer longtemps encore pour faire entendre les libres et nécessaires paroles, pour prouver à tous, par notre existence même, que les catholiques ne sont pas des esclaves, comme certains l'imaginent, et comme certaines apparences, au dire de quelques-uns, tendraient à le faire supposer.

Comme *la Justice sociale, la Vie catholique* ne

(1) C'est bien encore le *confitentem reum.*

manque pas de reproduire le manifeste moderniste de M. Fogazzaro dans sa conférence faite à Paris, assurée que « ses lecteurs lui en sauront gré ».

***

Un autre jour (1er juillet 1906), c'est un long article biographique sur le docteur Schell, le grand promoteur du modernisme en Allemagne, que *la Vie catholique* emprunte à *la Revue catholique des Eglises*. On chercherait vainement un mot de désapprobation pour ses erreurs condamnées par Rome, dans ce panégyrique que *la Justice sociale*, elle aussi, ne manque pas de reproduire. A peine une réserve est concédée, mais il faut surtout retenir que Schell est sans reproche, et qu'il a droit à la reconnaissance de l'Eglise qui le frappe.

Schell, en effet, est, avant tout, *un protagoniste de la pensée catholique*. Il a, certes, ses particularités ; le chemin qu'il suit est bien à lui. Sa méthode reste contestable. Toutefois, son originalité est éclatante et son courage héroïque. Quant à ses intentions, elles sont dignes de tous les respects. *Malgré ses erreurs, il a bien mérité de l'Eglise*. Les plus grands esprits ont leurs limites. Nous serons jugés surtout sur ce que nous avons voulu. Or, Schell n'a jamais eu d'autre but devant les yeux que le bien, et spécialement le bien du catholicisme, à notre époque de renouvellements vertigineux.

***

Voici que le chef des démocrates chrétiens d'Italie, l'abbé Romolo Murri, est suspendu *a divinis* par l'ordre du Pape. On a fait sonner bien haut qu'il vient d'envoyer au cardinal Agliardi une lettre de soumission. Par malheur, le passé pouvait

rendre sceptique sur la valeur d'un document de ce genre, dont l'abbé Murri avait par avance expliqué la portée ; et, de fait, quelques jours après, il adressait au *Corriere del Serra* un télégramme disant :

Je n'ai rien à dire : prêtre je suis, et prêtre je reste, respectueux de l'autorité et fidèle à tous mes devoirs. J'ai sacrifié de longues années douloureuses à l'amour de la vérité et de l'Eglise, et je m'explique l'acuité du conflit en cette heure de crise profonde du catholicisme. *Je crois toujours,* — sauf mes faiblesses possibles et particulières, — *que les règles qui ont inspiré ma critique et mon action assureront à la société religieuse un renouvellement de vigueur et une plus féconde efficacité dans la société.* Je demande une muette sympathie aux âmes LIBRES CROYANTES.

Dans tous les cas, le plus vulgaire sentiment de respect pour l'autorité pontificale aurait dû faire accueillir en silence par tous les vrais catholiques l'acte de haute gravité qu'elle venait d'accomplir. Mais que dire d'un prêtre qui élève la voix, dans un pareil moment, pour célébrer l'orthodoxie, les vertus de celui que le Pape condamne, et comparer cette condamnation aux épreuves que Dieu envoie à ses saints! On lit dans *la Vie catholique* :

L'abbé R. Murri s'attendait à la mesure qui vient de le frapper et qui lui retire, selon ce qu'il craignait, le pouvoir de célébrer la messe et d'administrer les sacrements.

Nous ne pouvons que lui exprimer, dans cette circonstance, notre peine profonde et lui redire la sympathie par laquelle nous nous sentons plus près encore dans le malheur, de ceux qui étaient déjà nos amis. Nous savons que

Murri a envoyé immédiatement au cardinal Agliardi une lettre de déférence et de soumission, *et qu'il restera, dans une épreuve qui fut celle de très grands saints, un excellent prêtre, un chrétien intègre, un apôtre*. Ouvrir des voies nouvelles n'est pas facile, combattre des abus est périlleux : personne ne pourrait se targuer de marcher dans cette carrière sans tâtonner plus ou moins, sans donner prise aux animosités, aux critiques ou même aux réprimandes. Nous nous unissons dans la prière à tous les amis du fondateur de la Ligue démocratique italienne pour que Dieu lui accorde de sortir plus grand de cette crise et revêtu de plus d'autorité encore pour mener à bien son œuvre et servir avec succès l'impérissable cause à laquelle il se dévoue.

III. — Dogmatisme et Newmanisme. — L'Index.

La Vie catholique, bataillant surtout pour le triomphe d'une politique républicaine avant tout, ne fait pas la part aussi grande que *la Justice sociale* aux questions de philosophie religieuse ou d'exégèse, mais quand elle y touche, on y retrouve de suite le modernisme le moins déguisé. Témoin cet article du 23 mars 1907, sur, ou plutôt contre le *dogmatisme* :

Tout être humain a forte inclinaison à dogmatiser, c'est-à-dire à tenir pour la vérité absolue ce qui est une création de son esprit (?).

Mais une pénible vigueur de croyances est rare dans notre siècle, et il est bien peu de nos contemporains qui, sur un point ou sur un autre, ne soient atteints par quelque scepticisme. Pour ceux-là, n'y a-t-il point de remède à leur infériorité, et doivent-ils se laisser classer sans protestation aucune, bien au-dessous de ceux qui,

en toute matière, appartiennent à la race des croyants?

Cette situation ne doit pas leur être imputée à faiblesse ou à faute.

Aiguiser son esprit jusqu'à saisir avec une égale intelligence les différents systèmes qui se partagent et se disputent l'humanité, pénétrer plus avant dans les profondeurs d'une doctrine et en déduire les conséquences avec plus de sûreté que ne le font parfois les disciples eux-mêmes de cette doctrine, faire le tour des choses de l'esprit, dût-on en apercevoir le point faible et la porte par où l'on pourra sortir, ne demeurer captif d'aucune théorie, se dédommager de ne pouvoir arriver à la certitude en conservant son impartialité, se venger du doute par l'indépendance, c'est encore un noble emploi des facultés humaines. Celui qui, dans cette poursuite ardente de la vérité, aura apporté la bonne foi ; celui qui aura cherché, celui qui aura souffert, celui-là peut envier le bonheur des dogmatiques, il n'a pas à rougir devant eux.

Oh ! oui, nous croyons ! mais il faut aussi nous mêler à cette bataille d'idées qui se livre presque sans nous et toujours contre nous. Et si, de toutes parts, dans toutes les communes de France, il y avait quelqu'un fort de la vérité, fort de l'esprit de tolérance, *pour dire à ceux qui l'entourent que la vérité est une question de conscience*, il y aurait peut-être moins de confusion dans les esprits de nos contemporains.

Ou encore, dans le même numéro, l'article sur le *Newmanisme* signé Saint-Méran, mais dont le style trahit, à ne pas s'y méprendre, Richeville, lequel se confond avec Lucens, qui n'est autre que Tiber, etc., etc..., tous pseudonymes de M. Bœglin (1).

Les apologistes traditionnels ont été les premiers

(1) Sur le rôle de M. l'abbé Bœglin, voir *le Progrès du libéralisme*, pp. 220 à 233 ; *Rome et l'Action libérale*, pp. 177, 189, etc.

à faire ressortir l'influence des dispositions du cœur sur les jugements de l'esprit et, par conséquent, la part du sentiment, dans l'œuvre de la conversion. Mais, même si les théologiens avaient péché par un certain défaut de psychologie, leur erreur eût été infiniment moins grave que celle de leurs redresseurs modernistes, car ceux-ci tombent dans des affirmations condamnables quand ils écrivent comme Saint-Méran-Richeville.

Or — et Newman en fournit la preuve — *nulle conversion* — vous entendez — *nulle conversion ne vient je ne dis pas de la philosophie, de la théologie, mais de ce que dans l'une et l'autre, on nomme raison discursive, raisonnement, démonstration scientifique, motifs de crédibilité.* Tous, grands et petits, illustres et obscurs, protestants, libres-penseurs, athées, Russes, Français, Anglais, Américains, Espagnols, tous arrivent *par les portes opposées...*

Le P. Hecker, le fils de Kant et de Hegel, enfant prodigue, rentre au bercail, parce qu'aucune philosophie, aucune secte ne lui donnait un foyer ; c'est le saint Augustin germano-américain...

L'amour de Dieu éclaire le comte Stolberg ; l'idée de la vie fugitive, Gratry ; le culte de la pauvreté, saint François d'Assise ; l'autorité sociale, Lacordaire ; la persécution, Brentano et Ketteler et Reichensperger, etc., etc... Scrutez les conversions en leurs ineffables théories ; allez au fond ; consultez, comparez ; *tous les chemins mènent à Rome, hormis la philosophie discursive et la théologie raisonnante.*

La psychologie de la conversion, qui l'établira ? *La raison discursive est un démontage ; la conversion, une vision.*

Voilà, si je ne me trompe, le réquisitoire le moins niable contre la fausse scolastique, la théologie trop spéculative. Et avec quelle raison Léon XIII, reprenant

la grande manière, n'a-t-il pas tenté de bannir de l'Ecole la petite méthode à la fois moderne et hiératique ? Il y a là un cadre précis et lumineux, cadre que la vie cristallise pour l'Encyclique *Æterni Patris* et nos procédés d'enseignement.

La composition de ce livre était déjà très avancée, quand nous venons à découvrir avec une satisfaction modeste, mais sans surprise, que ce même article sur le Newmanisme a été servi une seconde fois aux lecteurs de *la Vie catholique*, à quelques mois de distance, et, du coup, sous la plume de Richeville (26 octobre 1907). Chose non moins curieuse, il entre textuellement, avec de légères et prudentes retouches, dans le commentaire détaillé de l'Encyclique *Pascendi dominici gregis* que M. Bœglin-Saint-Méran-Richeville, véritable Protée, écrit actuellement, avec l'aisance et l'autorité qui lui sont propres, dans le journal de M. l'abbé Dabry. Mais Richeville, tout en reproduisant la phrase textuelle de son collègue Saint-Méran sur le père Hecker, lui ôte discrètement le titre de *saint Augustin anglo-saxon*, que celui-ci lui décernait encore il y a quelques mois.

Décidément, Mgr Bœglin, qui joue un rôle si important dans l'Eglise, est un personnage de vaudeville.

Qu'il nous permette de lui signaler une autre retouche non moins nécessaire, dans son article sur les *vocations sacerdotales* du 27 août 1907. Ce n'est pas seulement parce qu'il y parle de « notre Eglise deux fois millénaire, croulant d'une chute banale » ; mais dans cette question encore, et, quoi qu'il en

soit d'aperçus, d'exemples intéressants, le désir de faire le plus large possible la part de l'homme d'exciter les aspirations et les énergies de la jeunesse, l'amena à poser une thèse formellement contraire à la doctrine catholique :

La vocation sacerdotale est moins un don qu'un acte de volonté. Elle ne saurait évidemment s'improviser, mais elle s'obtient. *La vocation est le désir et la capacité d'une fonction qu'on aime.* Le désir, on peut le susciter et l'ennoblir ; la capacité s'apprend ; l'amour se verse et se communique. Une mystique étroite, éclose, au XVIIe siècle, enseigne que les vocations naissent. Cet exclusivisme a rétréci les avenues du temple. Les vocations naissent et elles *se font*...

***

M. l'abbé Dabry se devait à lui-même, il devait à ses lecteurs de ne pas laisser à un autre le soin de parler de l'affaire de l'*index*, récemment soulevée à nouveau par la ligue organisée en Allemagne. le fait en ces termes, le 20 juillet 1907 :

Il y a quelques jours un certain nombre de journaux catholiques annonçaient avec mystère et des airs effarés qu'on venait de découvrir un véritable complot contre la foi ayant pour initiateurs des savants catholiques allemands qui cherchaient à recruter des adhérents pour une Ligue. En réalité, il s'agit de recueillir des signatures pour une adresse destinée au Pape et demandant des réformes dans les procédés de la Congrégation de l'Index ; subsidiairement, il s'agit de maintenir groupés les signataires en vue de promouvoir la culture scientifique parmi les catholiques. Un journal romain se vante d'avoir découvert la chose et en parle avec détails comme quelqu'un qui ferait les plus horrifiques révélations.

Nous vivons en réalité dans les temps les plus fantasques. Se peut-il, en effet, imaginer quelque chose de plus naturel que le fait de catholiques, souffrant dans leur apostolat de certaines difficultés, gênés par certains obstacles, et s'adressant au Pape pour lui demander respectueusement s'il ne trouverait pas quelque moyen, dans sa haute sagesse, d'adoucir ces difficultés et ces obstacles?

En fait pour la question dont il s'agit, c'est-à-dire l'Index, il lui est impossible d'atteindre toutes les publications dangereuses, si grand en est le nombre aujourd'hui ; ses prescriptions sont à peine suivies, même parmi les catholiques ; *en sorte que son résultat unique et le plus sûr est de déconsidérer pour jamais un apologiste, un savant de premier ordre, à qui il aura échappé quelque inexactitude de doctrine, peut-être seulement d'expression, et qui sera condamné le plus souvent sans qu'il sache même pourquoi. Les meilleurs serviteurs de l'Eglise se voient ainsi quelquefois disqualifiés et désarmés en pleine lutte.* Quoi d'étonnant qu'ils lèvent vers le Père commun des fidèles des regards angoissés, et que de leur cœur s'échappe un cri pour que, dans les temps si difficiles, si critiques que nous traversons, on examine si on ne pourrait pas leur faciliter un peu leur tâche et leur faire une autre situation?

Ces mêmes hommes, sentant tout ce qu'une science implacable creuse de trappes sous les vieilles données de la foi, ont formé le dessein de se grouper pour suivre la science dans ses opérations et lutter avec elle sur son propre terrain. Et voilà, paraît-il, le crime impardonnable. Voilà ce que dénoncent des journalistes chasseurs d'hérésies, prêts à condamner tout ce qui dépasse leur courte intelligence. On les ferait pâlir si on leur montrait le vide affreux fait dans les âmes par suite de résultats qu'on donne comme acquis et dont ne suffisent pas à détruire l'autorité les formules enfantines par lesquelles on croit pouvoir répondre à tout. Demain, dans toutes

les écoles françaises, au moyen de l'*Histoire des religions*, on fera directement la guerre à la foi de l'adolescent et même de l'enfant. Effrayé, vous chercherez alors s'il n'y a pas quelque savant catholique qui puisse vous fournir des réponses pour dresser chaire contre chaire, propagande contre propagande. *Prenez garde de ne les avoir pas tous découragés et de n'avoir pas porté par là le dernier coup à cette foi que vous prétendez sauvegarder. Par votre politique vous avez provoqué l'effondrement matériel de l'Eglise, par votre façon de traiter les esprits vous êtes en train de préparer son irrémédiable ruine morale.*

IV. — Bibliographie moderniste

Parmi la collection d'ouvrages anticatholiques et modernistes publiés par la librairie Nourry, un des plus mauvais et des plus détestables est celui qui a pour titre : *Vérités d'hier?* avec ce faux-nom d'auteur : l'abbé Jean le Morin, docteur en philosophie et en théologie. On en jugera déjà par ces extraits de la préface :

Nous n'écrivons point pour accuser qui que ce soit, nous savons que la plupart des prêtres qui enseignent, écrivent et prêchent sont vertueux et de bonne foi, *mais nous savons aussi, de façon certaine, que bon nombre d'entre eux ne se sont jamais sérieusement demandé si ce qu'ils affirment, avec tant d'assurance, repose sur des fondements solides et si on peut en donner des preuves certaines...*

Certains que la vérité ne peut entrer en conflit avec elle-même, quelques catholiques pieux, avisés et savants, désireux de reconquérir la Société qui échappe à l'Eglise, ont cherché un terrain de rap-

prochement et d'entente avec la science moderne. Dans ce dessein, ils se sont livrés à des études approfondies sur les Saintes Ecritures, sources de notre foi, et sur les origines de l'Eglise et des dogmes. C'est le résultat de leurs recherches que, dans ce petit livre, nous exposons, en regard de la doctrine catholique traditionnelle...

La voix des fidèles, qui de nous ne l'a entendue s'élever grave et triste, solennelle et pressante, nous disant : « Vous dont les lèvres doivent garder la sagesse, si vous savez où est la vérité, dites-le-nous ? Mais, comme nous ne sommes plus d'un siècle où la force supprime le droit où la parole pontificale fait courber tous les fronts, où les censures de l'*Index* soumettent tous les esprits, où l'excommunication fait taire la raison, nous demandons, contre les objections sérieuses faites à nos croyances, des arguments qui forcent la conviction afin que notre foi soit une foi éclairée.

« On nous dit que ce qui était, d'après vous, vrai, hier, est faux, aujourd'hui, prouvez-nous que la vérité, que vous nous proposez, est éternelle. Prouvez-nous que l'Ecriture Sainte est la parole de Dieu et nous en défendrons l'enseignement, tout l'enseignement, jusqu'à l'effusion de notre sang. Prouvez-nous que l'Eglise est d'institution divine, et, sans arrière-pensée, joyeux même, nous lui soumettrons nos esprits et nos cœurs. Démontrez-nous que les Sacrements nous viennent directement de Jésus-Christ et nous continuerons à leur demander la vie surnaturelle de la grâce. Mais, entendez-le bien, nous voulons des preuves, une simple affirmation ne nous suffit pas, car votre enseignement engage nos destinées éternelles. Prêtres et évêques, vous êtes des hommes comme nous, et comme nous faillibles. Vous nous dites des choses mystérieuses d'un monde plus mystérieux encore, de qui les tenez-vous ? Quelles preuves nous donnez-vous que vous parlez au nom de Dieu lui-même ? Ah ! si c'est la divinité qui exprime ses oracles

par vos lèvres, nous nous livrons à vous, corps et âmes; mais de ces affirmations, si graves, et de cette mission divine nous voulons la preuve afin que nous puissions défendre notre foi contre les incrédules et nous conformer à l'ordre de saint Pierre qui disait : « Soyez toujours « prêts à répondre, pour votre défense, à quiconque « vous demandera compte de votre espérance (1). » (Paris, le 20 août 1906.)

Le procédé de Jean Le Morin est celui-ci : donner sur chaque point de la doctrine catholique, car il les passe tous en revue, un résumé exact des enseignements de l'Eglise, puis grouper les conclusions les plus avancées et les suppositions les plus gratuites de la critique moderne, spécialement celles de M. Loisy, dont il fait son oracle, et conclure généralement par la négation formelle des définitions de l'Eglise. C'est au premier chef un livre impie. L'hypocrisie de la forme, dont l'auteur ne sait même pas garder le masque, ne serait d'ailleurs qu'un danger de plus.

Or, *la Vie catholique* du 15 décembre 1906, sous la plume d'un *Senior*, que son âge rend encore plus inexcusable et coupable, lui consacre un long et très élogieux compte rendu (2). Sa première partie offre ceci de particulier, qu'elle est complètement fantaisiste, et par conséquent aggrave singulièrement la responsabilité du rédacteur.

1. — *La genèse du livre.* — La Providence m'a fait rencontrer, il y a quelques mois, l'abbé Jean Le Morin. J'en bénis la Providence. Il n'y a rien de plus séduisant et de plus saint que les âmes qui cherchent la vérité. Et

(1) On a vu plus haut que *la Justice sociale* ne fait pas moins, si non mieux, puisqu'elle met ce livre *en vente dans ses bureaux*.
(2) *Petr.*, III, 15.

lorsqu'on rencontre de telles âmes, en nos temps troublés, où tout évolue si vite, on s'incline ému, doublement séduit par leur inquiétude sacrée et par leur marche héroïque vers des pays incertains et troublants.

L'abbé Jean Le Morin débuta dans la vie sacerdotale par l'enseignement de la théologie ; mais d'un tempérament mystique, animé d'une piété ardente, tous ses loisirs furent d'abord consacrés à des sermons et à des ouvrages d'édification. Sa piété même lui fit cependant désirer d'accroître sa science, afin de mieux répondre à la vocation qu'il avait reçue de Dieu. Il acquit rapidement et comme en se jouant, tous les grades que Rome confère. Trois fois docteur, il s'était vu dans l'obligation de renoncer à sa chaire. Reçu maître en sacrée Théologie, appelé un an après à de hautes fonctions, il ne put se résigner à abandonner ce qu'il croyait être pour lui l'appel divin : la formation intellectuelle des clercs.

Il résolut alors d'écrire une grande théologie en français. La conception était vaste et hardie ; édifier, dans sa langue maternelle, la somme théologique du xx[e] siècle. Elle devait l'entraîner loin. Ne fallait-il pas, pour une telle œuvre, connaître les critiques modernes catholiques et libres-penseurs ? Jusqu'à cette entreprise, par piété sévère, uniquement nourri de scolastique, il s'était interdit la lecture de tout livre à l'*index*, il fallait désormais tout lire et tout voir par soi-même, il se mit courageusement à la tâche.

Il aborda tout d'abord les critiques catholiques modérés et radicaux. Ce *fut*, pour lui, un émoi. Telle étude de Mgr Batiffol ne l'inquiéta pas moins que les idées de l'abbé Loisy sur la Révélation ; après avoir achevé le tout de la critique catholique contemporaine il se sentit profondément troublé. Cet *homme, cousu de doctorats et de maîtrises, s'aperçut qu'il avait vécu dans l'ignorance de l'esprit moderne et que, dans sa bonne foi de jeune professeur, il avait contribué à organiser, chez de nombreux prêtres, des mentalités d'un autre*

âge et à les rendre incapables, sans d'énormes efforts — privilèges douloureux d'une élite — d'agir sur les esprits contemporains. Durant deux longues années, une tristesse amère et désenchantée régna dans son cœur. Il sentait vivement l'antinomie des conclusions antiques même les moins hardies, et, lui semblait-il, les plus orthodoxes, avec l'enseignement traditionnel, *et il lui apparut qu'il avait travaillé à une œuvre néfaste.*

Un devoir s'imposait, travailler désormais dans la mesure de ses forces à dissiper ces habitudes d'insincérité de l'enseignement des séminaires, crier hautement qu'il y avait des difficultés que les manuels laissent ignorer. Les plus savants catholiques ne les avaient-ils pas avouées, et tout leur effort ne s'était-il pas tourné à les résoudre? C'était le devoir, mais le choc avait été trop rude; après avoir douté de ses maîtres, il se prit à douter de lui-même. Enfin il se décida à confier son angoisse. L'ami auquel il s'adressa est un homme d'une droiture et d'une loyauté antiques. « *Croyez-vous, lui dit-il, que les conclusions de la critique doivent s'imposer tôt ou tard à la discussion, voire à l'enseignement théologique?* » — « *Je le crois,* » *dit l'abbé* — « *Alors écrivez : travailler pour la vérité est le devoir suprême* (1). »

(1) Le « Senior » de *la Vie catholique* aura eu la satisfaction de se rencontrer avec M. l'abbé Houtin, rédacteur du *Siècle*, et avec M. Lanson, dans la *Revue universitaire* :

Il faut remercier M. Le Morin d'avoir pensé à nous faire un livre si franc, si honnête, si parfaitement de nature à dissiper les équivoques et les malentendus. — Il faut le remercier d'avoir si bien exécuté son dessein en nous résumant de grandes lectures (A. HOUTIN).

Or, le même M. Houtin a écrit dans son livre *la Crise du Clergé* (1907) . *Vérités d'hier ? La théologie traditionnelle et les critiques catholiques*, tel est le titre d'un nouveau livre qui fut lancé, au mois d'octobre 1906, *comme une petite bombe parfaitement confectionnée*, pieusement et sûrement, au milieu du Clergé (page 164). M. Lanson de son côté :

« Dans ce livre courageux l'abbé Jean le Morin définit ce qu'un catholique qui ne peut renoncer à sa raison et qui se met au courant des controverses historiques et exégétiques ne peut plus accepter...

« Après les livres de l'abbé Loisy, de l'abbé Houtin, le livre de

Or, tout ceci est pure invention pour corser le scandale et accréditer ce livre détestable. Un correspondant, à qui l'ouvrage déplaît, découvre la supercherie et jette bas toute cette façade : Jean Le Morin n'est point prêtre, il n'est docteur ni en philosophie, ni en théologie, il n'a jamais enseigné. *La Vie catholique* renonce alors à défendre l'existence du personnage qu'elle avait présenté sous un aspect si sympathique, comme une de ses connaissances personnelles ; et, sur le fond même de ce livre corrupteur, trouve encore le courage de conclure, en disant :

Il est curieux et bon à consulter pour faire connaître un état d'esprit ; nous ne le croyons capable de faire ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal (23 mars 1907).

Voici maintenant la suite de ce compte rendu :

II. — *Le livre. Ce qu'il contient.* — On voit dès lors dans quel esprit a été conçu ce livre : Faire connaître, sur la plupart des points essentiels de la foi catholique, quelles sont les objections modernes. Pour ma part je l'aurais volontiers intitulé : *les Difficultés de croire* (1).

L'auteur, en six chapitres, traite successivement de la Révélation Chrétienne ; des preuves de la religion ; prophéties et miracles ; de l'Eglise ; de quelques dogmes ; Trinité et péché originel ; des Sacrements et des fins dernières. C'est une revue rapide, écrite dans un style clair et vivant. Par sa nature même, le nombre des questions traitées et la multiplicité des points de vue sous lesquels on envisage chacune d'elles, cette revue ne se prête guère à un résumé.

l'abbé Le Morin nous découvre la crise très grave qui travaille le catholicisme. Il faut souhaiter qu'elle se dénoue à l'avantage de la liberté et de la vérité.

(1) Non, dites : les *impossibilités* de croire.

Je voudrais cependant en signaler quelques parties. L'abbé Le Morin, bien qu'il ait consacré cent pages aux objections relatives à la doctrine de l'Inspiration de la Bible et plus de soixante-dix aux prophéties et miracles, n'a pu être que fort bref sur ces deux importants chapitres. Il a néanmoins condensé ce qu'ont dit à ce sujet de plus essentiel les critiques catholiques (1).

Dans le chapitre sur l'Eglise, il faut signaler une excellente étude de la preuve de l'infaillibilité du Pape (2). Dans celui qui s'intitule : « De quelques Vérités dogmatiques », les pages consacrées à la Trinité sont fortes et témoignent de profondes études personnelles (3). Quant

(1) L'innerrance de l'Ecriture : l'auteur conclut que toutes les explications données par nos plus habiles exégètes sont synonymes d'erreur. « S'il n'y a pas la erreur, rayons le mot du dictionnaire, il n'y a plus d'erreur possible » (page 53). — L'authenticité du Pentateuque : « La Bible tombe au dernier rang de l'histoire. Quelle conclusion angoissante pour ceux qui ont cru à l'enseignement traditionnel de l'Eglise, et quelle amère déception pour ceux qui ont consacré leur vie à la défense de la doctrine catholique ! » (page 70). — *L'historicité de la Bible* : « Ces conclusions de la science détruisent presque tout l'enseignement de l'Eglise. car, rien que dans ces premiers chapitres de la *Genèse*, se trouvent l'origine et l'explication des croyances fondamentales du christianisme. Quelle désillusion poignante ! » (page 83). *Le Miracle* : Les Pères de l'Eglise n'ont pas présenté le miracle comme preuve de la divinité de la religion » (page 141). — Les objections de M. Loisy contre la preuve des miracles « sont très fortes, et des exégètes catholiques, dont on ne peut soupçonner ni l'orthodoxie ni la loyauté, sont du même avis » (page 143) ; suit, comme exemple, l'interprétation intégrale de la résurrection de Lazare par M. Loisy.

(2) D'abord l'institution de l'Eglise : « Sur ce sujet capital. l'abbé Loisy a écrit deux chapitres d'une science sûre et que ses nombreux contradicteurs n'ont pas réfutés ». On les cite et les analyse. — La primauté du pontife romain : « Nous en disons ce que nous avons dit de la fondation de l'Eglise, car elle se présente à l'histoire dans les mêmes conditions » (page 200) ; « au XVIe siècle, on était encore dans la période du tâtonnement » (page 208). — Quant à l'infaillibilité : le docteur Le Morin ramasse, selon sa méthode, tout ce qu'on lui a objecté, décisions pontificales entachées d'erreur, faits historiques en opposition à cette doctrine, et va chercher des arguments dans la résistance des Pères et des Docteurs de l'Eglise « qui exclut jusqu'à l'idée de l'infaillibilité pontificale » (page 214). — Voilà cette « excellente preuve de l'infaillibilité du Pape » !!!

(3) Si le dogme de la Trinité se trouve dans la primitive Eglise, c'est que « l'idée de la Trinité a sa source dans les religions anciennes et dans les écoles philosophiques » (page 219). « Bien plus, la

au chapitre sur les Sacrements, il est à louer tout entier pour sa vigueur et sa sobriété. Les soixante pages qui le composent, nerveuses et hardies, seront, pour beaucoup une révélation (1).

Ce qu'il ne contient pas. On ne trouvera rien, dans ce livre sur la divinité de Jésus-Christ, l'Incarnation et la Rédemption. L'abbé Le Morin a prévenu le lecteur qu'il n'entendait point « parler du divin Maître seulement en passant » (p. 236). Il y touche cependant de façon indirecte à propos des miracles évangéliques (pp. 139-146) (2) et de l'annonce du jugement dernier (pp. 329-335), mais d'une main délicate et qui craint de commettre une profanation (3).

On devine, sous cette réserve, une piété un peu effrayée. Aussi nous fait-elle mieux comprendre la sincérité profonde et vraiment poignante des appels de l'auteur à l'Eglise (préface et conclusion), la suppliant de parler pour éviter à d'autres les brutales et douloureuses surprises dont il fut la victime (4). Une objection, même

doctrine de l'Eglise sur chacune des personnes de la Trinité a des analogies frappantes avec la philosophie païenne » (page 222). — « Sur le péché originel : Que conclure de ces remarques, sinon que la chute originelle... n'est pas un dogme fondamental de la religion ? » (page 331).

(1) Après avoir cité les définitions du Concile de Trente sur les Sacrements : « Les Pères du Concile, en émettant ce décret, ont dogmatisé selon la connaissance qu'on avait, en ce temps-là, des origines chrétiennes, mais ces opinions sont fort éloignées de celles que professent les historiens contemporains, même catholiques ». Ces historiens sont représentés surtout par M. Loisy, dont l'auteur reproduit et adopte les assertions, sur chaque sacrement en particulier. Quelle « révélation » !

(2) On l'a vu tout à l'heure.

(3) Sa délicatesse égale celle de M. Loisy, qui est son prophète.

(4) Il pleure même, mais des larmes qui sont une hypocrisie et une insulte de plus. Voici la conclusion de son livre : « Et maintenant que nous avons terminé la tâche que nous imposait l'amour de la vérité et de la religion, il nous serait permis, peut-être, de dire combien, à la remplir, nous avons souffert et combien nous avons pleuré. Mais que nos troubles, nos angoisses et nos larmes restent le secret de Dieu. Nous serons assez récompensé si l'exposé de ces doctrines, contraires seulement en apparence, nous voulons le croire, détermine enfin l'Eglise enseignante à donner à ces questions vitales une solution convaincante et victorieuse » (page 335).

forte, mais qui vous fut loyalement exposée par les traditions de la doctrine, laisse moins désarmé. On est, en tout cas, préparé à la recevoir. De cet exposé des difficultés modernes, auxquelles l'auteur n'a pas essayé de réponse, il ne faudrait donc pas conclure à un livre de révolte. L'abbé Jean Le Morin n'est point un révolté. *C'est une âme inquiète qui, arrachée à sa quiète et doctorale tranquillité, a cru de son devoir d'arracher les autres à cette quiétude moyenageuse.*

Est-ce à dire qu'il faille conclure à la ruine de la théologie ? L'auteur s'en garde bien. Fils inquiet, il se tourne avec angoisse vers l'Eglise.

Des esprits croyants et profondément imbus de l'esprit moderne s'efforcent de dégager le dogme de sa gangue aristotélique, ce qui n'est pas déjà si facile, et surtout de lui trouver une expression qui le rende plus accessible aux esprits de notre temps. C'est un gigantesque effort de transposition. L'œuvre se fait lentement et les collaborateurs ne sauraient être trop nombreux.

Nous avons un peu insisté sur cet exemple, pour faire ressortir la propagande pernicieuse exercée par ce parti des démocrates chrétiens, qui se défend d'avoir aucun lien avec le modernisme, et son impardonnable complicité avec les ennemis de la foi.

Citons seulement pour mémoire un article de M. l'abbé Marcellin Lissorgues, intitulé *le Miracle et la critique historique* (9 mars 1907), pour présenter le livre de P. Saintyves, dont nous avons rendu compte plus haut (1). On y lit :

« P. Saintyves » vient de publier un livre où est traitée, en un style agréable et limpide, cette délicate ques-

(1) Page 109.

tion de la critique historique et du miracle. Son ouvrage expose simplement les règles établies et incontestables de la critique, appliquées aux récits miraculeux. Quelques-uns soutiendront que ce domaine, voisin du dogme, relève seulement de la théologie; ou du moins que de pareils problèmes d'histoire ne se tranchent pas sans l'avis du théologien. A la vérité, j'avoue n'avoir jamais compris les arguments par lesquels on s'efforce de contester, sur le terrain biblique, le droit du critique : n'est-ce pas le droit divin de l'intelligence?

V.— M. l'abbé Dabry et l'Episcopat

Sur le chapitre du respect dû à l'autorité épiscopale, M. Dabry et son journal ne le cèdent point à M. Naudet ni au docteur Lancry.

On a vu plus haut l'attitude de M. l'abbé Dabry à l'égard de l'évêque de Quimper.

En janvier 1907, la *Semaine religieuse* de Périgueux avait inséré la note ci-jointe, dont on ne pouvait méconnaître la source officielle:

Depuis plusieurs mois, MM. les curés reçoivent divers journaux, payés et envoyés on ne sait par qui, dont l'intention plus ou moins voilée est de nous détacher du Pape et de nous pousser dans le traquenard maçonnique des ridicultuelles.

Ce sont *l'Avènement*, *la France catholique*, *la Vie catholique*.

L'Avènement prêche ouvertement le schisme ; *la France catholique* tend au même but par des voies obliques et a réussi, nous dit-on, à trouver des subsides même auprès des meilleurs chrétiens.

La Vie catholique de M. Dabry ne cesse de blâmer la résistance ordonnée par le Pape à la politique sectaire.

Elle attribue couramment la responsabilité des crimes maçonniques à cette résistance; elle traîne dans la boue les défenseurs parlementaires de l'Eglise, fait l'éloge de Briand. Dans son dernier numéro, elle flétrissait les « attentats » de la... Restauration contre le catholicisme, pour faire oublier les autres, plus récents et autrement odieux. Sa polémique perfide est, d'ailleurs, sans compétence: elle ignore profondément l'histoire de l'Eglise et l'autre. Elle fait, par exemple, de Casimir-Périer et de Montalivet des ministres de la Restauration !

Nos lecteurs doivent refuser ces journaux et avertir les catholiques que, en les favorisant, ils servent inconsciemment nos pires ennemis.

Voici sur quel ton le prend M. l'abbé Dabry (26 janvier):

Pour montrer l'épaisse imbécillité de cette note, il suffit de dire que, dans le diocèse de Périgueux, pénètrent *trois* exemplaires de *la Vie catholique* et que nous n'y avons jamais fait la moindre propagande. Tant de crétinisme n'aurait excité que notre pitié si quelques amis ne nous avaient remontré qu'il vaut mieux nous défendre, et si l'un des meilleurs d'entre eux ne nous avait adressé spontanément, en manière de réponse, l'article ci-après pour lequel nous lui exprimons nos remerciements les plus vifs. La *Semaine* de Périgueux aura le désagrément de le reproduire. On verra plus bas que nous ne nous bornons pas à cela pour nous faire rendre justice par nos détracteurs.

Et il adresse au directeur de la *Semaine religieuse* ce poulet :

Paris, le 21 janvier 1907.

Monsieur,

Je n'ai pas reçu l'article que je vous ai demandé; mais

je le connais maintenant. Il est positivement abominable et relève du tribunal correctionnel.

En réponse à cet acte diffamatoire, et conformément à la loi du 29 juillet 1881 sur la Presse, je vous envoie aujourd'hui le « programme » de *la Vie Catholique*, pour que vos lecteurs puissent voir ce que nous sommes, à l'encontre de ce que vous nous présentez. En outre, quand le prochain numéro de *la Vie Catholique* aura paru, je vous enverrai également la réponse directe qui y est faite à votre odieux article. Je vous verserai le montant des frais qu'exigera le surplus de composition typographique de ces deux insertions ; mais vous pouvez être certain que je poursuivrai par toutes les voies de droit la publication de ces deux documents, qui seront encore une faible réparation du dommage, matériel et moral, que vous m'avez causé.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer.

P. Dabry.

Nous sommes en novembre 1907. *Le Nouvelliste de Bretagne* commente ainsi l'appel de M. l'abbé Dabry à la formation d'un parti politique unissant les catholiques démocrates aux radicaux et aux radicaux socialistes, dont nous avons donné le texte au début de ce chapitre :

L'intellectuel, l'écrivain moderne et l'ardent polémiste qu'est tout à la fois M. l'abbé Dabry a-t-il rédigé son article sans sourire ? Ou alors à quelles sombres préoccupations a-t-il obéi ?

Devant les leçons des dernières années, il n'est pas possible, non seulement à un catholique, mais à un Français aimant son pays, qu'il soit croyant ou incroyant, de prendre au sérieux de semblables énormités.

Dix ans de guerre et de persécution religieuse (1),

(1) Dix ans ? Il y en a bien près de trente, que la guerre à l'Église et l'extirpation du catholicisme sont tout le but de la secte au pouvoir.

dix ans d'oligarchie ont donc si peu dessillé les yeux des inspirateurs de *la Vie catholique* pour que ceux-ci aillent se jeter aux pieds d'une coalition qui n'a été que la parodie de la République et pour qu'ils lui offrent aussi platement de devenir les complices d'un nouvel étranglement de nos libertés politiques, sociales et religieuses !

Tout autre commentaire nous paraît superflu. Nous tenions cependant à attirer l'attention sur la manœuvre criminelle que paraissent ainsi tenter certains illuminés et dont la complicité avec le Bloc ne peut plus aujourd'hui faire illusion.

La chose était d'autant plus nécessaire en Bretagne qu'il nous revient que le journal *la Vie Catholique* serait imprimé en Ille-et-Vilaine.

Nos vaillantes populations libérales ne se laisseront d'ailleurs point prendre à un piège aussi grossier.

Ce n'a jamais été en amadouant un tyran qu'on l'a muselé.

Ce n'est pas en se faisant les complices de la majorité actuelle, même parce qu'elle prétend (et de quel droit ?) avoir le monopole de la République, que les catholiques restaureront dans une France rénovée et pacifiée la foi de leurs pères.

Ce n'est que par l'union de tous, soient-ils à droite ou à gauche, qu'ils y parviendront.

La réplique en cinq ou six colonnes où M. l'abbé Dabry reprend et dilue sa thèse politique bien connue n'aurait ici nul intérêt. Mais voici ce qu'en tête de son journal (16 novembre), sous le titre : *l'Archevêché de Rennes*, il ose écrire :

Si l'on veut se faire une idée de la profondeur de l'égarement où certaines excitations entraînent en ce moment les catholiques, il n'y a qu'à voir ce qui vient de se passer à Rennes cette semaine.

On lira plus bas un article du *Nouvelliste de Bretagne*, succédané de *la Croix*, et la réponse par laquelle j'ai essayé d'expliquer pour lui et pour le public que les questions sérieuses intéressent, quelques paroles dont il s'était montré fort scandalisé.

Mais sur cette discussion politique a été immédiatement greffée, par le chef du diocèse lui-même, Mgr Dubourg, archevêque de Rennes, et par l'intermédiaire du même journal une querelle particulière qui dépasse, en invraisemblance et en outrageante violence, tout ce que l'on aurait pu imaginer. Supposant je ne sais quelles autorisations que j'aurais dû demander pour imprimer dans son diocèse un journal qui s'y imprimait depuis un an et que personne n'a le droit, sans motif et sans discussion préalable, de supprimer, il a, par un incroyable oubli de ce qu'il doit à un prêtre, violé toutes les lois du secret professionnel, sans reculer, alors qu'il n'articulait même pas le moindre fait, devant la diffamation.

Je me borne pour aujourd'hui à élever contre cette conduite d'un archevêque à mon égard la protestation de ma conscience, espérant de son honnêteté qu'il voudra bien dire publiquement des choses claires, auxquelles je puisse répondre.

M. Dabry devait pousser encore plus loin l'insolence et aller jusqu'aux outrages publics.

Un nouveau communiqué de l'archevêché de Rennes ayant fait remarquer que *la Vie catholique* s'imprimait sans autorisation de l'Ordinaire dans ce diocèse, contrairement aux prescriptions de l'Encyclique *Pascendi*, M. Dabry répond, le 30 novembre, par une véritable diatribe, où les injures se mêlent à une discussion canonique qui n'aurait point d'intérêt ici.

Nous citons le début et la fin de ce scandaleux morceau :

On a vraiment quelque honte à transcrire des documents pareils. Il y a là une telle ignorance des choses les plus élémentaires, depuis le *manuel* de civilité jusqu'au *manuel* de droit canonique, qu'on voudrait ne pas voir au bas de ces lignes la signature d'un archevêque...

On voit avec quelle légèreté et quelle audace il s'est comporté à mon égard. Voilà un homme qui, après avoir manqué à tous les usages en voulant traiter par la brutalité du droit une affaire qui relevait surtout de l'équité naturelle et des convenances, fait circuler dans les journaux depuis un mois les racontars les plus invraisemblables et échafaude je ne sais quelle accusation au bout de laquelle il apparaîtrait que je ne suis pas seulement révolté contre mon « Ordinaire », mais contre le Pape; et quand on le somme de s'expliquer, il énonce des pauvretés qui ne sortiraient pas de la bouche d'un séminariste de première année ; toute son accusation repose sur son ignorance du droit, sur une erreur misérable et ridicule! Et voilà de quelles contingences dépendent la vie et l'honneur des prêtres! Voilà quelle science et quel tact président à l'administration d'un grand diocèse!

Pourquoi faut-il que l'ambition fasse de ces erreurs, et que le désir de s'élever aux plus hautes situations trompe sur la difficulté des charges qu'on assume et sur l'étendue des responsabilités que l'on prend? On voyait, du temps de M. Dumay, des silhouettes pâles de candidats attendre des heures entières sur les banquettes, quitte à retourner plus tard contre la République la situation qu'ils étaient venus lui mendier; et on se disait que, quelque douteux que soient certains moyens employés pour arriver, désirer l'épiscopat est, après tout, selon la parole de saint Paul, une excellente chose, si on s'inspire de la conscience de sa propre valeur et si on ne vise qu'au bien à faire. Malheureusement, l'histoire atteste, et puisque nous allons fêter le quinzième cente-

naire de la mort de saint Jean Chrysostome, l'histoire de ce grand serviteur de Dieu, victime de la furie et des criminelles entreprises de plusieurs de ses collègues de l'épiscopat, atteste mieux que toute autre, et d'une façon cruelle, que ce n'est pas toujours sur les sommets, et là où ils devraient briller de l'éclat le plus pur que l'on trouve la valeur, le bon sens et la conscience.

Enfin, il aurait manqué quelque chose à M. Dabry, s'il ne nous montrait, dans son attachement à la République, la vraie cause des contradictions qu'il souffre. A l'en croire, lui aussi, le modernisme n'est pour rien dans les mesures prises à son égard. Et c'est jusqu'au cardinal Merry del Val qu'il fait remonter ce reproche de substituer des motifs politiques aux considérations de doctrine :

Quel intérêt peut-il y avoir à donner de la publicité à ces misères ? Et que peut vraiment gagner l'Église à ce qu'on sache qu'évêques et secrétaire d'Etat du Saint-Siège me poursuivent parce que je suis et veux rester républicain (1) ?

(1) Lettre au *Temps*, 6 décembre 1907.

CHAPITRE V

M. George Fonsegrive, la Quinzaine, le Bulletin de la Semaine

I. — M. George Fonsegrive moderniste

Personne ne contestera que M. George Fonsegrive ait été le protagoniste le plus distingué de l'évolution démocratique, l'oracle du parti démocrate chrétien. Son talent et son activité l'ont placé au tout premier rang des apôtres de cette évolution. Les revues dont il disposait, ses ouvrages très répandus, ses conférences sur les matières politiques et religieuses, recherchées même dans les grands séminaires, lui ont procuré des moyens d'actions exceptionnels, dont la confiance du clergé hautement manifestée redoublait la puissance.

Evolution politique, évolution religieuse, sous la poussée irrésistible de la démocratie, tel est le thème, double dans son objet, un dans son principe, qu'il a développé sous toutes les formes, à toutes les tribunes, avec un succès qui jetait dans la stupéfaction le très petit nombre de ceux qui se défendaient encore de l'universel engouement (1).

(1) Sur le rôle et l'influence de M. Fonsegrive dans cette double évolution, voir *le Progrès du libéralisme catholique en France*, tome I, pages 10, 129, 134, 137, 159, 165 et suiv. ; tome II,

Or, que M. Fonsegrive fût un grand initiateur des idées modernistes non moins que de l'évolution démocratique, c'est ce dont tout le monde eût été frappé depuis longtemps, si, par suite d'une erreur générale dont nous avons fait la preuve dans le *Progrès du Libéralisme*, ce second rôle ne lui eût conféré une sorte d'inviolabilité, même aux yeux de ceux qui avaient à se préoccuper surtout du premier.

Sans revenir ici sur les indices trop clairs des tendances de M. Fonsegrive que nous avons fait ressortir ailleurs, nous citerons ici deux documents de première valeur qui le rangent, sans contestation possible, parmi ceux qu'atteignent directement les condamnations de l'Encyclique *Pascendi*.

Ce sont ses réponses à ces enquêtes récemment ouvertes parmi le public sur « la crise du catholicisme », dont l'initiative a bien pu tenter des revues étrangères à l'idée religieuse, et toujours en quête de copie et d'actualité; mais aurait dû répugner à des catholiques sincères, comme étant par elle-même une injure à leur foi et ouvrant la porte à de dangereuses divagations.

Le premier de ces documents a paru dans le livre du docteur Marcel Rifaux : *les Conditions du retour au catholicisme* (1), contenant les résultats de son enquête philosophique et religieuse. Nous reproduisons ici la page qui a paru sous le nom de « M. George Fonsegrive, directeur de *la Quinzaine* ». Ce n'est pas exagérer de dire qu'elle est la formule abrégée du modernisme. Tout s'y trouve :

pages 2, 5, 142, 163 et suiv., 303, 308, 316, 317, 326, 384 et suiv., 404, 435, 438 et suiv., 469 et suiv., 504, 510, 514 et suiv., 522, 547.

(1) Librairie Plon, Paris, 1907.

séparation absolue de la science et de la foi, de la science et de la conscience, cloison étanche entre le travail du théologien et celui du philosophe, coexistence dans la même âme de l'incrédulité du savant et de la croyance du catholique, et l'indépendance absolue de la critique. De cette seule page se déduirait logiquement tout le système de M. Edouard Le Roy sur le dogme, et celui de M. l'abbé Loisy sur l'exégèse.

La crise intellectuelle que traverse le catholicisme n'est ni une crise d'épuisement ni une crise d'adaptation; elle est plutôt une crise d'inadaptation.

Le catholicisme est une religion, il est la religion. Il contient la doctrine de la vie surnaturelle, de la vie préparatoire à la déification. Comme tel, aucune crise intellectuelle d'ordre naturel ne peut l'atteindre. Il n'est ni avec la science ni contre la science; il est en dehors et au-dessus.

Ceux d'entre les savants qui s'imaginent qu'ils peuvent atteindre le catholicisme ne se font pas une idée exacte du dogme. Ils pensent pouvoir le contredire rationnellement. Mais le dogme est situé dans un plan différent de celui de la raison et ne peut, par conséquent, pas être atteint.

D'autre part, le dogme ne peut, pour des raisons symétriques, être ni établi ni prouvé par des raisonnements logiques. La démonstration de la divinité de Jésus-Christ ne découle logiquement et nécessairement d'aucun syllogisme. La raison peut préparer la foi. Pour croire, il faut autre chose : une grâce de Dieu, une bonne volonté humaine.

Mais, dans les âges qui ont précédé le nôtre, le catholicisme a été lié par ses propagateurs et ses défenseurs à tout un ensemble de pensées, de propositions, de théories qui ont paru, qui paraissent encore à beaucoup faire corps avec le dogme. Or, ces pensées, ces propositions,

ces théories sont devenues caduques. La science d'autrefois n'est plus science. Il a dû sembler dès lors que la ruine des systèmes rationnels attachés à l'exposition du catholicisme était la ruine même de la religion. De là les anathèmes jetés par beaucoup de théologiens contre la science, de là la déclaration de décès du catholicisme au nom de la même science.

Mais l'inadaptation présente ne peut pas durer. De plus en plus, les catholiques acquièrent la conviction que la science est une chose, que la religion en est une autre. Il suffit, pour que la religion reste vénérée auprès de la science vivante, que l'on opère une simple division du travail ; que le théologien spécule sur le surnaturel d'après les données de la révélation et les enseignements de l'Eglise, que le savant raisonne sur le naturel d'après les données de l'expérience.

Même dans les questions mixtes telles que l'authenticité des livres saints ou leur intégrité, ou l'histoire de Jésus-Christ, la méthode scientifique doit se conduire d'après de tout autres principes que la méthode théologique. Et il est possible que les deux méthodes aboutissent de façon également légitime à des résultats assez différents. Les purs savants s'en tiendront aux conclusions scientifiques, les théologiens aux théologiques.

Ceux qui voudront coordonner ces deux sortes de résultats et rester intelligents tout en demeurant catholiques devront remarquer que, dans ces matières, les conclusions dites scientifiques ne sont jamais que conjecturales, probables, peut-être très probables, jamais tout à fait certaines et nécessaires. Au contraire, les conclusions théologiques bien déduites sont nécessaires à la vie catholique. Ils se décideront donc pour la vérité de celles-ci contre celles-là parce que les nécessités de la pratique doivent toujours l'emporter sur les probabilités théoriques. Et cet acte de foi ne saurait les empêcher de reconnaître la valeur des conclusions qu'ils repoussent quand on ne les considère que du point de vue de la science.

Ainsi donc, la crise intellectuelle qui préoccupe tous les esprits ne se dénouera pas par un ajustement nouveau de la science à la théologie, mais, au contraire, par une division attentive du travail, une distinction des pouvoirs, une séparation des fonctions.

Veuillez agréer, cher docteur, avec mes excuses pour ces notations trop brèves, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

Le second document est la réponse de M. Fonsegrive à une enquête analogue faite par le *Mercure de France*. Après ce qu'on vient de lire, il semble qu'il ne puisse y avoir grand'chose à ajouter. Ici, ce qu'il y a de saillant, c'est d'abord une conception et une définition naturalistes de la religion, avec une vague tendance au panthéisme et à une religion humanitaire ; puis, en termes discrets, et sous l'appellation ingénieuse de division du travail, le séparatisme anticatholique déjà affirmé dans la précédente enquête, allant cette fois jusqu'à la rupture entre la religion et l'Etat, jusqu'à la complète laïcisation de la société, en quoi on salue le progrès et pronostique le triomphe de l'idée religieuse.

Nous empruntons cette pièce au *Bulletin de la Semaine* du 19 juin 1907 :

La *religion* me paraît être un système de croyances et de pratiques qui ont pour but d'établir la communion universelle des esprits, la multiplication de la joie individuelle par la joie de tous (!!!).

Toute idée qui tend à ce but est une idée religieuse.

Tout sentiment qui nous pousse à l'harmonie, à la joie universelle, est un sentiment religieux.

Ainsi, vos *socialistes*, épris de justice, vos *anarchistes* qui veulent supprimer les lois pour avoir la paix ont des idées, des sentiments religieux (!!!).

Cependant ils n'aboutissent point à la religion.

La *religion*, en effet, est proprement *transcendante*. Elle aspire à la communion entre les hommes, au développement plénier de la vie, mais, en même temps qu'elle prend pleine conscience de ses hautes ambitions, elle se rend très nettement compte que l'homme est impuissant à les réaliser. Car l'homme n'aspire à rien de moins qu'à se faire dieu. Il sent qu'il ne le peut pas. Il fait alors appel à une puissance surhumaine. Il demande à Dieu sa grâce pour monter vers lui, pour réaliser en Lui et par Lui la communion universelle.

Les trois éléments essentiels de la religion sont donc : l'aspiration de l'humanité à la divinisation, l'existence de Dieu, la grâce de Dieu.

Le christianisme,étaut la seule religion positive qui ait très nettement compris ces trois éléments du problème religieux, est par là même la vraie religion.

C'est pour cela qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir dissolution du christianisme.

Il y a *dissolution* de toutes les formes religieuses qui sont inadéquates aux données essentielles du problème religieux, par exemple, dans le *christianisme*, les diverses formes du protestantisme qui tendent à éliminer la transcendance divine, le surnaturel et la grâce.

Il n'y a pas dissolution du catholicisme, on y voit au contraire s'opérer une concentration.

Il n'y a pas nonplus *évolution* au sens propre du mot, il y a cependant *vie et progrès*, mais, sans mutation d'une forme, en une forme spécifiquement différente. Tous les phénomènes auxquels nous assistons : laïcisation progressive de l'Etat, péremption de certaines coutumes intellectuelles, disparition même de certaines formes disciplinaires, tout cela n'est que le résultat des lois de la division du travail. De plus en plus, la religion prend conscience et possession de son domaine propre, qui n'est ni le forum, ni l'école, ni la science profane, mais la communion spirituelle de l'homme avec Dieu et,

par Dieu, avec ses frères dans le temps et par delà le temps.

Tout ce que nous voyons et qui paraît hostile à la religion nous y ramène au contraire, et tout l'effort de l'anticléricalisme tournera, par l'épuration, par le renouvellement de vie puisé dans l'effort, au bénéfice du catholicisme.

La source des erreurs modernistes, c'est le Kantisme. C'est Kant qui a élevé la cloison étanche séparant la foi de la raison, la science de la conscience, le théologien du savant, le chrétien du citoyen, et l'Etat de la religion ; c'est lui qui a poussé les déductions des principes de la réforme jusqu'à exclure l'absolu en tout ordre de connaissances. Les modernistes ont beau s'en défendre, ils sont de sa lignée, Kant est bien leur vrai père. Ils ont beau le renier ou protester qu'ils lui sont étrangers, c'est toujours à lui qu'en définitive ils reviennent.

Il ne pouvait en être autrement de M. Fonsegrive. Ce fut constaté par M. l'abbé Bleau, aumônier du lycée de Poitiers, lorsque le directeur de *la Quinzaine* mourante y écrivit ses *novissima verba* (16 mars 1907). Dans une lettre ouverte, M. l'abbé Bleau disait à M. Fonsegrive :

Toutefois, parmi les idées émises en votre épilogue d'adieu, il en est une sur laquelle je désire vous présenter quelques respectueuses observations.

Dans cet épilogue, page 158, je copie textuellement ce qui suit :

« Si des conclusions nécessaires, en partant de certains principes, doivent s'imposer à l'esprit humain, Kant demande si cette nécessité ne viendrait pas de la structure même de l'esprit. En sorte que, si l'on donne, pour

preuve des propositions métaphysiques, la nécessité logique, c'est cette nécessité même qui suffit à rendre suspecte la légitimité de la conclusion. Sur le terrain de la dialectique pure, Kant est victorieux, et ne peut pas ne pas l'être. La chose est trop évidente, dès que l'on comprend les termes mêmes de la question. »

De ces paroles résulte cette conséquence, à savoir : que la nécessité logique, au lieu d'être la preuve certaine et l'infaillible critérium de la vérité est plutôt une cause de doute et d'incertitude : pourquoi ? Parce que, dites-vous avec le philosophe allemand, il se peut que notre esprit soit organisé de telle manière qu'il perçoive nécessairement, non la vérité, mais l'erreur.

Or, c'est là une hypothèse qui n'est pas seulement paradoxale, mais qui est, selon nous, philosophiquement inadmissible.

En effet, pour atteindre la vérité dans l'ordre intellectuel, l'homme ne peut se servir que du seul instrument, que du seul organe mis à sa disposition par la nature. Cet instrument, et cet organe, c'est la raison.

Mais, lorsque Kant vient nier la valeur de cet instrument, alors même que la raison fonctionne selon les règles de la saine logique, que fait-il autre chose, sinon se suicider intellectuellement, et, par là même, se mettre dans l'absolue impossibilité d'établir ou de démontrer quoique ce soit ?

Cependant, quand il prétend établir que des conclusions nécessaires sont incertaines et douteuses, parce qu'elles proviennent peut-être de la structure défectueuse de notre esprit, il fait ainsi appel à la raison puisqu'il raisonne, et rend ainsi hommage malgré lui, quoi qu'il en ait, à la valeur intrinsèque et native de la raison.

Du reste, en toute l'étendue de sa *Critique de la Raison pure*, comme de sa *Critique de la Raison pratique*, il ne fait que raisonner afin d'instaurer le bien fondé de son système et d'amener les autres esprits à son propre sentiment.

Mais si la raison en soi est suspecte et fatalement soumise à l'erreur, alors pourquoi raisonne-t-il ?

Il est donc en contradiction avec lui-même, et, par suite, nous ne voyons pas comment, « sur le terrain de la dialectique pure, Kant est victorieux, et ne peut pas ne pas l'être ».

« La chose est trop évidente, ajoutez-vous, dès que l'on comprend les termes mêmes de la question. »

Il y a là, convenez-en, puisque vous en appelez à l'évidence rationnelle, un acte de foi à la valeur de la raison et de la nécessité logique.

Non ! la position prise par Kant, en dépit de l'approbation que vous semblez lui accorder, n'est pas une position victorieuse. C'est, je le répète, la position d'un suicidé intellectuel, c'est la position d'un vaincu et d'un déserteur, qui renonce à la conquête de la vérité considérée par lui comme inaccessible...

Et que répond M. Fonsegrive ?

Cette lettre m'accuse d'une contradiction dont je crois être innocent, et elle prouve, au contraire, l'inexpérience de son auteur.

J'ai dit que l'argumentation logique de Kant contre la métaphysique était irréfutable aux yeux de quiconque sait ce dont il s'agit.

Là-dessus, M. Bleau répond : « Kant raisonne et se fie à la logique pour critiquer la métaphysique ; pourquoi n'admet-il pas aussi bien la valeur de cette même logique pour établir la métaphysique ? »

A quoi il est aisé de répondre : notre logique vaut pour nous, pour l'aménagement de nos pensées, pour toutes ses déductions qui portent sur les « essences ».

Vaut-elle pour les « existences » ? — C'est là le problème métaphysique, ontologique. Du moment qu'on pose la question, il est impossible d'y répondre « par voie logique » sans pétition de principe.

C'est tout ce qu'a soutenu Kant, il n'y a pas là le moindre paralogisme.

Veuillez agréer, cher ami, avec tous mes remerciements et mes excuses, l'assurance de mes sentiments d'affection (1).

***

M. Fonsegrive a écrit, dans *le Temps* du 28 septembre 1907, un article sur l'encyclique *Pascendi dominici gregis*, où il commente et juge ce grave document avec l'autorité que peut s'attribuer un porte-parole autorisé du modernisme. C'est une contre-encyclique au petit pied, morceau détestable, doucereux et venimeux, où la protestation et la résistance percent à travers les éloges pompeux. Des organes, même catholiques, l'ont apprécié avec beaucoup trop d'indulgence, faute, peut-être, d'y reconnaître le dualisme et le séparatisme qui sont le fond des idées de M. Fonsegrive (2).

Ce qu'il y a de plus condamnable dans cet article, ce n'est pas l'audace, déjà grande, d'insinuer, sinon de prétendre, que les propositions réprouvées par le pape ne se trouvent pas dans les écrits des modernistes. M. Fonsegrive avait déjà employé,

(1) *La Vie catholique*, 4 et 25 mai 1907.

(2) D'autres ne se décident qu'avec peine à en dire un mot. L'ancienne solidarité les retient encore. Citons, par exemple, *l'Ami du Clergé*, d'ailleurs si digne d'estime. Sollicité instamment par des abonnés, nous le savons, d'émettre un jugement sur cette manifestation scandaleuse, *l'Ami du Clergé* ne se laisse arracher que ces quatre lignes :

« Parmi les voix discordantes qu'a suscitées la publication de l'encyclique, nos lecteurs ont tous pris connaissance de la lettre de M. Fonsegrive au *Temps*, reproduite dans *l'Univers* du 3 octobre (où l'on aura lu aussi un fort remarquable article de M. François Veuillot sous ce titre : Un avocat du modernisme. L'avocat, c'est M. Fonsegrive. » (14 novembre, page 1034).

C'est tout. Ah ! Si *l'Ami du Clergé* avait montré autant de discrétion sur d'autres questions qui n'intéressaient point la doctrine !..

pour sauver l'Américanisme, après la sentence papale, ce moyen renouvelé des jansénistes. Il lui semble encore bon ici :

Il est peu probable que les auteurs visés par cette partie de l'encyclique reconnaissent dans cette exposition toute leur doctrine. Si l'on avait, en effet, voulu dériver des mêmes principes des doctrines aussi différentes, par exemple, que celles de M. Le Roy et de M. Laberthonnière, de M. Blondel et de M. Loisy, qui se sont vivement critiqués les uns les autres, il est clair qu'on ne l'aurait pu qu'à la condition de défigurer leur pensée.

Mais tel n'a pas été, on l'a déjà remarqué le dessein pontifical. Pie X n'a pas eu souci d'écrire un chapitre d'histoire de la philosophie. Les auteurs visés ne sont d'ailleurs renommés nulle part et ils auraient mauvaise grâce à se plaindre. Aucun d'eux n'a professé intégralement ces doctrines condamnées. *Aussi bien, ce n'est pas tant d'eux que le pape s'est inquiété que de l'état d'esprit amené par leurs écrits ; et c'est bien moins leurs pensées intimes qui le préoccupent* que l'atmosphère intellectuelle que leurs livres ont répandue parmi les fidèles et le clergé. *Il se peut qu'un historien de la philosophie purement objectif et critique ne pût retrouver cet ensemble de théories que l'encyclique désigne sous le nom de « modernisme » et où elle voit la « synthèse de toutes les hérésies » ni dans la lettre de Tyrrell, ni dans les Essais de philosophie religieuse de Laberthonnière, ni dans Dogme et critique de Le Roy, non plus que dans Il Santo de Fogazzaro;* cependant le « modernisme » n'est pas un fantôme, et l'encyclique, en lui donnant les contours précis qui permettent de le reconnaître, ne l'a point créé. Et les auteurs visés s'en trouvent bien être, *plus ou moins involontairement*, les auteurs.

Et plus loin :

Parmi celles qui sont très nettement condamnées, il n'en est aucune qui, avant l'encyclique même, ne fût suspecte aux vrais catholiques. *Et plusieurs des auteurs auxquels elles sont empruntées les eussent condamnées d'eux-mêmes, s'ils leur avaient attribué le sens que leur trouve l'encyclique.* Ainsi que le pape l'explique, il ne veut pas juger des intentions des auteurs, *ni, par suite, du sens peut-être acceptable dans lequel ils entendent leurs écrits.*

Et encore :

Il suffirait peut-être de faire subir aux formules désapprouvées quelques corrections, ou d'y introduire quelques éclaircissements, pour qu'elles devinssent irréprochables.

Avant d'aller plus loin, rapprochez ce langage de celui du protestant Paul Sabatier, dans un article sur *la Crise religieuse* (*le Siècle*, 23 septembre 1907).

MM. Loisy, Le Roy et d'autres sont donc visés par le *Syllabus;* on peut dire qu'ils ne sont pas atteints. Ce qui est atteint, c'est l'interprétation de leur pensée donnée par le P. Pie de Langogne ou le cardinal Vivès. Nul doute que certaines gens ne s'écrient que l'interprétation est parfaitement adéquate; ils ajouteront même naïvement que beaucoup de choses qu'ils n'avaient pas comprises dans les textes originaux leur ont été révélées par le décret du S. Office, que celui-ci exprime la pensée de MM. Loisy, Le Roy et des autres, mieux que ceux-ci n'avaient su le faire. Ces sortes d'aveuglement se constatent, on ne peut chercher à les guérir.

De ces soixante-cinq propositions, il y en a qui n'ont jamais été soutenues par personne. Il y en a même qui ne constituent pas des erreurs, mais des stupidités. Il était inutile de les condamner et de se lamenter sur

elles. Il suffisait d'en sourire. La S. Congrégation s'est ainsi trompée sur l'ensemble même de l'enseignement moderniste, sur son orientation, sur son esprit ; elle n'a pas vu que ces philosophes, ces exégètes et ces historiens n'ont jamais songé à se poser en docteurs proclamant des résultats définitifs et qu'ils n'ont pas un instant cessé d'être modestes ouvriers qui ont parfaitement conscience de ce que leur œuvre présente de provisoire et de relatif (1).

Revenons à M. Fonsegrive. Pour lui le modernisme existe bien, en réalité, mais comme exista l'américanisme, dans le cerveau de ceux qui ne comprennent pas les nouvelles doctrines :

Car si un historien de la philosophie ne saurait rencontrer nulle part le modernisme, un historien des idées n'aurait pas de peine à le découvrir. A vrai dire, depuis

(1) Je cite encore, sans les prendre aucunement à mon compte, quelques autres lignes de cet article qui viennent à notre these générale, la *Revue du Clergé* ayant toujours eu une sympathie très manifeste pour les democrates chrétiens :

Il y a deux ans, voulant prouver à l'autorité qu'elle serait appelée de proche en proche à proclamer une sorte d'état de siège intellectuel et pratiquement à interdire au clergé l'encre d'imprimerie, je lui signalai un très beau travail de l'abbe Dimnet intitulé : *la Pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine ;* je montrai que la guerre aux idées nouvelles est un non-sens, puisqu'elles ont pénétré partout et que les prétentions du conservatisme ne sont autre chose que celles d'une minorité, dangereuse par son entêtement incurable, puissante par ses ressources matérielles et son alliance avec des intérêts politiques et sociaux, mais vouée à devenir à brève échéance une simple secte. Le travail de M. Dimnet, complètement pénétré de modernisme, avait paru chapitre par chapitre, dans la *Revue du Clergé français* où il avait eu un grand succès, ce qui prouve combien la moyenne de nos prêtres est déjà en harmonie avec les idées nouvelles.

Dans son numéro du 1er août, la *Revue du Clergé français*, par exemple, a publié le fameux *Syllabus*, sans que, dans le numéro suivant, on aperçoive aucun changement, aucun effort pour se mettre en harmonie avec ses indications les plus évidentes. Il n'y a là aucune mauvaise volonté. Il y a simplement la preuve que si la Sacrée Congrégation ignore les travailleurs catholiques, ceux-ci la respectent profondément, mais ne l'ignorent pas moins.

quelque temps, il s'insinuait partout. Il s'établissait des façons équivoques de parler, des professeurs imprudents et mal outillés lançaient parmi les élèves des idées parfois mal comprises et mal digérées, les jeunes gens interprétaient dans la langue ordinaire des séminaires des formules empruntées à un tout autre langage, la confusion s'établissait et nous assistions à des phénomènes rapides de dissolution.

Il était devenu nécessaire d'aviser, *Aucun de ceux qui connaissent l'état d'esprit des séminaires des étudiants ecclésiastiques, surtout en Italie et en France, ne peut dénier à l'encyclique son caractère d'opportunité.*

Ce qu'il y a de plus grave, ce n'est pas, non plus l'insolent reproche, mal déguisé, sous des termes calculés et perfides, que M. Fonsegrive fait au pape de réserver sa sévérité pour les catholiques et de sacrifier la masse du monde intellectuel :

Pie X ne s'inquiète que de la manière dont ces écrits sont et doivent être communément entendus, du sens qu'ils ont pour ceux qui les lisent. *Car la fonction de sa charge est de préserver le gros du troupeau...*

Et cependant ces laïques existent, *c'est même pour eux que l'Eglise est faite*, et les bergers n'ont de raison d'être que dans la conduite et le salut du troupeau...

Pie X, en condamnant le modernisme, n'a fait que continuer sa politique religieuse. Il veut avant tout épurer, concentrer le catholicisme, et par cette concentration en renouveler toutes les énergies vitales. C'est à la hiérarchie cléricale qu'incombe cette mission. *Taceat mulier in Ecclesia,* disait-on jadis ; *Taceat laïcus*, prononce Pie X. Il veut qu'on s'écarte du monde ennemi ou pernicieux ; que les fidèles s'enferment dans la cité sainte ; loin des vents empestés du siècle ; qu'ils se suffisent à eux-mêmes, semblables à des assiégés dans une ville in-

vestie, qu'ils conservent pure la flamme sacrée jusqu'à ce que, l'atmosphère extérieure s'étant assainie, ils puissent de nouveau montrer sa lumière et la propager. Et quant à vouloir faire des sorties ou à essayer de détruire l'ennemi, il semble que Pie X soit d'un avis opposé. Que l'ennemi ou l'étranger se gouverne comme il l'entend, l'Eglise n'a charge que de ses enfants. C'est à eux qu'elle doit surtout sa sollicitude, c'est à eux qu'elle adresse ses enseignements, à eux seuls qu'elle réserve ses ordres et, s'il y a lieu, sa sévérité.

Plus audacieuse, ou peut-être seulement plus inconsciente, mais, à coup sûr, plus condamnable encore que les critiques précédentes, est l'aberration du moderniste qui le fait appliquer dans l'interprétation même de l'Encyclique ce dualisme, ce séparatisme que celle-ci réprouve comme la base de toutes ces erreurs.

De même que, aux yeux du même homme, une même chose peut être vérité de foi pour le croyant et inconnaissable pour le savant, de même l'Encyclique est admirable pour le catholique, mais sans aucune signification ni valeur pour le philosophe. Ecoutez d'abord le catholique; il parle un beau langage :

« Que les philosophes ne protestent pas : cette synthèse qui n'a été faite nulle part existait latente dans toutes les âmes séduites, plus ou moins consciente dans toutes les intelligences séductrices. Le pape ne l'a pas créée, il l'a mise à nu ; et la preuve qu'elle correspond à une réalité, c'est qu'elle réunit, qu'elle relie en effet de façon logique et claire les diverses positions adoptées par les auteurs, aussi bien dans la dogmatique qu'en exégèse, en histoire ou dans l'apologétique, et qu'elle explique à la fois la correspondance et la diversité de toutes les attitudes. Il y a sans doute çà et là quelque raccourci *et*

même quelque déformation, mais le but du document pontifical est bien moins d'attester la vérité de cette synthèse que de montrer, grâce à elle, le danger de certaines propositions.

Rien n'étant plus opposé au catholicisme que toutes ces conséquences, et ces conséquences dérivant très clairement de la doctrine centrale par où se trouvent reliées les unes aux autres les formules diverses des principaux modernistes, il s'ensuit que le modernisme doit inspirer au croyant fidèle la plus salutaire horreur.

Mais voici maintenant le philosophe :

Depuis la publication de l'Encyclique, on n'a guère pris en face d'elle que trois attitudes : celle de la fidélité admirative, celle de l'hostilité sectaire, celle de l'indifférence dogmatique.

Parmi les autres attitudes qui restent possibles, il y a celle des catholiques, plus nombreux qu'on ne le pense, qui, très respectueux de la parole du pape et de son autorité, décidés à se soumettre à ce qu'il enseigne, à ce qu'il commande, se rendent cependant un compte très net que si les auteurs modernistes ont été répréhensibles, cependant tout chez eux ne paraissait pas condamnable ; que si, parmi leurs formules, plusieurs répugnaient au sens catholique, plusieurs autres, bien entendu, ne paraissaient pas altérer la substance de la foi et semblaient ouvrir, au contraire, d'engageantes et grandioses perspectives ; *et enfin et surtout le problème qu'ils ont tenté de résoudre demeure posé.*

Et, plus loin :

Les modernistes sont condamnés. Le pape déclare avec son autorité incontestable et incontestée que les modernistes n'ont pas trouvé la solution du problème. *Mais le problème subsiste.* Et l'Encyclique ne le résout

pas, ou plutôt ne le résout qu'en partie, en déclarant fausses les solutions proposées.

En conséquence, l'Encyclique, règle de la foi, s'impose au clergé qui a besoin d'une direction pratique pour son rôle actif; mais les laïcs, les intellectuels revendiquant le droit de repousser, dans la recherche scientifique de la vérité, la seule philosophie qui s'accorderait avec la foi, conserveront la liberté de poursuivre la solution du problème selon leur méthode :

Les hommes de cabinet, habitués au maniement des idées, peuvent trouver qu'il n'y a rien de meilleur que la fermentation intellectuelle ; quiconque sait quelle clarté, quelle précision idéale est nécessaire à la vie active sera d'un avis tout opposé. *Les futurs prêtres ne sont pas des intellectuels, des théoriciens ; ce sont avant tout des hommes d'action qui doivent agir sur les âmes.* C'est pour cela qu'il était urgent de préciser les contours de la doctrine fuyante dont les aspects multiples et vagues exerçaient sur les esprits leur puissante séduction.

Les séminaristes ne sont pas des champs d'essai où s'élaborent, par de longs tâtonnements, les idées nouvelles. *Les prêtres sont des praticiens qui ont besoin pour agir d'idées arrêtées et nettes.* Le monde moderne, depuis Descartes, est en travail d'une certaine philosophie. La notion de science, la *notion même de vérité sont soumises à révision*, et il ne semble pas que l'on soit près de tomber d'accord.

Mais le prêtre a besoin d'une définition sinon de la science, tout au moins de la vérité. Il la prendra donc dans une philosophie arrêtée et constituée, stable et solide...

Ces *laïques vivent dans un monde tout imprégné d'idées qu'il leur est bien difficile de répudier, hors*

desquelles leur intelligence ne peut plus vivre et ne se reconnaît plus. Ils ne sont pas tous ignorants de la philosophie scolastique, et plus d'un parmi eux a lu saint Thomas. Quand ils lisent ces vénérables auteurs, ils les admirent sans doute, mais ils s'y sentent tout dépaysés. Les problèmes qui étaient agités avec le plus de passion dans ces livres ne nous intéressent plus ou ils ne se posent plus de même manière. Nos pas, sous ces voûtes admirables, n'éveillent que les échos du silence, comme dans un sanctuaire que les foules ont déserté. Et, chose étrange, tandis que *tout ce qui est d'ordre philosophique nous y paraît périmé*, n'offre plus à nos esprits qu'un sens archéologique, *tout ce qui est d'ordre religieux et théologique nous satisfait, au contraire, et nous y retrouvons la patrie de nos consciences, la lumière de nos âmes.*

En attendant que soit constituée la définition moderne de la vérité, et qu'autour d'elle soient organisées les principales articulations d'une philosophie communément acceptée, en attendant que, de part et d'autre, on reconnaisse la continuité des doctrines et, par suite, leur accord foncier, *le monde intellectuel non catholique demeurera imperméable à la pensée catholique et il y aura quelque réciprocité.* Et qu'est-ce qui peut résulter de cette séparation? Sans doute une concentration, une épuration du sentiment religieux. La théologie deviendra de plus en plus purement théologique, les discussions n'auront plus guère lieu qu'entre gens imbus de la même philosophie, par conséquent elles seront courtes, sans âpreté comme sans danger. Les questions oiseuses, qui ne peuvent satisfaire que la curiosité ou l'orgueil, ne seront pas soulevées. D'autre part, on ne pourra guère discuter avec les gens du dehors puisqu'on ne parle pas la même langue, qu'on n'adopte pas les mêmes méthodes, qu'on ne part pas des mêmes principes.

Les hommes qui n'ont pas la foi peuvent croire que, par cette tactique, le catholicisme sera bientôt condamné

à mourir d'inanition ; le catholique doit croire que c'est par là, au contraire, par ce travail intérieur, que se renouvelleront les énergies religieuses, et *que la théologie enfin, ainsi que toutes les sciences sacrées, retrouvera une nouvelle vigueur.* Dans les temps d'orage, le troupeau vient se serrer sous la houlette de son berger. Au milieu d'une atmosphère infectée, on se ménage des retraites approvisionnées d'air pur. Il semble que cet air ne puisse se renouveler ; c'est qu'on ne tient pas compte des vents mystérieux qui soufflent du ciel. L'assistance surnaturelle de l'esprit de Dieu alimente la vie intérieure de l'Eglise et rend suffisantes ses ressources intérieures. Et ainsi, *l'Eglise travaillant sur elle-même, le monde élaborant au dehors sa philosophie, les temps viendront où, la philosophie du monde à la fin constituée, des relations intellectuelles entre le monde et l'Eglise pourront de nouveau s'organiser et s'établir. Le geste que vient de faire Pie X est la rupture des relations diplomatiques entre l'Eglise et le Siècle.* Chaque fois que des négociations s'étaient amorcées et quelque peu poursuivies, l'Eglise avait condamné les négociateurs : Pie IX condamna le libéralisme, Léon XIII l'américanisme ; Pie X, aujourd'hui, en condamnant le modernisme, condamne le principe même de toute négociation. *Il blâme jusqu'aux utilisations des philosophies du siècle,* et atteint ainsi presque nommément toute l'œuvre religieuse de Brunetière. Les pourparlers sont rompus et chacun reste sur ses positions.

Conclusion et bouquet : Les interdictions portées par Pie X vont attirer l'attention du clergé sur les idées nouvelles et leur gagner sa sympathie, — M. Fonsegrive nous l'explique en un beau paragraphe ; — quant aux modernistes, leur situation est très simple et très belle, *ils attendront que l'Eglise vienne à eux !*

Le travail des auteurs modernistes n'aura donc pas

été vain. Ils voulaient servir l'Eglise, ils l'auront servie. Sans l'intervention de l'acte pontifical, ils n'auraient pu que la desservir. *Et c'est cet acte pontifical même qui sera le véhicule le plus efficace non pas de leurs solutions, puisqu'elles sont réprouvées, mais de leurs tendances et du succès de leurs pures intentions.*

Ils ne se poseront pas en victimes. Ils souffriront noblement et en silence. Ils s'inclineront avec respect devant la main qui les frappe. Ils ne fomenteront ni sédition ni révolte. Ils ne se concerteront pas pour essayer une résistance quelconque, comme le disait le *Giornale d'Italia*, comme l'annonçait aussi le correspondant romain du *Temps*. Leur position vis-à-vis de l'autorité a quelque chose de paradoxal, bien fait pour surprendre et même pour scandaliser les simples. D'un côté, ils ne peuvent que se soumettre puisqu'ils proclament plus haut que bien d'autres les droits de l'autorité; *mais d'un autre côté ils trouvent dans leurs doctrines de quoi espérer dans l'avenir une modification des idées de l'autorité, puisque selon eux tout est sans cesse en voie de variation. Ainsi leurs principes sont si plastiques qu'ils ne les mettent un instant en état d'infériorité que pour leur faire aussitôt retrouver leurs avantages.*

Voilà avec quel bonheur un catholique éminent, guide de l'élite de notre jeunesse, et spécialement de la jeunesse cléricale, « éprouvant le besoin de se recueillir, de se demander quelle est la portée, quelles peuvent être les conséquences de l'acte pontifical », a pu se flatter qu'on ne trouverait dans son étude « *rien qui puisse attrister l'âme du plus modeste croyant* » !

Il y avait mieux à faire que d'envisager, au point de vue moderniste, les conséquences de l'Encyclique, c'était de s'y soumettre en catholique, c'est-à-dire de cœur et de jugement.

II. — M. Fonsegrive méconnu

Il faut qu'aujourd'hui M. Fonsegrive et ses nombreux admirateurs en conviennent, le *displicuit nasus* n'est pas toute l'explication des critiques dont il est l'objet ; le modernisme qu'on lui impute a une réalité hors de l'esprit des « gabelous de l'orthodoxie » ; et quand le directeur de *la Quinzaine* disparue, trouvant un confident naturel dans *l'Eveil démocratique* de Marc Sangnier, y écrivait, le 10 mai 1907, l'article qu'on va lire, sur *les Suspects du catholicisme*, une mauvaise humeur, d'ailleurs facile à comprendre, lui ôtait vraiment le sens de sa propre situation :

Depuis quelques années déjà, mais en particulier depuis que la séparation de l'Eglise et de l'Etat est, en France, consommée, on voit des efforts constants se faire pour constituer au sein du catholicisme toute une catégorie de suspects.

Tantôt on met en doute leur orthodoxie et tantôt on jette la suspicion sur leur obéissance ou sur leur docilité.

S'ils ne pensent pas pouvoir admettre les yeux fermés toutes les formules qui traînent dans des manuels de philosophie sans valeur, s'ils veulent un peu de lumière et ne consentent pas à prononcer des mots qui leur paraissent ne signifier rien, on les accuse de subjectivisme, de kantisme et de toutes autres choses effrayantes habillées en *isme*.

S'ils refusent de damner *a priori* tous ceux qui ne pensent pas tout à fait comme eux, s'ils soutiennent qu'en dehors du respect dû aux textes conciliaires, aux décisions irréfragables de l'autorité, une certaine liberté doit être

accordée aux âmes croyantes pour exprimer et organiser leur foi, on les accuse de protestantisme.

S'ils veulent bien se soumettre aux décisions doctrinales ou disciplinaires des autorités légitimes, mais refusent de s'incliner devant les objurgations de tel théologien, de tel prédicateur ou même de tel journaliste, on les accuse de rébellion.

Et s'ils se soumettent docilement aux décisions autorisées, dans les termes mêmes qu'exige la discipline ecclésiastique, on les accuse de perfidie.

Si enfin une élite de jeunes gens catholiques s'efforce de renouveler le civisme dans la démocratie nationale, si, usant de leur liberté de citoyens, ils prétendent, en ces matières exclusivement temporelles, sociales et politiques, ne relever que de leur conscience, on met ces jeunes gens à l'index, on cherche à les faire mettre en interdit et parcequ'ils se proclament républicains, démocrates, on voudrait que leur fût refusé le titre de catholiques.

Toutes ces tendances diverses, philosophiques, religieuses, politiques, sociales, on les nomme *modernistes* et on les voue à l'exécration de tout le peuple fidèle.

Or, il est de toute évidence que c'est là une manière habile de créer des confusions, de troubler l'eau pour y pêcher les poissons qu'on veut et laisser échapper les autres.

Car si tout n'est pas bon dans l'esprit et dans les tendances modernes, on ne peut dire non plus que tout y soit mauvais. On peut pécher aussi bien par trop que par trop peu de critique en philosophie, en exégèse, en histoire, en théologie. On peut, sous le couvert de la tradition, enseigner les pires erreurs, comme, sous le nom de progrès, propager les plus redoutables hérésies.

C'est affaire aux hommes de science, de jugement, d'esprit clair et soucieux seulement de la vérité de débrouiller le chaos et d'éclaircir les choses confuses.

Mais ces hommes ont cela de particulier qu'ils cherchent à comprendre, à s'expliquer, qu'ils ne condamnent ni n'anathématisent avant de s'être informés, qu'ils ne jugent pas d'après le nez, la profession ou leurs relations personnelles avec les gens, mais seulement après une étude soigneuse des écrits, une enquête approfondie sur les actes et sur les méthodes.

Après ces études, ces enquêtes et ces réflexions, il arrive parfois que des écrits, des discours, ou des actes sont blâmés, d'autres fois qu'ils sont expliqués, parfois enfin qu'ils sont approuvés.

La clarté se fait, les confusions se dissipent et la justice prévaut. Le blâmable n'en est pas moins blâmé et le condamnable condamné.

Toute autre est la méthode des damneurs de profession.

Displicuit nasus, votre nez leur a déplu, cela suffit, ils n'auront plus de cesse qu'ils ne vous aient rendu suspect à nos coreligionnaires et ils sont hommes à se réjouir, si quelque malheureux affolé par leurs criailleries vient à sortir du catholicisme.

Vous êtes universitaire, ou vous avez été élevé dans l'Université, vous ne sortez pas de « nos » maisons, ou, après en être sorti, vous ne consentez pas à accepter toutes les directions quand ce ne sont pas tous les jougs et toutes les servitudes, *displicuit nasus*, vous êtes aussitôt suspect. Il ne faut pas que vous preniez ou que vous gardiez une autorité. Tous les moyens sont bons pour vous combattre et pour grossir devant vous le pâle troupeau de ceux qu'une longue habitude a courbés devant des maîtrises illégitimes et injustifiées.

Vous soutenez que, dans l'Eglise, après le pape, ce sont les évêques et les évêques seuls qui doivent gouverner, que c'est par le clergé séculier soumis directement aux évêques que doit s'exercer le gouvernement normal, *displicuit nasus*, ce sont là des vérités qui ne sont pas bonnes à dire, vous devrez être, puisque vous voulez vous

conformer strictement à la constitution de l'Eglise, un abominable hérétique.

Car chacun sait bien qu'un laïque agréable aux influences occultes ou latérales, — que nous ont si opportunément dévoilées les papiers Montagnini, — doit jouir dans la sainte Eglise de Dieu d'une autorité plus grande que tout un corps d'évêques assemblés. Et les injures d'un Cassagnac pèsent plus contre l'abbé Lemire que les témoignages que peut lui rendre le plus saint et le plus vénérable des prélats.

Et en vérité il ne s'agit, en tout cela, ni d'orthodoxie, ni d'hétérodoxie, ni même de démocratie ou de monarchie. Il s'agit simplement de domination.

Voulez-vous servir ceux qui veulent dominer? Tout ce que vous écrirez, tout ce que vous direz sera accepté ou du moins excusé et innocenté. Un religieux écrit couramment dans la *Gazette de France* que Léon XIII s'est trompé non seulement dans le gouvernement politique de l'Eglise, mais même dans les rapports doctrinaux des idées avec ce gouvernement. Mais ce religieux est « du côté », cela suffit, personne ne l'inquiétera.

Il faut être « du côté ».

Une tentative se fait pour faire servir l'Eglise à d'obscurs desseins. Desseins de réaction, desseins de revanche, desseins surtout de domination.

⁂

On ne peut songer, dans un tableau rapide, à montrer par le détail l'intime solidarité qui unit les démocrates chrétiens, luttant pour l'évolution politique, avec leur leader poussant avec une égale ardeur à l'évolution religieuse; citons-en du moins l'un ou l'autre trait.

« *Un méconnu* », c'est le titre de l'éloge consacré à M. Fonsegrive par *la Liberté du Cantal*

(10 juillet 1907), grand champion des idées libérales et démocratiques :

Un méconnu, c'est George Fonsegrive. Il a troublé, il a heurté, il a blessé les catholiques d'une certaine école. Et les catholiques, direz-vous, sont les plus faibles, les vaincus qui ont presque droit à nos ménagements et à nos tendresses.

George Fonsegrive, je le compare volontiers au curé de Saint-Julien, lequel écrivait, jour par jour, sa vie de presbytère et allumait des lampions à sa porte pour le 14 juillet... « Il ne parle, à vrai dire, ni bien ni mal, ne se cherchant jamais lui-même. *Il parle chrétien*, c'est là toute son éloquence. Il ne vise pas à l'esprit, mais il trouve souvent des formules heureuses et piquantes. Il défend hardiment la Vérité, au risque de déplaire, gardant toujours les formes de la courtoisie. Il ne paraît extraordinaire que parce qu'on ne le comprend pas. » Ainsi, je crois, peut-on dire de Fonsegrive.

Catholique précurseur, il nous représente le catholique intelligent de demain, avec ses hardiesses, ses générosités, ses inquiétudes et son idéal jamais satisfait et toujours agrandi. Homme de son siècle, il entend marcher de pair avec l'élite intellectuelle et ne jette, sur les retardataires, que des regards d'ironie méprisante et hautaine. Il faut, dit-il quelque part, accepter la République. C'est un idéal, aussi bien, en lequel on doit avoir foi et amour. Ses principes essentiels, la liberté, la souveraineté de la raison et de la conscience, l'égale dignité de tous les hommes, le sens social et la fraternité humaine sont en conformité parfaite avec l'Evangile. Et la République serait la plus belle chose du monde, la seule capable de réaliser ici-bas le règne de Dieu, si nous savions devenir le peuple de Dieu.

En notre temps de médiocratie, de ronds-de-cuir, de cabotinage et de phrases, on redoute ces grandes voix qui s'obstinent quand même, au milieu de notre coupa-

ble indifférence, à crier la vérité, à prophétiser les défaites prochaines. On se détourne et l'on passe vite.

Et maintenant, vous comprendrez pourquoi George Fonsegrive sera toujours un méconnu. Il saura, ainsi que le bon curé de Saint-Julien, l'amertume des lendemains de 14 juillet, des dénonciations hypocrites et des chères amitiés parties... Il expérimentera toutes les injustices, les plus viles et les plus déconcertantes. Et contre lui la haine augmentera encore, à mesure que son action sociale tentera de s'élargir, à mesure que son talent de journaliste prendra une envergure de plus en plus imposante.

D'ailleurs, c'est un peu la loi commune (1).

Voici un autre exemple. *Le Bien du Peuple de l'Agenais*, dirigé par M. l'abbé Olgiwolski, publiait, le 5 avril 1907, l'élégie qu'on va lire, sur la disparition de *la Quinzaine*. Il est bon de noter que ce morceau a pour auteur un professeur du grand séminaire d'Agen.

En plein printemps, quand tout pousse et fleurit et qu'aux arbres les feuilles verdoient, voici des feuilles

(1) Le directeur de ce journal, auteur de l'article ci-dessus, disait encore, le 30 juillet 1907 :

Je ne critiquerai point ceux-là qui tombent, aujourd'hui, sous le coup de ce Syllabus.

Et même, je les excuse presque, non parce que je fus, dans ma première jeunesse, un peu des leurs, mais parce que notre âme moderne, si inquiète, a besoin d'expliquer des mystères inexplicables, de comprendre des dogmes incompréhensibles à notre simple raison (??).

Au milieu du monde contemporain, dans cette poussière ascendante et descendante d'opinions, les idées philosophiques et morales, les découvertes scientifiques ont renouvelé, presque de fond en comble, *tout le matériel vieilli de l'esprit humain.* Alors des philosophes, des moralistes, des exégètes et des savants se sont rencontrés. *Loyalement, je le crois, ils ont aperçu et montré les caducités véritables de la soudure opérée jadis entre la religion et certaines idées philosophiques et scientifiques.* Et voilà qu'ils ont proposé divers systèmes hardis, parlé de l'évolution possible du dogme...

qui tombent. Qui donc a tué cet arbre qui paraissait pourtant vigoureux ?

M. Fonsegrive nous l'explique sans acrimonie, mais non sans tristesse, dans son article intitulé : Epilogue...

Il fait un long examen de conscience. Il rappelle le but qu'il s'était proposé, les méthodes qu'il a suivies, les résultats partiels qu'il a obtenus et l'insuccès final trop évident. Et de cet insuccès il rend responsable la mentalité de certains catholiques, d'une intransigeance farouche, grands dénicheurs d'hérésies, qui flairent l'erreur là où il n'y a place que pour des opinions libres et qui condamnent sans pitié comme sans appel les écrivains absolument sincères, qui cherchent loyalement la vérité, mais qui ont le tort, jugé impardonnable, de penser autrement que leurs contradicteurs et d'aller au vrai par des sentiers détournés qui ne sont pas les grands chemins battus où passe la foule.

S'il y a parmi nous des esprits (et c'est l'immense majorité) largement ouverts à toute idée généreuse, et qui, sachant démêler quelques parcelles de vérité dans tous les systèmes, les recueillent avec reconnaissance et en font leur profit, parce que, selon le mot de Mgr Spalding, toute vérité est orthodoxe, il ne faut pas craindre de l'avouer, il y a aussi, parmi les catholiques, des esprits chagrins, défiants, toujours prêts à s'effaroucher, qui prennent devant toute tentative hardie une attitude soupçonneuse et renfrognée. Ils boudent la République, la critique scientifique, l'esprit moderne. Pour eux comme pour Joseph de Maistre, la Révolution a été uniquement satanique. Ils n'admettront jamais qu'elle réalisa des progrès incontestables, et que certains articles de la Déclaration des Droits de l'homme, bien entendus, sont des transcriptions en langue politique des maximes évangéliques. Le cardinal Mathieu ne faisait pas difficulté de l'avouer, cependant, sous la coupole de l'Académie.

Mais pour ces esprits rectilignes dont se plaint Fonse-

grive, toute nouveauté est suspecte, haïssable, damnable. Ces catholiques sont dogmatiques en religion. En quoi ils ont évidemment raison, car, sans cela, ils ne seraient plus catholiques. Mais ils ont tort de transporter partout cet esprit dogmatique. Ils professent des dogmes politiques, des dogmes économiques, des dogmes sociaux, voire même des dogmes littéraires. La philosophie et la science leur apparaissent comme un catalogue de formules dogmatiques. C'est ce qu'ils appellent avoir des principes.

Si vous ne pensez pas exactement comme eux, vous êtes hérétiques, et en plus excommuniés. Inutile de discuter avec eux : ils remplacent la discussion par l'anathème.

M. Fonsegrive a raison de s'en plaindre. « Si, parmi les catholiques, l'on s'était donné, pour se comprendre, la moitié du mal qu'on s'est donné pour se dénigrer, pour arriver à faire porter quelques rares condamnations, on eût progressé dans la lumière, on n'aurait pas rendu la position difficile pour l'autorité, intenable pour la liberté, et l'union n'aurait pas été troublée. »

Cependant, comme l'entente s'impose, on ne demanderait pas mieux, dit-on, que de faire trève à des dissensions qui nous tuent ; on veut l'union, mais « l'union ne peut se faire que dans la vérité ». — Eh bien ! nous avons le magistère vivant de l'Eglise. Ne vous substituez pas à l'Eglise. Attendez qu'elle parle. Mais tant que la question restera douteuse, n'incriminez pas la bonne foi de l'écrivain consciencieux qui apporte un raisonnement solide et des informations sérieuses.

Quel besoin avons-nous de classer les travailleurs, et quelle aberration de distinguer une droite et une gauche catholiques, des catholiques progressistes et des catholiques traditionnels, des conservateurs et des radicaux ? De grâce, ne tombons pas dans cette manie byzantine d'introduire des partis dans la grande famille catholique.

A quoi riment ces classifications? Est-ce que, dans la politique actuelle, les progressistes d'hier ne sont pas les conservateurs d'aujourd'hui ?

Est-ce que les avancés d'il y a quinze ans ne sont pas aujourd'hui les retardataires ? En peu d'années, ce que nous appelons des hardiesses sera peut-être devenu des lieux communs.

Le Bien du Peuple de l'Agenais ayant attaqué avec acrimonie mon récent ouvrage *le Progrès du libéralisme catholique*, consacré en grande partie au mouvement novateur en religion, il m'arriva de répondre, par un procédé de bonne guerre, que son jugement pouvait être sujet à caution, et de citer à l'appui l'article ci-dessus, en faisant remarquer qu'il était assez dans le goût moderniste.

Pour bien montrer de quel côté sont les gens courtois et bien élevés, M. l'abbé Olgiwolski, directeur de ce journal, consacra, comme réplique, deux articles et plusieurs colonnes de sa feuille (1er et 8 octobre 1907) à m'orner, avec des variantes multiples, des épithètes de Tartufe et de Vadécard.

Ce sont là les petits profits du réactionnaire orthodoxe.

III. — La Quinzaine et le Bulletin de la Semaine

Les faits que nous avons cités plus haut, ceux que nous avions déjà relatés dans *le Progrès du libéralisme catholique*, nous dispensent, pensons-nous, d'insister sur la part de *la Quinzaine* dans la propagande de l'esprit moderniste. Dirigée par

M. Fonsegrive, elle était sa tribune la plus ordinaire. D'ailleurs, un seul trait dit tout : c'est dans *la Quinzaine* que parut le fameux article de M. Edouard Le Roy : *Qu'est-ce qu'un dogme?*

Et qu'ajouter au jugement prononcé par le cardinal Perraud en cette occasion?

> *On se demande avec stupéfaction comment* la Quinzaine, *qui a la prétention d'être une revue catholique, peut endosser la responsabilité d'une explication prétendue philosophique et scientifique de la religion qui équivaut à sa destruction totale.*

Aussi bien, *la Quinzaine* a vécu. Mais il est une autre publication, dont les bureaux étaient joints aux siens, et sur laquelle M. Fonsegrive exerce une haute influence, quoiqu'il se défende d'en être le directeur. Il est vrai que cette feuille n'a pas de direction officiellement connue.

Le Bulletin de la semaine, « publié par le comité central de renseignements et d'études », ayant, en réalité, à sa tête M. Fonsegrive et M. Imbart de La Tour (1), se donne pour le périodique le mieux informé des questions religieuses et s'offre à tous les organes de propagande catholique comme une source d'informations.

« *Le Bulletin de la semaine* est *la plus complète, la moins chère* des revues hebdomadaires consacrées à l'exposition des questions *religieuses* »

(1) Entre autres actes de M. Imbart de la Tour, on peut signaler le discours sur *les Conditions d'une renaissance religieuse et sociale en France*, qu'il prononça à *la Semaine sociale* de Dijon (août 1906). Jugées compromettantes par ses amis eux-mêmes, les propositions qu'il y développa furent limées et gazées, avant de livrer le morceau à l'impression. Tel qu'on le lit, il dit encore assez clairement de quel esprit est son auteur.

(numéro du 18 septembre 1907, ainsi souligné dans le texte).

Cependant, à cette date, le Bulletin n'avait pas encore trouvé de place pour annoncer l'Encyclique *Pascendi dominici gregis*. Depuis il en a publié le texte par parties : on a vu, au chapitre I, comment la revue protestante, *Foi et vie*, appréciait son attitude.

Le même numéro donne la liste des membres du Comité de rédaction. Nous y lisons les noms de MM. G. Blondel, P. Bureau, G. Fonsegrive, abbé Klein, abbé Hemmer, abbé Laberthonnière, abbé Lemire, etc...

Il importe donc de constater quel est l'esprit de cette revue.

Quelques traits caractérisés suffiront pour montrer qu'il est bien celui de M. Fonsegrive, l'esprit de catholiques bien intentionnés, nul n'en doute, mais imbus de libéralisme, que le zèle de la conciliation entraîne à pousser l'Eglise, malgré elle, à des sacrifices qu'elle considère comme contraires à ses principes, et qui témoignent plus de confiance, de sympathie et d'admiration à ceux qui l'attaquent ou la compromettent qu'aux vrais défenseurs de la foi ; en un mot, un esprit qui perd de vue, dans la pratique, le fondement et le caractère surnaturels de l'œuvre du Christ, et en poursuit inconsciemment le succès selon des vues naturalistes.

***

Lorsque M. Fogazzaro vint à Paris, en janvier 1907, pour y lancer, sous le prétexte d'une conférence, un véritable manifeste de modernisme, par

qui fut-il invité, reçu, choyé? par le groupe d'hommes qui dirigent le *Bulletin de la Semaine*. Cette feuille, dans son numéro du 23 janvier, reproduit le compte rendu de cette manifestation donné par *le Temps*, dont la sympathie pour le réformateur ne pouvait faire doute, et à la suite, fait ce récit très suggestif :

Dans une réception intime, notre éminent collaborateur M. P. Imbart de la Tour a réuni autour de M. Fogazzaro un certain nombre de notabilités du monde religieux, politique et littéraire. Nous sommes heureux de pouvoir publier ici le toast porté par M. Imbart de la Tour au maître de Vicence :

« Monsieur le Sénateur, cher et illustre Maître,

« Je ne veux pas faire de discours. Dans cette réunion où vous voyez comme un raccourci de la France libérale, spiritualiste et chrétienne, d'autres voix plus éloquentes, plus autorisées que la mienne devraient se faire entendre. Je ne fais que suivre une tradition — qui survit à beaucoup d'autres — en portant votre santé. Permettez-moi donc de vous exprimer d'abord les sympathies profondes, sincères qui vous entourent. Tous ceux qui sont ici ce soir sont venus, sans arrière-pensée, fêter un ami. Ils sont venus aussi fêter un maître. A notre affection s'ajoute notre admiration. Elle va à l'écrivain qui, par la puissance des images, la précision des formules, le souffle d'enthousiasme et le charme de tendresse qui circulent dans son œuvre, a conquis non seulement sa patrie, mais l'Europe tout entière, — *au croyant qui a su allier, dans une grandeur incomparable, les audaces généreuses et la liberté de l'esprit au loyalisme de sa foi poussé jusqu'à la souffrance, jusqu'au sacrifice* — au penseur qui, dans cette crise douloureuse, où s'enfante un monde, nous a appris à aimer ardemment et la vie morale du passé et tout ce que notre siècle rêve de grand, de généreux et de juste, trouvant la paix,

nous montrant la paix dans ces régions sereines où se rejoignent la science et l'amour.

« En portant votre santé, nous buvons, cher maître, à de longues années encore de travail, à la prospérité des vôtres, au rayonnement de votre gloire ; *nous buvons aussi à l'avenir des idées qui nous sont chères*, dont nous saluons ici, avec vous, auprès de vous, d'illustres représentants et que vous avez traduit d'un mot — *les ascensions humaines* — qui est toute votre philosophie et qui demeure tout notre idéal. »

Il est regrettable que la brièveté du toast n'ait pas permis à l'orateur d'expliquer plus en détail, si c'est *le loyalisme de la foi* prouvé jusqu'à la souffrance, jusqu'au sacrifice, ou *les audaces généreuses et la liberté de l'esprit* qu'il admirait davantage dans des paroles comme celles-ci, où ce grand *croyant*, parlant à peu près comme les protestants, en appelle à l'*Eglise invisible*. Je les reproduis d'après ce même numéro du *Bulletin :*

Le groupe de catholiques que je désigne par un nom collectif ne compte pas seulement sur la force irrésistible des idées ; il commence à compter aussi sur la force du nombre. Aujourd'hui le nombre des catholiques progressistes n'est peut-être pas grand et, du reste, nulle statistique ne l'enregistre, car il n'existe pas entre eux d'association formelle ; cet ordre secret des chevaliers du Saint-Esprit dont on s'est effrayé en Italie n'est qu'une fable. Ils ne sont liés que par le lien idéal d'une pensée commune ; peu d'entre eux se connaissent même seulement de nom, mais tous ont la sensation des sympathies silencieuses qui les entourent et se multiplient, cette sensation qui devient écrasante lorsqu'on lutte et qu'on souffre. Ils sont persuadés que *chaque jour leur apporte l'élite des générations nouvelles des croyants*, les meilleurs cœurs et les meilleurs talents d'une jeu-

nesse ardente de sentiment chrétien et, qu'on ne s'y trompe pas, *de foi catholique*. Oui, il est dû à ces hommes dont je parle à un auditoire qui probablement n'en partage pas, dans sa majorité, les croyances religieuses, de proclamer bien haut qu'ils ne sont et ne seront jamais ni des hérétiques, ni des schismatiques. Ils ne consentiront jamais à se séparer de l'Eglise qui est en quelque sorte la patrie de leurs aspirations religieuses, comme ils ne consentiraient jamais à se séparer des patries terrestres dont ils sont les enfants dévoués. Ils savent qu'en tant que membres de l'Eglise comme en tant que citoyens ils sont soumis à des lois ; que les lois de la société religieuse comme les lois de la société civile peuvent parfois ne pas répondre à leurs opinions, mais que leur devoir est de prêter à la loi, au prix des plus grandes amertumes et des plus grands sacrifices, cette obéissance qu'elle exige ; qu'un tel devoir n'a pour limites que les droits inviolables et sacrés de la conscience. Ils savent tout cela en théorie parfois aussi par des expériences douloureuses, et ils n'en sont point ébranlés. Ils aiment leur Eglise comme ils aiment leur nation. Lorsqu'on dit « Eglise », lorsqu'on dit « nation », ce n'est pas à des individus que l'on pense, ni à une seule génération, l'actuelle. Les flots qui emportent notre navire vers des rivages inconnus ne sont pas à eux seuls la mer immense éternelle bienfaitrice et malfaisante, à l'âme de joie et de colère, de douceur et de cruauté. *Qui dit « Eglise » dit une fraternité unique, se prolongeant dans les siècles et au delà de la vie, visible dans toute sa surface et dans son action extérieure, mais dont l'élément invisible est le plus réel et le seul qui compte*, puisqu'on peut être même un dignitaire ou un défenseur de l'Eglise et ne lui appartenir que de nom, n'avoir pas au fond du cœur cette foi qui est strictement nécessaire, selon la définition officielle qu'elle, l'Eglise, donne de soi-même, à en faire un véritable membre. La naissance, l'habitude, les sentiments de famille, la poésie du culte fixée dans les souve-

nirs personnels, sont, sans doute, pour beaucoup dans l'affection de tout catholique croyant et pratiquant pour son Eglise, mais ces facteurs de cohésion ne sont pas le privilège de la société religieuse qui se groupe autour de la papauté, et si l'attachement des catholiques progressistes pour leur Eglise ne faiblit pas, malgré les amertumes et les sacrifices qu'il leur coûte parfois, *c'est qu'un refuge leur est toujours assuré dans la région invisible où ils se sentent membres d'une fraternité qui n'est entièrement connue que de Dieu, qui est à l'abri de toute atteinte et dont personne au monde, quelle que soit son autorité, ne peut les séparer* (1).

***

La conception démocratique de l'autorité dans l'Eglise réprouvée par l'Encyclique (2) est longuement développée par deux articles du *Bulletin de la Semaine* (30 janvier et 6 février 1907), et en des termes que le document pontifical paraîtrait avoir empruntés. Je n'en citerai ici que quelques lignes. L'auteur pose ainsi la question : « Quels sont les droits de la pensée en face du magistère doctrinal? »

(1) Le *Bulletin* du 31 octobre 1906 consacre un important et très élogieux article à l'œuvre de Fogazzaro ; il expose et glorifie sa théorie *évolutionniste* dont on connaît les conséquences. L'auteur finit en disant que la mise à l'index n'empêche que les catholiques ne doivent être reconnaissants à M. Fogazzaro. « Assurément, si l'on comprend la mise à l'index d'un livre où l'Eglise est représentée à la recherche de fins tristement humaines, par des moyens tristement humains, il faut remercier d'autre part l'auteur dont toutes les œuvres, toutes les paroles et aussi tous les actes sont « la glorification du Père ! » Lui-même s'est intitulé le *Chevalier de l'Esprit-Saint :* il a bien mérité ce nom pour avoir apporté à nos âmes le repos, la force et la joie ; il l'a bien mérité pour avoir su nous redire que la science prolongeait la foi, loin de la contredire, que la vérité immuable s'unissait harmonieusement à l'évolution progressive, qu'enfin la loi de tout être et l'épanouissement joyeux de toutes nos forces étaient dans une incessante ascension vers le Seigneur ! »

(2) Voir plus haut, chapitre II.

Il commence par une profession de principes très orthodoxe. Mais, dans l'application, que devient-elle?

Tous ces principes sont unanimement admis par tous; mais c'est dans l'interprétation de ce pouvoir exécutif et judiciaire; au sujet de son exercice, et de son fonctionnement pratique, de ce que j'appellerais sa réglementation canonique et légale, que les catholiques ne sont pas d'accord. Il y a deux tendances, respectables toutes deux, et entre lesquelles il faut tenir la balance égale : tendance à la liberté par crainte d'un étouffement prématuré de germes féconds, tendance à l'autorité par crainte de l'anarchie. Conséquemment, il y a deux façons de concevoir l'autorité. Pour les uns, l'autorité est avant tout un service et non pas un commandement, un empire.

De plus en plus, — est-ce un mal ou un progrès? je ne l'examine pas, je le constate tout simplement, — la fonction d'autorité est subordonnée, dans le respect public, à la compétence de son exercice; *on n'obéit plus aux chefs parce qu'ils détiennent le pouvoir, mais on obéit aux raisons que l'on suppose avoir inspiré les décisions des chefs.* L'obéissance et la discipline revêtent un caractère plus impersonnel, plus *rationnel*, plus conforme à la dignité et à la grandeur de l'esprit humain. Il est juste que la soumission, quelquefois difficile, toujours douloureuse, soit rendue acceptable par les garanties qu'offre l'autorité.

Mais, déclarent d'autres, *vous ne voyez donc pas qu'à force d'épurer le concept d'autorité vous le détruisez!* Vous intervertissez les rôles en demandant des comptes à ceux qui ont le droit de vous en réclamer à vous-mêmes. L'autorité qui discute, qui avance ses preuves, n'est plus une autorité. *Votre concept démocratique, transporté dans le domaine religieux, jure avec la divine constitution monarchique de l'Eglise.* Et, en outre, vous voulez que le chef éclaire avant que

de corriger, mais c'est là une utopie! Comment, sur des points particuliers, apporter des arguments convaincants, lorsqu'il faudrait reprendre par la base tout le travail doctrinal, lorsqu'il faudrait refondre tout un esprit! Vous-même avouez que la foi forme bloc avec tout l'ensemble de connaissances, avec tout le groupe de sensations, d'émotions, de prédéterminations, qui forme le tout psychologique, conscient et subconscient de l'être humain. *C'est la vérité objective que doit défendre le magistère doctrinal, ce n'est nullement votre vérité subjective qu'il a mission ou d'approuver ou de rejeter.*

Comme on le voit, ces deux tendances opposées ont toutes deux d'excellentes raisons à faire valoir pour leur défense (!!!). Entre les extrêmes, le juste milieu prendra ce qu'il y a de sain, de bon, en chacune d'elles.

La conclusion est naturellement celle-ci :

Et enfin, dans l'ensemble, ne pourrait-on pas prétendre que les intérêts supérieurs de la religion seraient aussi bien, et même mieux défendus, par une large tolérance que par des éliminations trop hâtives et trop nombreuses?

Le plus grand reproche que l'on adresse à l'Eglise catholique consiste à dire qu'elle est l'ennemie née de toute liberté, de tout progrès. A cause de cela, les milieux intellectuels lui sont nettement hostiles et, quel que soit le mépris plus ou moins déguisé que l'on professe pour les intellectuels, on ne doit pas oublier qu'ils sont une grande force, et que *l'idée qu'ils représentent et personnifient en partie commande le monde.*

***

Lorsque l'*Osservatore romano*, dans une note doctrinale, dont l'inspiration ne pouvait faire l'objet d'une méprise, fit une critique sévère du livre

de M. E. Le Roy, *Dogme et critique*, depuis mis à l'index (1), le *Bulletin de la semaine* y ajouta ce petit commentaire :

Quoi qu'il en soit, au fond, nos lecteurs apprécieront par cette note si l'inconvenance du ton et l'odieux des insinuations, à l'égard d'un penseur justement considéré par ses pairs, n'achèvent pas de disqualifier un organe dont on a décidément trop souvent l'obligation de rabattre les prétentions outrecuidantes. Est-ce cela *la bonne presse* ?

***

Le *Bulletin* ne manque pas de servir de temps en temps à ses lecteurs les meilleurs morceaux des écrivains modernistes. C'est ainsi que, le 5 décembre 1906, il met sous leurs yeux cette page vrai-

(1) Voici ce blâme :

« Sous ce titre (*Dogme et critique*), il a été publié à Paris un livre de M. Edouard Le Roy, qui a été l'objet de *réclame* dans divers journaux catholiques (le mot est en français et souligné dans le texte italien) et qui se vend même dans les librairies qui s'intitulent pontificales.

« Quant à présent, il suffira de dire que ce livre dépasse en audace M. Loisy lui-même : le dogme de la Résurrection y est réduit à rien.

« Cette nouvelle publication accroît ainsi le cycle de celles *qui ne prennent l'étiquette catholique que pour mieux déchirer le catholicisme et couvrir les attaques contre ses principes fondamentaux.*

« Jusqu'à présent, on disait du protestantisme qu'il suffisait de nier l'existence de Dieu en citant quelques versets de la Bible, pour être un protestant authentique.

« Maintenant, il semble que nous ayons affaire à des gens qui nient les dogmes sur lesquels se fondent, non seulement le catholicisme, mais la majeure partie des Eglises dissidentes (par exemple les dogmes de l'Inspiration, de la Tradition, de la Résurrection, etc., etc.), et qui, nonobstant, prétendent se faire appeler catholiques, pour avoir ainsi droit de cité chez nous et faire passer leurs productions par les mains du clergé et des laïques fidèles.

« C'est un jeu qu'il suffit d'exposer tel quel, pour le faire juger digne de la plus haute réprobation, pour exciter la presse vraiment catholique à jeter bien haut le cri d'alarme contre de tels attentats, et pour obliger les librairies vraiment catholiques à repousser une marchandise qui mérite d'être vendue par les ennemis de l'Eglise. »

ment impie, autant qu'audacieuse, de M. E. Le Roy (1), ou celui-ci nie la valeur apologétique du miracle, et explique à Dieu que, s'il a prétendu lui donner une valeur démonstrative, il se méprend sur la vraie nature de l'esprit humain, et le renvoie à la psychologie la plus courante. C'est nier de sang-froid les définitions de l'Eglise et montrer un inconscient, mais inconcevable orgueil. Voilà les lecteurs du *Bulletin* une fois de plus à bonne école!

Pourquoi d'aucuns tiennent-ils si fort à ce que le miracle soit constatable scientifiquement? Cela vient de l'idée qu'ils se font de son rôle apologétique. Ils pensent y trouver une preuve péremptoire, irréfragable, quasi mathématique, à laquelle on ne peut résister que par mauvaise foi. Du désir d'en arriver là, dérive toute leur conception du miracle. Mais il est facile de voir qu'ils font fausse route, n'atteignent pas le but visé, et de plus donnent prise à la critique des théologiens réellement soucieux de tradition authentique (2).

Certains apologistes, qui remplacent volontiers les raisonnements par des citations aiment bien, à rappeler

(1) Il va sans dire qu'ici, comme en toute circonstance analogue, nous n'incriminons ni les intentions, ni la bonne foi, et quand des hommes comme M. Le Roy affirment leur volonté de demeurer sincèrement catholiques, nous ne pouvons que nous incliner et prier Dieu de leur en faire la grâce. Mais le respect des intentions et de la bonne foi ne saurait empêcher de signaler l'erreur, et de la montrer telle qu'elle est.

(2) La question serait peut-être plus exactement posée ainsi : Pourquoi d'aucuns tiennent-ils si fort à ce que le miracle ne puisse pas se constater scientifiquement ? Et l'on répondrait : Parce que leur philosophie repousse toute démonstration rigoureuse d'un fait ou d'une vérité, et parce qu'elle établit une séparation absolue entre la science et la croyance. — Si la thèse traditionnelle sur la nature démonstrative du miracle prend, sous la plume de M. Le Roy, une apparence exagérée, c'est encore par ce qu'il introduit dans la question, et prête aux apologistes, une complète séparation faisant envisager la preuve par le miracle, non pas comme ayant des rapports avec les autres démonstrations, mais *par opposition* avec elles. L'esprit Kantiste, toujours.

ce passage de Rousseau dans *l'Emile :* « Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut ; reconnaissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'aplanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect. A ces merveilles qui ne reconnaîtra pas à l'instant le maître de la nature ! Elle n'obéit point aux imposteurs. » — Encore de la littérature! Jamais homme n'a pu parler ainsi, parce que jamais homme n'eut un tel pouvoir. Les thaumaturges, même dans la légende, ne disposent point de la nature *ad nutum.* A quoi bon se complaire dans l'imagination d'un cas chimérique? C'est ne triompher qu'en paroles, sans produire aucun effet véritable. Pareille rhétorique fait plutôt mauvaise impression, en prêtant à supposer qu'on n'a rien de sérieux à dire.

D'ailleurs quelle singulière logique est au fond de la fameuse « preuve par le miracle » telle qu'on la présente aujourd'hui trop souvent ! Cette prétendue preuve reste tout à fait extérieure à la vérité en cause ; on veut qu'elle agisse purement du dehors ; c'est le triomphe de l'*extrinsécisme.* Or, sans aborder ici la discussion générale de ce dernier système, que diriez-vous d'un mathématicien qui vous ferait ce discours : « Voici l'énoncé d'un théorème ; vous n'êtes pas assez intelligents pour en saisir la démonstration : mais je vais vous prouver qu'il est vrai en opérant sous vos yeux une série de tours merveilleux qui vous montreront combien je suis fort? » Vous le renverriez à la foire, lui et son boniment, et vous auriez raison. Eh bien ! Votre cas est en somme très analogue. Si le miracle est un fait qui se définit par sa seule matière, par sa seule apparence physique, s'il constitue simplement quelque chose *comme un tour de passe-passe transcendant*, s'il demeure sans rapports intrinsèques avec la vérité qu'il doit établir, s'il ne demande pour être constaté, que du bon sens et de bons yeux, quelle

différence fondamentale voyez-vous entre votre argumentation et celle du mathématicien de tout à l'heure?

Une telle manière de raisonner et la conception du miracle qu'elle implique ne sont nullement traditionnelles (1). « Voici une œuvre si merveilleuse que Dieu seul en peut être l'auteur ; croyons donc qu'il est avec l'homme qui accomplit une telle œuvre et par suite croyons à la parole de cet homme. » C'est le raisonnement de l'aveugle-né (*Joan.*, IX) ; et ce raisonnement est fort bon, encore qu'il soit nécessaire de le compliquer quelque peu pour lui donner toute sa force probante. Mais les Pères avaient très bien vu qu'une œuvre de Dieu, j'entends une œuvre si éminente que Dieu seul puisse la faire, ne saurait être purement physique ; pour eux le sens allégorique et mystique du récit est plus vrai encore que son sens littéral ; et du reste, dans le texte même de l'Evangile, le fait prend visiblement une allure de symbole. Nous voilà bien loin du prodige purement matériel, qui ne serait que juxtaposé à un enseignement sans faire corps avec lui ! *Donner un tel prodige en preuve est aussi contraire à la conscience qu'à la science, à l'esprit religieux qu'à l'esprit critique ; car, en somme, c'est spéculer sur l'ignorance, sur les entraînements de l'imagination populaire, au lieu de s'adresser aux puissances raisonnables, et morales de l'âme. Un tel prodige ne pourrait que séduire les simples, au mauvais sens du mot, par une sorte de viol, par un véritable abus d'autorité, d'une autorité qui n'élève pas, qui n'éclaire pas, mais qui dompte et qui stupéfie ; en même temps qu'il rendrait plutôt défiants les esprits capables de réflexion et ceux qui ont quelque sens de la vie intérieure. Dieu serait-il donc assez peu habile ou assez ignorant de psychologie humaine que de ne pouvoir trouver en nous pour nous en faire prendre conscience les be-*

(1) Cf. Abbé J. Martin, *l'Apologétique traditionnelle*, Paris, Lethielleux.

soins profonds et les secrètes harmonies qui font que telle doctrine est à notre égard vivifiante et salutaire? Ne saurait-il pas nous amener, par des moyens plus spirituels, plus moraux, à sentir — si nous ne pouvons la comprendre pleinement — la vérité d'un enseignement qui est avant tout moral et spirituel? Non, certes, il ne se peut pas que Dieu emploie un procédé de persuasion (ou plutôt de suggestion) qui ne s'adresse qu'à ce qu'il y a d'inférieur dans l'homme.

***

Sous le titre : *l'Unification des Églises chrétiennes, le Bulletin de la Semaine* reproduit, sans en corriger le venin par aucun commentaire, par aucune réserve, un article de M. Ch. Briggs, ancien professeur au Séminaire de l'Union théologique de New-York, sur la réforme de la papauté, programme d'une complète démocratisation de l'Eglise. En mettant sous les yeux de ses lecteurs cette violente attaque contre la chaire de Pierre et la constitution de l'Eglise, le Bulletin ne trouve rien à en dire, si ce n'est que cet article est très curieux, sans doute comme ballon d'essai; et le titre auquel il le rattache semble indiquer qu'il y voit indiqué le moyen d'unifier les églises chrétiennes (17 avril 1907) :

Y a-t-il dans la papauté d'aujourd'hui des motifs d'espérer dans l'avenir? Pouvons-nous prévoir les réformes nécessaires à l'unification des Eglises chrétiennes?

1° La chrétienté est organisée en une Eglise constituée par le Pape, les prêtres, les fidèles. Chaque fois que l'importance d'un de ces trois éléments est diminuée, l'unité de l'Eglise devient imparfaite, mais ne cesse pas, tant que l'un de ces trois demeure;

2° Le Pape est le chef exécutif de l'Eglise, mais il

faut distinguer ce qu'il est nécessaire à ses fonctions de ce qui ne l'est pas : ce n'est pas nécessaire qu'il soit Italien, ni qu'il réside à Rome, *ni qu'il soit évêque de Rome... :*

3° La primauté du Pape ne dépend pas d'une théorie particulière concernant l'étendue de sa juridiction. Celle qui prévaut aujourd'hui dans l'Eglise de Rome n'est qu'un développement de la définition primitive : ceux qui s'en tiennent à celle-ci ne peuvent être considérés comme violant l'unité de l'Eglise... La menace légère d'une primauté reconnue, latente et sans effet, est encore suffisante pour maintenir l'unité essentielle de l'Eglise... *Théoriquement, aujourd'hui encore, les protestants ne protestent que contre l'exagération des prétentions de la papauté.* Quand la juridiction papale sera normalement réduite, il n'y aura plus de raison pour que les Eglises protestantes demeurent séparées si d'autres difficultés ont été réglées ;

4° Les prétentions du Pape à la juridiction civile, au pouvoir temporel, à la direction politique, à la solution des questions scientifiques ne sont pas admissibles... ;

5° *La juridiction du Pape devrait être définie et limitée par une Constitution, comme cela s'est produit dans tous les autres gouvernements.* On ne peut plus permettre aux Papes de définir leurs propres pouvoirs et les limites de leur juridiction : que celle-ci soit limitée à celle qu'exerça saint Pierre, et il n'y aura plus de difficultés. Les définitions constitutionnelles protégeraient le Pape contre l'intrusion du pouvoir civil ;

6° *L'Eglise romaine a tenu des conciles œcuméniques : mais ils ne peuvent être appelés ainsi que par elle-même, car ils ne contenaient que des évêques et chefs d'ordres soumis à Rome. Les protestants demandent encore un concile vraiment œcuménique...* L'Eglise de Rome a réduit les évêques à la soumission sous la domination absolue du Pape. *L'humble soumission des conciles de l'épiscopat français à la volonté*

du Pape constitue un des faits les plus mélancoliques de l'histoire du christianisme... Cela ne nuirait pas à la suprématie du Pape, s'il était soutenu par un épiscopat se réunissant en concile à intervalles réguliers... Le cardinalat n'est pas et ne peut pas devenir un corps représentatif: c'est le ministère du Pape et la plupart de ses membres doit donc résider à Rome;

7° *Le troisième lien d'unité de l'Eglise est le consentement du peuple :* l'empereur romain a été le représentant du peuple ; les princes lui ont succédé ; la réforme a été l'aboutissant des luttes entre les rois et le pape ; en même temps, dans le sud de l'Europe, leur situation respective s'est fixée dans les concordats. *Il est absurde de dire qu'un pays ne peut rompre un tel Concordat sans le consentement de la papauté :* le pape a violé le Concordat en appelant deux évêques à Rome, mais il avait à agir dans l'intérêt spirituel de l'Eglise. De même, le gouvernement français peut abroger le Concordat dans l'intérêt du gouvernement civil... *A l'heure actuelle, le pape n'a pas d'autre moyen de se rendre compte de l'assentiment des peuples que leur soumission :* l'avenir de la papauté dépend de la vigueur rendue au principe du consentement populaire connu par ses représentants dans un concile... ;

8° Les trois grandes divisions de la chrétienté s'appuient chacune sur un des principes d'unité : Rome sur la papauté, les Grecs sur les conciles, les protestants sur le consentement populaire réprésenté soit par un prince, soit par des assemblées : si la papauté réorganisait les conciles, les trois principes se trouveraient réunis ;

9°... *Tandis que les gouvernements civils ont distingué l'exécutif, le législatif et le judiciaire, rien de ce genre n'a été fait dans aucune Eglise ;*

10° *Les conciles vraiment œcuméniques peuvent, par leurs directions, si bien ajouter et amender les décisions des papes que le monde ne pourra plus rien*

objecter : les sentences infaillibles sont rares et elles peuvent être expliquées, limitées à l'essentiel... *Le principe protestant du consentement populaire peut se trouver appliqué par l'introduction de représentants des fidèles dans le concile.* La bureaucratie cardinalice peut être réduite, l'absolutisme papal détruit par une constitution. Le gouvernement du pape peut être à la fois fortifié et limité par un concile se réunissant tous les trois, ou tous les cinq ans. On peut séparer la fonction législative du pouvoir exécutif ; de même, la fonction judiciaire par la création d'une Cour suprême de la chrétienté.

Rien dans les décisions infaillibles des conciles et des papes n'empêche des transformations ainsi conçues. Cet idéal peut sembler une illusion... Mais il est certain qu'un jour la papauté réformée sera le chef exécutif d'une Eglise universelle.

***

Vie religieuse et langue morte, c'est le titre sous lequel « un paroissien attentif » demande (25 juillet 1906) la substitution de la langue nationale au latin dans les prières liturgiques.

La liturgie est un drame sacré.... Il arrive précisément ce qui arriverait si, par exemple, on jouait les *Trachiniennes*, dans la langue de leur sublime auteur, devant le peuple français : les mieux intentionnés des spectateurs font effort pour saisir le sens caché du mystère ; — *d'autres, n'y comprenant rien, se livrent pieusement à quelque occupation vaguement apparentée à l'office religieux : ils disent, par exemple, leur chapelet, pendant que le prêtre célèbre le sacrifice de la messe, semblables à des étourdis, qui, venus au Théâtre-Français pour assister à* Polyeucte, *passeraient le temps de la représentation à lire* le Lutrin ; — d'autres enfin, les plus nombreux, hélas !

s'en vont et ne remettent plus les pieds à l'église. A la longue, à mesure que s'éloigne de plus en plus l'époque où l'office était intelligible à la masse, et que s'efface le peu d'intelligence qu'on en avait conservé héréditairement, le culte perd toute signification pour le peuple et lui apparaît même comme une « superstition » : les prières liturgiques passent pour des « mômeries », — les rites pour des « comédies » ou des « grimaces », — les prêtres, pour des « sorciers » ! Résultat navrant, mais naturel, après tout ! Il n'est pas bien étonnant qu'un peuple ne s'intéresse pas à une liturgie dont le sens lui échappe.

La beauté liturgique est lettre morte.

Elle est « lettre morte » parce qu'elle est en « langue morte ». Il est dommage qu'elle ne soit pas en langue vulgaire (c'est-à-dire *vivante*, et non pas *inférieure*). Il n'y aurait à cela rien de véritablement contraire à la tradition : *si la liturgie s'est écrite en latin, n'est-ce pas parce que le latin était alors la langue vulgaire, la langue populaire des pays latins ?* N'est-ce pas pour cela qu'on a préféré l'écrire en latin plutôt qu'en grec, cette autre langue alors vivante, mais réservée à une élite qui dédaignait la langue vulgaire ? L'idée traditionnelle était donc de parler liturgiquement dans la langue de tous, qui était *alors* le latin, accidentellement. Mais aujourd'hui que le latin n'est plus une langue vivante, il serait contraire à la tradition d'y emprisonner le sens de la liturgie.

On reconnaît l'utilité d'une langue morte pour prévenir l'introduction des erreurs. Aussi le paroissien attentif veut-il bien nous faire quelque concession. D'ailleurs, il a l'esprit trop ingénieux pour ne pas trouver des garanties à proposer :

Une autre objection, plus sérieuse, est tirée de l'utilité

des langues mortes pour l'orthodoxie de la littérature religieuse : une langue morte, comme le latin, conserve le sens originel des expressions, en le fossilisant, et en le mettant ainsi à l'abri des variations de l'opinion et de l'hérésie. Bien que cet avantage n'aille pas sans quelque inconvénient corrélatif (car, couler une pensée dans une langue morte, *n'est-ce pas un peu la coucher dans un tombeau ?*), l'objection est assez sérieuse pour justifier le latinisme invétéré de l'Eglise. Aussi bien, ne s'agit-il pas de renouveler les tentatives qui parfois ont été faites de gallicaniser le culte. Que les prêtres continuent à dire la messe et à réciter leur bréviaire en latin. Mais quand on prie tout haut, comme aux « oraisons » du « salut », — quand on chante tout haut, comme aux vêpres, — quand on éprouve le besoin, comme c'est le cas à la grand'messe, de quitter l'autel pour faire, *coram populo*, une lecture *publique* de l'épître et de l'évangile, — quand on s'adresse au parrain d'un enfant qu'on va baptiser pour lui poser les admirables questions préliminaires au sacrement, — quand on se fait, devant un cercueil, le sacerdotal interprète de la douleur et des espérances d'une famille en deuil, — en un mot, quand on parle *pour se faire entendre du peuple* en même temps que de Dieu, et pour entraîner ce peuple vers Dieu : *alors* pourquoi ne pas parler français si l'on est entouré de Français ? Pourquoi ne pas traduire en langue vulgaire le christianisme voilé de latin ? Pourquoi laisser tellement « la lumière sous le boisseau », qu'elle paraît ténébreuse impénétrablement ? Il y aurait un moyen bien simple de concilier l'utilité théologique du latin avec la nécessité apostolique d'associer le peuple à la vie du culte : ce serait de réserver à l'évêque du diocèse, voire même au Saint-Siège, le monopole des traductions liturgiques en langue vulgaire...

Mais ne serait-ce là qu'une sorte de plagiat ? Et l'initiative d'une si heureuse réforme ne reviendrait-

elle pas à quelqu'autre ? Comment aurait-elle échappé, par exemple, à M. l'abbé Bœglin, dont l'universelle sollicitude s'étend à tout ce qui touche au renouvellement de l'Eglise ?

Et, en effet, voilà que, peu de jours après l'apparition de cet article, il revendique la paternité de ce projet dans *la Justice sociale* du 4 août. Ce lui est une occasion de nous rappeler qu'il en a bien d'autres, comme la suppression de l'habit ecclésiastique, et de nous montrer Pie X aussi docile à ses conseils que Léon XIII :

Quoi d'étonnant ? M. l'abbé Bœglin a le don de toucher aux choses les plus saintes et les plus délicates avec un tel tact, un tel respect, un sentiment si exquis ! On ne peut s'empêcher de l'admirer encore ici :

Quelques idées de *la Justice sociale* commencent à faire le tour des esprits. Pie X décrète la concentration des diocèses en Italie, par accession et par extinction. Cette réforme est une bataille gagnée. La retouche du costume clérical rencontre de l'écho : alors que, du dehors, j'ai été la cible de fanatismes grossiers, en France, la poussée nouvelle marche et s'élève. Hier, dans le *Bulletin de la Semaine*, « un paroissien attentif » explique le projet de *la Justice sociale* sur la liturgie en idiome national. Il faut bien que cette réforme jouisse de l'audience populaire, puisqu'en 1887, lorsque Léon XIII accorda au Monténégro la liturgie slave, l'Autriche se leva contre le renouvellement de l'antique usage. Cette efficacité, d'ordre patriotique, est surtout religieuse. C'est le contact de la réalité surnaturelle avec l'âme et la conscience ; c'est une prédication autrement persuasive et pénétrante que les *soli* de la chaire ; c'est la prière la plus haute, hiérarchique à la fois et sociale.

Cette transmutation pourrait lentement s'opérer et s'étendre par degrés, afin de ne point rompre violemment avec la coutume millénaire. Je proposerais volontiers de conserver le latin de la messe à condition de le remplacer ailleurs.

Je m'explique.

Y a-t-il rien de plus beau, de plus grand, de plus pathétique, de plus touchant et de plus instructif, y a-t-il rien qui remue le cœur autant que les prières liturgiques? C'est le sommet de la déclaration mystique, la moelle et la fleur de la doctrine, la glorification du sacrement. Lorsque vous dites la messe du mariage, par exemple, les oraisons qui suivent le *Pater* et l'*Ite Missa est* forment un véritable chant nuptial. Par un battement d'ailes instinctif, la voix s'élève : on accompagne ce cri sublime. Si, par hasard, vous regardez votre auditoire, il s'ennuie, il bâille ; son air éploré signifie : Mon Dieu ! que c'est long ! Ou bien les mystiques vous considèrent comme un sorcier, et votre opération leur semble une sorte d'incantation. J'en appelle à tous les gens de réflexion, qui ont médité sur les causes des abaissements : cette prière récitée, traduite en paroles françaises, ne porterait-elle pas la lumière, l'admiration et la sensation religieuse dans les cœurs? *D'une corvée et d'une scène de théâtre*, vous feriez une exquise leçon de foi et une somme d'ineffables émotions. Quelles prières? Le rythme de la phrase y scande la majesté incomparable de la doctrine.

A la cérémonie du baptême, de l'extrême-onction, aux enterrements, c'est le même phénomène. Des prières chantent, éclairent et émeuvent. Toute la doctrine, toute la forte mystique y coulent en flots harmonieux. Récitez-les avec attention : l'âme est saisie. Combien plus le serait l'imagination fruste du peuple! Que sa consolation serait vivace ! Que la grandeur de la foi et la figure de l'Eglise apparaîtraient dans leur sublime ordonnance! Je souffre, toutes les fois que j'assiste à ces cérémonies :

l'inattention des fidèles, l'archaïsme hiératique de la fonction rapidement expédiée, touchent parfois *à la mascarade, au scandale !* Qui se plaindrait dès lors de la mort de la langue latine et de l'indifférence triomphante ?

J'entends la réplique. Quoi ? vous osez vous en prendre à une tradition deux fois millénaire ! Vous traitez l'Eglise en Belle-Mère? Nullement. Le respect de la continuité historique, cette pérennité d'un usage sollicitent la piété et le respect. Mais autre temps, autres méthodes. Cette langue morte vivait dans les prières, quand les prières elles-mêmes vivaient dans les âmes. La foi leur donnait des voix. Mais quand les générations savent à peine le *Pater*, qu'elles ont oublié, non seulement la mystique de la liturgie, mais l'*a b c* de la religion, ce hiératisme est plus qu'une inutilité, c'est un principe d'incrédulité et de froideur religieuses.

M. l'abbé Bœglin avait commencé son article en disant :

Plusieurs lecteurs m'engagent à réunir en volume les articles de *la Justice sociale* sur les réformes. J'y répugne, pour des raisons qu'il serait trop long de développer. Peut-être, à la veille du prochain Concile œcuménique, un tel livre aurait-il quelque prix. Quand, du reste, les idées cheminent dans les journaux, elles sont en quelque sorte la propriété de Monsieur Tout le Monde : c'est du bon socialisme intellectuel. Chacun se les approprie, s'en pare, les répand. Il n'y a pas de meilleur moyen de projection. Je comparerais volontiers les ouvrages aux moissons faites, aux engrangements, aux sacs de blé qu'on emmagasine : c'est du bien au repos ; il faut acheter ou vendre ; mais le libre permis de circulation a cessé. Tandis que les articles épars dans les organes ressemblent aux pollens qui, des arbres, vont ensemencer les terres environnantes. C'est plus fécond, et moins personnel. *Qui seminat, non metet.*

J'unis mes vœux à ceux de ses lecteurs, et je les étends plus loin encore. Outre ces projets de réforme religieuse, M. l'abbé Bœglin a donné dans *la Justice sociale* et dans *la Vie catholique* plusieurs séries d'articles sur ses *Souvenirs de Rome*. Il en a fait également espérer la publication en volume. Pour moi, j'ai collectionné précieusement ce que j'ai pu en recueillir. L'éminent et fécond inspirateur de la papauté ne saurait trouver un moment plus opportun pour offrir au public, à l'Eglise, ces pages où il a mis ingénument à nu sa mentalité. Il importe de savoir aujourd'hui quel rôle ont joué depuis vingt ans des hommes comme lui, et de démêler, sous cet amas de prose débordant à la fois de rhétorique et de poésie, derrière ces importances de factotum et ces cheminements d'intrigant subalterne, le genre d'action qu'ils ont exercé.

CHAPITRE VI

M. Paul Bureau, M. Marcel Rifaux et « Demain ».

On annonce la prochaine réapparition de *Demain*. La revue lyonnaise reprendrait sa publication interrompue après le Décret *Lamentabili sane*, avec le concours de ses premiers collaborateurs.

Un simple coup-d'œil sur les noms de ceux-ci suffirait pour se rendre compte qu'ils réunissent l'élite des promoteurs du double mouvement démocratique chrétien et moderniste.

A côté du directeur, M. Pierre Jay, qui s'était d'abord fait connaître dans la presse par son ardeur à soutenir l'évolution démocratique de l'Eglise (1), à côté du docteur Marcel Rifaux, secrétaire général de la rédaction, figurent Fogazzaro, Fonsegrive, l'abbé Romolo Murri et l'abbé Semaria, frappés l'un et l'autre de sentences ecclésiastiques, Marc Sangnier, le docteur Schell, les abbés Laberthonnière, Klein, Hemmer, le baron de Hügel, l'ami et partisan de l'abbé Loisy, Paul Bureau, Jean Brunhes, Paul Viollet, l'adversaire du *Syllabus*, etc...

C'est principalement au point de vue de la doc-

(1) Voir *le Progrès du libéralisme catholique* en France, t. II, p. 485.

trine et de la discipline ecclésiastique que nous avons à envisager ici le rôle de *Demain*, pour conclure à l'indispensable nécessité d'un revirement complet, au cas où cette publication devrait revoir le jour.

Si nous voulions montrer la relation constante entre l'aspect politique et l'aspect religieux du mouvement dont cette revue est l'organe le plus accentué, nous y verrions également cette relation plus accusée que dans aucun autre du parti. Les efforts quotidiens pour amener l'Eglise « à se plier aux formes de la société civile », à « s'harmoniser avec la conscience contemporaine qui tourne à la démocratie », ne s'y manifestent pas seulement par la campagne en faveur de la loi de séparation et des associations cultuelles, mais encore par les blâmes mal déguisés, parfois impertinents, contre les résistances du Saint-Père et ses décisions, parce qu'elles troublent cette harmonie.

Nous réservons cela pour une autre étude.

I. — M. Paul Bureau et « la Crise morale des temps nouveaux »

M. Paul Bureau est un des collaborateurs les plus actifs de *Demain*. Il donne aussi son concours au *Bulletin de la Semaine ;* il est en grands rapports de sympathie avec le *Sillon*. Mais surtout M. Paul Bureau est professeur à l'Institut catholique de Paris ; et l'influence que cette position lui donne sur la jeunesse aggrave singulièrement le danger de ses erreurs.

Or, quoi qu'il en soit du talent et des éminentes

qualités de l'écrivain et du professeur, malgré le regret et la tristesse qu'on éprouve à faire publiquement de si fâcheuses constatations, au rebours des étroits et odieux sentiments que certaines gens se plaisent à attribuer aux « gabelous de l'orthodoxie », il est nécessaire, si l'on ne veut desservir la vérité et les âmes, de signaler en M. Bureau un agent redoutable du modernisme.

Sans le suivre dans ses différents écrits, parlons seulement de son récent ouvrage sur *la Crise morale des temps nouveaux* (1).

C'est une étude sociale du problème moral.

L'analyse méthodique du fait social prouve la nécessité primordiale du *progrès moral*, car elle montre que, si nous refusons de donner dans notre vie une place suffisante aux préoccupations du bien collectif, si nous n'avons pas un souci suffisant du bon fonctionnement des services généraux, le milieu social s'appauvrit, la vie universelle languit. Il ne suffit pas que nous tirions personnellement notre épingle du jeu, il ne suffit pas que nos affaires soient prospères, il faut qu'en nous, et par nous, la prospérité de notre pays, et, par celle-ci, la prospérité de l'humanité tout entière soient appuyées et promues (2).

C'est la première partie. Dans la seconde, l'auteur recherche à quelles conditions peut se faire la rénovation morale de l'individu. Le dissentiment est grave sur la nature de la doctrine qui doit présider à cette œuvre d'éducation. On s'accorde, toutefois, à reconnaître que seule une doctrine morale

(1) 1 vol. in-12, Bloud, Paris, 1907.
(2) Page 437.

parfaitement adaptée aux besoins réels de notre vie sociale nouvelle peut mettre l'humanité à même de mener à bien cette grande tâche.

L'étude du fait social a donc obligé d'abord M. Bureau à constater qu'au milieu de l'universel progrès, et du magnifique spectacle offert par les sociétés modernes, notre valeur humaine n'a pas progressé. Les défaillances morales dans la vie privée, les désordres de la vie collective, les doctrines immorales offrent, à ce point de vue, un champ d'observation que M. Bureau parcourt avec courage et sagacité. C'est son entrée en matière.

La recherche des causes de cette crise morale le conduit au cœur du sujet. Ici, l'étude des faits sociaux l'amène à reconnaître que si la doctrine morale des « enfants de l'esprit nouveau », naturaliste, matérialiste, anticléricale, a été pour quelque chose dans le progrès de cette crise, la principale part de responsabilité incombe à l'Eglise et aux catholiques « enfants de la tradition ».

En effet, la doctrine des enfants de l'esprit nouveau est, il est vrai, purement amorale :

La diversité des formules ne change rien au principe essentiel ; partout se retrouvent la même négation des préceptes moraux *en tant qu'ils constitueraient un ordre distinct de lois*, et la même conviction que les *autres* normes, qui conditionnent notre activité et la règlent, doivent désormais *absorber* les lois morales et se substituer à elles. Plus n'est besoin de s'attacher à mériter les anciens préceptes de la conduite ; par leur convergence admirable, les autres lois du monde physique et social suffisent à assurer la prospérité collective (1).

(1) Page 155.

M. Bureau s'applique à rendre hommage au succès de cette théorie : les admirables progrès accomplis dans l'aménagement matériel de la vie, dus, pour une grande part, à ces hommes, ont pour autant rendu inutiles les appels au dévouement et à la vertu (1). Ce n'est pas, comme on le voit,un mince résultat. En outre, le développement de la vie économique exige de précieuses coutumes de loyauté,de sincérité, de fidélité aux engagements contractés (2) (et chacun sait que les pots-de-vin, la concussion, les guets-apens financiers tendent de plus en plus à disparaître de nos mœurs). Bien plus, cette confiance dans la valeur intrinsèque des éléments biologiques et économiques devint parfois une foi mystique, capable de hausser l'homme jusqu'aux plus sublimes dévouements. Ce fut cette foi qui souleva les volontaires de 1792 et des milliers de sans-culotte, qui poussa Quinet, Blanchi et tant d'autres sur le chemin de l'exil, après le Coup d'Etat de 1852 ; et on aurait mauvaise grâce à douter que les antimilitaristes et hervéistes ne soient prêts, s'il le fallait, à renoncer à leurs théories, pour obéir aux poussées intérieures de la vie morale (3).

Cependant les échecs ont été graves et notoires. Les forces naturelles exploitées, amorales de leur nature,se sont prêtées avec une égale souplesse aux utilisations perverses ; aucune d'elles n'a eu l'efficacité automatique qu'on lui supposait. Certes, « dans toute la série des institutions sociales, l'audacieuse prétention des enfants de l'esprit nou-

(1) Page 158.
(2) Page 165.
(3) Page 165.

veau, en tant qu'elle l'attachait à résoudre un certain nombre de problèmes de l'ancien état social, s'est trouvée justifiée et, dans une large mesure, le succès a couronné leurs efforts ». Il eût été plus rapide et plus complet sans l'aveugle opposition de l'esprit de parti (1). Toutefois, si le travail moderne était une condition nécessaire du résultat il n'en était pas la condition suffisante. L'éducation morale demeure toujours nécessaire et il la faut plus forte qu'auparavant (2).

Mais les enfants de la tradition sont tombés dans une méprise *non moins grave*, *non moins funeste*. C'est déjà beaucoup, n'est-ce pas? de penser que, depuis deux cents ans, sinon plus, les catholiques n'ont pas plus fait pour le progrès moral que les ennemis de l'Eglise. Mais M. Bureau, qui souligne lui-même ces mots, va nous faire comprendre que leur méprise a été même grave et plus funeste. Il ne fallait pas moins pour la revanche de l'américanisme. Car le zèle des temps nouveaux et le besoin de conciliation avec le siècle conduisent M. Bureau à une nouvelle apothéose de la nature humaine, à une nouvelle exaltation de ses forces, à un nouvel et explicite appel aux théories du P. Hecker sur la religion de la démocratie (3), compliqué et aggravé chez des modernistes comme M. Bureau par une tendance à opérer la réconciliation de la doctrine catholique avec la religion humanitaire, sur le terrain de celle-ci, par la déformation de celle-là.

Il faut donc savoir que, menacée, au xv[e] siècle,

(1) Page 163.
(2) Page 179.
(3) Par exemple, page 241.

dans sa morale, par les débauches de la Renaissance, attaquée, au XVIe siècle, à la fois dans sa morale et dans ses dogmes par la Réforme, l'Eglise ne put faire front à l'assaut qu'en fortifiant son unité, en concentrant ses phalanges, en restaurant chez ses enfants, l'esprit de hiérarchie et de discipline. Bien elle a fait.

Malheureusement, il est difficile, dans l'ardeur de la mêlée, de garder la juste mesure. Au lendemain de la grande bataille, il eût été bon, en tout cas, que l'Eglise se demandât si l'effort fait par le chrétien pour comprimer en lui la vie, pour ressembler à un cadavre, *perinde ac cadaver*, ou à un bâton dans la main du voyageur, représentait vraiment la meilleure manière de répondre au souhait de Celui qui avait dit : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant*, et qui s'était lui-même défini un jour en ces termes : *Ego sum via, veritas et vita*. Pratiquement, on omit de se poser cette question ; le souvenir du grand danger couru et des pertes éprouvées, la crainte de nouveaux assauts *engagèrent le catholicisme à se constituer à l'état de contre-réformation perpétuelle*, et, *plus encore que cet encouragement*, les besoins et les impulsions des trois groupements de la vie sociale poussèrent l'Eglise à persévérer dans la voie où elle s'était dirigée au XVIe siècle (1). *On continua de regarder avec méfiance toute affirmation quelque peu vigoureuse de la personnalité humaine : volontiers on considéra cette affirmation comme une manifestation de l'orgueil, on s'habitua à flairer le libertinage dans les essais même les plus modérés et les plus légitimes de l'esprit*

(1) Ces trois autres groupements : familial, économique, politique, s'étaient formé cette doctrine morale : « Respecter ce qui est *établi*, constitué, concourir à sa *conservation*, l'affermir s'il vient à être ébranlé ; le *restaurer*, s'il a été détruit par des mains orgueilleuses » La vertu, pour eux, était une disposition native à travailler dans cet ordre (page 184).

critique. Le chrétien idéal est celui qui brille surtout par son esprit de soumission, de docilité, d'abandon de soi-même, de méfiance de l'esprit propre, de renoncement et de résignation ; on n'ose pas dire que ces vertus sont les seules qu'on prise en lui, mais du moins ce sont celles, et de beaucoup, qu'on prise le plus.

A vrai dire, M. Bureau n'a pas le mérite d'avoir découvert cette belle théorie. Nous l'avons lue dans *le Sillon* en 1899, lors de sa fameuse campagne américaniste. Il disait par exemple :

Le malheur pour l'Eglise est que cette demi-victoire (contre la Réforme) la poussa vers *une position fausse*. Le concile de Trente avait dû ne pas se contenter de confirmer et préciser le dogme, il avait légiféré pour la discipline, le droit canon, le temporel. *La besogne qu'il fit fut bonne mais dure. C'est de lui que l'Eglise garde cette* POSITION RAMASSÉE, HARGNEUSE, HOSTILE, *favorable seulement pour la défensive*. Aussi la vit-on, de siècle en siècle, plus forte dans son domaine propre et *plus faible dans le champ des peuples*. Comme elle profite mal de son admirable renaissance du dix-septième siècle !... (*Les Erreurs du Sillon*, p. 37.)

On pressent bien que M. Bureau nous ramène à la supériorité des fameuses vertus actives :

Cette disposition apparaît si bien à tous comme le *substratum* commun et indispensable de toutes les vertus que les mots, pour la désigner, se multiplient dans notre langue ; suivant les nuances, on l'appelle soumission, docilité, obéissance, douceur, respect, méfiance du sens propre, patience, confiance, abandon, humilité, résignation, mortification, et on aime à retrouver le parfum de l'une ou de l'autre de ces vertus en chacun des actes de tous les hommes que l'on considère comme les exemplaires de la beauté morale. On se représente la vie

morale beaucoup plutôt comme une minutieuse surveillance exercée sur soi-même, sur ses tendances mauvaises, que comme la culture et le développement des énergies productrices du bien (1).

Il ne faut vraiment pas moins que l'autorité du P. Hecker pour nous convaincre que les vertus naturelles fleurissent de préférence dans les plates-bandes de la démocratie, et, par exemple, que nous avons à apprendre de nos adversaires la probité électorale !

Encore n'était-ce pas là le dommage le plus grave infligé à leur vie morale par l'isolement social dans lequel ils se renfermaient ; parfois ils semblaient moins aptes que leurs adversaires, les enfants de l'esprit nouveau, à la pratique de certaines vertus naturelles et sociales que notre démocratie tient à juste titre en haute estime et que naguère l'illustre Père Hecker signalait à l'attention des catholiques américains. *La probité dans les affaires, la fidélité à garder la parole donnée, l'ardeur au travail, la rectitude dans le paiement des impôts ou l'acquittement des dettes, l'honnêteté parfaite pendant les périodes électorales, toutes ces vertus, et quelques autres encore, ne trouvaient pas, parmi les enfants de la tradition, l'accueil empressé qu'on eût pu souhaiter* (!!!) et ainsi s'accréditait l'opinion que ceux-là aussi qui se donnaient comme les représentants de la vertu et de l'ordre moral n'étaient pas meilleurs que les autres (2).

Bref, malgré de précieux services rendus à la société en atténuant l'âpreté des revendications et des appétits, en créant des œuvres d'assistance, en défendant les principes de la morale des sexes

(1) Page 186.
(2) Page 241.

dans la famille, le mode de formation morale en usage parmi les enfants de la tradition a été cause d'un lamentable échec, parce qu'il ne répondait pas aux exigences d'un état social nouveau. Et, là-dessus, M. Bureau ne nous fait grâce d'aucune des banalités creuses, débitées dans tous les clans libéraux, sur la faillite des maisons d'éducation chrétienne, rendues seules responsables de la désertion ou de la veulerie reprochées aux jeunes gens qu'elles ont formés :

Dans ces situations diverses, la vigueur du tempérament moral, l'énergie de la volonté, la perspicacité du jugement sont des auxiliaires indispensables.

Or, ce ne sont pas ces qualités que les enfants de la tradition jugent le plus nécessaire de développer. On sait même qu'ils sont plutôt enclins à s'en défier. Poursuivant sans relâche, et en dépit de l'enseignement réitéré des faits, leur conception idéale de vie hiérarchisée, soumise, moralement et socialement, à des disciplines extérieures, ils continuent de chercher dans la docilité, la soumission, la méfiance vis-à-vis du jugement personnel, la première assise de la moralité : ils s'attachent plutôt à discipliner des volontés qu'à former des consciences libres, à enseigner l'obéissance qu'à tremper les caractères.

***

Mais glissons sur les conséquences désastreuses que M. Bureau se plaît à développer et intéressons-nous plutôt à la solution vers laquelle il nous met en marche.

Et d'abord où sont les gages d'espérance ? Qui résoudra la crise ? Ah ! L'Eglise serait en bien grand danger, si les modernistes n'étaient là ! Mais, dans l'affreux désordre moral et social où nous nous

trouvons plongés, le grand symptôme de rénovation est de voir se multiplier parmi nous « les hommes également attachés aux institutions modernes les plus progressistes et aux plus délicates exigences d'une moralité supérieure ».

Quelles ressources sauront-ils déployer ? Nous l'allons voir dans un instant. Commençons par les présenter, afin que le lecteur les reconnaisse bien :

Que, depuis quinze années, il se produise parmi les catholiques, qui forment à eux seuls la portion de beaucoup la plus importante du groupement des enfants de la tradition, un travail de *transformation interne* qui, selon toute vraisemblance, est appelé à exercer sur le tempérament moral de notre pays une influence considérable, c'est d'abord un fait manifeste et que peu de personnes songeront à contester (1).

Pendant que des orateurs diserts ou de doctes écrivains continuent à affirmer l'incompatibilité essentielle de la Science et de la Foi, la contradiction irréductible entre la grâce et l'autonomie de la personne humaine, l'opposition entre les affinités monarchiques et réactionnaires du christianisme et les institutions modernes, et beaucoup d'autres oppositions encore, on voit se former, au sein de la société chrétienne, un groupe chaque jour plus nombreux d'hommes qui honorent à la fois l'Eglise et la société laïque par la liberté de leur esprit, l'étendue de leur science, l'indépendance de leur caractère, leur attachement sincère aux institutions démocratiques et républicaines (2).

A leurs côtés, d'innombrables disciples qui, suivant le mot de M. Paul Sabatier, prennent leur foi chrétienne au sérieux et même au tragique, travaillent sans relâche. Dans toutes les sciences, même dans celles dont l'objet touche indirectement les institutions religieuses, comme

(1) Page 380.
(2) Page 382.

l'exégèse, l'histoire de l'Eglise ou de la pensée chrétienne, la philosophie et la sociologie, ils revendiquent les droits de la libre recherche scientifique, suivant ses méthodes autonomes et ses procédés propres d'investigation. On redoutait le résultat de leur intervention, et voici qu'au contraire, à mesure que leur travail progresse, on constate avec joie la merveilleuse aptitude de la pensée chrétienne à transformer en nourriture pour les intelligences et pour les volontés des conclusions rationnelles, auxquelles le matérialisme athée avait enlevé toute valeur vitale (1).

La suspicion, la défaveur de l'Eglise les arrêteront-elles ? Non, car elles servent à démontrer que:

Ce mouvement de rénovation intellectuelle ne doit le succès croissant qu'il obtient qu'à sa fécondité et à sa valeur intrinsèques, *et seuls les hommes qui ignorent l'histoire peuvent s'étonner ou feindre de s'étonner d'une défaveur officielle qui, en d'autres temps, a accueilli toutes les réformes que l'Eglise s'est ensuite appropriées pour son grand profit* (!!) (2).

L'attitude des modernistes vis-à-vis de l'Eglise est partout la même. Ses blâmes, ses condamnations ? Mais ce sont des encouragements pour nos réformateurs !

Et, quant à la conduite qu'ils entendent tenir en face de cette désapprobation officielle, M. Bureau nous renvoie, pour en savoir plus long, à une lettre de M. E. Le Roy, parue, le 26 octobre 1906, dans *Demain* (3).

Cette lettre est une réponse de M. E. Le Roy à

(1) Page 385.
(2) Page 387.
(3) Note de la page 388.

une communication du docteur Roques, où celui-ci signale le cas de catholiques obligés d'évoluer vers *la laïcité religieuse*, « vers cette religion de l'esprit où se rassemble et s'ouvre l'expérience de tous les temps et de tous les lieux, où se concilient, *sans escamotage*, pour l'intellectuel sincère, les exigences de la science avec celles de la conscience ». Et M. Roques demande qu'on prenne position sans détour :

Sans rêver devant l'avenir, il est temps, à l'heure présente, d'y travailler sérieusement. Mais il importe à chacun de s'examiner lui-même avec sincérité, d'établir nettement, avec plus d'esprit géométrique que d'esprit de finesse, le bilan de ses aspirations intimes et de ses certitudes rationnelles : point d'équivoque, ni de subtilité. Quand on ne prend pas un dogme au sens précis, exact, que lui confère l'orthodoxie et qu'impose l'autorité, on n'est pas orthodoxe, on ne se soumet pas à l'autorité ; on peut trouver, personnellement, pour son propre repos, des raisons plus ou moins bonnes de se persuader le contraire : on ne saurait faire de ces raisons un enseignement pour les autres.

M. Edouard Le Roy se défend d'adopter une telle attitude. Il le fait en termes très beaux, très clairs, qui s'achèvent dans cette formule : « Je suis, au plein sens du mot, « un catholique romain ».

On aimerait mieux, il est vrai, l'entendre prononcer cette affirmation au simple nom de sa foi, que la donner pour « prolongement ou au contraire immanence de sa pensée philosophique dans sa vie et dans son action ».

Et surtout, il eût été bien désirable qu'il n'ajoutât pas des explications par lesquelles *le plein sens du mot* paraît bien altéré :

Seulement, le respect de la hiérarchie et la soumission filiale à l'autorité ne sont point forcément idolâtrie; et l'on peut concevoir le régime de l'Eglise romaine comme autre chose qu'une sorte de césarisme spirituel. A cet égard, les « clameurs fanatiques » de quelques-uns ne doivent pas nous empêcher d'entendre la voix authentique de la tradition...

Quant à ce que déclare M. Roques sur le sens des dogmes sur l'orthodoxie, sur la soumission à l'autorité, j'observe que cela implique, au sujet de ces choses, la notion même — toute statique, étroite et rigide — qu'à bon droit il repousse par ailleurs. Orthodoxie et autorité ne prennent leur juste sens qu'à titre de conditions requises pour une organisation régulière de l'expérience religieuse. Gardons-nous de les concevoir comme ceux qui en font des instruments d'esclavage. N'oublions pas notamment, que l'orthodoxie véritable est *tradition* et, par suite, ne se peut définir que dans la *durée*.

On se plaît cependant à penser que M. Bureau, professeur à l'Institut catholique de Paris, ne met pas à sa soumission à l'Eglise les mêmes restrictions que le confrère auquel il nous renvoie. C'est un point sur lequel nous reviendrons.

***

M. Bureau a-t-il trouvé le terrain de conciliation entre les deux esprits, et nous achemine-t-il vers la solution de la crise? — Le résultat paraît bien peu en rapport avec ses efforts, d'intention très méritoire, avec ses concessions exagérées, avec ses avances aussi peu autorisées qu'imprudentes.

On en est averti, avant même de commencer la lecture de son livre, par la préface de M. Alfred Croiset. Dans cette lettre, où perce une fine et froide

ironie, le doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris dit franchement à M. Bureau que sa méthode est impuissante à prouver que le progrès moral soit indissolublement lié à une réelle conversion religieuse, ni que cette conversion soit indispensable L'agnosticisme est aujourd'hui l'état de fait où vivent les esprits cultivés :

Pour beaucoup de ces hommes l'esprit religieux consiste à se considérer, non comme un centre ou un tout, mais comme la très petite partie d'un tout qui les dépasse infiniment, qui est capable de susciter en eux la notion d'un idéal, et, par conséquent, de les porter à se sacrifier, s'il le faut, à cet idéal, conçu par chacun d'eux comme infiniment plus grand, plus beau, plus aimable que ses intérêts particuliers ou même que la pauvre petite vie individuelle... Pourquoi cette intelligence des conditions de la vie collective ne susciterait-elle pas de plus en plus chez les individus une sorte de religion sociale... (1) ?

Quels fondements communs de la morale et de la religion pourra-t-on découvrir entre ces deux esprits ? M. Bureau s'y évertue sur l'un et l'autre point. Mais c'est lui qui fait tout le chemin, au risque de s'égarer hors de sa propre voie.

Au point de vue de la moralité, d'abord, il a donc constaté qu'au fond des systèmes modernes « partout se retrouve la même négation de préceptes moraux, en tant qu'ils constitueraient un ordre distinct de lois, et la même conviction que les *autres* normes qui conditionnent notre activité et la règlent

(1) Pages VII-X.

doivent désormais absorber les lois morales et se substituer à elle ».

Quelle est, en présence de tels systèmes, la position catholique?

La loi, en général, est un principe d'ordre universel et stable par lequel l'activité d'un être est efficacement dirigée vers sa fin. Considérée dans son principe d'obligation, qui en est l'élément formel, la loi consiste dans la volonté efficace du législateur d'obliger ses subordonnés. Cela étant, il existe une loi éternelle qui peut se définir : la volonté éternelle et efficace de Dieu voulant que l'ordre moral soit inviolablement gardé. La *loi naturelle* est cette même loi éternelle, formellement conçue comme promulguée de fait par la création de la nature humaine. Cette promulgation ou intimation de la loi éternelle dans l'homme se prouve par l'analyse de sa nature et par le témoignage de sa conscience.

M. Bureau, qu'on ne peut soupçonner d'abandonner cela, va-t-il, tout en faisant aussi large qu'il est convenable la distinction entre les préceptes fondamentaux, premiers, et leurs applications, montrer qu'il en faut revenir nécessairement à ces principes, si l'on veut donner une base à la morale? Il semble plutôt préoccupé de se mettre d'accord avec les adversaires et de reconnaître qu'ils ont presque raison :

On déclare que *la « morale est absolue et éternelle », et on atteste que cette profession de foi est dictée par la conscience*, mais la réalité sociale est trop complexe pour se laisser enfermer en une formule aussi abusivement simplifiée.

Sans examiner ici la valeur d'une maxime en laquelle tant d'hommes ont mis leur confiance (1), du moins peut-on signaler qu'elle est exposée aux interprétations les plus erronées, si on n'en détermine pas exactement la portée, si on oublie qu'un principe ne dispense point de l'obligation d'étudier et d'analyser méthodiquement les faits concrets.

M. Lévy Brühl a raison de dire que « la sociologie fait voir par contraste combien l'idée de « l'homme » en général, dont la psychologie et la morale théorique se sont contentées jusqu'à présent, est artificielle et pauvre » (2). Les anathèmes et les déclarations de prétendus docteurs en philosophie scolastique ne changent rien à la réalité des constatations. *Affirmer que l'ancienneté de certaines maximes morales démontre la pérennité des préceptes moraux, c'est user d'un argument misérable qui prouve simplement qu'on peut être un dialecticien habile et ne point savoir se soustraire, par l'observation méthodique des faits, à la piperie des formules.* De ce que, « depuis une antiquité très reculée, le langage a permis une expression abstraite des rapports moraux essentiels », il ne suit pas, bien loin de là, que ces normes doctrinales de la conduite aient eu de tout temps la même signification, et, au contraire, « les préceptes positifs sont l'expression d'un ordre social donné, applicables seulement dans cet ordre social, impraticables et même inintelligibles pour les contemporains qui appartiennent à une civilisation différente (3) ».

Les moralistes empiriques exagèrent, qui affirment sans réserve que « partout et toujours il se forme parmi les hommes une théorie conforme à leur pratique ». Mais leurs adversaires, quand ils soutiennent *que les hommes ont toujours entendu la voix de leur conscience*

(1) Eh! N'était-ce pas, au contraire, l'occasion de le faire, au lieu de rester dans une lâche et vaine équivoque?

(2) Levy Brühl, *op. cit.*, p. 81.

(3) *Idem*, p. 278. Cf. notamment pp. 217 et s.

leur édicter les mêmes prescriptions morales, réussissent seulement à démontrer combien ils ignorent les différences profondes qui séparent les institutions des différents peuples.

Au point de vue religieux, mêmes avances, même générosité. Chez ceux-là même qui repoussent la croyance en Dieu, M. Bureau découvre un vrai sentiment religieux. Cela lui vaut les éloges de M. Croiset dont on a vu plus haut la profession de foi. Quelle récompense pour M. Bureau de s'entendre dire qu'ils sont d'accord !

Ici encore, avant de faire les distinctions et les réserves qui s'imposent à mon intelligence, laissez-moi vous dire combien j'admire votre clairvoyant libéralisme. Car, cet esprit religieux, vous n'hésitez pas, vous, croyant, à le reconnaître sous des formes qui le dissimulent en général à la foule des fidèles de toutes les religions positives. Vous le découvrez dans toutes les grandes doctrines qui soulèvent aujourd'hui tant d'incroyants : dans le socialisme, dans le solidarisme, même dans le laïcisme. Partout où vous trouvez un idéal, une foi, un dévouement passionné à cet idéal, vous apercevez des germes d'esprit religieux. Par contre, là où des croyances figées et comme mortes ne recouvrent qu'un positivisme pratique assez mesquin, vous dénoncez un paganisme qui s'ignore. Combien vous avez raison (1) !

Après un chapitre consacré à nous présenter dans l'anglo-saxon le type du bon citoyen de la cité moderne, M. Bureau cherche où est le ressort d'une vie morale si haute.

Le fait social se dégage ici en un relief si puissant, le témoignage des choses est si précis que la réponse jaillit

(1) Page v.

d'elle-même des lèvres de l'observateur impartial. A quelque opinion scientifique ou philosophique que cet observateur se rattache, la conclusion finale de l'enquête est toujours la même : les doctrines morales et sociales de ces hommes supérieurs, de ces citoyens d'élite sont *étroitement rattachées à un sentiment religieux profond, à des convictions religieuses intenses et puissantes.*

Mais, même chez les autres, même chez ceux qui répudient toute adhésion à une doctrine qui se donne comme révélée de Dieu, bien plus, *même chez ceux qui refusent de reconnaître l'existence de Dieu*, le caractère nettement *religieux* de leur tempérament moral n'est pas moins apparent, ni moins saisissable.

On le reconnaît dans le sentiment du lien doux et fort qui nous rattache à une activité supérieure, dans la conviction de la nécessité de répondre à ses appels. Aussi bien, l'expérience démontre que nous ne pouvons vivre *socialement* sans le sentiment religieux.

On a déjà vu que c'est là un simple postulatum.

Tout en reconnaissant que l'étude des faits sociaux ne peut nous conduire à une démonstration de l'existence de Dieu, et que cette question dépasse le cadre de son ouvrage, M. Bureau, par un zèle fort louable, essaie de l'amorcer. Mais du premier coup, c'est un appel à la philosophie de l'action, la négation des preuves réelles, et l'aveu d'un fidéisme dont la récente Encyclique renouvelle la condamnation :

Certes, il n'entre dans ma pensée ni d'entreprendre ici une démonstration de l'existence de Dieu, *ni surtout de nier la valeur scientifique des objections dirigées*

contre certaines preuves traditionnelles, dont le développement ne semble pas avoir marché de pair avec les progrès d'une critique chaque jour plus sagace, plus pénétrante et plus documentée. Jadis, on répétait souvent que, seuls, les petits esprits, dont l'ignorance et la mauvaise foi étaient notoires, pouvaient nier l'existence de Dieu. Cette manière commode d'esquiver la difficulté fait sourire aujourd'hui, et le problème apparaît sensiblement plus complexe, *même à plus d'un catholique convaincu, dont la foi soutient et éclaire la raison.*

Si M. Bureau touche à l'une ou l'autre des objections soulevées par l'incroyance moderne, se méprenant ou feignant de se méprendre sur le vrai caractère de la religion, ce n'est point pour rétablir la notion faussée, mais plutôt pour faire chorus.

Voici, par exemple, que des représentants de la morale laïque, reconnaissant dans leur principe de solidarité un rapport avec les conceptions religieuses, s'empressent d'ajouter :

Cette conception, dira-t-on, est voisine des conceptions religieuses : *je ne le nie pas. Seulement elle en diffère en ce qu'elle ne fait pas, comme elle, appel à une autorité qui commande et qui opprime.*

Vous pensez que M. Bureau, qui souligne ces mots, ne va pas négliger, en écartant l'idée d'oppression, de remarquer que la notion la plus essentielle de nos rapports avec Dieu implique cependant et autorité et sujétion, commandement et obéissance? Pas un mot de cela, mais plutôt :

L'oppression de Dieu, la *servitude* de l'homme, voilà la grande objection ! Il suffit de l'évoquer, en compagnie d'une autre qui va être signalée, pour que l'auditoire tressaille et acclame de ses bravos frénétiques le

conférencier qui possède quelque don de la parole. Pour mon compte, je ne l'ai jamais entendu exposer sans qu'un sentiment de colère, mêlé d'infinie tristesse, montât malgré moi des profondeurs de ma conscienee contre les hommes qui avaient contribué à donner au peuple cette idée atroce du Père, si respectûeux de la dignité de ses enfants, qui est aux Cieux. Ma foi chrétienne voulait supposer que, du moins, des chrétiens n'étaient pour rien dans la diffusion de cette conception odieuse, et pourtant ma conscience de chercheur, inflexiblement attaché à la méthode d'observation, m'interdisait, sans réplique, d'admettre cette conclusion. A mes oreilles résonnait l'écho des formules fatales que des prédicateurs et des publicistes, formés à l'école de Joseph de Maistre et de ses amis, s'étaient complu, depuis un siècle, à employer, pour représenter Dieu comme une sorte de despote oriental qui commande, qui brise et qui condamne. Assoiffés d'obéissance, j'oserais dire de servilité, ils paraissaient craindre qu'aucune formule ne fût assez forte pour exprimer la majesté farouche de leur Dieu barbare, etc., etc... (1).

M. Bureau se pose encore cette autre objection du laïcisme contemporain : l'idée de Dieu est funeste et malfaisante, car les croyants sont de deux catégories : les uns sont vraiment sincères, et, ceux-là, la pensée de Dieu, du ciel et de la vie future, les détache de la vie terrestre et les détourne de toute participation active au progrès de la société ; les autres, qui ne se demandent même pas s'ils ont la foi, exploitent la religion au profit de leurs calculs personnels et politiques (2).

M. Bureau ne manque pas d'abonder dans le même sens, de faire siens ces griefs. Il rappelle à

(1) Page 412.
(2) Page 416.

juste titre le procès qu'il a fait plus haut de la mentalité catholique, et trouve ici une heureuse occasion d'incriminer le « nationalisme » et les « papiers Montagnini » (1). Mais surtout il en profite pour s'opposer à de si funestes abus de l'esprit de l'Evangile.

La page qu'il a écrite à ce propos sur ce qu'il appelle *les tendances sociales de l'Evangile* est caractéristique (2).

Aucun homme informé ne peut méconnaître que le livre qui, depuis dix-neuf siècles, maintient toujours vivante et agissante l'idée de Dieu dans le monde et en fait l'objet non pas d'un intellectualisme stérile, mais d'une religion *motrice des volontés* et *génératrice d'action*, ne soit justement en contradiction directe avec les conceptions « d'ordre social » contre lesquelles on proteste. De quelque manière qu'on interroge l'Évangile, on ne peut pas ne pas être frappé de la violence avec laquelle il se dresse contre toute doctrine aristocratique, autoritaire ou militariste de l'ordre social. Ses formules si rudes non seulement sur le mauvais riche, mais sur le riche en général, ses textes si nets sur la séparation des deux pouvoirs, sur la non-résistance au mal et sur l'excellence de la douceur et du pardon sans limites, sa répulsion contre tout emploi de la force, même répressive, son inadversion latente contre tout pouvoir fort, toute domination, tout régime comprimant et rigide : voilà autant de traits qui répondent admirablement aux tendances et aux besoins de l'esprit moderne progressiste (3).

La quintessence du libéralisme est concentrée dans ces lignes.

(1) Page 421.
(2) Page 425.
(3) Page 425.

Et c'est pourquoi tout y est faux.

Tout d'abord, l'Evangile n'est pas plus favorable à une conception démocratique de l'ordre social qu'il n'est opposé à une conception aristocratique, autoritaire ou militariste. Il n'en protège ni n'en repousse aucune, parce qu'il n'y a pas de telles *tendances sociales* dans l'Evangile (1).

Ce n'est pas à l'Evangile, comme les protestants, c'est à l'Eglise qu'un catholique doit recourir en pareille matière, s'il veut invoquer l'autorité de la religion. C'est encore imiter les protestants, par une arbitraire et très fausse application de l'Evangile, de prétendre régler tous les actes de la vie publique et politique par les conseils de perfection évangélique. M. Bureau, qui connaît l'histoire, ne devrait pas oublier que les pires excès de la Réforme furent appuyés sur l'Ecriture tout aussi justement que l'est sa théorie.

Mais s'il veut interroger l'Evangile, encore ferait-il bien de ne pas sauter la moitié des feuillets, pour n'y lire que ce qui convient à ses idées. C'est là un grave défaut, pour un amateur si passionné de l'observation.

Est-ce en chassant les vendeurs du Temple à coups de fouet, à son entrée dans la vie publique, que Jésus-Christ apprend à M. Bureau sa répulsion pour tout emploi de la force, même répressive? Est-ce en constituant l'Eglise et la primauté de Pierre, — le seul fait social émanant de l'Evangile, — que le Christ a montré son animadversion latente contre tout pouvoir fort ? Et, pour prendre

(1) Je le dis au sens où M. Bureau prend ici cette expression. En réalité il s'agit de tendances plus *politiques* que *sociales*. Ceux qui connaissent l'esprit du *Sillon* retrouveront là une de ses équivoques les plus habituelles.

M. Bureau par ses arguments, n'était-elle ni autoritaire ni aristocratique, la conception sociale de ce pouvoir en faveur duquel fut prononcé le fameux *Redde quæ sunt Cæsaris Cæsari*, dont M. Bureau et ses amis font sortir la séparation complète des pouvoirs, la condamnation de toute résistance à l'oppression et l'acceptation empressée de la servitude? Ce n'était sans doute pas là « un régime comprimant et rigide » ?

Mais, à ce propos, puisque M. Bureau et son école ne retiennent de l'Evangile que la non-résistance au mal, l'excellence de la douceur, etc..., comment se fait-il qu'au lieu de se répandre en critiques et en récriminations amères contre un système d'éducation cultivant de préférence, selon eux, l'esprit de docilité et les vertus passives, ils ne l'exaltent pas comme seul conforme à l'esprit de l'Evangile? D'autant qu'en cette partie l'Evangile vise essentiellement la conduite individuelle, et non les rapports de la Société à l'égard d'un pouvoir contempteur du droit naturel et du droit divin? Et où ont-ils vu dans l'Evangile les vertus débrouillardes, l'esprit de combativité, l'amour joyeux de la vie et des progrès matériels, dont ils font pour les catholiques la base d'une nouvelle morale? Contradiction et erreur de toutes parts ?

C'est un abus vraiment trop criant, et scandaleux de la part des catholiques, de vouloir ainsi changer l'Evangile en charte de la démocratie et du libéralisme!

Et j'estime ne rien exagérer en disant que cette seule page révèle chez celui qui l'a écrite un espri complètement faussé. On croirait qu'il l'a emprunt tée à son ami M. Marc Sangnier.

***

Or, M. Bureau est et demeure professeur à l'Institut catholique de Paris.

Quelle peut être, sur les jeunes gens qu'on y envoie, au prix des plus grands sacrifices, chercher une formation supérieure, l'influence d'un homme dont la mentalité est aussi dangereuse ?

Il est d'autant plus nécessaire de se le demander que le cas n'est pas unique. A l'Institut catholique de Paris, même, à côté d'hommes aussi éminents par la foi et les services rendus à l'Eglise que par le talent, on trouverait tel professeur, prêtre ou laïc, qui fut l'un des initiateurs du mouvement moderniste. Dans telle ou telle autre Université catholique, le mal est aussi grand. Et cela explique que les auteurs de certains écrits modernistes se félicitent publiquement de l'excellent terrain de culture qu'ils trouvent dans ces centres d'études destinés à la formation d'une phalange d'élite pour l'Eglise, tandis que d'autres gémissent de voir la zizanie abonder dans la meilleure portion du champ du Père de famille (1).

Quels que soient, en effet, les efforts et le zèle d'un Recteur, n'est-il pas naturel que les élèves ecclésiastiques, mis au contact de professeurs qui

(1) Pendant la correction des épreuves, je reçois une lettre d'un supérieur de séminaire disant :

« Un doute me vient. Y avait-il vraiment des modernistes en France ? On a dû se tromper certainement. Car voyez ! Avez-vous eu connaissance que dans le plus humble de nos grands séminaires, à plus forte raison dans nos Facultés catholiques, l'ordre du Pape d'écarter absolument de sa chaire tout professeur entaché de modernisme ait reçu le plus petit commencement d'exécution ?... Ils se sont amendés, répond-on. Vraiment ! Et on a foi dans des conversions comme ça ! on croit qu'il ne va rien rester dans ces cervelles de leurs anciennes et chères idées ? Eh bien ! C'est être un peu naïf ou plutôt... faible. »

collaborent à des revues comme *Demain* ou qui en partagent les idées se montrent, comme à l'Institut catholique de Paris, assidus lecteurs de cette publication moderniste ?

Sans doute, c'est toucher à une question délicate par plus d'un côté ; et nous ne nous défendons pas d'un sentiment pénible à la pensée des conséquences personnelles qui pourraient en découler pour des hommes aussi dignes de sympathie et, à certains égards, aussi méritants que M. Bureau. Mais les intérêts en cause ici sont bien plus hauts que des questions de personnes ; et, pour tout dire, les intéressés sont eux-mêmes ici les premiers responsables.

Cependant, pourrait-on observer, des mesures ont été prises. NN. SS. les Archevêques et Evêques protecteurs de l'Institut catholique de Paris ayant tenu leur réunion annuelle le 27 novembre se sont occupés du cas de M. Bureau et de son livre.

En prévision de ce qui pourrait arriver, M. Paul Bureau avait adressé, deux jours auparavant, la lettre suivante à S. E. le cardinal-archevêque de Paris.

Paris, le 25 novembre 1907.

Eminence,

J'ai appris qu'à l'assemblée des Evêques protecteurs de l'Institut catholique, qui se réunit le 27 de ce mois, il doit être question du livre que j'ai publié sous ce titre *la Crise morale des temps nouveaux*. En raison des objections qui ont été soulevées contre cet ouvrage, je crois devoir affirmer à Votre Eminence que ma soumission filiale à l'enseignement et à l'autorité de l'Eglise demeure entière et sans réserve. Si, dans un livre essentiellement consacré à l'analyse méthodique de phénomènes sociaux, il s'est glissé contre mon gré, des passages qui puissent

légitimement faire suspecter l'intégrité de ma foi ou la plénitude de ma soumission aux directions de l'Eglise, je déclare être prêt à les modifier ou à les supprimer.

Daigne Votre Eminence agréer l'hommage du très profond respect et de la filiale soumission avec lesquels je suis

son très humble et très obéissant serviteur,

Paul BUREAU.

La Semaine religieuse de Paris, du 7 décembre, vient de reproduire cette lettre, en la faisant suivre de ce *communiqué* :

NN. SS. les Evêques, prenant acte des déclarations contenues dans cette lettre, ont décidé que le livre en question devrait être immédiatement corrigé et qu'il n'en pourrait être fait ni édition nouvelle, ni tirage nouveau sans qu'il ait obtenu l'*imprimatur*.

On ne doutera pas que la soumission du signataire à l'autorité de l'Eglise ne soit sincère, et sous les réserves auxquelles son ouvrage faisait allusion.

Mais on se demandera peut-être, après l'analyse que nous en avons faite, s'il y avait une autre manière de le corriger que d'en exiger la suppression ; et en voyant que l'unique sanction consiste dans la défense d'en publier une dixième édition sans *imprimatur*, — car il en a déjà eu neuf, — on s'étonnera peut-être, eu égard aux prescriptions formelles et réitérées du Saint-Père concernant les professeurs des Universités catholiques aussi bien que ceux des grands séminaires, que M. Bureau ait obtenu de rester à son poste, sans qu'on lui ait même imposé aucune rétractation. Il est vrai qu'il aurait encore resté à lui imposer

une mentalité autre que la sienne, faute de quoi son influence demeurera aussi à redouter qu'auparavant.

Il y a de ce fait une explication peu connue du public, mais qui donne la clef d'une mesure aussi bénigne. Elle ajoute une tristesse de plus à tant d'autres et rappelle les tentatives de pression et d'intimidation envers la puissance ecclésiastique qui ont marqué, non sans scandale, l'histoire de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Les membres du conseil épiscopal ont été informés que si quelque acte de rigueur était exercé contre M. Paul Bureau les sectaires de la Chambre, prenant fait et cause pour lui, déposeraient une demande de suppression des Instituts catholiques, pour intolérance et despotisme religieux.

Nous aimons à croire que M. Paul Bureau a été, le premier, très humilié, et non moins surpris, de se trouver de tels auxiliaires. Mais il faut plaindre sincèrement le personnage politique, déjà trop connu pour ses compromissions, et le prélat qui n'ont pas refusé de servir une telle manœuvre et n'ont pas répugné à faire à l'éminente assemblée une communication aussi offensante pour la dignité et les droits des évêques.

II. — M. Marcel Rifaux et son enquête religieuse

Parmi la pléiade de *Demain*, le docteur Marcel Rifaux se distingue par les articles très remarqués, très osés qu'il a donnés à la revue, et, non moins,

par un ou deux ouvrages destinés à répandre les idées de ce groupe.

Il nous faut dire quelque chose de ceux-ci.

Sous ce titre interrogatif : *l'Agonie du catholicisme* (1)? M. Marcel Rifaux avait d'abord publié une étude dans laquelle il serait très injuste de ne pas reconnaître une chaude profession et défense de la foi catholique.

Il y fait ressortir avec force l'impuissance de la science contemporaine à rien prouver contre l'existence de Dieu, celle des sciences physico-biologiques à ruiner la notion de l'âme, celle de la critique devant la figure divine du Christ.

Ce n'est pas à dire qu'on ne relèverait pas déjà dans ce livre quelques traces de modernisme, par exemple, quand l'auteur écrit :

La preuve fondamentale de l'existence de Dieu, irrésistible, ce nous semble, pour tout esprit droit qui veut bien pousser un peu loin l'analyse de son être, pourrait se résumer ainsi. Dieu est postulé de toute manière par l'âme humaine, non seulement comme le suprême désirable, mais encore comme l'unique nécessaire, selon l'expression de M. Blondel (2).

L'existence d'un Dieu personnel postule nécessairement la révélation (3).

(1) Plon-Nourrit, 1905.

(2) Page 59.

(3) Page 315. M. Marcel Rifaux dit, dans sa réponse à l'enquête du *Mercure de France* sur la question religieuse : « *Tout, en nous, postule rigoureusement le surnaturel*, parce que le surnaturel est primitivement offert à tous, et, du point de vue de la vie totale, nous ne pouvons, sans nous mutiler ou nous amoindrir, briser les liens qui nous rattachent à la vie humaine. »

« Le sentiment religieux ne saurait donc périr, *puisque, dans le sens absolu du terme, la Religion est au nombre des besoins nécessaires à la vie de l'homme en particulier et de l'humanité en général.* »

On sent bien les idées de tolérance excessive s'y faire jour, ainsi que la propension à restreindre les droits de l'autorité et le devoir de la soumission :

Il n'est pas niable qu'un puissant mouvement de tolérance se propage de plus en plus parmi les disciples du Christ. Les haines deviennent moins vivaces... Les tenants d'une opinion contraire ne sont plus considérés comme des ennemis, mais comme des frères séparés ou égarés. Les polémiques personnelles et violentes ont perdu leur crédit. Le plus pur esprit de l'Evangile, c'est-à-dire l'esprit de mansuétude et de charité commence à refleurir dans certains cœurs, comme au printemps du christianisme. Des voix éloquentes se lèvent des quatre coins de l'horizon contre l'étroitesse d'esprit.

Une place hors pair y est faite au travail de M. Paul Viollet contre le *Syllabus*, « dont on ose à peine dire que ce soit un acte du Pape ».

Il est vrai que M. Marcel Rifaux, très informé des sentiments intimes de l'épiscopat, comme nous le verrons encore plus loin, prend soin de dire:

Ce livre est en effet revêtu de l'*imprimatur* du pieux archevêque de Besançon et nous avons été à même de savoir qu'il a reçu les hautes approbations de plusieurs évêques et archevêques de France (1).

Et, naturellement, l'éloge des démocrates chrétiens fait partie de ce tableau apaisant. M. Fonsegrive, l'abbé Lemire « avec son œuvre aussi lénifiante que son sourire (2) », l'abbé Naudet, et Marc Sangnier, auquel une place à part est due parce que ses lèvres ne se lassent pas de proclamer que l'amour est plus fort que la haine (3), s'y rencon-

(1) Page 266.
(2) Page 286.
(3) Page 287.

trent avec Mgr Mignot, l'abbé Loisy, et d'autres noms tout aussi heureusement associés.

***

Mais ce premier livre en annonçait un autre : *Des conditions du retour au catholicisme* (1). Or, de celui-là, il est impossible de ne pas dire que c'est un manuel et comme un bréviaire du modernisme (2).

Quel travail s'était opéré dans l'esprit de l'auteur durant cet intervalle de deux ans? Quelle fut l'influence de sa collaboration à *Demain* et de ses rapports avec les écrivains et les penseurs de ce groupe?

Ce nouvel ouvrage était une enquête philosophique et religieuse, ouverte parmi les personnalités catholiques, sur la crise intellectuelle de notre religion. L'auteur présente, dans une large introduction, les résultats qu'il a recueillis. Il n'y a de frappants que les mauvais, mais ils abondent.

A peu près à la même époque, le *Mercure de France* ouvrait une enquête analogue, mais auprès d'hommes de toute opinion. Ce ne fut pas une légère surprise de rencontrer parmi les réponses

(1) Plon-Nourrit, 1907.

(2) Il n'y manque pas, du point de vue démocratique, les difficultés d'ordre politique et social contre l'essor du catholicisme. Les théories chères au parti y sont exposées dans l'introduction (chapitre II). L'avènement de la démocratie nous est présenté comme « l'extériorisation de ce germe divin » qu'est « le dogme religieux de la fraternité humaine déposé, dans le cœur humain, depuis l'origine du monde, et qui informe notre nature à un tel degré que nous ne pouvons agir en hommes sans être revoltés par l'injustice » (page 23). Double erreur, double bévue, qui fait sortir de la nature humaine le sentiment religieux de fraternité apporté sur terre par l'Evangile, et qui présente l'avènement de la démocratie politique comme celui de la fraternité chrétienne.

qu'il publia celle d'un évêque, Mgr Lacroix, depuis démissionnaire, disant :

Vous trouverez la réponse à la question que vous me faites l'honneur de me poser dans un livre qui va paraître, ces jours-ci, à la librairie Plon, et qui a pour auteur le docteur Marcel Rifaux. Ce livre a pour titre : *Des conditions du retour au catholicisme*, et il est le résultat d'une enquête semblable à la vôtre.

J'ajoute que je partage presque toutes les conclusions du docteur Rifaux.

On aurait voulu croire que l'évêque de Tarentaise n'avait qu'une connaissance vague et superficielle du livre auquel il donnait une adhésion presque sans réserve. Mais pour accroître cette surprise douloureuse, sa lettre témoignait que le prélat en avait eu communication, par privilège, avant qu'il fût offert au public.

Quelles conclusions pouvait-il partager ? Celles du docteur Rifaux lui-même sont ruineuses pour la foi qu'il prétend rajeunir, comme tous les modernistes.

M. Edouard Le Roy aurait pu signer cette page, où M. Marcel Rifaux prononce sans appel sur le sort de la philosophie scolastique et sur la formation des dogmes, avec la belle assurance propre à ces docteurs :

Or, cette doctrine catholique, dont les dogmes ne sont que l'expression systématisée, n'apparaît plus, dans son exposition tout au moins, en harmonie avec les données de la philosophie contemporaine.

Et la raison en est très simple. Pour arriver jusqu'à nous, la vérité divine est obligée de se présenter sous des apparences humaines. Sans cela, elle nous demeurerait

à jamais inaccessible. Toutes les fois que nous pensons, nous le faisons, consciemment ou non, en fonction d'une philosophie. Pour s'exprimer intelligiblement, la foi est donc obligée d'emprunter à la philosophie et sa terminologie et son cadre. Ses dogmes sont donc nécessairement élaborés en fonction de la philosophie du moment.

Mais la philosophie est en perpétuel progrès. Elle bénéficie, au cours des siècles, du travail de tous ceux qui réfléchissent. Elle s'incorpore, en outre, les données chaque jour plus précises de la science. Or, les perspectives de la science se sont, depuis près d'un siècle, renouvelées de la base au sommet. Pour rester vivante, la philosophie a donc dû marcher du même pas et opérer elle-même son renouvellement.

Alors que toutes les sciences humaines, historiques, philosophiques, naturelles, suivaient la loi du progrès, seules, les sciences religieuses demeuraient étrangères à cette évolution.

Certains théologiens considèrent volontiers que la doctrine religieuse, comme la manne jadis dans le désert, descendit toute formulée du ciel. Oubliant cette loi fondamentale que l'esprit humain est à jamais incapable de penser adéquatement l'absolu, ils donnent comme absolument définitive la formule dogmatique elle-même.

Et, en mettant ainsi sur le même plan l'élément essentiellement divin et la traduction plus ou moins grossière qui l'exprime aux hommes, on s'engageait dans une voie extrêmement périlleuse. Il n'était plus permis désormais de toucher à la formule, puisque, selon cette théorie, elle s'identifiait pour ainsi dire au dogme. Or, comme la théologie s'est organisée et codifiée à l'heure où la scolastique régnait en maîtresse sur les intelligences, toute la dogmatique chrétienne a été coulée dans le moule de cette philosophie. Nos dogmes se trouvent par là même liés à des théories comme celle de la substance, de la matière et de la forme, qui ne correspondent plus pour nous à aucune réalité intelligible. De là le discrédit dans

lequel ils sont tombés aux yeux de nos contemporains. *Il ne faut pas se le dissimuler, en dépit des efforts de l'Eglise, la philosophie scolastique a fait son temps. Toutes les tentatives que l'on pourrait faire pour la rajeunir sont frappées d'avance de stérilité.* Quelle que soit l'ingénieuse idée de ses défenseurs, elle ne saurait, à aucun moment, rejoindre la philosophie moderne, car elle s'inspire d'une méthode absolument différente de la sienne.

L'une se place d'emblée dans l'absolu comme dans un pays conquis, et de là redescend sur la terre, l'autre part de la terre et essaye progressivement d'atteindre et de conquérir l'absolu.

Le problème du rajeunissement des formules religieuses est désormais posé (1).

L'élément intellectuel est éliminé si brutalement de la religion que la notion même de la foi s'en trouve ruinée :

Non seulement la morale, mais encore la religion échappent totalement aux prises de la science. Les deux domaines sont tellement étrangers que l'on ne conçoit même pas la possibilité d'un conflit. Le relatif appartient à la science, l'absolu à la religion. Le rôle de la religion est de mettre les hommes en rapport avec Dieu. Elle les appelle à une vie supérieure, elle développe dans l'âme toutes les vertus, elle provoque toutes les aspirations au bien. Libre à nous de repousser ces appels ou d'y correspondre.

La religion n'est pas un système intellectuel auquel notre intelligence est tenue d'adhérer. Elle est mieux que cela : elle est une vie qu'il faut vivre et que nous sommes tenus d'enrichir. Si la religion était une science et une philosophie, elle serait l'apanage exclusif d'une élite (2).

(1) Page 44.
(2) Page 59.

Egalement ruinée, la notion d'une révélation *surnaturelle* :

Comme nous l'avons déjà dit, toute notre nature, dans son indigence, postule le surnaturel, *et le complément qu'elle en reçoit achève à tel point ses plus impérieux désirs qu'il en paraît comme l'aboutissant naturel.* Si bien que, vu du dedans, et non plus du dehors, le surnaturel ne constitue pas pour nous une hétéronomie, mais un prolongement et un achèvement.

Quant à l'autorité de l'Eglise, voici en quelle posture la met la comparaison entre l'esprit ancien et l'esprit nouveau :

Ici encore, deux mentalités sont en présence : l'ancienne et la nouvelle.

Crise très grave en vérité, puisqu'il s'agit de savoir qui l'emportera, du sommeil ou de la vie, de la routine ou de la raison, de la loyauté ou de la déloyauté, de la religion ou de la superstition.

Crise lamentable, puisqu'elle suscite entre des frères qui sont de la même maison, qui communient au même Christ, des luttes et des rivalités intestines violentes.

Crise douloureuse enfin, parce que l'autorité impatiente pour couper court à toute discussion, ferme les bouches et paralyse les mains qui tiennent les plumes.

On semble oublier que les âmes ont soif de lumière et que les consciences troublées ne trouvent le repos que dans la discussion calme et réfléchie.

Les condamnations, les décrets prohibitifs irritent, parce que bien souvent ils n'apportent avec eux aucune clarté.

Oserait-on dire que les condamnations de l'abbé Loisy, de Fogazzaro, du P. Laberthonnière ont engendré la paix? Elles ont, au contraire, bouleversé certaines âmes et augmenté le trouble et le découragement. Bien à tort, des chrétiens vaillants se retirent de la lutte et désespè-

rent à tout jamais de remonter un courant qui semble chaque jour devenir plus puissant.

Il en résulte une situation extrêmement dangereuse pour nous. Une telle attitude, loin de favoriser l'essor de l'esprit, l'entrave ou le comprime. Ceci est particulièrement grave *à une époque où l'autorité ne compte que dans la mesure où elle est au service du progrès.*

Elle favorise, en outre, l'esprit de dissimulation et de contrainte. Pour éviter tout conflit avec l'autorité ecclésiastique, on morcelle la vérité, on use de toutes les ressources de la diplomatie. De là un écart souvent considérable entre les vues échangées en commun, en petit comité et entre personnes sûres, et les paroles et les écrits destinés à la publicité.

On donne ainsi des armes à ceux qui veulent éliminer des chaires de l'enseignement officiel tous ceux qui, par vœu d'obéissance, sont soumis à la discipline ecclésiastique (1).

Et un peu plus loin :

Crise laborieuse, parce que les congrégations romaines, débordées par un afflux de vie qui déconcerte leur activité paisible et ordonnée, dans leur précipitation à conjurer le danger, perdent souvent le sens des réalités et frappent sans ménagements des êtres vivants dévoués à l'Eglise.

Laborieuse, parce qu'un tel ostracisme justifie en apparence les critiques des adversaires de l'Eglise et engendre le découragement et les tristesses dans l'âme des croyants.

Enfin M. Marcel Rifaux a fait la connaissance du *Saint* de Fogazzaro, et, sans doute, a recueilli ses leçons. Après nous avoir annoncé que, parmi ses enquêtes, il ne retient que les réponses de ceux

(1) Page 60.

qu'il a jugés assez bons catholiques, et nous avoir donné pour preuve de leur orthodoxie la détermination où ils sont de ne pas quitter l'Eglise (1), il explique, est-ce à leur usage? comment, tout en rejetant son autorité et peut-être ses définitions, on aurait toujours un moyen de lui rester fidèle : ce serait de refuser d'en sortir et d'attendre avec une patience sereine le jour où elle reconnaîtrait son erreur !

M. Marcel Rifaux dit seulement, avec une franchise un peu plus ouverte, ce que M. Fonsegrive insinuait dans son article du *Temps* (2) :

Un catholique vraiment conscient de son catholicisme ne saurait, sans inconséquence, sortir du giron de l'Eglise parce que les idées qu'il veut faire prévaloir sont condamnées temporairement par son Eglise. Les avertissements et les condamnations dont il pourrait être l'objet seront toujours pour lui une matière à réflexions salutaires et générateurs de lumière. Ce sera une occasion nouvelle et bienfaisante pour lui, d'approfondir son catholicisme.

Son erreur lui apparaît-elle clairement, il se soumettra simplement, chrétiennement, puisant dans cette soumission un surcroît de force, pour reprendre sa marche.

S'il se sent, au contraire, incompris et soutenu par sa conscience, il ne désespérera pas de l'avenir, sachant par expérience que l'Église finira par accepter tôt ou tard ce qui est vraiment confirmé par la raison et par la science. Et alors il reprendra son travail laborieusement. Confiant dans la valeur de sa cause, il s'efforcera de la faire valoir par des clartés nouvelles, s'attachant à présenter

(1) Ceux dont nous parlons, quels que soient les attaques et l'ostracisme dont ils pourraient être l'objet, entendent bien mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. C'est donc dire que leur témoignage ne saurait être suspect (page 7).

(2) Voir page 224.

ce qu'il croit être la vérité, sous les aspects les plus séduisants et les plus aimables. Ce qu'il n'obtiendra jamais par la révolte, il l'obtiendra sûrement par sa bonne foi, sa persévérance et son esprit de discipline.

C'est ainsi qu'il conclut son introduction.

***

Quand on parcourt les réponses de valeur très inégale contenues dans cette enquête, on est surtout frappé de voir avec quelle assurance, avec quelle suffisance doctorale, quelques-uns de ces laïcs qui revendiquent comme un droit incontesté celui de s'intéresser aux choses de la foi jugent l'état de la science religieuse, ses méthodes, ses positions. Ils révèlent surtout leur incompétence et le tort qu'ils ont eu de ne pas user plus tôt et plus à fond de ce droit que l'Eglise les eût encouragés à exercer, non pour la diriger, il est vrai, et pour chercher en eux « des facteurs de progrès dans la science de la doctrine révélée », mais pour leur épargner de grosses méprises et calmer l'orgueil de leur esprit.

Le malheur est, pour eux, que, sous le prétexte de redresser les écarts imaginaires de la théologie, ou des abus partiels, imputables seulement à des individualités, ils en viennent à altérer positivement la doctrine catholique.

Voici, par exemple, M. Deslandres, professeur à la faculté de Droit de Dijon, et membre distingué du *Sillon* (1), aux yeux duquel un triple fait manifeste la réalité de la crise intellectuelle du catholicisme :

(1) *La Décadence du Sillon* (chap. VI), pour faire suite au *Idées* et aux *Erreurs du Sillon*. 1 vol. in-12 Lethielleux, Paris, 1907.

La vraie crise intellectuelle du catholicisme se manifeste pour moi tout d'abord en ce fait qu'il y a des âmes sincères dans leur amour de la vérité, des âmes même qui plus ou moins longtemps ont adhéré au catholicisme, et qui croient qu'il est de leur loyauté intellectuelle de l'abandonner... Or, qu'il en soit ainsi, que des esprits droits, pour des raisons d'ordre intellectuel, se séparent du catholicisme, cela suppose forcément que le catholicisme n'est plus, dans ses méthodes d'exposition tout au moins, adapté aux besoins intellectuels de l'heure présente, c'est déjà une manifestation première de la crise intellectuelle régnante.

J'en vois une seconde dans ce fait que, parmi les catholiques, on voit des hommes qui ont le goût et la pratique constante de l'étude et des méthodes scientifiques, de vrais savants en tous les domaines de la science, abandonner, quand il s'agit de leur religion, les habitudes d'esprit auxquelles par ailleurs ils sont invinciblement attachés... Ce phénomène ne peut provenir que de ce qu'on n'a pas enseigné à ces hommes les méthodes à suivre en matière de vérité religieuse, ou de ce qu'on leur a présenté des méthodes si faibles, si incertaines, qu'ils ont préféré croire sans avoir à se demander comment et pourquoi on pourrait souvent dire quoi. Hommes faits, et savants même par ailleurs, ils sont demeurés, au point de vue religieux, les enfants de leur première communion. Et cela encore est pour le catholicisme un indice de crise intellectuelle ; il n'utilise pas les forces intellectuelles de ses fidèles.

Et enfin cette crise se révèle encore, à mon sens, par le fait que ceux qui veulent avoir une foi vraiment consciente éprouvent une angoisse véritable devant la faiblesse des disciplines intellectuelles généralement suivies et de certains arguments couramment présentés. Qui ne sait que les esprits les plus actifs parmi les séminaristes ou les membres du jeune clergé, je ne dis pas doutent des vérités qu'on leur enseigne, mais, au contact de la pen-

sée contemporaine et de ses exigences de méthode, quelques soins que l'on mette à les en isoler, éprouvent de pénibles hésitations devant tel système d'exposition ou d'argumentation traditionnel, et ne croient pas à l'efficacité de ces méthodes, tout au moins pour conquérir ou conserver à la foi des âmes dont la responsabilité va peser sur eux.

Ce long procès se résume ainsi :

Vous voyez donc ma conclusion. Prenant l'enseignement du catholicisme tel qu'il est couramment donné — et tel est le terrain, je le répète encore, sur lequel je me suis placé, — les causes de la crise intellectuelle dénoncée m'apparaissent, dans quelque sens que nous nous orientions, toujours les mêmes : violence faite à l'esprit qu'on n'éclaire pas au préalable sur la méthode de la démonstration religieuse et sur les limites de la foi, auquel on propose des argumentations souvent enfantines, dont on ne satisfait pas les légitimes habitudes de critique et d'impartialité historiques ; — oblitération du sens religieux par l'excès d'un rationalisme verbal, par l'abus d'une prétendue lumière obtenue en supprimant des problèmes fondamentaux, qui, forcément environnés de mystère parce qu'ils se réfèrent au divin, devraient développer en nos âmes ce qui fait la force même de la religion, l'esprit religieux.

Or, veut-on un exemple des faits sur lesquels repose tout ce réquisitoire ?

C'est ainsi qu'on a vu une démonstration de la vérité religieuse dans la démonstration rationnelle de l'existence de Dieu, dans la démonstration rationnelle de la possibilité et dans la preuve de l'existence historique d'une révélation divine, source de tout l'enseignement dogmatique. Et l'on a prétendu prendre ainsi l'esprit dans un engrenage de démonstrations rationnelles, suc-

cessives et d'ailleurs hétérogènes pour l'amener *invinciblement* à la vérité. Mais ce mode usuel de démonstration, qui sans doute a joué un grand rôle dans la démonstration des vérités religieuses, *ne présuppose-t-il pas que la raison naturelle peut par elle-même arriver à la connaissance d'un être dont la nature la dépasse*, et n'oublie-t-on pas, en faisant uniquement appel en somme à la raison, en considérant que tout le contenu de la foi peut être saisi par le jeu de notre raison, que l'acte de foi, la foi étant, il faut toujours y trevenir, un don de Dieu, suppose non seulement l'action de notre raison, mais l'action de la puissance divine?

Ces démonstrations apologétiques, établies sans étude préalable du problème même de la nature et de la démonstration de la vérité religieuse, sont donc insuffisantes. Et il se trouve que, tandis qu'en supprimant la question préliminaire de la méthode, on exerçait sur l'esprit une contrainte illégitime, en lui proposant ces démonstrations en somme d'un rationalisme exagéré, dans lesquelles il semble que la raison humaine puisse d'elle-même tout découvrir et tout savoir, on exaltait la puissance de l'esprit d'une manière également excessive. Et il me semble que cela a été la cause d'un grand mal qui consiste dans une diminution considérable dans les âmes du sens religieux. J'appelle, en effet, sens religieux, la compréhension de la condition de l'homme vis-à-vis de Dieu, l'intelligence de notre dépendance, la sensation en quelque sorte de notre infinie petitesse en face de son infinie grandeur...

Quiconque, sans avoir fait de théologie, possède bien le catéchisme, sait que jamais, dans l'Eglise, on n'a prétendu tirer de ces preuves rationnelles une démonstration *invincible*, au sens où on le dit ici, c'est-à-dire forçant et créant l'assentiment de foi. Elles ne fournissent qu'une démonstration de

crédibilité. Les théologiens n'ignorent pas ce que savent les petits enfants, que la foi est un don de Dieu. Il ne leur a même pas échappé, car ils l'enseignent depuis les premiers siècles, que la volonté, le cœur, y a sa part, quoique l'acte de foi soit une adhésion intellectuelle.

Plutôt que de défigurer comme à plaisir l'enseignement catholique, M. Deslandres eût dû s'épargner d'entasser, en si peu de lignes, tant d'erreurs qui lui sont contraires. Car rien de ce qu'il veut lui faire abandonner n'en peut être retranché; mais la méthode dont il fait une question préliminaire n'est, sans qu'il s'en doute, et quoi qu'il veuille, pas autre chose qu'une négation préalable et absolue de toute démonstration de la foi, et le sens religieux qu'il tend à lui substituer n'en saurait aucunement tenir lieu.

***

On a vu plus haut la contribution de M. Fonsegrive à cette enquête (1).

La même erreur fondamentale, mère du modernisme, se retrouve dans plusieurs de ces réponses, et avec les conséquences qui en découlent. Ecoutons M. Dunan, professeur de philosophie :

Voilà l'erreur capitale de laquelle il faut revenir. *La raison et la foi ne sont pas sœurs*. Elles n'ont pas un même objet diversement envisagé, — à moins que l'on ne considère la raison comme achevée, mais la raison ne s'achève jamais, et c'est de la raison inachevée qu'il est question ici. — Les deux domaines sont différents : d'une part l'absolu, de l'autre le relatif. Qui vit dans le relatif doit reconnaître que l'absolu lui échappe; c'est pourquoi

(1) Voir page 217.

il peut y avoir des dogmes sans que la raison ait lieu d'en prendre ombrage. Inversement, qui vit dans l'absolu doit se reconnaître incompétent dans l'ordre du relatif. C'est pourquoi la raison doit avoir la pleine initiative de ses mouvements et de ses démarches. La raison c'est le jugement que nous portons sur les choses d'après la connaissance scientifique ou philosophique que nous avons de la nature.

Persuadons-nous donc bien que la raison est humaine, rien qu'humaine, divine seulement au sens et à la manière dont l'homme est divin (1).

Et non seulement notre raison n'est qu'humaine rien qu'humaine, c'est-à-dire ne pouvant saisir la réalité d'une vérité surnaturelle; mais, sans doute, parce que la vérité est divine de sa nature, elle-même échappe à la raison ; d'où la nécessité de reconstruire une foi où le sentiment et l'action tiennent lieu de la vérité insaisissable :

Ce qui nous manque le plus peut-être, et ce dont pourtant nous aurions le plus besoin pour rendre à la doctrine chrétienne le respect des intelligences, *c'est le sentiment de la relativité de tout ce que nous sommes, et de nos pensées comme de tout le reste*. Nous sommes dogmatiques à l'excès. Ce n'est pas que la chose ne soit très naturelle. On est en possession d'une vérité révélée; donc on est en droit de parler haut et ferme. On ne songe pas à se demander ce que l'on met de soi dans l'expression de cette vérité.

Sans doute il y a en nous quelque chose d'éternel. Mais ce quelque chose peut-il être une pensée que formuleront différemment les hommes suivant les temps et les lieux, et dont chaque formule recevra autant d'interprétations qu'il y aura d'esprits pour en prendre connaissance ? Le prétendre serait se contredire d'une manière

(1) P. 205.

trop évidente. Et si la thèse est insoutenable, *c'est donc que la vérité n'est pas affaire de pensée, de conception ni de discours, et que ce n'est pas à nos intelligences qu'elle est donnée.* Mais alors comment la possédons-nous, si nous la possédons? *En réalité, nous ne la possédons pas, nous la vivons*, ce qui vaut bien mieux que la posséder, et ce qui nous la rend bien autrement intime et précieuse.

La vérité n'est pas matière solide et figée comme l'atome de Démocrite, matière à syllogisme comme il est matière à combinaisons mécaniques : *elle est esprit et vie.* Et, si elle ne l'était pas, nous-mêmes ne vivrions pas, parce que le mécanisme, maître de nos pensées, le serait aussi de nos corps et de notre être tout entier, et ce qui est mécanique ne vit pas.

Nous vivons par la puissance de la vérité, qui est ainsi notre vie elle-même. La vérité est notre vie, et *nous sommes la vérité vivante*, d'autant plus vivants nous-mêmes qu'elle vit davantage en nous. Mais la vie n'est pas un pur intelligible ; elle appartient au temps et à l'espace, c'est-à-dire qu'il y a en elle *du devenir*, du progrès, des vicissitudes. Or, tout devenir et tout progrès se réalisent par l'abolition de ce qui est, et la création de ce qui n'est pas. La vie naît de la mort, dit-on, et rien n'est plus juste. On ne crée une richesse nouvelle qu'à la condition de détruire une richesse existante. Ce qui est vrai dans l'ordre économique l'est partout, sans en excepter l'ordre intellectuel. Donc il n'y a pas, il ne peut pas y avoir en nous de pensées immortelles.

Mais, de même que nos corps, nos conceptions s'usent. *Qu'elles meurent, c'est un besoin pour elles du moment qu'elles ne peuvent plus vivre*, et un bienfait pour nous qui ne pouvons les remplacer qu'après qu'elles ont disparu. Mais la vérité dont elles ont été le corps mortel meurt-elle de leur mort? Au contraire elle en vit, puisque *vivre c'est se renouveler ;* elle en profite, puisque, avec les débris laissés par ces cadavres, elle se fait une vie nouvelle plus

pleine et plus parfaite que la première. Ce qui est vrai de toute vérité l'est également de la vérité chrétienne : *elle est immuable en son fond, mobile en sa forme. La théologie, qui est cette forme*, a eu, nous ne disons pas le tort, car il était impossible que les choses se passassent sous ce rapport autrement qu'elles se sont passées, mais le très grand malheur de s'immobiliser depuis six ou sept siècles alors que tout marchait et se transformait autour d'elle. *Aussi est-elle caduque en son état actuel.* Du reste, tous les hommes clairvoyants, dans le clergé même, le comprennent. On déplore son impuissance, on voudrait la voir se mettre en mouvement et progresser à son tour ; on appelle de vœux ardents la refonte complète qui peut seule la rajeunir (1).

C'est bien vainement qu'on croit rendre ce relativisme acceptable, en le distinguant d'un subjectivisme absolu. La vérité est autre chose qu'une âme, elle a un corps visible ; elle n'est pas simplement une limite ; mais elle pose des bornes où commence l'erreur :

Voilà en quel sens doit se prendre la doctrine de la relativité de la connaissance. Le relativisme, c'est pour beaucoup de gens une théorie d'après laquelle nous aurions sur les yeux des verres coloriés qui nous feraient voir tous les objets avec des couleurs qui ne sont pas les leurs. Ainsi entendu, il fait peur, et à bon droit, parce qu'il ressemble au scepticisme. Bien compris, au contraire, il est le dogmatisme même ; car il n'y a de dogmatisme raisonnable et réel que celui qui pose la vérité, non comme une borne, mais comme une âme (2).

(1) Page 197.
(2) M. R. Saleilles écrit également dans sa réponse :
« Or, il est bien certain aussi que toutes ces formules et toutes ces explications, qu'essaye de balbutier la pauvre intelligence humaine aux prises avec le mystère, ne sauraient jamais être une représentation adéquate de la réalité au fait qu'elles expriment. Et si le fait,

***

La raison et la foi *n'étant pas sœurs*, non seulement l'une est indépendante de l'autre et réclame son autonomie ; mais elle est l'adversaire de l'autre. L'autonomie de la raison n'est qu'un prétexte pour supprimer la réalité de la foi, et exclure celle-ci de son propre domaine.

Il ne subsistera de *la Bible* que ce que la raison peut en admettre. De là, nécessité d'une réforme générale dans la manière de l'entendre. M. Dunan, professeur de philosophie, en avertit l'Eglise avec autant d'autorité que de ménagements :

Voici donc un premier point sur lequel une réforme est urgente dans la mentalité générale des chrétiens, ne plus s'en tenir au sens obvie et littéral de la Bible, et se résigner *à l'interpréter*... Une chose est certaine pour qui sait voir et réfléchir : *c'est qu'à l'heure présente encore nous ne savons pas lire la Bible*. Il faut l'apprendre, rien n'est plus nécessaire. (Heureusement Dieu envoie à l'Eglise M. Dunan et ses amis.) Pour cela, nous aurons à porter dans l'étude des questions bibliques une sincérité rationnelle entière. Point de concessions que la raison puisse désavouer ; sinon, autant vaut ne rien faire du tout et demeurer dans l'état actuel ; car nous libérer à

tel qu'il est affirmé, est à lui seul toute l'essence du dogme et le seul point qui en soit intangible, toutes les approximations dont on l'a revêtu pour en reproduire l'idée, ou plutôt l'impression intellectuelle, ne sont que des explications qui, par cela seul qu'elles sont forcément et radicalement insuffisantes, sont empreintes d'un caractère purement relatif et ont besoin elles-mêmes d'explications. C'est ce qui fait que chacun, étant donné qu'elles ne répondent à aucune idée qui ait son équivalent dans l'ordre des choses intelligibles, ne peut s'en faire qu'une notion approximative et toute relative, répondant à sa mentalité propre, et répondant, à chaque époque successive, à la mentalité générale de l'humanité, aux vues nouvelles que jettent dans le débat et les solutions scientifiques définitivement acquises et les courants philosophiques qui deviennent dominants (*a*).

(*a*) Page 387.

demi ne serait pas nous libérer. Il s'agit de nous affranchir des erreurs qu'a mises en nos intelligences un livre que nous comprenions mal. *On ne comprend bien qu'à la condition d'appliquer à l'objet l'effort d'une raison absolument libre* (1).

L'Eglise, pour vivre, a besoin à l'heure présente de se modifier beaucoup. La foi des catholiques ne peut pas changer d'objet, mais il est bien nécessaire qu'elle change de caractère, la raison y prenant une part plus grande, nous voulons dire la raison libre et autonome, car il n'y a que celle-là qui soit raison. L'Eglise peut, sans renoncer à son magistère, sans forfaire à sa mission, laisser à ses enfants la pleine et entière liberté de leur pensée quant au côté humain des choses religieuses. Qu'elle la leur laisse. Son avenir est à ce prix (2).

De tout temps, l'Eglise a reconnu à la raison le droit d'examiner, en toute indépendance, les titres avec lesquels se présente la foi. Bien plus, elle lui en a toujours fait un devoir. Mais les catholiques modernistes, tels que M. Dunan, estiment que leur foi, même une fois acquise à l'autorité et à la divinité de l'Eglise qui leur présente la Bible, ne leur ôte nullement le droit de contester, de retrancher, dans la Bible, tout ce qui surpasserait leur raison, gênerait ses caprices.

On est confondu de voir ce franc rationalisme, naguère encore l'apanage de ceux qui vivaient hors de l'Eglise, professé ouvertement aujourd'hui par des hommes qui croient être catholiques et veulent sincèrement le demeurer.

Voici d'abord le procès de l'Ancien Testament :

Une vérité révélée est nécessairement une vérité trans-

(1) Page 189.
(2) Page 191.

cendante à l'esprit humain, c'est-à-dire une vérité que l'homme ne peut penser sous sa vraie forme, et que, pour ne pas la perdre, il est forcé d'envelopper de figures et de symboles, de même qu'il enveloppe de mots et d'images sensibles ses conceptions intellectuelles, qui autrement lui échapperaient, ou plutôt qu'il ne formerait jamais.

La valeur de ce symbolisme, naturellement, est en proportion de la capacité intellectuelle de ceux qui le créent. Des esprits cultivés et forts traduiront savamment, quoique toujours inadéquatement, la vérité intraduisible. Des esprits grossiers et naïfs ne trouveront pour l'exprimer que des symboles d'une matérialité extrême. Il était donc inévitable que le peuple hébreu, totalement dépourvu de culture et de finesse, dût donner à sa pensée religieuse des formes fort imparfaites...

Il est donc incontestable que, dans l'Ancien Testament, la vérité révélée, fort confusément entrevue, surtout aux premiers temps, prend les formes que lui impose l'imagination d'hommes très simples, formes qui par là ne peuvent être que très imparfaites.

Ce qui est vrai de la doctrine l'est également de l'histoire, intimement liée d'ailleurs à la doctrine... De là un foisonnement de légendes toutes pareilles en nature à celles que l'on retrouve chez les Grecs et partout, sauf le caractère particulier qu'elles ont d'être des légendes pieuses. L'histoire n'est pas faussée, elle est créée spontanément (!) et d'ailleurs en partie seulement par l'imagination travaillant sur un fond de traditions très anciennes et très confuses (1).

Dans le Nouveau Testament, poursuit M. Dunan, on retrouve la même chose à un degré moindre. En réalité, c'est ici que sa critique se montre le plus audacieuse :

(1) Page 182.

Pourtant il faut avouer que la lecture des Evangiles, et surtout des trois premiers, donne par moments l'impression qu'on est dans une atmosphère de légendes. *L'Enfant-Dieu né, les anges chantent dans le ciel, et leurs voix s'entendent de la terre; des mages viennent de l'Orient pour l'adorer, guidés par une étoile qui marche devant eux. Le démon, pour tenter Jésus, le transporte sur le faîte du Temple, d'où il lui commande de se jeter en bas, et de là sur une montagne d'où l'on peut voir tous les royaumes de la terre. Comment prendre à la lettre de pareils récits? Comment ne pas voir que l'imagination, là, est intervenue, et que, par conséquent, ce n'est plus à des faits historiques que nous avons affaire?*

Il en est de même pour certains miracles du Christ. Celui de la guérison du paralytique à la piscine de Béthsaïda n'est-il pas rendu plus que suspect par cette circonstance, fruit évident de l'imagination populaire, qu'un ange descendait de temps en temps dans la piscine, qu'il en agitait l'eau, et que le malade qui y entrait le premier après l'agitation de l'eau était guéri? Celui des démons que Jésus chasse du corps d'un dément furieux et que, sur leur demande, il fait passer dans un troupeau de deux mille pourceaux, lesquels aussitôt se jettent à la mer et s'y noient, *est un pur enfantillage.* A coup sûr, tout n'est pas légende dans les Evangiles. Sans parler de la doctrine qui est admirable, et qui vient directement de Jésus lui-même, il y a une partie d'histoire qui est absolument solide, *mais il y a de la légende aussi, cela est incontestable* (1).

Et un peu plus bas:

Comme c'est la croyance chrétienne, presque autant que les Evangélistes, qui a fait à un certain moment les Evangiles, il n'est pas surprenant que, dans les

(1) Page 182.

Evangiles, se retrouvent çà et là des traces de ce que, nécessairement, elle avait dû ajouter au contenu réel de l'histoire.

Et si l'on objecte que les évangiles ont pour auteurs deux apôtres témoins oculaires et deux disciples immédiats d'apôtres :

Il faut considérer que ce qui les préoccupait, *ce devait être d'entretenir parmi les fidèles la foi et la charité, beaucoup plus que de les garder d'erreurs historiques sans péril pour l'une et pour l'autre.*

Qui a *révélé* à M. Dunan cette fin que se proposaient les Evangélistes, et surtout celle de Dieu qui les inspirait ? En réalité, la révélation et l'inspiration divines sont ramenées et soumises au niveau de la raison humaine, et d'une raison vraiment plus pauvre encore qu'arrogante. Jugez-en par ce qu'on ajoute pour justifier ses sentences :

La venue de Jésus-Christ sur la terre n'a pas suspendu le cours des lois de la nature humaine. Or, c'est une loi très positive de la nature humaine que tout événement extraordinaire, surtout s'il a un caractère religieux, fait naître des légendes. On n'est pas grand homme, on n'est pas saint sans avoir la sienne. Plusieurs, saint François d'Assise, par exemple, sont entrés dans la légende de leur vivant même. Etant donnés le charme divin qu'exhalait la personne de Jésus, et la sincérité, la naïveté du milieu dans lequel il vivait, il est clair que la légende devait naître en quelque sorte sous ses pas (1).

Le Christ est Dieu, mais il est homme aussi. Sa vie est divine, mais en même temps elle est humaine. Or, en tant qu'humaine, *il a fallu qu'elle fût soumise aux*

(1) Page 181.

lois de la nature humaine ; car la caractéristique de l'humain c'est précisément cela. Est humain ce qui possède tous les caractères, ce qui remplit toutes les conditions de l'humanité, et, par conséquent, ce qui en subit toutes les lois. Or, en vertu de ces lois, il devait y avoir des Evangiles, et il y en a (1).

On est vraiment stupéfait de l'indigence de tels raisonnements. Et c'est là de quoi infirmer la croyance des siècles et l'autorité de l'Eglise ? Croyez-vous les avoir découvertes, ces lois de la nature ? Il ne s'agit pas de savoir s'il est né des légendes autour du Christ. L'Eglise n'a pas attendu les modernistes pour écarter les évangiles apocryphes. Mais vous supposez purement et simplement que l'inspiration et la volonté divines n'ont pas pu préserver les évangélistes de cette faiblesse. Votre supposition ne repose que sur les prétentions du plus banal rationalisme. Voilà sur quoi des catholiques se fondent pour exiger que, désormais, l'Eglise leur laisse la liberté *d'interpréter* la Bible !

A-t-on le droit de soumettre l'Evangile aux lois de la nature humaine ? Le caractère d'inspiration et, par conséquent, de parfaite inerrance que tout chrétien doit lui reconnaître est-il compatible avec un respect absolu de ces lois quand elles impliquent que tout n'y est pas digne de foi au même titre ? Si non, un conflit s'élève dans l'esprit du chrétien entre la foi qui lui commande de tenir pour historiquement vrais certains récits évangéliques tels que ceux que nous rappelions tout à l'heure et la raison qui le lui défend, conflit qui ne peut avoir pour terme que l'abandon soit de la raison soit de la foi. Si oui, toute difficulté est écartée au contraire. Le livre évangélique apparaît alors comme un creuset contenant

(1) Pages 187, 188.

un métal en fusion pur en soi, dans lequel cependant flotteraient quelques scories, d'ailleurs nécessairement, et par suite légitimement présentes. *Discerner ces scories serait un travail à opérer de concert par la critique représentant la raison et par l'Eglise dépositaire de la vérité doctrinale.* Mais peut-on dire : oui ? Je dis qu'on le peut et qu'on le doit. Si, en effet, dans les livres de l'Ancien Testament, il existe des faits racontés qui sont non pas vrais en soi, mais vrais seulement comme symboles, — et cela, personne ne peut le contester sérieusement, — pourquoi refuserait-on d'admettre qu'il puisse y en avoir aussi dans l'Evangile ? L'Ancien Testament est un livre sacré tout autant que le Nouveau, car, dans le sacré, il n'y a pas de degrés. Pourquoi donc garder au sujet de celui-ci des scrupules qui sont tombés depuis longtemps au sujet de l'autre (1) ?

C'est parfaitement logique, mais de la logique de l'erreur, par laquelle toutes les négations s'enchaînent.

Enfin, pour terminer cette analyse un peu longue, mais où nous trouvons un abrégé de tout le système moderniste :

Comment cette liberté se conciliera-t-elle avec le rôle de tutrice de la pensée humaine que l'Eglise revendique en la matière.

Il y a là un grave problème dont ce n'est pas ici le lieu de chercher la solution ; mais un problème qui ne peut pas être insoluble, si la foi chrétienne n'est pas une illusion et la raison humaine un vain mot.

La solution sera, en laissant à la libre critique la bride sur le cou, de lui donner pour unique modérateur *le sentiment de cette conscience collective*,

(1) Page 186.

— *pur sentiment*, — à laquelle les modernistes transfèrent la valeur et l'autorité de *la tradition*, par opposition avec le magistère visible de l'Eglise qui, lui, n'aurait plus que *des traditions* faillibles et réformables. Tel semble bien être le sens de cette pags :

Il suffit à l'esprit humain que l'Eglise, en dehors de toutes vues spéculatives, prenne pour règle de conduite de laisser aux exégètes, si l'on peut ainsi parler, la bride sur le cou, se réservant seulement de les remettre à l'ordre lorsqu'ils froisseront, non pas ses habitudes d'esprit, non pas même ses traditions les plus anciennes et les plus respectables, mais le sentiment sûr, souverain, indéfinissable aussi et inexprimable qu'elle a de la vérité chrétienne. Par là, la porte est ouverte à toutes les réformes nécessaires, à toutes les innovations heureuses, sans péril aucun pour le dogme, puisque le sentiment dont nous parlons, fruit et manifestation permanente de la présence du Saint-Esprit au sein de l'Eglise, est la pierre de touche de la vérité dogmatique. Hors ce sentiment tout y est humain, et, par conséquent, modifiable.

L'auteur précise sa pensée par cette note :

Nous disons *les traditions :* ne pas confondre avec *la Tradition*, qui est précisément le sentiment dont nous parlons ici ; *sentiment et esprit, rien autre chose d'ailleurs*. On a souvent tendance à étendre beaucoup trop l'application de l'idée de Tradition, jusqu'à faire intervenir *la Tradition*, par exemple pour fixer l'interprétation d'un texte. « Cela a toujours été entendu ainsi, dit-on couramment, nous ne pouvons l'entendre autrement. » Il y a là un obstacle considérable au progrès des idées.

Après cela, il serait superflu d'analyser les pages que M. Edouard Le Roy fournit à cette enquête, par

son étude sur « la situation intellectuelle du catholicisme à l'heure présente (1) ».

***

N'attachons que l'importance qu'elle mérite, à la consultation du docteur Lancry, de *la Justice sociale*, dont la principale originalité consiste à parler des choses religieuses avec le ton des gens d'estaminet, par exemple à propos des miracles de Lourdes :

Pourquoi, diantre, ne pas appeler cela les guérisons merveilleuses de Lourdes? Le miracle implique nécessairement un fait contraire à une loi connue de la nature. Qui a vu, contrôlé, et contrôlé avec autorité, un vrai miracle, un fait *théologiquement miraculeux* à Lourdes ? Où, diantre, est-il dit que la croyance aux miracles de Lourdes est de foi ?... Mais pour l'amour de Dieu, qu'on appelle les choses par leur nom; une merveille est une merveille, non pas un miracle dans le sens théologique du mot. *Et si l'on veut qu'il y ait eu des miracles de Lourdes, je n'y vois pas d'impossibilité. mais qu'on prenne la peine de les établir, de les prouver et de les démontrer*. Et qu'on cesse surtout de procéder comme aujourd'hui pour savoir si monsieur X... est catholique, c'est-à-dire qu'on cesse de lui demander s'il croit aux miracles de Lourdes, alors qu'on oublie de lui demander s'il croit à la Sainte-Trinité ou au mystère de l'Incarnation (2).

***

Glissons de même sur la réponse de M. l'abbé Klein, aux yeux duquel il y a réellement crise

(1) Pages 310 à 335.
(2) Page 251.

d'adaptation (1) du catholicisme à l'état présent de la société, mais pour qui cette adaptation se fera d'elle-même, pourvu que l'on inculque aux catholiques l'amour et la confiance dans l'évolution politique et sociale, et un sentiment plus haut de la valeur humaine :

Qu'y a-t-il donc à faire, Monsieur, pour bien armer nos coreligionnaires en vue des difficultés soulevées par la rapidité des transformations actuelles ?

C'est de leur donner une telle éducation dans l'ordre même naturel qu'ils n'aient plus peur de la présente crise du monde, s'étant rendu compte de son caractère à la fois durable et fatal, mais aussi des bienfaits qu'elle apporte, dans son ensemble, à tous ceux qui savent la comprendre et s'y adapter. Lorsqu'ils ne craindront plus ni science, *ni démocratie*, ni aucun progrès ; lorsque, bien au contraire, ils aimeront ces heureux changements: ils s'apercevront sans peine, non seulement que leur religion n'en saurait souffrir, mais qu'elle en doit retirer, comme toutes les autres formes de la vie, le plus grand avantage.

Aussi l'œuvre urgente me paraît-elle être d'élever les jeunes catholiques dans l'intelligence et l'amour de leur temps ; de leur expliquer, toutes les fois que l'opportunité s'en offre, *l'évolution politique, sociale, scientifique* du monde où ils vivent, en démontrant, ce qui n'est point malaisé, qu'elle est conforme au sens vrai du christianisme, aux desseins paternels de la Providence sur le développement de la race humaine. Je ne dis pas, certes, qu'il faille négliger l'apologétique, l'exposé clair et loyal de la religion en elle-même et dans ses rapports avec nos diverses connaissances ; mais je crois que le grand moyen de dénouer, comme vous dites, la crise, *c'est d'augmenter dans toute la mesure de nos forces le nombre des chrétiens qui soient des hommes de leur*

(1) Page 227.

siècle, ou, mieux encore, des hommes tout simplement (1).

***

On le voit, outre ce rapport entre la démocratie du jour et le modernisme signalé par l'Encyclique, cette enquête sur les conditions auxquelles l'Eglise peut espérer le retour de la Société au catholicisme contient, sous des formes multiples, et avec leurs applications les plus osées, les trois erreurs fondamentales que le grand acte récent de Pie X réfute et réprouve,à savoir : que l'Eglise n'a pas un droit souverain sur les Ecritures, que le développement de nos dogmes a transformé la doctrine de Jésus et de ses apôtres, que la science théologique ne peut jamais nous mettre en possession de vérités définitivement acquises : erreur de méthode, erreur théologique, erreur philosophique.

Et l'on se demande avec un sentiment douloureux comment Mgr Lacroix a pu dire qu'il partageait presque toutes les conclusions de l'auteur de cette enquête ou de ses correspondants.

M. Marcel Rifaux nous répondrait que ce n'était point une adhésion isolée. Il cite cette lettre d'un autre évêque « dont le dévouement à l'Eglise ne peut faire doute pour personne » :

Votre lettre est là sur mon bureau depuis plus de deux mois, éveillant dans mon âme d'incessants remords.

Croyez que j'ai lu et relu et même pesé tous les termes de votre enquête. Mais plus je réfléchis aux ques-

(1) Page 228.

tions que vous me posez, et moins je me sens apte à y répondre.

J'ai beau retourner mon porte-plume dans l'encrier, il est pour moi évident que, si je traite le sujet tel que je le conçois, je provoquerai un réel scandale. Or, je ne crois pas que les évêques aient été institués pour scandaliser leurs fidèles...

Dites-vous bien que les évêques sont les moins libres des hommes et que, s'ils ont la malchance d'avoir des idées personnelles, ils doivent penser tout bas et avoir une sainte horreur pour l'encre d'imprimerie (1).

Mgr Latty, évêque de Châlons, critiquant la position même de cette enquête, émit un doute sur l'authenticité d'une telle lettre. M. Marcel Rifaux la défend dans sa réplique :

Cette lettre est parfaitement authentique, elle émane d'un évêque en chair et en os, et si je l'ai insérée de préférence à d'autres, c'est *qu'elle me semblait résumer* d'une façon pittoresque *la plupart des lettres que de nombreux prélats*, soit de France soit de l'étranger, m'ont fait l'honneur de m'adresser pour s'excuser de ne pouvoir publiquement participer à cette enquête (2).

Ici, même, viendrait au secours de M. Marcel Rifaux le protestant Paul Sabatier, qui écrivait dans son article sur *la Crise religieuse*, publié par *le Siècle* du 23 septembre 1907 :

(1) Page 8.

(2) *La Crise de la foi catholique*, Plon-Nourrit, 1907. Dans cette brochure, où l'impertinence envers un évêque remplace la valeur des réponses, M. Marcel Rifaux ne se contente pas de défendre la pureté de sa foi, il se porte garant pour tous ceux que le Pape condamne : « Il faut cependant, en toute justice, reconnaître que cet acte de foi jaillit du cœur de tous les catholiques. Les Loysistes, les Fogazzaristes, les Modernistes, les immanentistes, etc., vous supplieraient, Monseigneur, de ne pas douter de la sincérité de leur foi » (page 26).

Déjà maintenant le pape a constaté des faits montrant qu'on ne lutte pas impunément contre certains courants. Naguère il envoyait en France tout un groupe d'évêques, prémices d'un épiscopat nouveau... Que de désillusions cet épiscopat purifié n'a-t-il pas déjà données ! Je ne parle pas des deux qui sur les quatorze furent tout de suite considérés comme entachés de modernisme ; je parle des douze autres. Je n'en citerai qu'un. On l'avait choisi à la fois doux comme un agneau, et féroce comme un chien de berger. Pour la Saint-Pierre de cette année, il alla prêcher dans la ville où se trouve son grand séminaire, et tonna si fort contre le modernisme que les jeunes clercs furent beaucoup plus égayés que convaincus.

Quelques jours après, il fit paraître un mandement. Trop surchargé d'occupations, il avait été obligé de faire appel à la collaboration d'un prêtre du diocèse et avait inséré sans changement les pages fournies tant elles lui avaient paru dignes de devenir de la prose épiscopale. Ce n'était malheureusement que de la prose moderniste, et il n'y avait rien vu !

Si les Eminentissimes Prélats de l'Index ou du S. Office me font l'honneur de me demander le nom de cet évêque, je me ferai un plaisir de le leur donner, et de le publier ensuite avec quelques détails nouveaux.

Qu'y a-t-il de vrai en cela ?

M. Marcel Rifaux avait lui-même cité plusieurs lettres de prêtres et de religieux dans la préface de son enquête (1). Pour nous, nous ne voulons retenir de ces constatations douloureuses, sans en approfondir la valeur, qu'une preuve évidente de l'opportunité, de la nécessité des solennelles décisions promulguées par le magistère suprême.

(1) Pages 8 à 11

III. — « Demain »

Demain est par excellence l'organe des théories, des revendications, des déclamations et des erreurs qui remplissent les ouvrages de ses collaborateurs MM. Marcel Rifaux et Paul Bureau.

Aussi bien, c'est M. Marcel Rifaux que nous allons entendre s'adresser le premier aux lecteurs de la revue. Le 5 janvier 1906, son article sur *la Vitalité catholique* salue dans le modernisme l'aurore d'une résurrection. On y retrouve cette suffisance orgueilleuse autant qu'ignorante, par laquelle les modernistes ressemblent aux hommes de la Révolution : de même que, pour ceux-ci, les sociétés politiques ont été dans les ténèbres et l'asservissement jusqu'en 1889; de même, pour ces réformateurs religieux, l'Eglise et les catholiques croupissaient dans la barbarie intellectuelle jusqu'au jour, tout récent, où les novateurs se sont intéressés à leur délivrance :

Il faut être vraiment étranger à l'évolution de la vie religieuse depuis vingt ans pour ne pas se réjouir de la situation du catholicisme en France. A aucune époque de l'histoire de l'Eglise, il ne fut peut-être possible d'entrevoir de si riches espérances. La vitalité d'un groupe, d'une société, d'un peuple, d'un organisme, dépend moins du nombre que de la valeur dynamique des éléments qui les constituent.

Or, il n'est pas niable que nous sommes les témoins d'une véritable transformation de la conscience catholique. Chaque jour grandit, en effet, le nombre de ceux qui ne se contentent plus d'un catholicisme inconscient, servil, machinal.

De plus en plus il est admis que le premier devoir d'un catholique est la mise en œuvre de toutes les ressources de la raison, car la raison, semence divine, est ce qui distingue essentiellement l'homme de l'animal. Or, l'exercice légitime de la raison ne s'entend point sans la participation consciente de tout notre être au laborieux travail de la compréhension de la vérité.

En religion, en morale, comme, du reste, en histoire, en sciences naturelles ou médicales, rien n'est acquis, valable et profitable pour l'individu que dans la mesure exacte où il s'est non seulement incorporé, mais encore assimilé l'enseignement reçu.

Tout individu qui se contente de recevoir passivement, sans aucune coopération personnelle, est un être dynamiquement inférieur, une personnalité faible, une cellule sans noyau, destiné fatalement à disparaître devant une personnalité plus forte.

Pendant de longues années, les catholiques furent, en grande majorité, des êtres absolument passifs. Il était communément reçu que le travail d'approfondissement de la foi devait être l'apanage unique des théologiens patentés. La masse des fidèles devait se résigner à recevoir l'enseignement doctrinal comme le vase reçoit la liqueur que l'on y verse. Tout effort de contrôle de la part de l'enseigné était sinon condamné, du moins asservi, réprimé, disqualifié.

Sous prétexte de protéger la foi, on entourait l'esprit du croyant de bandelettes mystiques, toutes parfumées d'aromates et d'encens, traitant le chrétien comme on traiterait une momie et non comme un organisme vivant destiné à agir et à réagir. Mais comme les nefs et les verrières de nos cathédrales ou les chapelles tout enluminées de nos collèges ne pouvaient pas être et ne devaient pas être le seul théâtre de l'activité humaine, une armure si fragile et si délicate était infailliblement le jouet de tous les vents vigoureux qui soufflaient du dehors...

En dépit des menaces et des suspicions, en dépit même de la routine et de l'inertie, des milliers de consciences surgissent, impatientes de mettre au service du catholicisme toutes les ressources de leur activité réfléchie. Sachant parfaitement que l'un des caractères essentiels de l'Eglise du Christ est d'être *catholique*, c'est-à-dire *universelle*, ils n'ont garde d'oublier qu'elle est par là-même instituée en fonction de *tous les temps*, de *tous les peuples* et de *tous les individus*.

Ayant ainsi compris la sublime catholicité de l'Eglise, ils posent en principe que tout ce qui est bon, que tout ce qui est juste, que tout ce qui est vrai, est par le fait même intégré par l'Eglise. *Si certaines traditions, si certains enseignements leur paraissent nettement en désaccord avec les données les plus certaines, les moins revisables de la science contemporaine, ils n'ont garde d'être ni troublés, ni scandalisés. Ils connaissent suffisamment l'histoire de l'Eglise pour ne pas oublier que, si les dogmes sont intangibles, les traductions et les commentaires que ces dogmes ont suscités pendant vingt siècles de discussions sont toujours susceptibles de progrès et d'interprétations nouvelles.* Ils ont une foi assez profonde pour attendre de la divine sagesse de l'Eglise toutes les conciliations possibles et toutes les clartés désirables. Et joyeusement et courageusement, ils entendent mettre au service du Catholicisme et du Progrès humain toutes les ressources de leur être. Pour eux, du reste, les deux causes n'en font qu'une.

Beaucoup de jeunes catholiques, clercs ou laïques, se disent maintenant tout cela. Nulle puissance au monde ne saurait mettre en échec leur volonté, convaincus qu'ils sont de rester ainsi fidèles non seulement à la loi du progrès, mais encore et surtout aux aspirations qui jaillissent de la source la plus pure de l'Evangile.

Un tel état d'esprit révèle d'inépuisables forces vives. Et comme la vie ne cherche qu'à se répandre et qu'à se

multiplier, il n'est pas douteux que les espérances les plus optimistes ne deviennent la réalité de demain.

***

L'article intitulé *les Deux courants*, du 6 août 1906, nous fait retrouver sous la plume de M. Marcel Rifaux l'implicite négation rationaliste qui réduit la révélation au niveau de l'intelligence humaine et, au fond, l'en fait sortir; puis, la disposition à sacrifier la formule des dogmes et les faits de l'Écriture aux assertions d'une prétendue science, et l'horreur pour l'intransigeance de la vérité catholique :

Sans doute, à certaines heures troublées de la vie, nous nous sentons parfois, comme tout être qui réfléchit, envahir par un sentiment de défiance à l'égard de nous-même. En présence de l'infinie complexité du problème de notre origine et de notre destinée, tout être doué de raison a bien le droit de se demander, en frémissant, s'il appartiendra jamais à nos pauvres petites forces humaines d'en esquisser la solution. Il faut admirer la superbe et naïve confiance de ceux qui ne doutent de rien. Comme l'enfant de la légende, ils se croiraient volontiers en mesure d'épuiser la mer avec un coquillage. Ceux qui travaillent et réfléchissent, connaissent, au contraire, toute leur faiblesse et toute leur infirmité. Avides d'absolu, ils se sentent néanmoins incapables de l'atteindre. Il serait illégitime d'en conclure qu'ils mettent en doute la valeur de leur foi. Et sur ce point tout malentendu doit disparaître. Nous disons simplement que, n'étant pas des esprits purs, nous appréhendons la matière de notre foi par des instruments humains, c'est-à-dire essentiellement imparfaits. Convaincus que la raison est susceptible de progrès, nous ne craignons pas de dire qu'elle est capable de conquérir chaque jour une part

plus grande de vérité. Sans obéir aux suggestions de l'orgueil, nous avons le droit de soutenir que nous pouvons tirer des données de notre foi des conclusions dont nos aïeux ne pouvaient soupçonner ni l'ampleur ni la profondeur....

Jugées ainsi de haut, la plupart de nos difficultés s'évanouissent. Si la connaissance que nous avons de la vérité est nécessairement imparfaite et indéfiniment perfectible, nous avons toujours le droit et le devoir d'en promouvoir le progrès. Sous peine de ruiner les fondements mêmes de la raison, nous ne pouvons admettre que deux vérités dûment authentiques puissent s'exclure. Pour des raisons que nous croyons sans appel, nous sommes irrévocablement fixés sur les légitimes fondements de notre foi. Nulle vérité certaine de science ne peut aller à l'encontre de notre vérité religieuse. Si, en fait cependant, le conflit surgit, nous ne devons incriminer ni la science, ni la foi, sans un examen loyal, patient, minutieux. Mais si, après mûre réflexion, il appert que la vérité de science n'usurpe pas ses titres de créance à la vérité, nous l'accueillerons en toute conscience et en toute sérénité d'esprit. Mais, convaincu, de par ailleurs, que le catholicisme est également valable pour nous, *nous rechercherons si l'erreur que nous croyons découvrir en lui ne gît pas dans la formule humaine qui avait la prétention de l'épouser étroitement*, et ainsi non seulement nous rétablirons l'harmonie, mais encore nous gagnerons un surcroît de vérité. Il ne faut pas se lasser de répéter que l'on n'accède à la vérité qu'au prix de laborieux efforts.

Tel est notre état d'esprit. Loin de ruiner les fondements de notre foi, il nous permet, au contraire, d'en découvrir toutes les harmonies et d'en pressentir toutes les profondeurs. *Entièrement soumis aux exigences de nos dogmes, nous croyons faire œuvre pieuse en demandant qu'on ne les enserre pas dans des formules rigides susceptibles de mettre obstacle à*

l'expansion de leur vie. Et nous savons, au surplus, que toutes les générations futures, malgré leur bonne volonté, n'arriveront pas à en épuiser le contenu. Toute formule saisissable par l'entendement humain comporte des éléments humains sans lesquels nous ne saurions la saisir. Toutes ces explications sont fort simples. Elles ne peuvent troubler que ceux qui ne veulent point se donner la peine de comprendre. Un enfant même n'y verrait point de difficultés. Aussi souffrons-nous jusqu'au fond de l'âme de nous savoir si mal compris. Il est pénible, en effet, de se voir traiter de frères dangereux par ceux que nous aimons le plus tendrement...

C'est un lieu commun, par exemple, d'affirmer que l'enseignement ecclésiastique offense très souvent la vérité historique, lorsque toutes nos histoires saintes, même celles approuvées par l'autorité supérieure, enseignent des faits manifestement faux. Les professeurs les plus distingués d'Ecriture Sainte le savent, beaucoup le disent à voix basse, et personne n'ose prendre les mesures nécessaires. Il n'est peut-être pas un membre de la Commission biblique qui n'admettrait, dans une discussion sérieuse, qu'une notable partie des récits de la Bible ne doit pas être pris à la lettre Pourquoi, le sachant, ne réforme-t-on pas d'urgence l'histoire sainte? Pourquoi peupler le cerveau de nos enfants d'images dont ils auront peine à se débarrasser plus tard et qui seront pour eux, à l'âge mûr, une source de trouble et de scandale? Il serait si facile de les présenter comme de merveilleux symboles d'un contenu religieux et moral infiniment précieux.

Mais, avant toutes choses, *faisons d'abord l'union des esprits et des cœurs. Soyons pleinement humains dans la noble acception de ce terme et développons notre raison*. Rivalisons de zèle dans l'amour de nos frères. Dans toutes nos luttes, n'usons que d'armes loyales. *Dût-elle bouleverser des habitudes séculaires, ne résistons*

jamais à la vérité. Bannissons les anathèmes qui irritent. Convertissons, mais ne condamnons pas. C'est là, du reste, tout le programme de ceux que l'on appelle les catholiques progressistes. Le titre catholique sans épithète leur suffit, des sympathies leur viennent de toutes parts. Pourquoi n'auraient-ils pas confiance dans l'avenir ?

***

Une haute théorie sur *la valeur de la personne morale* (17 août 1906), avec des applications du progrès de cette notion en matière d'éducation, de criminologie, sert de prétexte à M. Marcel Rifaux pour faire le procès des Congrégations romaines, et spécialement de celle de l'Index :

Dans sa précipitation à conjurer le péril, l'homme, même le plus rassis, peut perdre son sang-froid et agir avec une ardeur qui ne laisse pas à la raison le temps de juger. De là des gestes inutiles et des coups portés à faux.

Or, l'Eglise, par l'un de ses côtés tout au moins, participe de l'humaine faiblesse. L'infaillibilité dont elle a le privilège ne s'exerce que rarement et dans des conditions spéciales. Les hommes qui la gouvernent, malgré leur vertu, leur prudence, leur science, ne sont pas impeccables ; ils ne possèdent ni l'omniscience, ni la sainteté parfaite. Pour travailler, pour se faire une opinion et en fin de compte pour juger et conclure, ils utilisent des documents humains. Si, exceptionnellement, ces documents sont faux, mensongers, ou simplement inexacts, les conclusions qu'ils motiveront, bien qu'honnêtement déduites, seront également fausses. Au surplus, qui ne sait combien l'interprétation d'un document est délicate. Un même fait peut produire sur dix témoins dix interprétations différentes, d'où la difficulté de la critique.

Pourquoi, dès lors, s'inquiéter ou se scandaliser des abus d'autorité dont les hommes d'Eglise sont seuls responsables, puisque nous les savons, par définition, sujets à toutes les misères humaines. En prenant soin d'enserrer le dogme de l'infaillibilité dans des limites très étroites et très précises, l'Eglise catholique eut la divine sagesse de reconnaître les liens qui la rattachent à l'humanité ignorante et souffrante. *Si certaines Congrégations, oubliant que l'autorité dans l'Eglise doit être avant tout un service et non l'exercice d'une tyrannie, violentent les droits de la conscience humaine, elles font preuve d'une légèreté d'esprit et d'une méconnaissance de leur temps dont elles seront les seules à répondre devant Dieu.*

D'autre part, ceux d'entre les fidèles qui ont à souffrir de ces abus d'autorité qui humilient l'intelligence et froissent l'intime de l'âme, ne doivent jamais oublier que la révolte ou la rébellion sont aussi contraires à la sagesse que les abus dont ils se plaignent.

Les blessures, si vives soient-elles, ne doivent jamais faire oublier les bienfaits reçus. Or, nous sommes redevables à l'Eglise catholique de bienfaits inestimables.

Mais l'affection que nous portons à notre famille ne peut, sous peine d'être un aveuglement, nous empêcher de critiquer en elle ce qui est critiquable. Tout bon fils doit, au contraire, veiller avec un soin jaloux à extirper les ronces et les herbes folles du patrimoine commun. Et si les doléances que nous formulons nous paraissent fondées en justice, nous devons, sous peine de désobéir à notre conscience mettre au service de nos revendications toutes les ressources de notre esprit.

Aussi bien n'hésitons-nous pas à demander, avec une respectueuse énergie, la refonte complète d'une institution aussi archaïque que celle de la Sacrée Congrégation de l'Index, pour ne citer qu'un exemple. Une institution qui méconnaît la valeur de la personne morale, au point de condamner un auteur

sans l'avertir le plus souvent et sans l'entendre, n'est pas une institution indiscutable. Non seulement la Sacrée Congrégation de l'Index condamne sans avertir et sans entendre, mais encore ne motive jamais sa condamnation. Nous ne devons pas hésiter à dire que ce sont là des principes qui répugnent à notre délicatesse morale. Et nous devons ajouter, au surplus, que certaines décisions de l'Index loin de faire la lumière dans les âmes, peuvent parfois y porter le trouble et le désarroi.

Les droits de la personne humaine sont, du *point de vue moral*, éminemment respectables. Nulle société religieuse ou laïque ne saurait désormais l'oublier.

***

L'affaire Loisy et la situation religieuse en Angleterre (27 octobre 1905) donne occasion à *Demain*, dès son premier numéro, de montrer son esprit et sa tactique : sous prétexte d'informer le lecteur du mouvement des idées, répandre perfidement les opinions les plus hostiles à l'autorité du Saint-Siège, les plus offensantes pour lui, sans y apporter aucun correctif.

L'auteur de cet article, W.-J. Williams, expose d'abord qu'aux yeux des Anglais toute opinion personnelle et tout jugement individuel se traitent comme de pures hypothèses et qu'ils s'appliquent à obtenir par l'étude des faits une opinion qui ne soit ni personnelle ni subjective, mais objective dans son fondement et universelle dans son application. Or, les conclusions de M. Loisy sont en merveilleux accord avec cette méthode objective :

Maintenant que cette tendance de la pensée a commencé à se révéler aussi clairement en Angleterre qu'ailleurs,

il est très intéressant d'observer l'effet produit sur le peuple anglais par l'attitude de la Curie romaine vis-à-vis de l'abbé Loisy. Il n'y a dans l'histoire aucun événement qui ait mieux fait voir sous quel angle le peuple anglais considère la méthode scientifique et la pensée religieuse à une période particulière de son développement. *En Russie même, dans un journal religieux strictement orthodoxe, il est ouvertement déclaré que l'Eglise romaine se trouve actuellement en procès devant le tribunal de la science et que sa puissance de traiter avec le monde moderne doit être éprouvée par sa puissance de traiter avec l'abbé Loisy. On prétend aussi que la faute d'avoir tardé si longtemps à reconnaître la méthode scientifique signifie, en réalité, que l'Eglise romaine a prouvé ainsi son entière impuissance et qu'elle a détruit pour toujours son prestige et son autorité dans la personne de ses représentants officiels.*

Telle est aussi, à n'en pas douter, l'opinion générale en Angleterre, parmi ceux qui ont lu les écrits de l'abbé Loisy. Et voici, nous semble-t-il, comment l'on pourrait, de façon toute objective, résumer cette opinion :

Tout le monde s'accorde à reconnaître que, lorsque cette controverse s'éleva, l'Eglise romaine se trouvait dans une position particulièrement favorable. Le cas de Galilée pouvait lui servir d'avertissement dans une affaire où il s'agissait de méthode scientifique et de faits.

Dans le cas présent, elle se trouve mise en contact avec des faits prouvés par la méthode scientifique, — et bien qu'on puisse discuter le succès obtenu par la méthode scientifique, la question d'orthodoxie ne semblait pas se poser, — car la méthode était employée et les résultats étaient avancés par un catholique qui, dans son procès même, se réclamait de l'orthodoxie et de l'Eglise catholique. Ainsi il ne s'agissait plus d'interprétation privée ou d'opinion personnelle. Il y avait bien là une question de fait et de science comme pour le cas de

Galilée. On s'attendait donc naturellement, après l'erreur de l'Eglise anglicane dans le cas de Colenso, à ce que l'Eglise romaine saisît l'occasion de prouver qu'elle pouvait réussir dans le cas de l'abbé Loisy et qu'elle était capable de concilier avec la même dignité et la même précision les prétentions de la science et celles de la religion.

Lorsque la masse des Anglais crut voir que la Curie romaine connaissait moins bien le sujet que la majorité des pasteurs anglais, il y eut un profond sentiment de désappointement. Sans doute, il y a toujours eu et il existe encore de nos jours, en Angleterre, un très fort préjugé vis-à-vis de Rome ; mais lorsqu'on s'imagina être en face d'une réelle impuissance à traiter largement de grandes questions, on sentit de tous côtés que c'était pour le christianisme lui-même une disgrâce trop profonde pour qu'aucune secte en pût triompher.

Mais le sentiment d'étonnement et de désappointement ne devait pas s'arrêter là. Comme je l'ai fait remarquer plus haut, presque toutes les personnes intelligentes en Angleterre arrivent à saisir la vérité profonde, qui est au fond de la condamnation catholique des jugements privés et l'interprétation individuelle des Ecritures, et on se croyait ici en présence d'un cas où les jugements privés et l'interprétation individuelles avaient été rendus impossibles par l'emploi d'une méthode objective et l'appel à une critique basée sur des fondements objectifs et entre les mains d'un écrivain qui avait toujours cédé dans son adhésion à l'autorité de l'Eglise sur des bases à la fois claires et scientifiques.

Par une ironie du sort, il n'y a pas dans l'histoire de l'Eglise de controverse que les gens d'église anglais connaissent mieux que celle des monophysites...

Aussi, *lorsque ceux qui réclamaient la condamnation de l'abbé Loisy commencèrent à faire des objections sur la manière dont il avait traité la divinité de Jésus-Christ, il parut évident à la majorité des*

Anglicans que c'était l'abbé Loisy qui se trouvait du côté de l'orthodoxie et que, dans cette ancienne controverse, ni le Saint-Siège, ni ses adversaires ne sauraient écrire cinq lignes sans tomber, mot pour mot, sous l'anathème condamnant les monophysites. Si jamais la Curie romaine avait été amenée à condamner entièrement les doctrines de l'abbé Loisy sur la divinité de Jésus-Christ, ceux qui avaient quitté autrefois l'Eglise anglicane de crainte de tomber dans la position des monophysites auraient trouvé qu'ils n'avaient fui l'ombre de l'hérésie que pour tomber dans l'hérésie elle-même ; qu'ils n'avaient abandonné l'apparence du schisme monophysite que pour devenir monophysites eux aussi.

J'ai dit plus haut que l'apparente inaptitude du Saint-Siège à traiter avec l'esprit moderne dans le cas de l'abbé Loisy a détruit aux yeux de l'écrivain orthodoxe russe le prestige du catholicisme officiel. Mais cet écrivain ne s'occupait que de la question de savoir si le Saint-Siège se montrerait capable de traiter avec la critique scientifique. *En Angleterre, plusieurs estiment que non seulement le prestige pratique de l'Eglise officielle est détruit, mais le zèle des adversaires de Loisy semble pour le moment avoir compromis le Saint-Siège dans une vraie hérésie et avoir aussi détruit son prestige théologique.*

Je n'essayerai pas de rechercher dans quelle mesure le lecteur anglais ordinaire peut avoir raison ou tort dans ses conclusions. Je me contente de rapporter ici *sans faire de commentaire* ce que j'ai entendu et ce que j'ai vu (!!!).

***

Un autre jour, 15 mars 1907, *Demain* emprunte au *North-American Review* un violent réquisitoire contre le Pape, qu'il fait passer sous le titre *Trois*

ans et demi de Pie X. De même que *la Justice sociale* publiait les impiétés du Dr Alta en prétextant qu'elles donnaient à penser et permettaient à chacun de se faire son jugement, *Demain* estime se couvrir assez par cette petite introduction :

Le « prêtre catholique » qui a écrit cet article occupe, d'après la *North American Review*, une place importante dans le clergé américain et se distingue par ses connaissances en histoire. Nos lecteurs penseront peut-être qu'il ne se distingue pas moins par la hardiesse de ses appréciations. Parmi les prêtres catholiques « occupant une place importante dans le clergé français », il ne s'en trouverait certainement pas un pour tenir un pareil langage. Il mérite cependant d'être signalé à titre documentaire.

En commençant à décrire les trois années et demie du pontificat de Pie X, notre esprit se reporte à un passage que Carlyle écrivait, en 1850, à propos des premiers mois du règne de Pie IX. Ces paroles se trouvent dans les *Latter Days Pamphlets* : « Il y a quelque temps, le monde constata, avec une joie inexprimable, un véritable miracle, un miracle tel qu'on le croyait jusqu'alors impossible, inconcevable, — un pape réformateur. Un être simple et pieux, un brave curé de campagne, investi de la tiare, d'une façon inattendue, prend le Nouveau Testament et déclare que ce livre sera désormais la seule règle de son gouvernement. Plus de finesse, de chicane, d'hypocrisie, plus aucune espèce de transaction fausse ou ambiguë ; la vérité de Dieu sera proclamée, la justice de Dieu s'accomplira sur le trône de saint Pierre. Un pape honnête, pape ou père de la chrétienté, y siégera... Les populations européennes acclamèrent ce présage par des cris et des réjouissances, des articles retentissants et des feux de joie. Les gens réfléchis écoutèrent avec étonne-

ment... Ils virent clair dans l'avenir du pauvre bon pape qui tenait à la main son Nouveau Testament.

« Le prêtre anonyme, reprend *Demain*, déclare que « la sinistre prédiction contenue dans ses derniers mots » s'est vérifiée à la lettre pour Pie IX, à qui il a reproché d'avoir démenti les promesses libérales de son début de règne ; et il ajoute que la même prédiction « peut être appliquée à Pie X avec une justesse étonnante ».

Le pape actuel, dit-il, est un homme dont la simplicité et la sainteté d'intention ne peuvent être mises en doute. Il n'avait aucune ambition d'occuper la place qu'il occupe, rien ne le recommandait pour cet emploi, sauf le fait qu'il s'était toujours tenu à l'écart de tout parti et de toute intrigue, et qu'il jouissait d'une grande réputation de vertu. Il monta sur le trône papal au milieu des réjouissances de tout le monde catholique ; et quand il annonça, dès les premières paroles qu'il prononça comme pape, que sa devise serait : *Restaurare omnia in Christo*, — renouveler toutes choses dans le Christ, — nous espérâmes que nous verrions régner dans le gouvernement pontifical un esprit de modération et de détachement tel que le monde n'en avait point eu d'exemple depuis Grégoire Ier ou Léon Ier. Depuis longtemps, les catholiques qui pensent sont fatigués des pontifes grands diplomates, grands bâtisseurs ou grands théologiens. Un grand *chrétien*, voilà ce après quoi ils soupirent, un *chrétien*, c'est-à-dire, au sens unique et véritable du mot, un homme qui ressemble au Christ. *Restaurare omnia in Christo* nous promettait un tel homme, et avec un ardent espoir nous regardâmes pour voir comment le cardinal Sarto, devenu Pie X, accomplirait ces puissantes paroles. S'arracherait-il aux abominables traditions qui ont déshonoré le siège apostolique et lui ont aliéné les nations les plus progressives du monde ? Mettrait-il fin aux trente années d'anathème qui ont passé sur le royaume d'Italie et dont le résultat a été l'apostasie de fait de la Péninsule, tandis que le monde

s'étonnait que le délégué du Christ sur terre pût préférer au salut des âmes le pouvoir temporel ? Diminuerait-il le monopole injuste des Italiens dans le gouvernement de l'Eglise et y accorderait-il une représentation à d'autres pays qui supportent avec impatience d'être menés au fouet et à l'éperon par une faction d'étrangers ignorants ? Nous permettrait-il de nous gouverner nous-mêmes dans une mesure raisonnable, et de nous respecter assez pour n'avoir pas besoin de consulter Rome sur les moindres détails de nos propres affaires ? Introduirait-il l'honnêteté, la probité dans la diplomatie pontificale, l'équité dans la nomination des évêques, et la charité dans les censures et les châtiments ecclésiastiques ?

Aux questions ainsi posées, le règne de Pie X a répondu, d'après le violent auteur, par « un terrible désappointement. Et il continue son réquisitoire » :

Ce n'est pas que Pie X soit moins pieux, moins désintéressé aujourd'hui qu'il ne l'était il y a trois ans et demi ou il y a dix et vingt-cinq ans. Il est toujours aussi bien intentionné ; il est toujours disposé à croire qu'il gouverne selon la méthode du Nouveau Testament. Rien n'est changé de ses intentions, ni de sa bonne foi. Mais voici ce qui est arrivé : Pie X se trouve avoir à résoudre surtout deux genres de problèmes, l'un politico-ecclésiastique, l'autre intellectuel. En essayant de résoudre le premier, l'œuvre gigantesque des traditions papales amoncelées pendant des siècles avec leurs visées séculaires, leur fierté automocratique, leur entêtement invincible et leurs prétentions théocratiques, s'est imposée à son esprit comme une chose sanctionnée par le Ciel, comme un inviolable monument de dogmes sur lequel il serait sacrilège de porter une main irrévérencieuse.

... Si de braves gens pouvaient jadis passer sans scrupules de la méditation des Béatitudes au spectacle d'un autodafé, pourquoi un pieux évêque qui monte sur le trône pontifical, prenant pour autant de dogmes les traditions de ce trône, ses traditions temporelles, protoco-

laires et tyranniques, ne pourrait-il devenir aussi despotique que Jules II ou Pie V ?

... Donnons quelques exemples de la manière dont cet homme excellent a été perverti et vaincu par la vénérable duperie des traditions de son trône.

Le premier exemple apporté par l'écrivain à l'appui de sa thèse est la protestation du Saint-Siège contre le voyage du président Loubet à Rome. Et, à ce propos, il traite de la défense faite aux catholiques italiens de prendre part aux élections politiques.

Nous citons seulement la fin du passage relatif aux difficultés soulevées par la Démocratie chrétienne en Italie :

En conséquence, les démocrates chrétiens se sont séparés en deux : les conservateurs, qui désirent rester dans la soumission stérile, se sont rassemblés autour de l'épiscopat et ont baisé la pourpre sacrée ; les plus énergiques ont formé une nouvelle société appelée la *Lega democratica nazionale*. Cette association, tout en déclarant franchement son honorable indépendance du cléricalisme en matière purement politique et sociale, affirme qu'elle est inébranlablement catholique et désire soutenir les intérêts les plus élevés de la foi. Le pape fut vivement alarmé de ces premiers mouvements de liberté, et, le 28 du mois de juillet dernier, il adressa aux évêques d'Italie l'encyclique *Pieni l'animo*, qui est bien le document pontifical le plus décourageant depuis le *Syllabus*.

Le pape s'écrie qu'il est désolé des signes d'insubordination qui se montrent parmi le jeune clergé italien et dans les séminaires ; il trouve chez eux, dit-il, une soif pour une nouveauté malsaine, — *novita malsana*, — et, en général, trop de beaux discours sur les nouveaux procédés dans l'Eglise, la nouvelle vocation sociale du clergé et autres choses du même genre. Tout ceci est abominable et doit être radicalement aboli par des actes

d'autorité. En conséquence, il ordonne qu'aucun journal ni aucune revue ne soient autorisés dans les séminaires italiens, à l'exception de ceux ou de celles que l'évêque considère comme inoffensifs. Aucun prêtre ne doit faire partie d'œuvres sociales d'aucune sorte, ni publier une ligne, même sur des sujets purement techniques, sans la permission spéciale et la censure des évêques. Et quant à la *Lega democratica nazionale*, si un prêtre ose en faire partie, il est, *ipso facto*, suspendu de toute fonction sacerdotale.

Malgré l'encyclique du 28 juillet, la Ligue tint son premier congrès à Milan, le 15 septembre. Le discours adressé par M. Gallarati-Scotti contenait les magnifiques paroles suivantes, magnifiques pour leur courage, leur pur catholicisme et leur vérité, mais de mauvais augure pour le despotisme traditionnel du siège pontifical : « Sommes-nous des rebelles? Il y aurait rébellion si nous nous séparions de la grande vie de fraternité chrétienne de l'Eglise, dont le pape est la tête, le centre visible et le guide spirituel; mais ce n'est point une rébellion que de s'opposer fermement à une théocratie qui exige que nous lui soumettions chacun de nos actes et chacune de nos pensées. Ce genre de soumission ne serait pas de l'humilité, mais de l'humiliation. Nous ne nous mettons point en rébellion contre la foi, ni contre l'autorité hiérarchique dans l'exercice de sa véritable et juste mission sur terre. Non, nous nous proclamons unis dans la foi catholique, même avec la plus illettrée des vieilles femmes en prière. Mais nous nous révoltons contre une fausse conception de l'autorité et contre cette ignorance de la vraie religion, qui essaie de donner une sanction divine à des affaires de simple politique laïque et à des phases transitoires d'opinion : ignorance qui voudrait restreindre l'activité d'une nation en des formes vieillies, en s'opposant à ce développement spontané qui, seul, peut créer les nouvelles institutions et les nouvelles adaptations réclamées par la civilisation chrétienne. »

Si le catholicisme n'a plus de place pour des hommes et des sentiments tels que ceux-ci, il ne lui reste qu'à mourir.

Nous pourrions rapporter d'autres traits du régime politico-ecclésiastique de Pie X, nous arrêter, par exemple, au cas de l'évêque Bonomelli. Cet excellent prélat, évêque de Crémone, dans sa lettre pastorale pour le carême de 1905, se prononça nettement et fortement contre l'union de l'Eglise et de l'Etat. Cette opinion est de celles qu'aucun n'est supposé soutenir. L'Eglise et l'Etat doivent être unis ; penser le contraire est un détestable libéralisme : telle est la thèse de la théologie catholique affirmée à nouveau, dans le langage le plus catégorique, par le *Syllabus*. A nous, catholiques américains, pour des raisons très faciles à comprendre, on ne nous rappelle pas trop souvent cet enseignement théologique. Le fait est que les catholiques américains de quelque instruction, ecclésiastiques ou laïcs, se tiennent carrément à côté de notre Constitution en cette matière, *et qu'ils regrettent comme une impertinence impie la prétention de la Curie romaine d'incorporer, dans la religion du Fils de Dieu, cette doctrine sur les rapports de l'Etat et de l'Eglise.* Mais la papauté se cramponne à la théocratie du moyen âge et refuse obstinément d'admettre que la théorie de la séparation soit autre chose qu'un pis aller que l'Eglise tolère seulement de force. Ainsi, quand l'évêque Bonomelli défendit la thèse moderne, le vacarme fut prodigieux. Les évêques lombards s'adressèrent au pape, pour protester contre ce frère égaré, et Pie X, dans sa réponse à leur lettre, dit que Mgr Bonomelli s'était rendu coupable de soutenir une opinion libérale que l'Eglise avait condamnée et qu'elle ne pourrait jamais tolérer. Au milieu du tumulte, l'évêque lui-même se rendit à Rome, et le pape refusa de le voir.

« L'écrivain de la *North American Review* transporte ensuite ses reproches sur le domaine des problèmes intellectuels. Après avoir déclaré que Rome fait la guerre à

tous les professeurs ou écrivains catholiques qui s'efforcent d'accorder la science et la foi traditionnelle, il s'exprime ainsi :

Les uns ont eu leurs ouvrages condamnés ; les autres se sont vu interdire la publication de manuscrits prêts à mettre sous presse ; un grand nombre ont été attaqués par les théologiens romains ; plusieurs renoncent à écrire, sachant qu'une condamnation les attend... Pour le savant catholique, c'est une ère de ténèbres, et il n'est pas de question plus grave que celle de savoir combien de temps encore ces hommes, qui aiment la vérité à l'égal de Dieu, devront subir la domination d'une faction ignorante qui prétend gouverner le monde au nom du Très-Haut.

Donnons un exemple de la tyrannie intellectuelle qui prévaut sous Pie X : depuis dix ans, le plus éminent des écrivains jésuites d'Angleterre était le Père George Tyrrell. Après avoir passé vingt-cinq ans chez les jésuites, il se sentit obligé de demander sa séparation d'avec l'Ordre, et, il y a environ une année, il sollicita du général de la Société un départ honorable en bonne forme. Pendant que la demande attendait à Rome, il parut, en Italie, une petite brochure anonyme qui traitait de certains rapports entre la critique et la théologie des adaptations à introduire dans la théologie future. Le général des jésuites, qui était déjà un ennemi du Père Tyrrell, lui demanda de répudier la responsabilité de cette brochure. Le Père Tyrrell s'y étant refusé, le général l'expulsa de la Société, et le déclara suspens, etc...

Nous avons tenu à reproduire une grande partie de ce réquisitoire, malgré sa longueur, pour bien établir la perfidie de la revue qui lui a ouvert ses colonnes, sans le réfuter et sans élever de protestation.

C'est vainement, en effet, que ces organes démocratico-modernistes prétendraient décliner la res-

ponsabilité de ce qu'ils publient, en prétextant je ne sais quel devoir ou besoin d'informations. Ce serait ignorer ou renverser le rôle des œuvres de presse. Ils sont gens trop habiles, pour qu'on les croie aussi naïfs. Ce serait, en outre, mentir à l'évidence. Une revue, un journal peut en user de la sorte, dans un cas isolé, et quand il s'agit de choses qui ne vont pas à l'encontre des principes qu'il défend. Mais faire un journal s'affirmant catholique, et considérer comme indifférentes les discussions qui ébranlent les fondements de l'Eglise ! Non, ceux-là *savent ce qu'ils font*; et leur but est précisément la diffusion de ces attaques scandaleuses et funestes.

***

Entre autres exemples de cette coupable tactique, on peut citer les attaques contre le *célibat des prêtres*. D'un air détaché, le *Demain* du 28 juin 1907 nous dit : « Voici un curieux entrefilet de l'importante revue *Harpers Weekly* auquel a donné lieu une information fantaisiste du *Gil Blas*. » Et, sans autre forme de procès, il reproduit la page que voici :

Une dépêche de Paris au *Sun* affirme, sur l'autorité du journal parisien *le Gil Blas*, que trois mille prêtres français ont adressé au pape une pétition pour lui demander de permettre le mariage aux prêtres de l'Eglise catholique romaine. *Le Gil Blas* lui-même appuie fortement pour que la pétition soit acceptée, et bien que, en sa qualité de journal anticlérical, il n'ait pas grand crédit auprès du Saint-Père, ses vues et les arguments par lesquels il appuie la pétition offrent un vif intérêt. Il assure qu'en ce moment on adresse des pétitions ayant le

même objet à des évêques catholiques, dans tout l'univers. Quant à la pétition des trois mille prêtres dont il parle, il dit que ses signataires ont tous dépassé l'âge du mariage et parlent ainsi en toute expérience. Les pétitionnaires déclarent, dit-il, que les dix-neuf vingtièmes du clergé français et les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des laïques français désirent l'abolition du célibat en France. *Le Gil Blas* déclare que son abolition est une condition essentielle du renouvellement de la vie catholique en France ainsi que de la conservation de la religion et de l'Eglise de France.

Quel est le sérieux de ce mouvement en France, ou quel crédit convient-il d'accorder aux affirmations du *Gil Blas*, nous ne saurions le dire. Mais le sujet est d'un grand intérêt et d'une grande importance; les esprits des personnes qui pensent ont l'habitude de s'y arrêter. Voilà plusieurs siècles que le célibat a été imposé au clergé catholique, si bien qu'on en est venu à le regarder comme une des positions fondamentales et essentielles de cette Eglise. Néanmoins, il n'est pas un dogme religieux, mais simplement une règle de discipline ou de gouvernement, et il est au pouvoir des autorités de l'Eglise de l'abolir. Ses commencements dans le corps sacerdotal de l'Eglise chrétienne datent du IVe siècle ; depuis il a souvent été l'objet des préoccupations des conciles de l'Eglise romaine. La Réforme eut pour effet de le remettre en discussion au Concile de Trente, en 1563, où il fut maintenu malgré les efforts d'un parti puissant qui comprenait l'empereur, le roi de France et plusieurs électeurs ou princes. Depuis lors, il a régné d'une manière inébranlable dans le clergé catholique romain, bien que le pape puisse accorder à un prêtre l'autorisation de renoncer au sacerdoce et de se marier. Il y a quelques années, on parlait de certains prêtres de l'Amérique du Sud qui avaient obtenu l'autorisation de se marier ou qui vivaient dans un état de quasi-mariage, sans qu'ils fussent inquiétés par leurs supérieurs; il s'ensuivit de nom-

breuses discussions. Plus que toute autre chose, le célibat de son clergé contribue à la puissance de l'organisation de l'Eglise catholique romaine. Ceux qui prétendent que l'abolition du célibat est nécessaire à la conservation de la religion et de l'Eglise de France considèrent sans doute que l'Eglise de France et la cause de la religion dans ce pays s'en trouveraient mieux toutes deux si l'organisation ecclésiastique n'était pas aussi puissante qu'elle l'est. De cette manière, on ne la craindrait plus autant, comme une puissante machine travaillant, avec des intérêts personnels et séparés, et des règlements pour les faire avancer.

***

Les résistances, la rébellion du parti démocrate-chrétien en Italie contre la direction du pape sont, un autre jour, pour *Demain*, l'occasion de donner cours aux récriminations contre l'autorité de l'Eglise et à une profession de foi très accentuée de ce modernisme dont les adeptes persistent à se considérer comme le suprême espoir de l'Eglise.

C'est une lettre de sympathie adressée à l'abbé R. Murri et transmise à *Demain* par son correspondant ordinaire. On verra en quels termes il la présente. Nous donnons ensuite le texte de cette lettre, en supprimant, pour abréger, ce qui se rapporte à la politique intérieure de l'Italie.

Rome, 10 juin 1906.

Voici la traduction d'une lettre ouverte que le jeune comte Tommaso Gallarati-Scotti a adressée à don Romolo Murri et que celui-ci a publiée dans l'avant-dernier numéro de sa *Cultura sociale*, au moment même où cette Revue, après huit années d'une existence active et féconde, allait succomber sous les malentendus accumulés contre elle.

La lettre de mon ami milanais, penseur et écrivain de haute valeur, nous fait connaître l'état de conscience d'une grande partie de la jeunesse italienne. *Ce qu'il écrit de Milan, je me proposais de vous l'écrire de Rome pour* Demain. *Certes, je n'aurais pu aussi bien dire que lui.*

On compte par milliers les jeunes qui, comme M. Scotti et comme moi, n'ont jamais voulu entendre parler d'organisation politico-religieuse. La vie de la conscience, loin d'être fécondée, sera toujours étouffée par l'organisation.

Et voici que les jeunes s'éloignent aujourd'hui par centaines des associations catholiques. La réaction dans laquelle on voudrait les entraîner ne sert qu'à démontrer encore une fois la nécessité de distinguer nettement la religion des questions purement politiques, économiques et sociales.

La confusion n'a donné que de bien tristes résultats. Les questions les plus délicates de la conscience, de l'apologétique, de la théologie, sont traitées et discutées avec les mêmes méthodes qu'on emploie pour les luttes électorales et pire encore. Le spectacle que présente une certaine partie de la presse catholique est désolant. Les jalousies, les mensonges, les calomnies, les haines, tout ce qu'il y a de moins religieux et de moins chrétien est en honneur pour un grand nombre de catholiques qui se disent militants. Le dernier chroniqueur du plus infime journal de province a le droit d'assommer, avec sa prose informe, le livre d'un savant aux cheveux blancs, ou d'arrêter l'action d'un apôtre qui a dépensé toute sa vie pour l'Idéal.

Que reste-t-il aux esprits qui ne veulent pas se laisser entamer, sinon de se retirer à l'écart ? Leur solitude sera plus féconde. Lorsque la crise présente sera passée, ils se trouveront mieux préparés à l'action véritable. C'est ce qu'a fort justement dit M. Scotti.

GIULIO VITALI.

Révérend et cher Monsieur,

J'allais vous écrire hier une courte lettre d'adhésion à la Ligue démocratique nationale. Cet acte, je n'en doute pas, vous aurait étonné, car vous saviez que jamais je n'avais voulu adhérer à un programme politique démocratique chrétien. Toutefois, après les derniers événements, il me paraissait convenable, en toute conscience. de vous donner une marque publique de sympathie et de solidarité intellectuelle. Si je ne l'ai pas fait, je viens aujourd'hui en donner les raisons, et cette lettre vous expliquera, plus clairement qu'une simple adhésion formelle, la signification d'un acte qui devait avoir la valeur d'une protestation.

Par amour de la clarté et pour éviter toute équivoque, il faut, avant tout, que je vous expose la situation dans laquelle je me trouve moi-même, — ce qui serait bien peu de chose, — mais dans laquelle se trouvent aussi, dans les diverses villes d'Italie, beaucoup de jeunes gens qui, libérés des anciennes classifications de partis, voient dans la nouvelle attitude réactionnaire de Rome une menace contre leur activité si profonde et contre leur plus vive espérance dans l'avenir.

Point n'est besoin de commencer ici par une profession de foi catholique, vous le savez, et plus d'une fois nous nous le sommes dit, notre cœur et notre raison désirent et veulent très sincèrement l'unité et l'universalité religieuses.

Parler une seule langue divine, avoir un seul culte, retrouver partout et toujours les mêmes symboles d'une réalité unique, comprendre que sous chaque ciel, parmi tous les peuples, nous sommes d'une même patrie spirituelle, c'est briser par un sentiment de plus grand amour les antiques barrières qui nous divisent. C'est un idéal qui répond aux aspirations que ressent si vivement la société contemporaine et pour lequel travaillent inconsciemment ceux-là mêmes qui, aux yeux de rhéteurs cléricaux, semblent loin de notre vérité. *Plus notre pensée*

participe avec intensité à la vie moderne, plus aussi s'accentue en nous une sympathie intellectuelle pour l'Eglise, qui, seule, en se dépouillant de tout ce qui est suranné parce que c'est conforme à des époques et à des peuples passés, se purifiant dans les formes, seule peut devenir, de la manière la plus absolue, catholique.

Il est opportun que je vous fasse observer aussitôt que rien n'est suspect à l'autorité ecclésiastique comme le libre progrès intellectuel dans une vérité dont elle s'est constituée la gardienne, et, que, par un phénomène étrange que l'histoire devrait nous avoir appris à envisager avec grande sérénité, le Vatican s'oppose aux tendances de recherches religieuses, comme si elles n'avaient pas pour centre où tout doit aboutir l'Eglise elle-même. *La Curie romaine, après la mort de Léon XIII, a pris, à l'égard du monde de la pensée, une attitude réactionnaire qui rappelle les temps de Pie IX.* En guerre avec tout et avec tous, elle s'est proposé d'étouffer à tout prix cette élaboration de la pensée qui semblait réveiller en Italie l'intérêt pour les choses d'esprit qui, depuis plusieurs siècles, s'était éteint. Tandis que toute cette partie du clergé et des laïques qui prétend cacher sa pauvreté intellectuelle sous les décors d'une orthodoxie impeccable a profité du moment favorable pour entrer en campagne contre ceux qu'elle croit en bonne foi ses ennemis, elle a démontré, une fois de plus, qu'elle ne sait comprendre la réalité des choses qui déjà l'a exposée à de si dures épreuves dans notre pays...

Eh bien! — reprenant la suite des raisons qui m'ont engagé à écrire cette lettre, — nous sommes aujourd'hui en Italie un grand nombre qui, ayant une foi profonde, sentons que nous ne pouvons nous adapter à un système politico-clérical qui menace sérieusement le progrès intellectuel catholique pour lequel nous voulons énergiquement dépenser nos forces tant que Dieu nous prêtera vie. Pour cette raison, il m'a semblé qu'il serait utile

d'entrer dans un groupe de jeunes qui devraient avoir la préoccupation unique, tout en travaillant à l'heure présente, d'être toujours et à tout prix en harmonie parfaite avec le monde idéal.

Il me semblait que tous ceux qui ne demandent pas à l'Eglise appui et protection pour leur vanité personnelle, qui ne veulent pour leur compte se livrer à aucun compromis, pourraient s'unir en quelque manière, sans se préoccuper du nom, — car les dénominations sont comme des amphores qui n'indiquent pas la qualité du vin qu'elles renferment, — pour un travail de préparation, sans rancune mais aussi sans faiblesse, s'aidant pour créer une conscience morale plus élevée capable de résister à cette vulgaire tentation de s'adapter au monde tel qu'il est, qui fait tant de ravages parmi les hommes de trente à quarante ans, tandis que beaucoup d'autres qui paraissaient des idéalistes à vingt ans répondent aux appels chaleureux de la vérité en disant : *Uxorem duxi.*

Mais une longue réflexion m'a persuadé, à moi-même et aux autres, qu'il ne faut pas rester inertes, mais séparés, ne nous unir que moralement, nous connaître par nos plus intimes aspirations, mais ne pas nous grouper sous un drapeau. Nous serions inévitablement frappés (1). *Aujourd'hui on vit dans l'Eglise comme sous un gouvernement absolu.* La liberté d'association n'est point admise et contre toute action intellectuelle collective sont mis en œuvre des systèmes indignes d'espionnage dont j'ai eu encore récemment les preuves.

Un accord avec l'action catholique officielle ne nous serait pas possible sans mensonge.

Une lutte ouverte serait inutile parce que la rébellion disperse les énergies. *Mieux vaut attendre notre heure en travaillant.* Et cette heure ne peut être lointaine.

Ne nous laissons pas aller aux plaintes amères. Préparons les âmes. *Demain*, en face des attaques inévitables de toutes les forces antichrétiennes, aux premiers assauts

(1) C'est la franc-maçonnerie préconisée par *le Saint*, de Fogazzaro.

d'une irréligiosité non plus de rhétorique et de tapage des rues, mais consciente, systématique, et peut-être aussi sereine, *ils auront besoin de nous, car, seul, le péril dissipera les injustes préventions et donnera la juste valeur des hommes et de leurs intentions! Ils nous appelleront comme interprètes entre la conscience religieuse et les inspirations incomprises de tous ceux qui n'entendent plus le langage théologique;* ils reconnaîtront que nous sommes, nous aussi, des catholiques, et arriveront peut-être même à admettre que si l'on veut être compris et faire comprendre une vérité, il faut se résigner à parler une langue vivante comme la parlait Jésus, et non une langue morte comme la parlent la plupart de ceux qui le suivent.

En attendant, travaillons, car *nul pape ne pourrait nous empêcher de continuer l'œuvre de charité intellectuelle que notre conscience nous impose. Nous, accusés d'intellectualisme et de modernisme*, nous pouvons mieux que nos juges nous rapprocher d'âme à âme et avec sérénité, de cette douleur humaine à laquelle nous sommes avoisinés par nos pénibles expériences et qui n'est pas comprise par celui qui a été formé dans la distinction abstraite et rigide entre la vérité et l'erreur. Ceux qui considèrent le monde de la pensée comme une construction architectonique parfaitement achevée et immobile dans laquelle la vérité philosophique et le bien moral doivent toujours se trouver ensemble ne pourront jamais offrir avec véritable sympathie la main à cette foule qui leur est ennemie, non de cœur, mais d'intelligence, et dans laquelle, en dépit des théologiens, — comme passe le vent dans la forêt, — passe le souffle de l'Esprit Saint.

Beaucoup de prêtres et beaucoup de pieuses femmes soigneront les plaies du corps. J'en connais qui se pencheraient sur les lépreux avec le sacrifice serein de leur vie. Mais je sais aussi par expérience qu'à quelques âmes égarées par le doute et en lutte contre leur pensée, ces

mêmes héros de la charité ne sauraient dire autre chose que *croyez*, lorsque croire constitue pour eux le martyre, et à celui qui recherche la foi, ils commanderaient, au nom de la raison, d'entrer dans l'Eglise quand c'est la raison qui les en éloigne. Elles s'émeuvent devant un corps sanglant et elles se montrent dures pour une âme qui souffre. Car, dans un sens élevé, la charité est une sympathie et la sympathie ne peut être suscitée que par l'expérience d'une même douleur. Or, dans l'Eglise, on sent peu la douleur intellectuelle, elle est méprisée si elle ne conduit pas immédiatement à la conversion, parce qu'à la plupart des ecclésiastiques et des pieux laïques manque un peu ce *crucifiement de la pensée*, comme l'appelle un de mes grands amis d'au delà des Alpes, qui rend l'âme plus compréhensive et plus délicate dans l'amour.

Mais comme dans la parabole du bon Samaritain, la charité n'est pas réservée à la seule Eglise officielle. On dirait même qu'aujourd'hui encore la souffrance intellectuelle n'est pas comprise même par les prédicateurs de l'Evangile, parce qu'il est réservé à nous, Samaritains modernes, de la consoler et de la comprendre.

Je crois donc fermement que notre position est très favorable. Le geste même par lequel l'autorité nous éloigne en quelque sorte d'elle et de l'action, rapproche de nous bon nombre de ceux qui, à leur tour, sont fatigués d'une intransigeance athée et matérialiste et qui créent aujourd'hui une situation d'expectative sympathique semblable à celle qui, dans le monde païen, a précédé la venue du Christ. D'autre part, en nous se développe cette liberté d'attitude que les adeptes d'un mouvement politique collectif ne peuvent avoir et qui nous permet de connaître, avec une sincérité réciproque, nos ennemis, afin que, si nous devons les combattre un jour, nos luttes aient un caractère mieux empreint de noblesse et de justice.

Dix ou douze penseurs indépendants qui travailleront

dans ce sens à un relèvement intellectuel du christianisme en Italie feront certainement une œuvre plus utile et durable, même s'ils sont combattus avec acharnement par le parti de l'inertie, qu'une foule de paysans commandés pendant une heure par des prêtres et conduits comme un troupeau de moutons pour donner leur vote aux candidats incolores, capables seulement d'une œuvre faible et négative.

En cela, et en cela seulement, je suis un aristocrate. Peut-être serai-je aussi taxé d'illusionné.

Mais, dans mon optimisme, il y a une sérénité qui ne provient pas de moi-même ; elle vient de cette radieuse matinée de printemps qui réveille tant de joie dans le monde et un sentiment franciscain de Dieu dans les âmes. Même sur les vieilles pierres la vie renaît, l'herbe, la fleur et cette vision pure des créatures sœurs tempèrent l'amertume critique de l'heure présente par une promesse qui est renfermée dans toutes ces choses en germe. Cette joie du renouveau, je la retrouve encore dans le livre qui, par hasard, se trouve sur ma table : les *Fioretti*. Comme les fleurs de courte vie qui surgissent en avril, celles-là aussi me révèlent une jeunesse divine, éternelle, qui a ses retours dans l'histoire comme sur la terre.

Avec les sentiments de la plus profonde amitié, croyez-moi votre

F. Tommaso Gallarati-Scotti.

***

L'esprit de *Demain* jouit d'une notoriété trop bien établie, et, d'ailleurs, les documents qui la confirment sont trop abondants, pour que nous songions à donner même un aperçu complet de ce que contient cette revue.

Nous ne pouvons que mentionner, par exemple, les articles en faveur du P. Tyrrell (13 et 20 avril,

4 mai 1906), celui de M. Edouard Le Roy sur la Scolastique et la Philosophie moderne (15 juin 1906), où il revendique pour celle-ci contre celle-là le titre de philosophie traditionnelle, ce qui lui est une occasion de dénaturer la notion de *la Tradition* comme il dénature celle de la vérité, et la discussion ouverte contre les Instituts catholiques et l'utilité de l'enseignement supérieur libre par un professeur de ces mêmes Instituts, discussion qui a ému les plus hautes autorités ecclésiastiques et provoqué leurs protestations et des sanctions extérieures.

***

Nous glanerons seulement dans le champ des faits secondaires quelques traits qui achèveront de peindre cet esprit.

Sous le titre *Progrès de la religion* (16 mars 1906), *Demain* reproduit quelques extraits choisis des nouvelles publications de M. Loisy.

M. Alfred Loisy affirme de nouveau ses idées sur le *Progrès de la Religion*. A propos d'un livre de M. Giesebrecht, sur l'*Hypothèse de la décadence et l'Ancien Testament* (Leipzig, 1905), M. Loisy écrit :

« Développement et évolution sont des termes qui sonnent mal aux oreilles de certains théologiens persuadés que le règne du péché dans le monde a toujours été et sera toujours un principe de décadence progressive. Et M. Giesebrecht s'efforce de montrer que cette conception n'est pas confirmée par l'histoire de la révélation et qu'elle n'est pas non plus celle des écrivains de l'Ancien Testament. La thèse est dirigée, au fond, contre ceux qui voient dans l'histoire religieuse de l'humanité une petite machine

surnaturelle gouvernée par deux facteurs, Dieu et le diable, agissant du dehors sur les pauvres mortels; elle tend à montrer le progrès s'opérant, en quelque façon, par un principe intérieur qui, avec le concours des circonstances extérieures, *élimine les formes et conditions relativement imparfaites de la religion*, au fur et à mesure que ces formes et conditions deviennent un obstacle ou un danger. »

A propos du livre de M. L.-G. Lévy : *la Famille dans l'Antiquité israélite* (Alcan, 1905), M. Loisy remarque :

« Il est bien risqué, aujourd'hui, de soutenir que la distinction des animaux purs et impurs n'est pas d'origine superstitieuse, mais qu'elle résulte d'observations objectives. Cette distinction, comme celle des états de pureté et d'impureté pour les individus, ne peut procéder que de *notions religieuses très rudimentaires, qui sont superstition par rapport à un degré supérieur de la religion, mais qui n'en ont pas moins contribué à fonder la morale parmi les hommes.* »

M. Loisy analyse encore un livre de M. Meyer sur la *Résurrection du Christ* (Tubingen, 1905), et nous transcrivons ici cette appréciation des origines de la foi de saint Paul en la résurrection :

« M. Meyer essaie de représenter le combat qui s'est livré dans l'âme de Paul, en supposant, après beaucoup d'autres théologiens protestants, qu'il s'agissait déjà du problème de la justification individuelle par la foi ou par la loi. Peut-être n'y faut-il pas chercher tant de finesse. Mais il est parfaitement vrai que la parole : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », n'est pas une figure de langage et *qu'elle exprime la psychologie de Paul, un dédoublement de personnalité dont on a d'autres exemples;* le moi supérieur de l'Apôtre, ce que l'antiquité appelait le génie ou le démon d'un homme étant le Christ immortel. Et l'on voit ainsi comment Paul croyait à la résurrection du Sauveur, *ou,*

pour mieux dire, au Sauveur ressuscité, la vision de Damas étant comme l'incident initial d'une expérience *sui generis* qui s'est perpétuée dans la vie du converti.»

En juillet 1907, à propos des conférences que M. Fogazzaro se propose d'instituer à Milan :

Le *Corriere della Sera* annonce l'inauguration prochaine, à Turin, d'une série de conférences, organisées par M. Fogazzaro dans un but de propagande spiritualiste. Un an déjà avant la publication de *Il Santo*, M. Fogazzaro avait déclaré ne pas vouloir toucher personnellement un centime de la somme que ce livre lui rapporterait. La publication de *Il Santo* était pour M. Fogazzaro un acte répondant à un besoin impérieux de sa conscience. Il lui eût été pénible d'en tirer un bénéfice matériel. Le dernier roman de M. Fogazzaro s'est, du reste, fort bien vendu. L'auteur a ajouté quelque chose à la somme ainsi produite et avec les trente mille francs obtenus il a créé les conférences qui vont commencer. Le siège de cette « Œuvre des Conférences » sera fixé à Turin. Mais les conférences faites à Turin pourront être répétées dans les villes d'Italie qui en feront la demande. Le nombre des conférences annuelles ne dépassera pas trois. La première sera faite par M. Piero Giacosa sur l' « Origine biologique de la conscience religieuse ». *En substance, l'institution nouvelle est destinée à former en Italie une méthode d'études religieuses rigoureusement scientifique. Le comité espère vivement obtenir la collaboration des savants les plus autorisés en pareille matière : MM. Loisy, Tyrrell et Harnack.*

Ainsi *Demain*, qui se donne comme une revue catholique, enregistre tranquillement et sans commentaire, comme « ceux des savants les plus *autorisés* en matière d'études religieuses rigoureuse-

ment scientifique », les noms de trois personnalités dont les deux premières ont été condamnées et dont la troisième est hérétique !

Le docteur Herman Schell, chef de l'école moderniste en Allemagne, devait nécessairement être aux yeux de *Demain* un héros de la foi, malgré la condamnation de ses ouvrages par Rome (1[er] décembre 1898) et la protestation commune de l'épiscopat bavarois contre ses critiques sur l'éducation théologique du clergé et la position scientifique des catholiques (28 février 1899).

Sa mort, survenue le 31 mai 1906, fut, non pas seulement saluée avec respect par *Demain*, mais pleurée comme une perte affligeante, sans un mot qui ne fût un éloge (8 juin 1906). Bien plus, quelques jours après, le 20 juillet 1906, *Demain* insérait un long panégyrique du théologien de Wurzbourg où on lit, par exemple :

A une époque où une conception anthropomorphique et superstitieuse des éléments religieux éloignait tout savant de la religion et de la foi, où une dialectique inerte, sans cœur et sans intelligence, n'avait à offrir à ceux qui aspirent vers une véritable élévation que les cailloux de formules mortes, Schell voulait proposer le véritable idéal, qui repose toujours, bien qu'enfoui, au sein du catholicisme où il attend le réveil. Il voulait avant tout frayer parmi les catholiques une voie à la science et faciliter ainsi le rapprochement de l'Eglise et de la société moderne. Dans son discours, lors de l'inauguration du nouveau bâtiment universitaire, il proclamait déjà sa devise : *Veritati*. La théologie doit occuper de nouveau sa position centrale dans le cercle des sciences modernes, mais pour cela il faut qu'elle corresponde réellement aux

exigences de la science moderne elle-même. Il développa cette thèse dans son écrit sensationnel : *Der Katholizismus als Prinzip des Fortsehritts* (le Catholicisme, principe du progrès). Il mettait à nu sans ménagements les plaies de la vie catholique moderne, en se reportant souvent au père et au principal apôtre de l'Américanisme, au P. Hecker et à Mgr Ireland, mais également aux : « neuf obstacles pour le développement du catholicisme dans les temps présents », du cardinal Manning, que Purcell venait de publier. Il proposait aussi des moyens positifs pour le relèvement intellectuel et moral de la société catholique : faire davantage appel pour l'action extérieure de l'Eglise aux laïques et aux classes cultivées ; accorder à la théologie dans les universités la facilité d'une évolution plus libre, en contact continuel avec les sciences profanes, et pousser les catholiques à collaborer effectivement et consciencieusement à la science, à la civilisation et surtout à l'évolution nationale ; travailler à rendre la vie religieuse plus intérieure et plus spirituelle, enlever les excroissances et les vieux préjugés, principalement à l'égard des membres d'autres confessions ; aspirer à la libération de la tutelle jésuitique dans la théologie et dans les questions religieuses de l'Eglise ; développer enfin la civilisation et l'esprit religieux dans un sens national...

Il est juste aussi que la France, dont il suivait avec tant d'attention l'évolution, n'oublie pas ce pionnier du renouveau catholique. *Demain* surtout, dont il avait salué les débuts avec tant de joie et dont il suivit attentivement les efforts, doit garder au noble penseur un souvenir durable et reconnaissant.

C'est tout le programme et la formule exacte du modernisme.

CHAPITRE VII

Marc Sangnier et « le Sillon »

I. — Modernisme avant la lettre

Avant que le mot de modernisme eût cours, avant que les erreurs désignées sous ce nom eussent obtenu dans les milieux catholiques le succès dont l'Eglise s'est alarmée, et avant qu'elles fussent hardiment professées comme une heureuse rénovation de la vérité catholique, ces erreurs étaient en faveur au *Sillon*, elles s'étalaient dans sa revue; et grâce à la campagne de propagande clandestine organisée en faveur de celle-ci dans les séminaires, elles commençaient dès lors à exercer sur le jeune clergé la funeste influence qu'on a constatée depuis.

Il suffira de quelques courts extraits, pour faire retrouver dans le *Sillon* d'alors (1899) les propositions fondamentales du modernisme, formulées en des termes que les condamnations de l'Encyclique reproduisent presque identiquement.

D'abord cette revendication d'indépendance :

Il me semble que l'on nous a compliqué au delà du nécessaire notre religion, notre christianisme catholique, et je revendique, au nom de ceux qui éprouvent, avec la bonne volonté réelle d'adhérer à l'Eglise, une répugnance invincible pour cet ensemble de pratiques catalo-

guées et rituelles, le droit de s'en tenir en ces matières à ce qui est vraiment commandé par l'Eglise, au nom du Christ et de rester surtout « des adorateurs en esprit et en vérité »; *je revendique aussi et surtout la liberté vraie et le respect sincère de la pensée catholique pour les opinions dites nouvelles quand elles ne sont pas réellement contre une vérité définie et définitivement acquise* (1).

Au Sillon, on adopte sans réserve la théorie naturaliste d'évolution religieuse selon M. Loisy. Voici la conclusion d'un article sur le développement physiologique du dogme :

De même que les germes organiques puisent autour d'eux dans l'air et le sol les éléments nutritifs qu'ils s'incorporent, *les germes dogmatiques, pour atteindre leur développement complet, ont besoin d'aller chercher dans le milieu ambiant des idées philosophiques ou populaires, des données qui leur soient homogènes et de les assimiler*.

Ne la croirait-on pas écrite d'hier, cette autre conclusion d'une étude sur l'importance de la théologie *dynamique* par opposition à la théologie *systématique* et *statique* :

... Il faudrait surtout présenter l'Eglise telle qu'elle est et aussi et plus encore *telle qu'elle est en voie de devenir*, sa vie d'aujourd'hui et sa vie de demain, l'heure présente grosse de l'heure à venir.

Et cette étude, il la faudrait faire pour la vie sociale, comme pour la vie individuelle; et surtout enfin cette vie décrite, il faudrait que les incroyants puissent la voir vécue par des âmes comme les leurs, par des âmes tout

(1) Cette citation et les suivantes sont extraites de mon ouvrage *les Erreurs du Sillon*, 1re partie, chap. II.

proches des leurs qui s'ouvriraient simplement, apostoliquement à leurs investigations bienveillantes ou même curieuses.

Il faudrait que cet exemple puisse les exciter à l'expérimentation personnelle et directe de ces forces ignorées et reconnues réelles, de ce grandissement, de cette divinisation de l'homme; c'est là que devrait tendre le « dynamisme » de la théologie réaliste et positive, que tant d'apôtres ont souhaité avoir sous la main et qui reste à faire autrement que dans les vies des saints, nos meilleures théologies réalistes de l'heure présente.

En résumé, *plus de place laissée à la vie chrétienne sous sa forme sentimentale intime et personnelle*, sous sa forme sociale aussi, commune et ecclésiastique, sous ces deux formes, toutes deux aussi réelles, aussi fécondes, destinées à se compléter l'une l'autre, à se parfaire, *et moins de place aux spéculations rationnelles à ce qu'on est encore convenu d'appeler la philosophie à ce qui n'a de la vraie philosophie que l'apparence*, parce que ces systèmes d'idées ne se rattachent pas d'assez près à la logique vivante, à la raison pratique; ils sont la production d'un cerveau et non de toute une âme, *ils n'ont pas reçu la consécration vivifiante que donne la conscience sociale de l'Eglise aux idées fécondes, aux approximations réelles de l'inexprimable vérité.*

Aussi ne suis-je pas d'avis qu'il faille douze ans, ni même cinq ans d'études théologiques pour la préparation sacerdotale ; il y faudrait un régime plus ouvert et moins déprimant, où le futur prêtre, mis au courant de la vie catholique, s'essaierait, sous la direction et avec les conseils des prêtres expérimentés et aptes à cette tâche, à l'adapter aux conditions de la vie moderne, quelques-uns s'emploieraient à adapter la pensée catholique aux grands courants de sa pensée moderne, mais tout cela devrait se faire par le contact direct avec l'âme de nos contemporains, avec leur cœur et leur intelligence, et alors nos prêtres n'auraient pas seulement une forma-

tion livresque, ils deviendraient à ce régime des agissants, des directeurs, des conseillers, de vrais apôtres.

Mais voici des jugements non moins *modernes*, et plus explicites encore sur la valeur apologétique de la théologie catholique, et sur la solution de continuité entre elle et la philosophie. On croirait entendre M. E. Le Roy :

La synthèse thomiste est *essentiellement un mode* d'exposition de la pensée catholique intégrale et, c'est maintenant le moment de le dire, *de confirmation et de défense de la vérité philosophique par la vérité révélée, et ensuite, mais seulement ensuite, de la vérité révélée par la vérité philosophique*. Elle ne ressemble en rien à une apologétique, au sens où les exigences de la pensée moderne nous contraignent impérieusement de prendre ce mot. Ou plus exactement, alors qu'à l'époque décisive de sa constitution elle était à la fois apologétique et doctrinale, elle a, pour les esprits au milieu de qui nous vivons et dont, bon gré mal gré, nous sommes, gardé *beaucoup moins d'efficacité persuasive que d'exactitude expressive. Elle nous apparaît bien plutôt comme « la foi cherchant et trouvant l'intelligence » que comme « l'intelligence trouvant ou même cherchant la foi »*; et c'est pourquoi, de par la notable extension, depuis plus de six siècles, du champ de la critique philosophique, le tracé s'impose de voies nouvelles, par où puissent plus facilement revenir au centre immuable les chercheurs lointains et perdus.

Je n'ai pas ici à dessiner le plan de l'apologétique nouvelle. Ne m'étant proposé que de rechercher si la synthèse thomiste suffit ou non, telle que son premier auteur nous l'a laissée, aux besoins présents de la conscience catholique intégrale, *j'ai été amené à dire que sa vertu apologétique auprès de nos contemporains devait être considérée comme nulle.*

C'est, en même temps, du Sillon, que les modernistes d'aujourd'hui auraient pu apprendre le secret de ce genre de soumission à l'Eglise, dont j'ai cité plus haut des exemples si alarmants. Et ni Fogazzaro, ni M. Fonsegrive, ni M. Le Roy n'ont rien inventé de mieux, de plus osé, sinon de plus franc, que le langage du rédacteur du *Sillon* qui, au sujet de la condamnation de l'Américanisme par Léon XIII, après avoir dit que « le Pape semble en train de renier l'œuvre de son pontificat », poursuit en ces termes :

Ne serait-il pas plus politique aussi, *tout en nous soumettant, par esprit d'obéissance, à l'Eglise, dans toute la mesure nécessaire, de dire nettement que ces soumissions ne sont ni des rétractations (notre orthodoxie n'étant atteinte en rien, et le magistère infaillible ne s'exerçant aucunement dans ces lettres ou ces décisions de Congrégations), ni des renonciations à travailler et agir? Croyons-nous moins, après ces documents, que notre devoir est de chercher une conciliation entre le dogme catholique et les idées du siècle, de travailler à une adaptation progressive du catholicisme a toutes les forces qui mènent notre monde moderne?* Vous, par exemple, mon cher ami, pensez-vous moins, depuis la lettre au cardinal Gibbons, que les catholiques ont trop négligé la pratique des *vertus naturelles* et qu'ils doivent essayer d'être honnêtes hommes avant d'être pieux? Pensez-vous moins, depuis la décision de la Congrégation des Evêques et Réguliers, que l'instruction donnée dans les couvents est inférieure à ce qu'elle devrait être et qu'il faut travailler à la réformer? Non, n'est-ce pas ?

Pourquoi le laisser croire, alors, à tous ceux qui, du dehors, épient nos efforts, sont à l'affût de nos défaites et saluent d'un ricanement nos découragements? Ne

faut-il pas éviter avec soin de paraître *lâcher* une cause et des idées que nous continuons à croire bonnes en elles-mêmes, qui sont la raison d'être de notre vie et de notre action, et, dirai-je, la sauvegarde même de notre foi? *Car, le jour où nous nous prendrions à douter que le catholicisme soit adaptable et capable de progrès, ce jour-là croirions-nous encore en lui?*

Donc, quand Rome nous avertit que nous faisons fausse route, ou que nous nous trompons sur le choix des moyens, les applications, etc..., soumettons-nous à son jugement, en toute sincérité d'esprit et de cœur. Mais faisons bien le départ de ce qui nous atteint vraiment et de ce qui ne nous atteint pas. Et ne laissons pas supposer, par notre attitude, aux catholiques que nous sommes des gens brûlés, aux incroyants qu'il n'y a « rien à faire » avec le catholicisme.

II. — M. Marc Sangnier

Le scandale devenait si fort que, de toute nécessité, il y fallait mettre un terme. Le président du *Sillon*, M. Marc Sangnier, intervint pour rappeler en fort bons termes à ses camarades que la théologie n'était pas leur affaire. A la vérité, aucune proposition ne fut rétractée, ni le mal fait par la diffusion de tels écrits réparé, ni l'esprit du *Sillon* changé.

Mais enfin on cessa de traiter ex-professo dans la revue les questions doctrinales.

Aussi bien, le *Sillon* ne se pique pas d'être une école d'intellectualisme; il se consacre à l'action.

Est-ce à dire qu'il se soit guéri du modernisme?

Non, il en est resté imprégné et il a continué à en répandre l'esprit.

A la phase de la propagande anonyme par les articles de revue, allait succéder celle de la prédominance exclusive de M. Marc Sangnier et de ses campagnes oratoires, soutenues d'ailleurs par ses campagnes de plume.

Sans doute, M. Marc Sangnier rejette bien haut toute complicité avec le modernisme, proteste à toute occasion qu'au *Sillon* on ne s'occupe ni d'exégèse ni de théologie, et qu'on s'y meut dans un plan tout différent.

Mais il s'en faut bien que le président du *Sillon* se soit affranchi de l'erreur aussi véritablement qu'il le croit ou qu'il le dit. La réalité est que M. Marc Sangnier fait du modernisme aussi naturellement que M. Jourdain faisait de la prose,... chaque fois qu'il ouvre la bouche, ou à peu près.

M. Marc Sangnier part en campagne pour soutenir la vérité catholique devant les foules incroyantes ; mais quand on lui demande de prouver l'existance de Dieu, il commence par jeter par-dessus bord les preuves traditionnelles, ce qui le laisse désarçonné par ses contradicteurs. Et, quand il veut se rattraper, le lendemain, dans la presse, il confirme une fois de plus son erreur, en parlant, comme M. Le Roy, de la certitude *mathématique* que ne donnent pas ces preuves (1).

Et, comme les disciples suivent les maîtres, voici ce qu'on lit dans le compte rendu de cette récente journée qui scella l'alliance publique du *Sillon* avec les *Unions chrétiennes* protestantes :

Et d'abord comment arriver à propager le christia-

(1) Pour plus de détails, voir *les Erreurs du Sillon*, pages 53 à 57.

nisme dans une société qui, comme la nôtre, paraît en grande partie athée ?

Dans son court, mais substantiel et captivant rapport, Archambault, du *Sillon*, passe en revue les questions suivantes : *sur quoi se fonde en dernière analyse notre croyance en Dieu ;* quel est le danger que fait courir l'athéisme à notre société ; comment pouvons-nous efficacement lutter contre lui ? Et sa conclusion est la suivante : *Ce n'est pas par des raisonnements subtils sur l'origine et l'ordre du monde que nous le combattrons efficacement. Beaucoup plus qu'une démonstration abstraite, l'humanité demande, si j'ose dire, une expérimentation concrète et vivante de Dieu. C'est par le besoin de Dieu qu'on arrive à Dieu.* C'est en avivant dans les âmes l'inquiétude de l'au-delà, le mépris de tout ce qui est incomplet et limité, le sens et le souci des exigences supérieures de notre nature que nous gagnerons les âmes (1). »

Mais si l'on veut voir Marc Sangnier apparaître tout imbu des erreurs condamnées par Pie X, il suffira de lire ces quelques lignes, qui donnent l'explication du cas précédent et impliquent tout l'esprit de l'école :

Que de disputes stériles seraient évitées et quelle magnifique puissance d'expansion acquerrait notre foi, si les catholiques arrivaient à se persuader enfin que la vérité de la religion ne saurait se démontrer comme un théorème (??), que le christianisme peut bien, sans doute, *dans un certain sens* (?), être *prouvé*, mais qu'il doit surtout être *expérimenté* (2) !

Le Christ Dieu et homme, l'amour vivant qui s'empare de l'humanité, la transfigure, la supporte, l'élève *et fait ainsi du plus sublime des désirs et du plus audacieux*

(1) *L'Avant-Garde*, 15 octobre 1907, page 500.
(2) *L'Esprit démocratique*, page 24 (Perrin, Paris, 1906),

des rêves de l'homme la plus quotidienne et la plus positive des réalités.

Souvenons-nous donc que le Christ n'est pas un mort, mais un vivant, *que le Christ s'expérimente peut-être plus aisément qu'il ne se prouve ;* et tous ceux qui ont senti, pour en avoir été réconfortés, l'*amitié du Sillon*, savent quel merveilleux lien le Sauveur compris et aimé établit entre les âmes et quels ouvriers privilégiés de la tâche sociale pourraient être les catholiques (1).

M. Louis Dimier, de *l'Action française*, rapporte, en affirmant la vérité absolue de son récit, ce dont il fut témoin dans la grande réunion qui se tint à Rennes, à l'occasion d'un Congrès du *Sillon*, le lundi de Pâques 1907.

Un interlocuteur, qu'on serait tenté d'appeler un compère, monta sur l'estrade pour donner la réplique à Marc Sangnier, et tint des propos ridicules dont celui-ci paraissait content. Quand il eut regagné sa place, le directeur du *Sillon* continua l'entretien avec un si digne partenaire :

On lui demanda s'il croyait en Dieu. « Je crois bien, dit cet homme, Dieu, je le touche. » M. Sangnier releva cela aussitôt. Il l'étala comme une merveille. Il expliqua que lui-même, quoique s'exprimant plus littérairement, n'aurait pas pu trouver quelque chose de plus fort. Il mit ce « toucher » à son compte, et même au compte de l'assistance. « *Nous expérimentons Dieu* », dit-il. Puis il nous découvrit son âme, et les états de sa propre expérience intérieure, effet d'un commerce intime avec Dieu. L'exposé de ces états et de ce commerce intime était précisément celui que l'Encyclique met au compte des modernistes, et qu'elle condamne.

Je recopie le texte de cette condamnation :

(1) *L'Esprit démocratique*, page 71.

« Si vous demandez sur quoi, en fin de compte, cette certitude de Dieu repose, les modernistes répondent : sur l'expérience individuelle... Si l'on pénètre le sentiment religieux, on y découvrira facilement une certaine intuition du cœur, grâce à laquelle et sans nul intermédiaire l'homme atteint la réalité même de Dieu : d'où une certitude de son existence *qui passe très fort toute certitude scientifique.* »

Voilà, je le répète, l'exacte définition de ce que j'entendis de la bouche de M. Sanguier. J'ajoute, voilà ce que tous ceux qui ont approché le *Sillon* ont entendu répéter aux jeunes gens que M. Sanguier instruit (1).

III. — L'Immanence sociale.

Lorsque les sillonnistes parlent de la religion, ils la représentent sans cesse comme une vie immanente qui tire de nous-mêmes son principe et son développement. Lorsqu'ils parlent de la foi, ils posent son fondement dans l'expérience personnelle de l'efficacité de son action. Or, il est bien digne de remarque qu'en vertu de l'affinité entre le modernisme et la démocratie, l'immanence vitale, qui est le cœur de la thèse moderniste, passe de l'ordre religieux à l'ordre social, et ensuite se reporte de l'ordre social à l'ordre religieux.

Ce fait a suggéré à un rédacteur de *l'Association catholique* cette page de fine analyse visant directement le *Sillon.*

Le cœur de la thèse moderniste est ce qu'on a nommé l'*immanence religieuse.* Tout phénomène vital aurait

(1) *L'Action française*, n° du 15 novembre 1907.

pour premier stimulant un besoin, pour première manifestation un sentiment. Le besoin du divin engendrerait un certain sentiment intime dans lequel résiderait la foi.

Si l'on trouve ainsi Dieu en soi-même et que l'on puisse même faire découler d'une vague aspiration les dogmes positifs et les préceptes les plus précis d'une religion déterminée, à plus forte raison est-il facile de tirer, par le même procédé, des profondeurs mystérieuses de l'âme, des conceptions sociologiques. Et, en effet, nous remarquions avec peine chez quelques-uns de nos amis une confiance illimitée en cette méthode, en même temps qu'ils nous reprochaient volontiers l'importance que nous attachons ici à la doctrine et qui leur paraissait dégénérer en un dogmatisme étroit. Epier ce qu'ils nomment, comme les modernistes, les aspirations de l'âme moderne, obéir à ce qu'ils considèrent comme des nécessités sociales incompressibles et, sous l'empire des sentiments généreux soulevés en leurs âmes par la conscience de ces besoins, aborder, avec leur seule bonne volonté, une tâche qui se définira d'elle-même au jour le jour, tel leur paraît être le fondement solide de la science sociale. Sans cesse c'est la vie qu'ils exaltent, vie ayant sa vérité et sa logique propres, différentes de la vérité et de la logique rationnelles, ainsi que le disent les immanentistes. Comme, pour ceux-ci, la religion se construit sur le sentiment du divin, ainsi l'action sociale serait le produit vital d'un sentiment d'amour, et de même qu'on ne voit en l'Eglise que l'émanation de la conscience collective des croyants, c'est d'une sentimentalité collective qu'on pense élever la cité de demain.

Mais l'immanence religieuse conduit fatalement, nous dit l'Encyclique, à accepter comme vraies toutes les religions, comme l'individualisme a conduit l'Eglise protestante à toutes les variations. Aussi voyons-nous ce que nous pourrions appeler l'*immanence sociale* mener ses victimes à toutes les fantaisies de la pensée, à toutes les formes de l'action successivement entreprises et délais-

sées, à toutes les sottises d'une activité soustraite à la conduite de la raison.

Eh bien ! non. Il n'y a pas à se laisser faire ainsi par la vie. Il y a, dans la science des rapports économiques et sociaux, des principes premiers sans la lumière desquels nous errons fatalement. Nous ne les trouvons pas en nous, et pas plus que l'expérience religieuse n'est capable de produire une religion spécifiquement déterminée à l'exclusion des autres, l'expérience sociale elle-même et la seule observation des faits ne nous peuvent mener à la détermination des normes de la vie sociale. Là aussi il y a des vérités transcendantes, là aussi une révélation réelle. C'est jusqu'aux notions de la paternité et de la filiation divines, de la rédemption et de l'héritage supra terrestre que nous sommes appelés à partager avec le Christ, que nous allons chercher le fondement même de notre action réformatrice. Nous croyons la société voulue par Dieu dans le plan de sa providence ; ce plan, nous le nommons l'*ordre social chrétien*, et selon son tracé s'ordonne notre action sociale.

En écrivant ces lignes, M. Zamanski pensait évidemment à certaines pages de Marc Sangnier, comme celle-ci :

Sans doute, nos idées vont se définir plus nettement encore : tout ce travail que nous avons fraternellement entrepris ne saurait pas ne pas aboutir à des projets précis : mais nous croyons justement que, fidèles à notre méthode, nous ne saisirons avec la dernière précision que ce que nous serons assez forts pour nous sentir capables de réaliser ; et à quoi bon, en vérité, nous demander davantage ?

Ils ont toujours été nombreux, ceux qui ont tracé, de leurs cabinets de travail ou de leurs petites salles de réunion, les plans de la société future et de la législation idéale... Comment ne pas avouer qu'eux aussi manquaient d'esprit positif ?

Nous croyons vainement qu'il vaut mieux faire œuvre réelle et que souvent les théories se dégagent de la vie même, plus fortes, plus souples, mieux à l'épreuve de la contradiction des faits. Les Cercles d'études, les Instituts populaires, les réunions publiques, et aussi les institutions économiques et sociales auxquelles il appartient à l'activité éclairée de nos amis de se dévouer généreusement, tout cela servira à préparer la démocratie future et, en même temps, nous permettra de dégager chaque jour plus sûrement les lois mêmes qui doivent la régir : comment, dès lors, ne nous attacherions-nous pas avec amour à ces instruments privilégiés de salut (1) ?...

Et, pour montrer la doctrine en action, revenons au compte rendu de la fameuse journée mentionnée tout à l'heure. Le touchant récit qu'on va lire montre combien peut être féconde l'intime entente entre sillonnistes et protestants. Il s'agit de leur journée d'études en commun :

D'après le vénérable M. Cousin, que ceux qui fréquentent les réunions du Sillon ont souvent eu le plaisir d'entendre, le christianisme ne peut pas et ne doit pas être considéré comme solidaire de telle ou telle doctrine sociale. *Car il est une vie, et une vie qui dépasse en fécondité toutes les théories que nous pouvons échafauder, tous les états sociaux que nous arriverons à réaliser. Supposons, si l'on veut, que le moment vienne où la société communiste se trouvera constituée, eh bien ! à ce moment encore le christianisme se présentera comme un idéal infiniment plus riche que tout ce qui a été réalisé ;* par delà ce présent, il découvrira à l'âme qui sait contempler les horizons merveilleux de progrès toujours nouveaux.

A ce moment, un incident bien touchant se produit. Le rapporteur, M. Amieux, trouvant sa pensée exacte-

(1) *L'Esprit démocratique*, page 78.

ment rendue, se lève, serre les deux mains de l'orateur sillonniste, et, finalement, l'embrasse sur les deux joues. aux applaudissements frénétiques de la salle ravie. — Oui déclare le Dr Amieux, le christianisme est rébarbatif à toute forme figée. L'Evangile n'apporte pas une solution toute faite de la question de la propriété : ce qu'il nous présente, c'est plus et mieux. Il exige d'abord que nous commencions par nous donner tout entiers : ce sera ensuite à nous de faire revêtir ce don de nous-même de la forme particulière qui convient.

En ce qui concerne les réformes sociales, nous ne voulons pas prétendre qu'il ne faudra s'y mettre que quand l'humanité tout entière sera convertie. Mais nous disons qu'il n'y a qu'une manière sûre de les fonder : c'est que les individus commencent par vivre intégralement le christianisme (1).

IV. — Le concept de l'autorité
La conscience démocratique
et la conscience religieuse

Pie X a marqué avec précision, dans son Encyclique, le point de soudure entre la démocratie et le modernisme. De même que, dans la société civile, l'autorité émane de la conscience civique, dans l'Eglise elle relève de la conscience religieuse. Quand on lui assigne ce fondement dans celle-là, on ne peut manquer de le lui marquer dans celle-ci, à moins de se mettre en contradiction avec soi-même :

De même que l'Eglise est une émanation vitale de la conscience collective, de même, à son tour, l'autorité est

(1) *L'Avant-Garde*, 15 octobre 1907, page 506.

un produit vital de l'Eglise. La conscience religieuse, tel est donc le principe d'où l'autorité procède tout comme l'Eglise ; et s'il en est ainsi, elle en dépend. Vient-elle à oublier ou méconnaître cette dépendance, elle tourne en tyrannie.

Nous sommes à une époque où le sentiment de la liberté est en plein épanouissement : dans l'ordre civil, la conscience publique a créé le régime populaire. Or, il n'y a pas deux consciences dans l'homme, non plus que deux vies. *Si l'autorité ecclésiastique ne veut pas, au plus intime des consciences, provoquer et fomenter un conflit, à elle de se plier aux formes démocratiques. Au surplus, à ne le point faire, c'est la ruine. Car, il y aurait folie à s'imaginer que le sentiment de la liberté, au point où il en est, puisse reculer.* Enchaîné de force et contraint, terrible serait son explosion ; il emporterait tout, Eglise et religion. — Telles sont, en cette matière, les idées des modernistes, dont c'est, par suite, le grand souci de chercher une voie de conciliation entre l'autorité de l'Eglise et la liberté des croyants.

De là, la nécessité de démocratiser l'Eglise :

Ce qu'ils demandent, dit-il, c'est qu'elle veuille, sans trop se faire prier, suivre leurs directions, et qu'*elle en vienne enfin à s'harmoniser avec les formes civiles.*

Comme (au sentiment des modernistes) le magistère de l'Eglise a sa première origine dans les consciences individuelles, et qu'il remplit un service public, il est de toute évidence qu'il s'y doit subordonner. *Par là même, se plier aux formes populaires.*

Que le gouvernement ecclésiastique soit réformé, *que son esprit, que ses procédés extérieurs soient mis en harmonie avec la conscience qui tourne à la démocratie.* Qu'une part soit donc faite dans le *gouvernement* (de l'Eglise) *au clergé inférieur et même aux laïques ; que l'autorité soit décentralisée.*

Or, nulle part, que nous sachions, le concept démocratique de l'autorité n'a été affirmé aussi radical qu'au *Sillon*, et par M. Marc Sangnier. Cela va jusqu'à la suppression même de l'organe de l'autorité, de l'Etat, dans la société civile :

Dans notre conception démocratique, la société n'est plus apparue comme une machine que dirigerait, de l'extérieur, une volonté intelligente qui s'imposerait à elle. La conscience est entrée dans la matière; l'âme s'est unie au corps, un être vivant est sorti de cette union. Dès lors, cette conscience civique, qui, longtemps, avait été considérée comme le privilège d'un seul, cette âme royale, en un mot, fut-elle, pour ainsi dire, comme résorbée petit à petit par le corps national tout entier. Et de même que les facultés de l'âme habitent partout en l'homme, mais plus spécialement peut-être dans le cerveau, la conscience civique pénétrait insensiblement toute la nation cependant qu'elle s'incarnait particulièrement dans une élite.

Et c'est ainsi que chaque citoyen, bien que restant attaché à son métier, *pouvait accepter le poids de tout l'intérêt général du pays*, pourvu qu'il situât bien de son propre mouvement, de sa seule initiative, son effort particulier parmi tous les efforts qui, coordonnés spontanément à l'intérieur et orientés dans un même sens, supporterait l'intérêt général du pays. *L'Etat lui-même n'avait plus désormais une existence propre et indépendante ; il devait se trouver absorbé par les libres groupements sociaux servant au citoyen comme instruments d'épreuve de l'intérêt général* (1).

Et voici comment s'exprime Marc Sangnier lui-même :

La démocratie ne supprime nullement l'autorité. Au

(1) *Le Sillon*, 10 septembre 1905.

contraire, elle la consolide et l'affermit. Voici comment.

Plus l'autorité est reconnue librement par tous, moins elle s'appuie sur la force brutale, plus aussi elle est démocratique. *C'est dans le caractère de soumission consciente et volontaire que réside l'originalité propre de la discipline démocratique. A la limite, on atteindrait une unanimité morale telle qu'il n'y aurait plus, à proprement parler, d'ordres donnés par certains et exécutés par d'autres, si chaque commandement était à la fois intérieurement formulé par tous.*

Donc, dans la mesure même où l'autorité *solidement enracinée dans le consentement universel, dans la conscience chaque jour plus claire et dans le vouloir toujours mieux exprimé de chacun*, pourra davantage se passer de la force brutale ou *même légale*, cette autorité sera démocratique (1).

Et, dans une interview de M. Marc Sangnier, reproduite par un des journaux du *Sillon, le Petit démocrate*, de Limoges (25 février 1906) :

Notre but peut se résumer en cette phrase : développer dans les milieux populaires la conscience et la responsabilité civique de chacun. C'est, à peu de chose près, la définition même de la démocratie, organisation qui aboutit au maximum d'autorité morale et au minimum de contrainte matérielle. *Notre idéal serait que chacun se donne à soi-même l'ordre auquel il obéit..*

***

Voilà la conscience démocratique et le concept d'autorité qui en découle. Qu'en sera-t-il de la conscience religieuse dans l'Eglise? On le devine. Voyons les faits.

(1) Voir sur le même sujet *la Décadence du Sillon*, p. 157 (1 vol. in-12, Lethielleux, Paris, 1908).

M. Bernard de Vezins, dans un récit qui porte en lui-même le caractère de la sincérité (1), fait le compte rendu de ce qu'il a entendu dans une conférence de Marc Sangnier à Bordeaux (avril 1907). Un contradicteur termine son discours par ces mots :

Et enfin, puisque vous avouez vous-même que l'Eglise impose une limite à la liberté de penser, puisqu'elle s'oppose à l'émancipation indéfinie de l'individu, pourquoi restez-vous dans l'Eglise.

Passant à cette objection, M. Sangnier a continué sa distinction entre les deux Eglises, l'Eglise *cléricale*, celle de M. Piou, celle de l'Association catholique de la Jeunesse française, celle des nobles, celle des réactionnaires de toute espèce, et, de celle-là, le *Sillon* n'est pas et ne sera jamais; puis, il y a l'Eglise de Jésus-Christ, celle qui est notre mère et qui nous aidera à réaliser la démocratie.

Et il ajouta cette phrase textuelle que, nous semble-t-il, Luther n'aurait pas désavouée : « L'Eglise, ce n'est pas le clergé, l'Eglise, ce ne sont pas les évêques; l'Eglise ce n'est pas le Pape; l'Eglise, c'est Jésus-Christ! » Nous espérons que le compte rendu aura effacé ces paroles échappées à l'improvisation de M. Sangnier, elles ont produit un effet de stupeur qui s'explique de reste; le contradicteur n'avait pas l'air mécontent du résultat de son intervention. En vain, M. Sangnier a-t-il terminé par un appel au mysticisme le plus passionné, et nous a-t-il décrit les états d'extase où il prétend se trouver quand il fait la Sainte Communion : nous ne pouvons croire qu'il soit bon de n'opposer aux raisons fort spécieuses et très habilement présentées du jeune contradicteur que des concessions déplorables, des phrases creuses entremêlées d'affirmations audacieuses comme celles que nous avons citées.

(1) Pour plus de détails, voir *la Décadence du Sillon*, chap. IV.

Il faut avoir la notion exacte de cette conscience civique et du concept démocratique de l'autorité, tels qu'on se les forge au Sillon, pour comprendre que M. Marc Sangnier, dont les sentiments de foi et de dévouement à l'Eglise se sont maintes fois affirmés avec tant d'éclat, ait pu écrire, il y a quelques mois, un article sur le Pape, égalant l'audace des plus hardis modernistes, et même des protestants, leurs vrais modèles. On pourra le comparer aux exemples de même genre que contient cet ouvrage.

L'autorité du vicaire de Jésus-Christ y est réduite au caractère d'une autorité humaine, faite, selon la théorie moderniste, pour le service et non le commandement.

Non, *le Pape n'est pas seulement un père, il est un maître* dans le domaine spirituel, un maître que nous suivions en enfants, et *non pas en esclaves*, un maître dont l'autorité ne se discute pas quand elle se prononce, comme récemment, sur les conditions nécessaires de l'existence de l'Eglise en France; et cependant l'obéissance que nous rendons à ce pouvoir, non seulement *ne nous oblige pas à renoncer à notre raison, à notre conscience, mais elle est parfaitement consciente et très librement consentie*.

Qui donc a jamais osé attribuer aux simples fidèles vis-à-vis du Vicaire de Jésus-Christ la liberté dont usait un saint Paul investi des fonctions apostoliques et d'une mission divine, ou le courage de *remontrances* qu'une sainte Catherine de Sienne puisait dans des communications spéciales avec Dieu? Qui donc fut assez fou pour leur souffler la présomption *d'amener le Pape à consacrer de son*

autorité souveraine l'opinion qu'il avait d'abord combattue?

Voici ce morceau dont le titre est : le Pape (1).

Il y a quelque temps, j'ai vu, en tête du *Pèlerin*, une image qui m'a choqué et même scandalisé. Le Pape, couronné de sa tiare, était assis, rayonnant, sur un trône élevé. A ses pieds, prosternés la face contre terre ou tendant vers lui des mains suppliantes, une foule immense de prêtres semblaient *l'adorer comme une idole* (2).

Un texte explicatif nous indiquait que cette composition voulait symboliser l'union de tout le clergé de France autour du Souverain Pontife. Je n'ai pas à critiquer les intentions du dessinateur, car il ne faut pas juger si l'on ne veut pas être jugé. Je n'ai pas non plus à apprécier son talent, n'étant pas artiste. Mais ce que je crois avoir le droit et même le devoir de dire, c'est qu'une telle image, qui s'étalait sur les kiosques et frappait ainsi les regards du public, n'a pas dû manquer de faire du mal à plusieurs, en *fortifiant les préjugés* qu'ils nourrissaient contre la religion et en leur présentant le catholicisme sous un jour faux et ridicule.

Rien de plus semblable, en effet, au dessin du *Pèlerin* que les objections que font à la religion ses contradicteurs anticléricaux de nos réunions publiques; cette image n'est vraiment pas autre chose que la naïve illustration de leurs critiques, de leurs railleries, de leurs blasphèmes.

Qu'est-ce qu'on nous reproche donc, à nous autres catholiques? De ne pas être des hommes libres, d'abdiquer toute initiative et *d'être obligés de renoncer à notre raison, à notre conscience même, pour obéir à un homme*. Et voilà justement que *le Pèlerin* confirme ces accusations, exagère presque ces outrages. Les prê-

(1) *L'Eveil démocratique*, 17 mars 1907.

(2) Pure fiction, pour le besoin de l'attaque. La date de ce numéro?

tres catholiques ne sont pas unis autour du Pape comme des soldats autour d'un chef, debout, le cœur et l'énergie tendus vers l'action ; ils tombent gémissants et inactifs et semblent oublier qu'ils ont une tâche virile à accomplir. L'artiste méconnaît leur courage, leur endurance, leur respect du caractère sacré que Dieu leur a donné pour l'éternité, et *il n'en fait plus que de misérables esclaves effondrés dans un geste de terreur et de supplication.*

Rien de moins chrétien que cette étrange conception, nous ne sommes pas des esclaves, mais des enfants, nous sommes les fils de la loi nouvelle et nous avons été engendrés non de la servitude, mais de la liberté.

Le Pape est pour nous *un père, non un maître.* Il est *si peu notre maître* que le langage touchant du catholicisme véritable se plaît à le saluer du nom sublime de « serviteur des serviteurs de Dieu ».

Nous devons donc lui parler non comme des esclaves parlent à leurs maîtres, mais comme des fils parlent à leurs pères. Or, ce qu'un père est en droit d'attendre de son fils, c'est le respect sans doute, mais un respect qui se fortifie et s'approfondit de la confiance, de la franchise auxquelles il doit toujours demeurer uni.

L'esclave ne fait qu'obéir ; il ne collabore pas ; il est un instrument inconscient. Le fils, au *contraire, sait que l'héritage lui appartient :* ce n'est pas un bien étranger qu'administre son père, et il serait un mauvais fils s'il ne donnait pas son avis, s'il cachait ses sentiments intimes, s'il ne disait pas ce qui l'étonne, ce qui lui fait de la peine.

Les catholiques seraient coupables de ne *pas obéir comme des hommes libres* Les siècles les plus vigoureux de l'histoire de l'Eglise multiplient sous leurs yeux les plus frappants exemples de cette belle et fière attitude. Les livres saints nous apprennent que *saint Paul déjà* ne craignait pas de parler franchement à saint

Pierre, et, pour employer l'expression même des actes des Apôtres, de lui « résister en face » dans la discussion si grave qui devait dégager tout à fait la loi nouvelle des langes de la loi ancienne. *Saint Pierre devait finir par se ranger à l'avis de saint Paul et par consacrer de son autorité souveraine l'opinion qu'il avait d'abord combattue.* Il n'est pas jusqu'aux laïcs qui ne se soient, eux aussi, servis providentiellement dans l'Eglise de cette étonnante liberté des enfants de Dieu. Quoi de plus symbolique que l'historique de cette petite fille, sans culture et sans lettres, qui s'en allait faire des *remontrances au Pape* et que l'Eglise, cependant, n'a pas craint d'élever sur ses autels et dont elle a fait sainte Catherine de Sienne ? N'est-il pas désolant et pitoyable de voir tant de catholiques, alors que leur Eglise est si belle et si forte, si merveilleusement disciplinée de cette souple conquérante et invincible discipline de l'amour, rabaisser sans cesse un idéal qu'ils ne semblent plus capables de porter, et de former, comme pour les mieux ramener à leur mesure, l'esprit et la constitution du catholicisme ?

Alors, surtout que l'Eglise, dégagée des derniers liens officiels, va pouvoir s'élancer librement vers l'avenir et voguer hardiment sur l'océan populaire, il importe que les rameurs n'aient pas la figure de *captifs ou de forçats* et qu'ils fassent éclater, au contraire, devant le siècle étonné, cette admirable vérité que la discipline la plus forte est celle qui est *la plus consciente et la plus librement consentie.*

L'Eglise est venue apporter aux hommes un enseignement de liberté et d'amour. Les hommes ont peur de la liberté et blasphèment l'amour. Il n'est donc pas étonnant que, sans cesse, une force mauvaise, de l'intérieur comme de l'extérieur, alourdisse l'esprit spirituel de l'Evangile.

Nous, cependant, qui sommes catholiques, nous ne craignons rien, car nous savons que le Christ n'aban-

donnera par son Eglise et qu'il lui a donné les promesses de la vie éternelle.

***

Cette dépendance uniquement amoureuse, que M. Marc Sangnier veut seule reconnaître pour la soumission du catholique, serait assurément la soumission la plus parfaite, si ce motif portait à l'accomplissement intégral du devoir. Mais l'esprit dont est le *Sillon* le conduit à toute autre chose.

C'est le protestant Doumergue, dans sa revue *Foi et vie*, qui juge ainsi la position de Marc Sangnier :

Je n'ai pas trouvé dans *l'Eveil démocratique*, organe du *Sillon*, mention de l'Encyclique : si elle y est, elle doit être courte. Un passage de l'Encyclique atteint en plein cœur le *Sillon* sur le terrain où il évolue. Elle condamne ceux qui disent : « Séparation de l'Eglise et de l'Etat, du catholique et du citoyen. Tout catholique, car il est en même temps citoyen, a le droit et le devoir, sans se préoccuper de l'autorité de l'Eglise, sans tenir compte de ses désirs, de ses conseils, de ses commandements, au mépris même de ses réprimandes, de poursuivre le bien public en la manière qu'il estime la meilleure. Tracer et prescrire au citoyen une ligne de conduite, sous un prétexte quelconque, est un abus de la puissance ecclésiastique, contre lequel c'est un devoir de réagir de toutes ses forces. »

Et, certes, l'attitude du *Sillon* vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique n'est pas faite pour infirmer cette appréciation. Nous renvoyons, sur ce point, au chapitre sur le respect de la hiérarchie, que nous venons d'écrire dans *la Décadence du Sillon*.

En plein cœur, encore, sont atteints par l'En-

cyclique ceux qui s'opposent à ce que l'Etat prête son appui à la religion. M. Marc Sangnier parle sur ce point comme le prêtre plus ou moins catholique de la *North American Review* cité plus haut d'après *Demain*, qui considère « comme une impertinence impie de la part de la Curie romaine de vouloir insérer dans la religion du Fils de Dieu la doctrine des rapports de l'Eglise et de l'Etat ».

Qu'est-ce que le cléricalisme? *Le cléricalisme n'est pas autre chose que la main forte prêtée par l'Etat pour le service ou le triomphe d'une idée religieuse, philosophique ou morale. Or, cela nous le repoussons. Nous n'en voulons pas. Rien n'est plus opposé à l'esprit de l'Evangile que le cléricalisme* (1).

De là, encore, procèdent les appréciations erronées que M. Marc Sangnier lance à la face de ses auditoires, avec un aplomb égal à son incompétence, sur certains actes de l'autorité pontificale, tels que le *Syllabus* (2).

V. — Méthode d'action moderniste.

Modernistes, les méthodes du *Sillon*, parce qu'elles le séparent de plus en plus des catholiques et le rapprochent de plus en plus des protestants. Or, là est le terme final de ce mouvement d'erreurs, ainsi que le dit l'Encyclique. Et l'on peut affirmer qu'au point de vue de l'action, nul plus que le sillonniste ne travaille à ce résultat.

Ici encore, il nous faut renvoyer à *la Décadence*

(1) Voir, sur cette discussion, *les Erreurs du Sillon*, pages 68 et suiv.
(2) Voir *les Erreurs du Sillon*, pages 81 et suiv.

du Sillon pour l'histoire de la quasi-fusion des catholiques sillonnistes, de ces jeunes hommes qui devaient rajeunir en France la sève de la foi, avec les fils de la Réforme (1).

Bornons-nous à en indiquer d'un trait la portée. Le pasteur W. Monod, à propos d'un congrès protestant sur le *christianisme social* tenu à la Rochelle, publie, dans *l'Avant-Garde* du 15 juin 1907, son rapport sur la propagande, où on lit ces lignes qui se passent de tout commentaire :

Mais ne voyez-vous donc pas que notre *Avant-Garde* va devenir une *arrière-garde*, si nous nous laissons plus longtemps devancer sur la voie de l'organisation et de la propagande, par nos jeunes émules catholiques, les chrétiens sociaux du *Sillon* et de *l'Eveil démocratique? A chaque instant ils prennent des initiatives purement évangéliques, ils publient des articles et des brochures qui expriment, d'une manière étrangement adéquate nos propres principes*, et cela avec une rigueur scientifique, un sens démocratique, une ferveur chrétienne qui émeuvent et entraînent (2).

Par contre, quand Pie X, au chapitre des causes du modernisme, étudie la propagande des modernistes, et constate « qu'ils poursuivent de leur malveillance, de leur acrimonie les catholiques qui lut-

(1) *La Décadence du Sillon*, chapitre V.

(2) *L'Avant-Garde*, 15 juin, page 443. — On lisait ces jours derniers dans *le Neuilly Journal* :

« *M. Marc Sangnier* nous a habitués à beaucoup d'audaces, il en est pourtant qui nous paraissent dépasser toute mesure. C'est ainsi que le président du *Sillon* a donné, dimanche dernier à 4 heures, au Raincy, une conférence *dans le temple protestant*, conférence qui fut annoncée par des affiches et le son de la cloche. On nous annonce que, dans les intermèdes, l'orgue a joué des morceaux.

« Nous ne sommes pas faciles à scandaliser, mais nous trouvons tout de même la chose un peu forte, d'autant plus qu'il ne manque pas au Raincy de salles publiques de grandes dimensions. »

tent vigoureusement pour l'Eglise », qui ce reproche atteint-il plus directement que Marc Sangnier et ses lieutenants? M. Paul Tailliez écrit avec raison à ce propos :

Pas un discours de M. Marc Sangnier où, avant de couvrir de fleurs les sentinelles même les plus avancées de la démocratie, il ne prodigue des sarcasmes aux hommes des « anciens partis », comme il lui plaît de dire, qui s'obstinent à ne pas confondre la défense sincère et active de l'Eglise avec la « blagologie » démagogique. Et ce travers, — qu'on pourrait pardonner à l'inconscience d'un barde illuminé, qui parlerait sans auditeurs, — devient fort fâcheux lorsqu'il s'étale devant des groupes de jeunes gens simplistes, promptement dressés à vénérer dans l'orateur un prophète : ces jeunes gens, en effet, n'apprennent de la sorte qu'une histoire contemporaine odieusement travestie ; un fossé de plus est ainsi creusé parmi les catholiques ; enfin la cause de l'ordre social, déjà si menacée, voit surgir contre elle de nouveaux assaillants parmi ces jeunes auditeurs d'un apôtre au verbe séducteur plutôt que séduisant (1).

C'est une histoire que nous avons déjà écrite ailleurs. Ajoutons seulement ce trait, emprunté encore au récit que fait *l'Avant-Garde* de la fameuse journée où s'opéra l'union entre sillonnistes et protestants (2) :

M. Marc Sangnier, à son tour, parle dans le même sens que ceux qui l'ont précédé à la Tribune. — Il y a, en France, moins d'athées qu'on ne le dit. *Car les athées ce ne sont pas toujours ceux qui luttent contre un idéal religieux. L'anarchiste anticlérical, qui sait se*

(1) Article paru dans *l'Express du Midi*.
(2) Pour les détails et la documentation, voir *les Idées du Sillon* (4e édit.), pages 106 à 112, et *la Décadence du Sillon*, chapitre IV.

faire trouer la peau pour gagner un peu plus de justice, n'est-il pas plus chrétien en effet que le catholique conventionnel, docile aux dogmes, accomplissant par habitude ses devoirs religieux? Et n'a-t-il pas souvent paru, par la faute même des chrétiens en général, des catholiques en particulier, que croire en Dieu, c'était renoncer à l'idéal démocratique? Dès lors, n'est-il pas juste de dire que, *si beaucoup de nos contemporains sont athées, c'est parce qu'ils ont un idéal de justice et de vérité supérieur à ceux des prétendus croyants* (1)?

Que M. Marc Sangnier donne la main à M. Paul Bureau son ami, et laissons-les.

VI. — Le Sillon et « le Saint » de Fogazzaro.

Toutefois, il est un rapprochement qui, à lui seul, suffirait pour rendre évident à tout esprit non prévenu l'intime parenté du *Sillon* avec le modernisme.

C'est la comparaison entre le mouvement auquel préside M. Marc Sangnier et le plan de rénovation illustré par l'œuvre, plus scandaleuse encore que vantée, du fameux romancier italien.

On ne trouverait pas de meilleur guide que son livre pour s'initier à la mentalité du *Sillon*. Les analogies de langage et d'attitude entre Marc Sangnier et certains des personnages que Fogazzaro présente comme les restaurateurs du christianisme, sont si frappantes qu'on pourrait croire ces attitudes et ce langage copiés.

(1) *L'Avant-Garde*, 15 octobre 1907, page 500.

Est-ce du *Saint*, ou de Marc Sangnier, par exemple, qu'il s'agit dans ces lignes ?

Je m'imagine que, pour lui, *le Christianisme est surtout action et vie selon l'esprit du Christ*, du Christ ressuscité qui vit toujours au milieu de nous *et dont nous avons, comme il dit, l'expérience.* Je m'imagine que *sa propagande religieuse n'a pas pour objet le Credo de telle Église chrétienne plutôt que telle autre*, quoique, sans aucun doute, la sainteté de sa vie soit rigoureusement catholique. Toutes les fois que je l'ai entendu parler de dogmes avec Giovanni, ce n'était jamais pour discuter les différences entre Église et Eglise ; c'était plutôt pour expliquer certaines formules de la foi et pour montrer la grande lumière qui en jaillit, lorsqu'on les développe d'une certaine façon (1).

Et dans celles-ci :

Jésus-Christ a dit : « Je suis Vérité ; » et nombreux sont dans l'Église les fidèles, même bons, même pieux, qui scindent la Vérité dans leur cœur, qui n'ont pas de respect pour la Vérité quand ce n'est celle qu'ils nomment religieuse, qui craignent que la Vérité ne détruise la Vérité, qui opposent Dieu à Dieu, qui préfèrent les ténèbres à la lumière et qui instruisent ainsi les hommes...

Ceux-là sont cause d'une funeste perversion de la Foi, qui corrompt toute la vie religieuse : car *le chrétien qui, par un effort, s'est plié à accepter ce qu'ils acceptent et à repousser ce qu'ils repoussent, croit avoir déjà fait le principal pour le service de Dieu ;* et *au contraire, il a fait moins que rien, puisqu'il lui reste à vivre sa foi en la parole du Christ* et la doctrine du Christ, à vivre le *fiat voluntas tua*, qui est tout, Saint Père, *peu de chrétiens savent aujourd'hui que la religion n'est pas principalement une adhésion de l'intelligence à*

(1) *Il Santo*, page 222.

certaines formules de vérité, mais qu'elle est principalement action et vie selon cette vérité, et qu'à la Foi sincère ne correspondent pas uniquement des devoirs religieux négatifs et des obligations envers l'autorité ecclésiastique. Et ceux qui le savent, ceux qui ne scindent pas la Vérité dans leur cœur, ceux qui ont le culte suprême de Dieu-Vérité, qui brûlent d'une foi intrépide en Jésus-Christ, en l'Église et en la Vérité — j'en connais, Saint-Père ! — ceux-là sont contraints au silence, tout cela par l'œuvre de l'Esprit de mensonge qui, depuis des siècles, travaille à créer dans l'Église une tradition d'erreur en vertu de laquelle ceux qui aujourd'hui servent cet Esprit croient qu'ils servent Dieu, comme le crurent les premiers persécuteurs des chrétiens... (1).

Est-ce Fogazzaro, ou Marc Sangnier, qui nous apprend par cet apologue comment il comprend l'Église, et la valeur de la hiérarchie (2) ?

Des pèlerins altérés s'approchent d'une fontaine fameuse. Ils trouvent un bassin plein d'une eau stagnante, désagréable au goût. La source vive est au fond du bassin, mais ils ne la trouvent pas. Ils s'adressent, déçus, à un carrier qui travaille près de là, dans une galerie souterraine. Le carrier leur offre de l'eau pure. Ils lui demandent le nom de la source. « C'est la même que celle du bassin, leur répondit-il. Dans le sous-sol, toute cette eau ne forme qu'un seul courant. Celui qui creuse trouve. » Les pèlerins altérés, c'est vous ; l'obscur carrier, c'est moi ; et le courant caché dans le sous-sol, c'est la Vérité catholique. *Quant au bassin, il n'est pas l'Eglise, l'Eglise, c'est tout le champ que parcourent les eaux vives*. Si vous vous êtes adressés à moi, c'est parce que vous saviez d'une façon inconsciente que l'*Eglise n'est pas la hiérarchie seule*, qu'elle est l'universelle assem-

(1) Page 269.
(2) Voir plus haut page 375.

blée des fidèles, *gens sancta*, et que, du fond de tout cœur chrétien, peut jaillir l'eau vive de la source même, de la Vérité même. Vous le saviez d'une façon inconsciente. Car, si ce n'eût pas été inconsciemment, vous n'auriez pas dit : l'Eglise contrecarre ceci ; l'Eglise étouffe cela ; l'Eglise est en train de dépérir ; l'Eglise a le Christ sur les lèvres et ne l'a pas dans le cœur.

Comprenez-moi bien. *Je ne juge pas la hiérarchie ; je reconnais et j'honore l'autorité de la hiérarchie ; je dis uniquement que l'Eglise n'est pas la hiérarchie seule* (1).

L'Association même, que le Saint en personne pose comme idéal, c'est à peu de chose près le *Sillon* lui-même. M. Nel Ariès, dans sa curieuse étude sur la *conjuration démocratique*(2), développe ainsi ce rapprochement :

Je vois dans l'avenir des catholiques laïques, zélateurs du Christ (3) et de la Vérité (4), qui trouveront moyen de constituer des associations autres que les présentes. Il s'armera un jour des chevaliers de l'Esprit-Saint, ligués pour la défense collective de Dieu (5) et de la morale chrétienne (6) dans le domaine scientifique, artistique, civil, social (7), pour la défense collective des

(1) *Il Santo*, page 234.

(2) *L'Action française*, 1er mai 1907 et numéros suivants.

(3) Un des ouvrages publiés à la gloire du *Sillon* représente Sangnier comme un vrai Evangéliste « confondant son action avec celle de Jésus-Christ lui-même » et « voulant complètement l'idéal chrétien dont l'expression semblait vague encore ». (*Nouvelles Semailles*, 1904.)

(4) « Il faut aller au vrai avec toute son âme. » (Devise du *Sillon*.)

(5) « O Jésus, nous voulons être tes chevaliers. Nous te donnons nos cœurs. Nous nous enrôlons dans une milice où l'on travaille pour toi seul, etc. » (Formule du Serment des Jeunes-Gardes.)

(6) Le *Sillon*, peut-on dire, c'est la religion catholique se refaisant conquérante du pays de France. » (*Le Sillon*, 25 mars 1904.)

« Le *Sillon* est une apologie vivante de la religion. » (*Nouvelles Semailles*.)

(7) « Il doit sortir du *Sillon* tout ce qui sort de la vie, je veux

libertés légitimes dans le domaine religieux ; et ils seront soumis à certaines obligations spéciales, mais non à celles de la vie en commun et du célibat ; et leur action complètera celle du clergé catholique (1), dont ils auront à dépendre non pas comme Ordre, mais comme personnes dans la pratique individuelle du catholicisme (2).

Nous constatons donc aussi les mêmes desseins, et les mêmes assurances de jouir spécialement des faveurs de l'inspiration divine, en tant que chevalier de l'Esprit-Saint ou que membre du *Sillon*. Ce qui est bien commode, assurément. « Nous ne savons pas jusqu'où nous irons, dit Sangnier : mais cela nous regarde-t-il (!) et ne nous suffit-il pas que la cause soit bonne (3) ? »

Et ne reconnaît-on pas encore Marc Sangnier à ce langage?

La troisième vertu que je veux voir cultiver chez le peuple, c'est le sentiment de sa responsabilité. Je veux que chaque citoyen de ce pays sache que son avenir dépend de lui et non pas du voisin, qu'il a dans cette République sa part de responsabilité dans le labeur quotidien et dans les résultats qu'il faut atteindre chaque jour. Je veux que le peuple sache qu'il n'y a pas de

dire une organisation sociale, une politique rajeunie et correspondant aux vraies réalités sociales, une adaptation nouvelle aux éternelles lois qui régissent les sociétés humaines, et jusqu'à un art régénéré, expression de l'esprit et des sentiments de la démocratie future. » (MARC SANGNIER, *le Sillon*, Esprit et méthodes). Le drame de Sangnier *Par la mort* consacre cette dernière prétention ; il ouvre une ère dramatique nouvelle — du moins on en est persuadé — au *Sillon*.

(1) « Nous aussi nous avons entendu la parole du Christ : *Euntes docete omnes gentes* », disait un sillonniste au Congrès de Tours en 1903.

(2) « Le *Sillon* n'est pas une œuvre catholique. C'est un mouvement laïque... Les sillonnistes auront toujours avec les prêtres les rapports que tous catholiques doivent avoir avec les représentants de Jésus-Christ sur la terre. » (*Sillon* du 10 septembre 1906.)

(3) Sur la mission providentielle du *Sillon*, voir *les Erreurs du Sillon*, chap. I.

Césars, qu'il n'y a pas de sauveurs providentiels, qu'il ne doit en aucune occasion confier à personne le soin de veiller sur ses destinées et de faire une société meilleure, une France meilleure, une humanité plus heureuse. Le bonheur est dans la main du peuple pourvu que le peuple sache respecter sa propre volonté, pourvu qu'il ne la galvaude jamais, pourvu qu'il ne confie à personne le soin de faire triompher ce qui est son devoir : celui de veiller à ses intérêts...

C'est dans ce sens que je vous invite à vous orienter librement sans organisation préparée d'avance. Ne nous coulons pas d'avance dans des moules déterminés ; faisons de l'action vigoureuse, de l'action méthodique ; inspirons-nous de la connaissance exacte du milieu que nous fréquentons et dans lequel nous agissons...

Je bois au développement de notre organisation ; je bois à son action extérieure ; je bois au maximum d'initiative, au maximum de liberté, au maximum d'éducation démocratique dont vous êtes les apôtres. (*Applaudissements prolongés.*)

Certes, on jurerait qu'il n'y a pas moyen de se méprendre. Cependant, cette fois, ce passage est extrait d'un toast, non pas de Marc Sangnier, mais de M. Lafferre, ancien président du Grand-Orient, au convent de 1905 (1) !

Mais, pour en revenir à Fogazzaro, voici le naturel, mais singulier hommage de sympathie et d'admiration que, peu après la conférence faite à Paris par l'auteur d'*Il Santo*, M. l'abbé Desgranges, le porte-parole peut-être le plus écouté du *Sillon*, lui rendait dans son journal *le Petit Démocrate* :

J'étais à Rome, au mois de mai dernier, lorsque le sénateur Antonio Fogazzaro, dont le fameux roman *Il*

(1) *Les Erreurs du Sillon*, appendice.

Santo venait d'être mis à l'index, écrivit au pape sa noble lettre de soumission. De violentes manifestations furent organisées à ce propos par les Garibaldiens et les étudiants anticléricaux, et j'entends encore la clameur de colère que faisait monter jusqu'au Quirinal la populace ameutée. M. Fogazzaro resta impassible devant cette tempête d'imprécations et d'injures.

Quelques jours plus tard, je demeurai une semaine au monastère de Subiaco, dans la solitude enchanteresse que Fogazzaro avait choisie comme théâtre de son roman, et où souvent lui-même il était venu habiter : je fus frappé du souvenir tendre et respectueux à la fois que gardaient de lui les Bénédictins de Sainte-Scholastique.

L'un d'eux me fit connaître ses principaux ouvrages dont l'élévation l'avait séduit. Je crois qu'il est difficile de trouver chez un autre romancier ou chez un autre poète, — car M. Fogazzaro est l'un et l'autre, — une aussi pure et chrétienne conception de l'amour. J'aime à me rappeler cette invocation :

Ne m'abandonne pas, Seigneur des âmes, fais que je sois aimé ! Tu le sais, ce n'est pas seulement de la douceur que je cherche dans l'amour, c'est le mépris de toute bassesse, c'est la force de combattre pour le bien, pour le vrai, malgré l'indifférence des hommes et ses silences effrayants.

Et cette description d'une amitié vraie :

Sans épousailles, ils sont époux, non par le corps mais par le cœur : ainsi s'unissent les astres et les étoiles, non par le corps, mais par la lumière ; ainsi les palmiers, non par les racines, mais par les cimes.

Il est impossible d'approcher M. Fogazzaro sans éprouver le charme pénétrant de son âme chrétienne et artiste.

Le chrétien et l'artiste sont, d'ailleurs, étroitement unis et comme inséparables. « Depuis mon premier poème jusqu'à mon dernier roman, écrit-il, tout ce qui est sorti de ma plume est fortement coloré du sang de mon cœur,

où des idées, lentement, longuement élaborées par la pensée, par l'étude, par la vie, ont pénétré peu à peu dans mes amours, les ont rendues raisonnables et en sont devenues passionnées. » Le catholicisme est l'objet de l'ardente passion de l'artiste. Et comme il constate que *l'Eglise qui ne meurt pas, qui ne vieillit pas, qui a dans son cœur le Christ vivant*, ne règne pas comme jadis sur les peuples, il demande si *son sein maternel n'a pas été rendu méconnaissable aux âmes contemporaines par le vêtement étroit et suranné dont il est recouvert.*

L'Eglise est à la fois divine et humaine. Les hommes d'Eglise, sujets à l'ignorance et aux défauts inhérents à notre nature, enveloppent souvent la vérité immuable dans des formules imparfaites ; leur culte est trop extérieur, leur administration trop inspirée par l'esprit de domination, trop préoccupée des biens de ce monde. Cet extérieur humain, ce vêtement du catholicisme, M. Fogazzaro désire ardemment le modifier. Il juge cette œuvre fondamentale et s'y emploie avec une douce obstination.

Par la popularité de son nom et l'éclat de son talent, l'illustre sénateur est devenu l'un des chefs des *catholiques progressistes*. On voit avec quel esprit et dans quelles limites ceux-là poursuivent leur réforme religieuse.

Telle est aussi la conception de l'abbé Murri, dont l'activité s'applique beaucoup moins aux questions démocratiques qu'aux questions proprement catholiques ; telle paraît être encore l'idée des directeurs de *Demain, cette revue lyonnaise d'une si précise et si probe documentation.*

M. l'abbé Desgranges met ensuite une distinction et une différence entre ces autres groupes de catholiques progressistes et le *Sillon*. Elle consiste, dit-il, en ce que ce n'est pas la religion que les sil-

lonnistes veulent modifier, mais nos mœurs et nos institutions nationales.

Mais *Demain*, en reproduisant son article (29 mars 1907), observe que M. l'abbé Desgranges « groupe et délimite peut-être trop rigoureusement des tendances *qui s'harmonisent* et se dosent différemment suivant les individus ».

On ne pouvait mieux dire.

CHAPITRE VIII

La revue « la Démocratie chrétienne »

La revue *la Démocratie chrétienne* a une influence considérable dans la région du Nord.

A ce titre, mais sans nous attarder désormais, disons un mot de ses affinités avec le modernisme (1).

En mai 1899 et en novembre 1901, *la Démocratie chrétienne* publiait et republiait cette protestation :

On veut mêler *la Démocratie chrétienne* à tous les problèmes soulevés de nos jours, afin de la compromettre un jour ou l'autre. Depuis plusieurs années, de nobles esprits, parfois aventureux, s'efforcent de renouveler les méthodes et les études philosophiques, théologiques, apologétiques, exégétiques, scripturaires, historiques et pédagogiques, afin de les mieux adapter, selon eux, aux exigences des découvertes ou des théories modernes. Font-ils la part trop grande aux nouveautés suspectes, et trop petite aux immuables traditions? De bonne foi, comment veut-on que les démocrates chrétiens se chargent de le dire ? Et n'est-ce pas vraiment risible de nous voir rendus responsables des audaces des exégètes, des fausses manœuvres des apologistes et des compromis-

(1) On trouvera d'autres détails dans le tome II du *Progrès du Libéralisme catholique en France sous le Pape Léon XIII.*

sions des philosophes et des théologiens ? Ici encore nous protestons contre ces procès de tendance qu'on essaie de dramatiser.

Or, sans rien dramatiser, et prenant le simple fait, voici, par exemple, comment *la Démocratie chrétienne* se portait garant de *la Quinzaine* devant ses lecteurs :

...*La Quinzaine* reste donc une de nos grandes Revues catholiques, digne de l'estime de tous. Ses articles sont généralement de réelle valeur ; elle pense et fait penser ; que, si elle a parfois à rectifier l'une ou l'autre de ses positions, elle rectifie plus d'un préjugé autour de nous et même chez nous ; elle travaille et fait travailler loyalement à l'union de la science et de la foi. Nous sommes de ceux qui croient que les catholiques doivent en être reconnaissants à son directeur, M. Fonsegrive, et nous sommes heureux de profiter de cette occasion pour le dire au nom des rédacteurs de *la Démocratie chrétienne* (1).

Or, cette occasion, c'étaient les protestations contre l'article de M. Le Roy : *Qu'est-ce qu'un dogme? La Démocratie chrétienne* prenait donc parti dans cette question, la plus grave qui pût être soulevée, et se rangeait du côté de ceux qui, non contents de publier l'article qui a fait scandale, ont fondé une société dont les travaux doivent tendre à accréditer cette erreur subversive de toute la doctrine catholique, à savoir que les dogmes chrétiens ne s'adressent pas à l'intelligence, vu qu'ils sont « impensables », mais seulement au cœur comme direction morale.

Et quand *la Quinzaine* disparut, *la Démocratie*

(1) N° de novembre 1905.

chrétienne lui fit un touchant et significatif adieu.

La Quinzaine terminait le sien à ses lecteurs par ces paroles :

L'esprit dogmatique et conservateur a eu raison de s'inquiéter des allures de *la Quinzaine*. Notre attitude a été plus efficace qu'on n'a pu le croire. Tous ceux qui ont respiré chez nous l'air des vraies méthodes ne peuvent plus, désormais, en souffrir d'autres ; à leur tour, ils s'en feront les propagateurs. ... Un esprit s'est levé qu'on ne tuera pas, qui triomphera de l'esprit contraire.

Ces vanteries, cette affirmation du mal que l'on a conscience d'avoir fait, et ce défi jeté à l'autorité doctrinale du Saint Siège n'empêchent point *la Démocratie chrétienne* de dire :

La disparition de ce grand organe nous fournit une nouvelle, mais douloureuse, occasion de dire à M. Fonsegrive notre admiration pour le travail prodigieux qu'il a accompli à *la Quinzaine* depuis onze ans. Il a droit, dans l'ensemble, à la reconnaissance des catholiques qu'il a si souvent éclairés, défendus et encouragés.

On connaît le genre des travaux de M. l'abbé Laberthonnière, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, et l'esprit général de cette revue. Quand les articles de M. l'abbé Laberthonnière parurent en brochure, ils furent condamnés par la S. Congrégation de l'*Index*.

Or, lorsque leur auteur prit la direction de cette revue, et y donna son programme, *la Démocratie chrétienne* lui souhaita la bienvenue en ces termes et lui fit cette réclame :

Nous avons parcouru ce programme extraordinaire-

ment intéressant et suggestif. Sans nous prononcer, bien entendu, sur la valeur des méthodes nouvelles qu'il semble bien qu'on se propose de défendre et de mettre en lumière, nous signalons la revue à nos amis, et nous offrons à son nouveau et éminent directeur nos meilleurs vœux de succès.

Voici, maintenant, que *Demain* fait son apparition, et, dès ses premiers numéros, donne sa mesure, comme on l'a vu plus haut.

Aussitôt, dans son numéro de janvier 1906, *la Démocratie chrétienne*, incapable de résister à sa pente naturelle, s'empressa de se porter garant pour lui :

« Demain » est une nouvelle revue nettement progressiste dans tous les sens et sur tous les terrains. Elle renseigne dans la perfection sur le mouvement d'idées et d'action qui emporte aujourd'hui le monde, et, à ce point de vue, elle est très précieuse. Nous lui souhaitons la bienvenue et tout le succès qu'elle ambitionne.

Tel est l'accueil que *Demain* reçut de *la Démocratie chrétienne*, tels sont les vœux que *la Démocratie chrétienne* formula en sa faveur, et cela après avoir constaté que *Demain* est nettement progressiste dans tous les sens et sur tous les terrains. Il l'est en effet, même sur le terrain de la Sainte Ecriture; il l'est même en ce sens qu'il va jusqu'à louer ceux qu'il reconnaît s'en prendre à l'essence des enseignements évangéliques et être, par là, une menace pour la foi des jeunes générations qu'ils troublent et qu'ils passionnent. C'est une telle Revue que *la Démocratie chrétienne* déclare être « très précieuse ».

Comment expliquer cela? si ce n'est parce qu'il

y a un point où toutes ces publications, si différentes qu'elles soient, se rejoignent, « *s'harmonisent* ». Ce point, c'est le progressisme, le progressisme qui, comme le reconnaît M. l'abbé Six, directeur de cette revue, s'étend dans tous les sens, manœuvre sur tous les terrains, sur celui de l'exégèse aussi bien que sur celui de la démocratie, et fait un seul et unique parti d'hommes très distants les uns des autres, du moins par les intentions.

En voilà bien assez, pensera assurément le lecteur, pour juger que la démonstration qui fait l'objet du présent ouvrage est complète, et en justifier la conclusion logique, dont nous empruntons la formule à la courageuse brochure de Mgr Turinaz sur *les Périls de la foi et de la discipline dans l'Église de France*. Ce qu'il disait, il y a trois ou quatre ans, demeure tout aussi vrai, aujourd'hui que la plaie du modernisme s'est révélée plus étendue et plus profonde :

Et qui sont-ils, les apôtres, les promoteurs, les organisateurs de ces innovations ? Ce sont ceux qui nous parlent à chaque instant des *directions pontificales* et qui accusent tous les jours d'être des *réfractaires*, — ils entendent par là des *révoltés*, — tous ceux qui se permettent de ne pas penser comme eux sur une question quelconque et surtout sur toutes leurs innovations, leurs tentatives et leurs tendances. Après avoir interprété à leur gré les directions pontificales qui concernent quelques points de conduite, que font-ils des *enseignements solennels et même dogmatiques* de Léon XIII, de ces enseignements que j'ai rappelés du commencement à la fin de cette démonstration ? *Qui sont-ils, sinon ceux qui se sont appelés eux-mêmes et qui s'appellent tous les jours les démocrates chrétiens ?* Si quelqu'un de ces écrivains dont j'ai signalé les erreurs, tels que M. l'abbé

Loisy, n'a pas fait, que je sache, profession expresse d'être un démocrate chrétien, *c'est dans les revues des démocrates chrétiens qu'il a publié ses écrits, c'est par les revues et par les journaux des démocrates chrétiens qu'il a été soutenu, loué, exalté.*

CHAPITRE VIII

Constatations.

La précision et la fermeté des ordres par lesquels Pie X conclut l'Encyclique *Pascendi dominici gregis* révèlent sa haute clairvoyance et doivent éclairer tous les catholiques sur la nécessité d'une sincère, d'une vigoureuse réaction contre les tendances modernistes.

A quel point cette réaction s'impose, c'est peut-être ce dont beaucoup d'entre eux, même parmi ceux qui doivent participer à cette initiative, n'étaient, naguère encore, et ne sont pas, même aujourd'hui, suffisamment convaincus.

C'est que le mal est bien plus étendu et plus profond qu'on n'aimerait à le constater.

Le livre que nous allons fermer sur ces réflexions met à nu la partie extérieure de la plaie; et, certes, ce qu'il en montre est déjà bien alarmant, bien triste. Il n'en faudrait pas davantage pour expliquer la gravité des craintes que le Pape laisse voir, et celle des commandements par lesquels il prescrit les moyens de guérison.

Notre tâche, circonscrite à l'école des démocrates chrétiens, était déjà assez pénible, pour que nous ne soyons pas tentés de lui en ajouter une autre, plus délicate et plus douloureuse encore.

Mais si l'on recherchait quelles sympathies, quelle faveur, ou quelles concessions et quelles faiblesses,la complaisance, l'enthousiasme pour les idées d'évolution démocratique, placées sous le patronage de l'Eglise par les démocrates chrétiens, ont gagnées aux idées modernistes dont ils se faisaient les propagateurs, on serait justement effrayé (1).

Et, en retour, c'est jusqu'à un certain point une excuse pour les égarements de ceux-ci, de voir que certains hommes ou certains organes, défenseurs avérés, attitrés de la foi catholique, flattaient l'erreur et parfois parlaient son langage.

Afin de porter dans l'esprit du public une conviction plus raisonnée du devoir qui s'impose aujourd'hui à tout vrai catholique, de ne plus consentir à voiler la vérité dans l'espoir menteur de lui conquérir les sympathies de ses adversaires, écartant d'ailleurs tout esprit de récrimination ou d'aigreur, et sans rien oublier des services et des mérites de ceux dont nous parlons, finissons cette étude en esquissant quelques traits de cette situation.

Ce sont donc de simples constatations que le lecteur est convié à faire avec nous :

Le Correspondant est une revue très justement appréciée des catholiques. Et, quoiqu'elle ne soit pas exempte de libéralisme, on ne saurait contester le bienfait général de son influence. A quel sentiment cédait-elle,en prenant en ces termes la défense de Fogazzaro (25 janvier 1907)?

(1) Voir la thèse placée en tête du *Progrès du libéralisme catholique en France sous le Pape Léon XIII.*

Fogazzaro vient en France au lendemain du triomphe de l'incroyant Ferrero. Les catholiques peuvent prouver, par son exemple, qu'on peut être romancier célèbre, poète aux vastes envolées et catholique respectueux de l'autorité. Nos adversaires s'en montrent surpris, car cette mentalité les dépasse. Dans quel but, pour quel profit, au lieu de fortifier cette mentalité même, la critiquerions-nous, en infirmant la portée qu'elle peut avoir sur des esprits indifférents aujourd'hui, demain peut-être sympathiques ?

Si l'autorité compétente croit avoir à critiquer Fogazzaro, elle saura bien le faire, et l'on sait assez désormais quel accueil est assuré, chez nous, à ses sentences. *Mais l'autorité, dans l'Eglise catholique, n'est pas du caporalisme : on ne saurait éviter avec trop de soin de laisser de nouveau s'établir sur ce point des malentendus qui nous ont coûté des âmes. Et, certes, ce sont les âmes qu'il faut nourrir de la doctrine, mais la doctrine n'exige pas une pâture d'âmes.*

Le Canoniste contemporain est dirigé par un prêtre de grande science, ayant d'étroites relations avec l'Institut catholique de Paris. Qui se serait attendu, quatre ans après la condamnation solennelle de l'américanisme, à l'apparition du livre publié sur cette question par un auteur aussi discrédité, aussi dangereux que M. l'abbé Houtin, à trouver dans cette revue, que le clergé lit avec tant d'estime, une appréciation de ce livre aussi indulgente et bénigne que celle-ci :

L'Américanisme a si rapidement disparu, après la parole de Rome, qu'on ne peut reprocher à l'auteur de ce livre d'en avoir maintenant retracé l'histoire. Et cette histoire offre des singularités bien étonnantes... Il l'a écrite avec l'esprit et la verve parfois un peu malicieuse dont ses ouvrages antérieurs ont donné plus d'un exem-

ple ; aussi le livre se lit-il avec une curiosité et un intérêt toujours en éveil (1).

La Sacrée Congrégation de l'*Index* condamne, tout à la première heure, un autre écrit, plus mauvais encore, du même auteur :

« La Revue apologétique », dans son numéro du 15 mai, le présente ainsi à ses lecteurs. « Information abondante, objective, mais tendant au pamphlet. »

Cette réserve n'affecte que la forme. Le décret de Rome montre qu'il y a autre chose de plus sérieux à blâmer dans ce livre. De plus, il aurait été bon de dire, si l'information est abondante et objective, qu'elle consiste uniquement à reproduire avec une complaisance impie tout ce que M. Loisy et d'autres ont inventé dans la pensée de détruire l'autorité des Saintes Écritures et des dogmes qui nous y sont révélés, même les plus augustes et les plus chers au cœur de tous les catholiques.

***

Les *Semaines religieuses* elles-mêmes cèdent au mouvement.

P. Saintyves, l'auteur qui a écrit *le Miracle de la critique*, publie à la même librairie E. Nourry, un autre livre sur *la Réforme intellectuelle du Clergé et la liberté d'enseignement*, dont M. Brisson, le président Brisson ! fait l'éloge dans *le Siècle*. « Voici un ouvrage que j'ai pu lire jusqu'au bout en manquant à toute sorte de petits devoirs. J'en connais peu d'aussi intéressants » (11 janvier 1904).

M. l'abbé Lissorgues, dans la *Semaine religieuse de Saint-Flour*, écrit :

(1) N° de janvier 1904.

L'ouvrage que nous présentons aux lecteurs de la *Semaine* traite avec une sincérité voisine de l'audace cette délicate question d'une réforme intellectuelle du clergé. L'auteur s'abrite sous un pseudonyme. Je le soupçonne d'être un prêtre. *Il est un peu triste que l'intolérance de quelques-uns oblige des esprits aussi vigoureux et aussi francs à se dissimuler.*

Avec ses audaces, l'œuvre est vivante. Très instamment nous conseillons ce livre aux prêtres cultivés.

Il est vrai que cette *Semaine religieuse* s'est fait remarquer pendant longtemps par une ardeur, à nulle autre pareille, pour la cause démocratique. C'est de là, sans doute, que lui est venue une telle sympathie pour l'Américanisme et son historien. Quelle trace des condamnations portées restait-il dans l'esprit du même abbé Lissorgues, écrivant, le 9 novembre 1905, le long article dont voici quelques extraits ?

Le nom de M. l'abbé Albert Houtin n'est pas ignoré de ceux qui observent, même d'un regard distrait, l'effort intellectuel des catholiques. Quoique jeune, il est l'auteur d'ouvrages nombreux et solides... Il professe un culte honorable pour le document. Nous souhaitons ses rigoureuses méthodes à tous les historiens ecclésiastiques. L'Eglise n'a pas à gagner, quoi qu'il en semble, à ce que ses historiens soient plus occupés d'apologétique que d'exacte information et d'impartialité. Ce sont des faits solidement établis qui louent efficacement.

Il y a quelques semaines, chez un prêtre distingué d'Aurillac, d'autres prêtres s'étaient rendus pour s'entretenir familièrement avec M. l'abbé Klein. Il nous était loisible de l'interroger sur telle matière qu'il nous plaisait, et l'éminent écrivain se pliait avec bonne grâce aux croyances d'une avide curiosité. Il me revient qu'on l'entretint surtout de l'Américanisme, dont il fut en France

le principal *héros*. De cette retentissante controverse, l'abbé Klein nous fit un récit modeste, simple, vivant. Maintenant ses querelles sont lointaines, et il est facile d'en parler sans amertume. C'est dire qu'il n'est pas trop tôt pour en écrire l'histoire, et l'ouvrage de M. l'abbé Houtin n'est pas prématuré.

Ceux qui ont lu quelque ouvrage de M. Houtin... connaissent la richesse exubérante de sa documentation. Il poursuit, à travers livres, revues, journaux, sa laborieuse enquête, soucieux toujours de mettre en relief le mot de valeur, la phrase expressive. Dans un ouvrage tel que l'Américanisme, je souhaiterais que l'auteur s'appliquât davantage au travail de synthèse, et qu'il dissimulât, pour l'agrément de l'œuvre, la masse squelettique des échafaudages. Il est indispensable de fournir à la fin du livre références et documents, mais on devrait en débarrasser l'ouvrage. Cet entassement d'extraits, d'entrefilets de journaux, produit au lecteur une sensation d'accablement. M. Houtin...est un esprit assez vigoureux pour tirer de ces riches matériaux une œuvre marquée de personnalité, et en quelque manière plus homogène. Et je n'entends pas dire que l'Américanisme n'est point une œuvre personnelle. M. Houtin est un spirituel érudit, un historien rempli d'une verve narquoise. De loin en loin, à travers la trame serrée du récit, on voit surgir sa physionomie d'expression un peu amère et rieuse. Et de l'Américanisme nous pouvons bien dire ce que Van Hoonacker disait de la Question Biblique (1) : « Il s'en faut qu'il soit très réconfortant pour le lecteur catholique et on ne saurait le recommander à tous. »

Dans son livre, M. Houtin ne s'est pas borné à rappeler les controverses soulevées par la Vie du P. Hecker (traduite par l'abbé Klein) *et solutionnées, dans une certaine mesure* (!!!). par l'encyclique de Léon XIII, *Testem benevolentiæ* (22 janvier 1899). Sous le nom d'Américanisme, il a compris toutes les tentatives des catho-

(1) Autre ouvrage de l'abbé Houtin.

liques progressistes depuis une quinzaine d'années. C'est ainsi qu'il raconte le mouvement néo-chrétien, le ralliement, l'affaire bruyante du parlement des religions, la défaite de Mme Marie du Sacré-Cœur. L'unité du Livre ne souffre pas de cette diversité des questions. Elle réside dans l'idée unique d'où sont nées ces généreuses et infortunées initiatives. *Les héros de ces nobles aventures poursuivaient le même idéal, à savoir : la modernisation du christianisme, ou, pour mieux parler, la christianisation du monde moderne.*

Voici une *Semaine religieuse* que je ne nommerai pas, pour ne pas prêter au soupçon d'agir par représailles avec elle, qui parle d'*Il Santo* de manière à satisfaire tout le monde, s'étant, d'abord, elle-même, contentée de peu :

Si nous parlons de ce livre, que de justes raisons ont fait mettre à l'index, ce n'est pas pour en conseiller la lecture. L'auteur, M. Fogazzaro, conscient du trouble que pouvaient jeter dans les âmes certaines thèses hardies de son roman, fut le premier à regretter de l'avoir écrit. Catholique avant tout, il n'a pas hésité à faire au décret qui le condamnait la plus humble et la plus entière soumission. Cette attitude a consterné les libres-penseurs italiens, qui s'en sont vengés par de dures représailles, mais elle a réjoui tous les cœurs catholiques et mérité à l'illustre romancier, de la part du Pape, un témoignage de vive satisfaction.

Après cela, il semble que les revues et journaux catholiques auraient dû ou se taire sur un ouvrage désavoué par l'auteur lui-même, ou ne le critiquer qu'avec cet esprit de justice et de sympathie éclairée qui tient compte à l'écrivain de la droiture de ses intentions et de la loyauté de son désaveu. *Quelques-uns d'entre nous ne comprennent malheureusement pas ce qu'il y a d'excessif à s'acharner,* sous prétextes de défendre

l'orthodoxie, *sur une œuvre désormais inoffensive et sur un homme dont le caractère force l'admiration. Il ne leur suffit pas qu'un ouvrage soit signalé par l'Eglise comme inopportun et dangereux, il faut, bon gré mal gré, qu'ils le fussent passer pour abominable.*

A cette fin, on a recours à l'art de solliciter les textes, de les tronquer, de les défigurer, de composer une période avec des membres de phrases habilement choisis de ci de là, de risquer même une adroite interpolation pour mieux dénaturer la pensée de l'écrivain. Tels sont justement les procédés que reproche au P. Forbes et à son « Etude critique d'*Il Santo* » M. Melchior de Vogüé, de l'Académie française, dans un article paru dans *le Figaro* du 27 juillet.

Et l'on reproduit avec complaisance une bonne partie de cette « étude critique », où de simples exagérations de langage échappées au R. P. Forbes servent de prétexte à une vraie glorification de l'œuvre néfaste et de son auteur.

Qui aurait cru que, dans *la Semaine religieuse de Paris* elle-même, se rencontreraient des notes tendancieuses, qu'on pourrait croire inspirées par M. l'abbé Bœglin, et destinées à combattre l'idée d'une réaction nécessaire contre le modernisme et l'attente d'un acte du Saint-Siège. Cela lui valut l'honneur d'une reproduction dans le *Bulletin de la semaine* (24 octobre 1906) :

On presse beaucoup le Saint-Siège, de différents côtés, de se prononcer sur les questions au sujet desquelles la conscience catholique a été le plus troublée par les publications de la critique ultra-libérale. Il est probable, cependant, que ces décisions se feront encore longtemps

attendre. Ce sont précisément les hauts personnages auxquels on attribue la plus grande intransigeance qui sont le plus opposés à toute manifestation d'autorité. *Ils prònent, en effet, un parti pris de très grande tolérance envers la critique*, de quelque ordre qu'elle soit, du moment qu'elle ne s'attaque pas aux dogmes de l'Eglise. *Or, il n'est pas trop malaisé, surtout à des écrivains ecclésiastiques, de discerner quelles sont, dans leurs publications, les conclusions, ou les tendances qui ne sont pas d'accord avec les dogmes catholiques.* L'Eglise n'a vraiment à intervenir auprès d'eux que dans les cas où ils viennent à l'oublier : et, de leur faire savoir, ce n'est point une nouveauté dont ils aient à s'offusquer. Qu'ils prennent donc une conscience de plus en plus profonde des doctrines essentielles de l'Eglise. Rome n'aura pas à intervenir dans l'exercice de leur ministère (car c'en est un) de publicistes ou de professeurs. *Et celui qui est avec l'Eglise, et veut y rester, ne risque pas de se tromper.*

Telles sont les proportions auxquelles nous croyons juste de réduire tout le bruit qui s'est fait, depuis quelques semaines, autour de quelques personnalités assez connues de Rome et de l'Italie centrale. Insister davantage serait manquer de prudence et aussi de charité.

Encore moins se serait-on attendu à trouver, dans la même *Semaine religieuse de Paris*, l'article suivant, tellement suggestif qu'il faut le reproduire en entier. Le langage que le directeur de cette feuille y tient sur l'*Index* n'est pas plus symptomatique que les déclarations « tout à fait inattendues et libérales » placées par lui dans la bouche de son vénérable interlocuteur. Et il est au moins permis de croire qu'elles en sortirent formulées avec plus d'exactitude. Dans tous les cas, quelle édification pour un public de *Semaine religieuse!*

Les dernières condamnations de l'Index. — Avec une bienveillance et une patience tout à fait inattendues, un des membres les plus en vue de la terrible Congrégation a bien voulu écouter longuement, ce matin, tout ce que je croyais pouvoir lui dire au sujet des dernières condamnations de l'*Index*.

Je n'ai pas soufflé mot du *Santo* de Fogazzaro. En vérité, cela me paraissait tout à fait superflu. Il suffisait d'avoir lu « dans le texte » le livre du sénateur italien pour sentir qu'un tel ouvrage ne pouvait manquer d'être signalé parmi ceux qui sont tout à fait dépourvus du sens catholique. Même accommodé à la française, dans la revue qui vient d'en achever la publication, le livre était encore terriblement dangereux. Fogazzaro lui-même n'était pas sans l'avoir quelque peu compris, plus avisé, en cela, que ceux qui avaient, bien maladroitement, entrepris de le défendre ou, tout au moins, de l'excuser. On dit qu'il n'hésitera pas à se soumettre. Espérons-le. J'en suis, quant à moi, tout à fait persuadé. *Car Fogazzaro est un bon catholique et son œuvre antérieure, qui est fort belle, est là tout entière pour le prouver.*

Mais si je ne voulais rien dire de Fogazzaro, je demandais au savant religieux qui consentait à me recevoir de lui confier tout ce que j'avais sur le cœur au sujet de la condamnation qui frappait deux ouvrages à la fois d'un prêtre français des plus distingués et à l'égard duquel je ne pouvais me défendre d'être lié par des sympathies intellectuelles que je ne me sentais pas le courage de dissimuler.

J'ai dit que ce Père était un homme bienveillant et patient. Il me laissa donc causer. J'ai usé très largement de sa permission. Je crois même que j'en ai quelque peu abusé. Mais j'avais tant de choses à lui raconter !

Et quoi ! Dans un moment où la confiance des fidèles dans le clergé qui les guide est aussi terriblement ébranlée, était-ce alors qu'il fallait frapper à coups

redoublés ceux d'entre nous qui essaient vaillamment de parler le langage que nous croyons le plus approprié à ceux qui viennent nous demander des leçons? Que nous parlions d'histoire, d'exégèse ou de philosophie, voilà que toutes nos paroles sont suspectes et qu'on les censure terriblement ! Faudra-t-il, pour rester catholiques, se condamner à devenir d'éternels silencieux ? Car, de redire sans cesse des choses que nos contemporains ne savent plus entendre, cela n'est-il pas tout à fait inutile? Ne faut-il pas se faire à tous? Parler aux hommes le seul langage qu'ils soient capables de comprendre? Et ceux qu'on condamne ne sont-ils pas, d'autre part, des ecclésiastiques dont le caractère est plein de noblesse et à l'abri de toute critique maligne ? Des philosophes, peut-être. Mais la philosophie ne saurait-elle plus, quand elle progresse, s'accorder avec la théologie...

J'ai dit encore beaucoup de choses de ce genre. Arriva toutefois le moment où je m'aperçus que parler davantage était tout à fait superflu, n'eût-ce été que pour cette raison que mon argumentation n'était pas des plus serrées et que je répétais souvent les mêmes choses.

Je le compris davantage quand le Père, à son tour, commença à me répondre.

— La Congrégation de l'Index, me dit-il, ne condamne pas un auteur, mais ses ouvrages. Ses jugements les plus sévères ne portent pas sur la personne, mais sur ses actes qui, dans l'espèce, sont ses livres. Elle ne connaît pas ceux qui les ont écrits, et ne doit pas les connaître. Quand elle juge des livres, d'autre part, ce n'est pas au point de vue de « la science », mais au point de vue du dogme catholique, pour signaler ceux qui ne sont plus conformes avec lui.

Et le père m'expose, à ce sujet, des idées tout à fait inattendues, et libérales — le dirai-je, — jusqu'à me scandaliser.

— Liberté absolue, me dit-il, pour toute recherche personnelle, tant qu'elle n'ébranle pas le dogme.

En matière d'exégèse, par exemple, il admet qu'on puisse écrire tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on respecte le dogme (???)

— Pour ce qui est, maintenant, de la question d'opportunité, qui donc peut être mieux à même d'en juger que ceux qui ont la garde de ce dépôt de la foi? En notre temps, d'autre part, où tout est discuté et critiqué, il faut être plus sévère qu'on ne l'a jamais été : c'est le droit des catholiques d'être exactement renseignés sur les livres qui ne sont pas en conformité avec le dogme.

Or, de nos jours, on a la tendance de faire passer le dogme après tout le reste, après l'histoire, après l'exégèse, après la philosophie. On en fait table rase. Puis l'on s'étonne des difficultés qu'on éprouve à le ressusciter, après l'avoir imprudemment sacrifié. N'est-on pas allé jusqu'à se demander ce que c'était qu'un dogme, tellement il est vrai que la notion en est singulièrement obscurcie dans les esprits d'un trop grand nombre ? On a fait là-dessus une « enquête ». Les plus instruits ont essayé de répondre, comme on tente, dans un *Magazine* ou une Revue de modes, de déchiffrer un rébus. Et l'on sait trop quel a été le piteux résultat de cette scientifique enquête.

Croire d'abord, expliquer ensuite. Le *fides intellectum quærens*, pour être un très vieil adage, a gardé toute sa vérité. Il faut commencer par croire, si l'on veut jamais arriver à comprendre. Le catholique qui veut devenir savant dit d'abord : « *Je crois !* » *Il cherche ensuite les raisons de sa croyance, et les trouve* (1). Le savant, même catholique, qui, pour devenir plus savant, sinon plus catholique, commence par dire : « Je ne crois pas », celui-là risque de ne jamais trouver de fermes bases à sa croyance, alors même qu'il serait, par hasard,

(1) Il nous semble que le savant catholique, sans rien aliéner de sa foi, cherche non pas les raisons de sa croyance, ce qui serait résoudre *a priori* les difficultés, mais au contraire, les raisons qui pourraient s'opposer à sa croyance ; et son devoir est de les étudier avec une absolue équité.

sur les chemins qui y pourraient conduire. Il murmure encore, peut-être : « Je crois. » Mais sa parole est si timide qu'elle ne convainc plus personne, tellement elle paraît pleine de tristesse et de désenchantement.

Il m'a dit encore beaucoup d'autres choses, l'excellent Père. Mais je ne suis pas sûr de les avoir bien comprises, *car nous avons pris, en France, des habitudes de raisonner qui sont tellement différentes de celles dont on use à Rome* (??) (1).

***

Voici un autre fait encore plus révélateur, et qui éclaire la situation dans tout son jour, mais auquel nous voudrions toucher sans causer de peine à personne. L'auteur qu'il concerne, un homonyme, M. l'abbé Paul Barbier, nous est connu pour un prêtre très estimable, soumis et attaché de cœur aux enseignements de l'Eglise. Cependant la brochure dans laquelle, sous ce titre : *la Crise intime de l'Eglise*, il faisait, il y a un an, l'exposé impartial des écarts qu'on relève chez *les prêtres démocrates*, *le Sillon* et *les hypercritiques*, conclut, après de telles constatations, dans un sens complètement opposé à celui de l'Encyclique qui allait paraître.

Et cette brochure offre ceci de spécial que, malgré cette opposition, malgré ses conclusions d'un libéralisme vraiment inacceptable, elle se présentait munie de deux *imprimatur* et sous le patronage officiel d'une troisième autorité épiscopale.

Certes, il y avait de quoi surprendre la vigilance d'un éditeur, même scrupuleux et réputé pour la sûreté de ses choix.

(1) Numéro du 28 avril 1906.

Ce sont ces conditions particulières qui font constater l'envahissement du modernisme, s'insinuant partout, gagnant partout tolérance et droit de cité, séduisant même les esprits qui en auraient horreur s'ils avaient reconnu son venin.

Il y a dans *la Crise intime de l'Eglise* une erreur fondamentale, qui est de croire et de dire que là où n'existe pas le péril de schisme et d'hérésie ouverte, il n'y a pas de péril pour la foi.

Le schisme et l'hérésie n'éclosent pas dans l'espace d'un matin; les voies qui les préparent, même de loin, sont dangereuses, condamnables, et, grâce à Dieu, faciles à reconnaître.

L'auteur conclut-il trop vite que le modernisme ne prépare à l'Eglise aucun déchirement? Je ne veux pas l'examiner ici. Mais, même en lui accordant que le mal n'ira pas jusqu'à la révolte, il est impossible d'accepter qu'il n'y a donc pas péril pour la foi.

Or, c'est là tout le fond de son travail.

I. — Les prêtres démocrates. — On nous les présente d'abord, et, certes, sous un jour flatteur: l'abbé Lemire, l'abbé Garnier, l'abbé Gayraud, l'abbé Naudet.

L'abbé Naudet est bien l'une des plus curieuses figures de ce temps. Simple prêtre, il a su conquérir une notable influence. C'est un journaliste, un polémiste, un écrivain, un prédicateur. De tous les prêtres démocrates, il est le plus ouvert et le plus hardi. Frêle et vigoureuse figure: un homme qui ne mange pas, qui ne boit pas, qui ne dort pas, qui se dépense comme dix. Il parle, il écrit: sa parole jaillit de source; son style coule sans s'épuiser.

Et dans tout ce qu'il écrit, du nerf, de la flamme, du pittoresque, une sincérité primesautière qui charme et qui désarme, et, dans tout cela, dans ce cliquetis d'idées et de mots, *des hardiesses qui étonnent et que volontiers on pardonne, parce qu'on le sent animé d'une foi si véritable et si profonde que l'on en vient, presque malgré soi, à croire à sa parole comme lui-même croit à sa pensée* (1).

Suit l'exposé des griefs formulés contre les prêtres démocrates. Et il faut rendre cette justice à l'auteur que, s'il laisse percer son sentiment, du moins il ne dissimule pas la réalité.

Nos démocrates catholiques ont, en effet, de terribles adversaires, et le réquisitoire que ces adversaires dressent contre eux est terriblement chargé. On a dépouillé la collection de cette *Justice sociale* qui est leur journal le plus connu; on a soumis leurs articles à une sévère analyse; *on a épié leurs discours et saisi leur pensée au vol* (??) et l'on a découvert qu'il y avait en chacun d'eux de quoi faire au moins six hérétiques! Erreurs sur le dogme et sur la morale, erreurs sur l'exégèse et la Bible, erreurs sur la dévotion envers les Saints, erreurs sur les questions sociales, erreurs sur les questions historiques et politiques, erreurs de polémique, tel est le fond de la doctrine qu'ils répandent dans le peuple, et particulièrement dans le jeune clergé (2).

M. l'abbé Paul Barbier ne cherche point à dissimuler ces torts. Il s'efforce de faire équitable la part de ces critiques ; il reconnaît que, par exemple, les prêtres démocrates « font trop bon marché de certaines traditions autorisées qui relèvent séculairement du patrimoine de l'Eglise. Peut-être(?) ont-ils, en surplus, l'oreille un peu trop ouverte aux

(1) Page 16.
(2) Page 18.

nouveautés critiques, d'ordre plutôt négatif, mais dont le vieux sens catholique s'alarme...On pourra dire que leur politique est discutable, et leurs idées sociales passablement téméraires. »

Eh bien! Quelle position va-t-il prendre ? Celle dune complète tolérance :

Il n'est pas question ici de prendre la défense de « prêtres d'intelligence et de talent » qui, Dieu merci, sont tout à fait capables de se défendre eux-mêmes. Encore moins avons-nous la pensée de les charger à notre tour et de faire chorus avec leurs détracteurs... *Les uns et les autres nous paraissent être de bons et loyaux serviteurs de l'Église. Ils comprennent différemment les intérêts d'une même cause : d'où leur attitude réciproque de frères ennemis* (1).

— Mais ils répandent des idées fausses !...

Soit. Êtes-vous donc sûrs, vous, leurs adversaires, que vos idées soient les seules justes? S'ils sont trop larges, n'êtes-vous pas trop étroits? S'ils ouvrent la porte à deux battants, ne la tenez-vous pas trop fermée? S'ils sont trop libéraux, n'êtes-vous pas trop intolérants? Si vous vous appuyez sur certains textes qui semblent les condamner, n'ont-ils pas le droit de s'appuyer, à leur tour, sur d'autres textes qui les justifient?

Il y a donc mésintelligence, tiraillements, combats d'idées entre deux partis : c'est l'éternelle histoire de toutes les sociétés vivantes, dont la vie n'est faite, en somme, que de la lutte entre deux forces, dont l'une est l'inertie et l'autre le progrès (2).

Comment! N'y a-t-il donc pas de règles pour la pensée catholique, ni de pierre de touche de la foi et de la conduite, en dehors de définitions

(1) Page 26.
(2) Page 34.

formelles? Et tout se passe-t-il, hors de là, comme dans le champ des opinions purement humaines?

C'est, en définitive, le libéralisme qui va prononcer :

Si l'on veut aller au fond de ces âmes de prêtres voués tout entiers à l'action, il est aisé pourtant d'y voir leurs sentiments véritables ; un mot les résume, l'un des plus beaux de la langue : la générosité... Pour nous, honorons, comme il convient, leurs nobles et vaillantes initiatives. *Ils ont été les premiers à tenter un rapprochement entre la société moderne, qui ne comprend plus l'Eglise, et l'Eglise, qui ne peut approuver la société moderne en ses nombreux écarts. Un tel mouvement était généreux, car il partait du cœur, mais il n'était pas aveugle : il inaugurait une tactique d'une absolue nécessité au milieu des luttes présentes.* Il est clair, en effet, qui si l'Eglise veut, — et elle ne peut pas ne pas le vouloir, — ressaisir cette société moderne qui lui échappe, il faut qu'elle coure après elle comme le Sauveur après la brebis égarée, qu'elle l'appelle, qu'elle la raisonne, qu'elle la persuade. Pour cela, il importe d'abord que les deux interlocutrices parlent la même langue, et ensuite *que celle dont le but est de convaincre l'autre assouplisse la rigidité de ses principes* et se montre telle que, sans rien cacher ni renier de ses doctrines, elle ne soit pas renvoyée avant même d'avoir été entendue. Il ne s'agit pas d'inventer et de propager une foi nouvelle, de préconiser une nouvelle orientation de la vie chrétienne, de provoquer une nouvelle civilisation ; il s'agit simplement de s'incliner un peu et de faire un effort pour s'entendre. *Cet effort, nos prêtres démocrates l'ont fait loyalement, et c'est à cause de ce geste généreux et intelligent que les gens impartiaux aiment à saluer en eux de bons prêtres et de bons serviteurs de l'Eglise* (1).

(1) Page 30.

II. — Le Sillon. — Cette partie est un plaidoyer non déguisé en faveur de M. Marc Sangnier et de son école. Il n'y aurait plus d'intérêt à s'y arrêter beaucoup; et un sujet plus important nous presse. L'auteur, en terminant, résume la situation dans ce jugement quelque peu léger :

Qu'y a-t-il donc de si dangereux dans ce mouvement du *Sillon*, préconisé par les uns avec tant d'ardeur et repoussé, répudié avec tant d'horreur par les autres? Quelques idées fausses ? Peut-être. Des procédés peu adroits ? Possible. Un trop vif penchant à l'indépendance ? Admettons-le. Mais que ce mouvement menace l'unité de l'Eglise ? Non.

A l'heure actuelle, tout le monde sait à quoi s'en tenir, et beaucoup tiennent pour démontré que le *Sillon*, sans menacer directement l'unité de l'Eglise, fait cependant un grand mal.

III. — Les Hypercritiques. — C'est ici le point le plus grave. Et il apparaît tout de suite que l'ouvrage se présentant avec de si hautes approbations est écrit pour nier, non sans présomption de la part de l'auteur, ces *périls de la foi et de la discipline* que Mgr Turinaz, avec l'autorité qui lui appartient, dénonçait naguère.

Certes, l'énergique et vigilant pasteur qu'est Mgr Turinaz a bien fait de signaler à l'attention catholique des mouvements d'idées qu'il considère comme funestes à la foi. C'était son droit, c'était son devoir, et, de même que nous n'avons pas à l'approuver, nous n'avons pas à le blâmer non plus. J'imagine qu'il nous est permis néanmoins d'étudier, nous aussi, une situation qu'on juge si grave, et même d'émettre un avis différent. A nos yeux,

en effet, ce péril est très limité, et l'Eglise de France ne saurait en être menacée dans sa vie générale (1).

Suit un tableau en raccourci, exact et sincère, de ce mouvement d'idées.

— Vous l'avouez donc, nous dit-on, de telles erreurs sont un péril pour la foi ! — A notre avis, elles pourraient l'être ; nous croyons qu'elles ne le sont pas. — Quelles raisons d'être si rassuré ? — Il y en a plusieurs.

D'abord, les questions de dogme, d'histoire et de philosophie n'intéressent pas le grand public. D'ailleurs, le catholique, défiant, n'accepte pas les fausses solutions ; le non-catholique, indifférent ou incrédule, les accepte peut-être, mais il n'en est ni meilleur ni pire. — Voilà ! — Les milieux cultivés se tiennent moins en dehors, mais leur adhésion est plus difficile. On réfléchit, on discute et on finit par ne pouvoir tomber d'accord. — Voilà encore.

S'il en est ainsi, — et nous croyons fermement qu'il en est ainsi, — qu'y a-t-il à redouter de doctrines qui, incomprises de la masse, sont contredites par ceux qui sont incapables de les juger ?

La critique, ou l'hypercritique, est plus dangereuse. Le malheur serait que ses tendances rationalistes vinssent à « *sauter* » hors des livres, pour pénétrer dans les esprits et dans les cœurs.

Or, voilà justement ce qui n'est pas, ce qui ne sera pas.

Cela n'est pas. On exagère démesurément le scandale qu'ont pu produire certains articles de revue ou certains

(1) Page 78.

livres hardis de forme ou d'idées, hérétiques même si l'on veut. Ces articles et ces livres, la vérité est que plus des neuf dixièmes de prêtres français les ignorent, ou ne la connaissent que par les réprobations de l'épiscopat et de la presse croyante... (1).

On nous montre même un motif de confiance là où S. S. Pie X voit une audace plus alarmante et un plus grand sujet d'amertume, dans la prétention des plus hardis novateurs à demeurer quand même membres de l'Eglise (2). Et l'on conclut à l'absolue sincérité de leur soumission :

M. l'abbé Loisy n'est-il pas rentré dans le silence dès qu'il a compris ou qu'on ne le comprenait pas (??) ou que les nouveautés préconisées dans ses ouvrages blessaient la foi traditionnelle et faisaient du mal aux âmes (3)?

Or, tout le monde sait que M. l'abbé Loisy n'a pas cessé de poursuivre son œuvre de ruine. Mêmes réflexions de l'auteur à propos de l'article de M. Edouard Le Roy : *Qu'est-ce qu'un dogme?* article « troublant, mais très remarquable (4) ».

Il semble donc bien que, dans de telles conditions, l'approfondissement des questions religieuses, même les plus délicates, n'est qu'un droit sans péril, dont l'exercice a des chances de faire progresser la théologie sans altérer la pureté de la croyance. L'Eglise n'approuva-t-elle pas toujours la liberté des investigations, quand cette liberté s'est alliée à l'humilité de l'esprit! Pour nous, jusqu'à preuve du contraire : nous ne voulons voir dans ces chercheurs que des

(1) Page 101.
(2) Page 106.
(3) Page 105.
(4) Page 108.

catholiques préoccupés, un peu trop peut-être, de rationaliser le christianisme, mais dont le but est noble et saint, car, encore un coup, ils semblent bien n'avoir d'autre désir que de justifier la foi devant les adversaires de la foi (1).

Il n'est donc pas vrai que la foi du peuple catholique soit actuellement menacée par les nouveautés qu'on redoute (2).

L'Encyclique pontificale a répondu à ces visions optimistes par un cri d'alarme qui doit secouer tout le monde catholique.

Il faut comprendre enfin qu'il y a péril mortel à se bercer sur le bord de l'abîme.

Il faut comprendre que le moment est passé de flatter le goût dépravé des intelligences modernes, et de contribuer à affaiblir en elles le sens de la vérité, sous le prétexte et avec la généreuse illusion de la leur rendre acceptable.

Il y a peu de temps, les feuilles les plus engagées dans les erreurs actuelles reproduisaient avec enthousiasme cette page extraite de l'oraison funèbre de Mgr Le Camus, évêque de la Rochelle, où un prélat, d'ailleurs réputé pour son savoir, combattait la peur des *nouveautés*, — on eût aussi bien dit : du *modernisme*, du moins avant la condamnation, — et s'exprimait de telle sorte qu'on aurait pu être induit à trouver dans ses paroles une assimilation des nouveautés si périlleuses d'aujourd'hui avec les grands faits qui ont marqué le développement régulier de la doctrine, avec le fait même de la révélation.

(1) Page 109.
(2) Page 110.

L'Eglise, fille du Ciel, a pour but de sauver les âmes, et pour se faire entendre d'elles, elle doit descendre sur la terre, se mêler à nos agitations et à nos problèmes, connaître tous nos besoins, parler toutes les langues, aussi bien la langue populaire du charbonnier, dont la foi est simple, que celles des intelligences plus élevées. Comme saint Paul, elle se doit à ceux qui ne savent pas et à ceux qui savent.

Cette constante adaptation de l'enseignement évangélique aux divers milieux, dont il trouvait dans les discours du grand Apôtre le premier et l'éloquent exemple, notre Prélat savait bien, pour l'avoir constaté à chaque page de la littérature ecclésiastique, qu'elle n'est possible *qu'à la faveur d'éléments nouveaux*, d'idées originales, de connaissances acquises, que le génie de chaque écrivain emprunte, généralement aux esprits mêmes qu'il veut atteindre, et grâce auxquelles il illumine pour eux d'une clarté inattendue les mystères chrétiens. En ce sens donc, lui qui vivait au milieu des *anciens*, qui les fréquentait tous, pères, docteurs, théologiens, qui les reconnaissait au passage, citait leurs livres et savait leurs pensées, *il n'avait pas pour les Nouveautés cette frayeur excessive qui se manifeste parfois parmi nous.*

Il savait que la vie est dans le mouvement, que c'est grâce à d'heureuses initiatives, richement accumulées de siècle en siècle, que l'Eglise doit la puissance et la force de sa tradition.

Nouveautés vénérables, vieilles aujourd'hui, mais qui surprirent à leur heure, furent combattues, critiquées et finirent cependant par triompher dans la lutte des idées comme des expressions plus précises de la pensée de l'Eglise, des adéquations plus approchées de l'éternelle doctrine révélée. *Nouveauté*, en effet, Messieurs, au moins dans sa forme didactique et savante, la théologie paulinienne éclatant dans le milieu évangélique comme un éclair et projetant de si vives clartés sur le mystère de

Jésus; *nouveauté*, le quatrième Evangile apportant à la fin du premier siècle le suprême témoignage du plus aimé des disciples, en une langue que nul n'avait parlée jusqu'à lui; *nouveautés*, les précisions énergiques de la langue d'Athanase pour dissiper les équivoques de la pensée d'Arius! *Nouveautés* encore, les spéculations si hardies d'Augustin sur la Trinité et la Grâce! *Nouveauté*, le *cur Deus homo* de saint Anselme introduisant dans la théorie de la Rédemption les doctrines juridiques de la satisfaction vicaire! *Nouveauté*, et nouveauté longtemps suspecte et plusieurs fois condamnée, la philosophie d'Aristote introduite par les premiers scolastiques et qui ne dut son triomphe qu'au génie de saint Thomas d'Aquin; *nouveautés*, les pensées de Pascal et son argumentation fameuse contre le pyrrhonnisme. *Nouveauté*, le Génie du christianisme de Chateaubriand, l'apologétique hardie de Lacordaire. *Nouveautés*, les travaux des Tillemont, des Mabillon au XVIII[e] siècle, des Duchesne au XIX[e], l'exégèse si prudente des Le Hir et de M. Vigouroux lui-même, dont l'autorité contestée à son heure est aujourd'hui universellement acceptée.

Dans la vie publique comme dans la vie privée, en politique comme en religion, et non moins en religion qu'en politique, la fidélité ouverte à soi-même, à ce qu'on est, à ce qu'on croit, à ce qu'on représente, a toujours été la condition première d'une influence sérieuse et des conquêtes intellectuelles ou morales. La souplesse d'esprit et le talent de conciliation, malgré leurs grands avantages, ne tiennent qu'un rang secondaire.

On compromet tout, quand on les place, en apparence, au premier. C'est la grande erreur qui prévaut chez nous depuis une vingtaine d'années. Elle a perverti notre belle mentalité française.

Dans l'ordre politique, les catholiques français

se sont laissé persuader que l'attitude ferme et résolue du citoyen, respectueux sans doute du pouvoir légitimement exercé, mais fort de son droit contre l'oppression, aurait moins de succès que la perpétuelle protestation, servile autant que superflue, de leur loyalisme const tutionnel. Ils n'y ont recueilli que la dérision et le mépris de leurs adversaires.

Dans l'ordre des croyances, la même tactique obtient les mêmes résultats. Quoi qu'on en dise, jamais nous n'avons été plus éloignés des conquêtes dont le modernisme fait briller le mirage à nos yeux.

La grande voix de Pie X nous rappelle aux véritables principes du progrès. Elle commande le ralliement autour du drapeau de la vérité catholique.

Si ce clair et énergique appel est compris, le libéralisme, il est vrai, aura perdu un terrain considérable, mais d'autant profitera la Foi.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

Poitiers. — Imp. Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.